

146980

Glozel

Les os de la discorde

Titre original :

Glozel
Bones of Contention

Copyright © 2005 par Alice Gerard

iUniverse
2021 Pine Lake Road, Suite 100
Lincoln, NE 68512
USA

ISBN : 0-595-34 122-5 (pbk)

ISBN : 0-595-67 067-9 (cloth)

**Illustration de couverture : poterie de Glozel (GF782) à masque dit
« néolithique » ou « de chouette », avec symbole bifide et signes.**

© Robert Liris

© Éditions Le Temps Présent 2013

ISBN : 2-35185-126-5

SARL JMG éditions

8, rue de la mare

80290 Agnières

tel. 03 22 90 11 03

fax. 03 22 90 17 28

email : contact@jmgeditions.fr

www.parasciences.net

Glozel
Les os de la discorde

Alice Gerard

traduit de l'américain
par Elisabeth Studdeline

Préface de Robert Liris

Ce livre est dédié à Émile Fradin, par qui tout commença, à Hugh McKerrell, qui apporta tant à Glozel mais ne vécut pas suffisamment longtemps pour voir l'aboutissement de ses travaux, et à Sam Gerard, mon compagnon dans la vie et dans l'élaboration du présent ouvrage, décédé en janvier 2010.

Remerciements

Ce livre n'aurait pas vu le jour sans l'aide de plusieurs personnes. Nous sommes reconnaissants à Émile Fradin de sa collaboration à notre travail et de son infaillible hospitalité. Son propre livre, *Glozel et ma vie*, nous a fourni une information inappréciable. Émile a été une source d'inspiration depuis notre première rencontre en 1994.

Robert Liris, à cette époque président des Amis de Glozel, a été le premier à nous accueillir sur le site et à stimuler notre engagement. Au cours des dix-huit années écoulées, son soutien et ses encouragements ont grandement influé sur notre travail. C'est très généreusement que Robert nous a permis d'utiliser beaucoup de ses magnifiques photographies des objets de Glozel.

Le professeur René Germain, l'organisateur des colloques de Glozel et du CIER (Centre international d'étude et de recherche) nous a gratifiés d'un cadre pour nos recherches et celles des autres chercheurs. Si Glozel acquiert une reconnaissance dans la communauté scientifique, ce sera largement dû à son action et au travail de personnes telles que Jacques Thierry, ex-président du CIER, Serge Soupel, son président actuel, et Guy Lesec, le dernier président des Amis de Glozel.

D'autres membres du CIER, eux-mêmes engagés dans des travaux importants à propos de Glozel, ont collaboré avec nous et partagé des

informations; parmi ceux-ci, citons Jerrold Atlas, Patrick Ferryn, Hans Hitz, Patricia Soto-Heim et Roslyn Strong. Ros a également relu ce manuscrit, apportant de précieuses critiques constructives.

L'apport scientifique de Hugh McKerrell, avec Vagn Mejdahl, Henri François et Guy Portal – la datation par la thermoluminescence des céramiques de Glozel – a constitué le travail préparatoire dans les années 1970 à une acceptation finale de l'authenticité de Glozel et de l'importance du site. Plus récemment, les contributions de Hugh ont compris davantage d'examen des céramiques et d'analyses essentielles du mobilier osseux. Durant les six années où nous l'avons côtoyé, nous avons appris à apprécier à la fois la qualité de ses recherches et la profondeur de son engagement envers Glozel. Il nous manque comme collaborateur et comme ami.

Ma gratitude va également à Jean Guillemin qui nous a fait profiter de ses connaissances et de son abondante documentation.

Dorothy Peteet, palynologue au Lamont-Doherty Earth Observatory, nous a aidés pour l'analyse des pollens. Dec Breger, de la même institution, a réalisé les photographies par microscopie électronique à balayage. Nous leur en savons gré à toutes les deux.

Plusieurs ont aussi œuvré à mes côtés, gracieusement, pour qu'une version française de cet ouvrage voie le jour. Je remercie tout spécialement Elisabeth Studdeline qui a consacré de nombreux mois à traduire l'édition anglaise, et Patrick Ferryn, à l'origine de cette initiative. Il a supervisé la traduction, avec la collaboration de Jacques Gossart et de Pierrette Liris, et a fait en sorte de trouver un éditeur. Ce fut un plaisir de travailler avec Patrick et je lui suis très reconnaissante de ses efforts. Quant à Robert Liris, il m'a fait l'honneur d'une préface à l'édition française. Leur aide à tous a été inestimable.

Alice Gerard

Préface à l'édition française

Les os de la discorde : objets sacrés, objets de croyance

Émile Fradin ne veille plus sur le Vareille. Il sait, des choses du temps, le retour à l'obscur. Les objets de Glozel, révélés le 1^{er} mars 1924, ont fait irruption dans un lieu, pour le moins écarté, endroit du secret, du clos, du Glozel, dans la magique Montagne Bourbonnaise. Dans les années trente, ce verdoyant vallon du Vareille se trouvait à quelques kilomètres de la ville thermale de Vichy où des curistes cultivés, à la recherche de distractions, espéraient être les témoins de la grande aventure des découvertes d'une écriture préhistorique en Occident. Dans cet esprit, moissonneurs d'objets de terre, de pierre et d'os, le docteur Antonin Morlet, pertinent amateur d'archéologie et Émile Fradin, propriétaire du champ des découvertes, devenus amis, transforment une grange en musée rural au milieu des tavernes de plein air, des théories de voitures venues de Vichy, reçoivent les curieux, font des cadeaux d'objets découverts et suscitent des vocations. Dans ce piétinement défilent les plus savants comme les plus rêveurs et ce fut la préhistoire qui fut inventée puis « chahutée ». Au goût de chacun, en toute impunité, le passé fut-il *recomposé*? Ce sera la dernière fois du siècle que des amateurs d'insolite mystérieux auront la possibilité, sur un terrain qui leur appartient, mis hors du champ des archéologues de métier, juste avant la loi Carcopino qui sifflera la fin de

la récréation (au sens propre), de donner libre cours à leur passion du merveilleux. Le vallon de Glozel et d'autres sites périphériques aux trouvailles exhumées parfois en surface demeureront-ils une énigme intermittente qu'aucun système de protection scientifique et juridique n'est encore parvenu pour l'instant à préserver? Le musée de la famille Fradin est un musée privé. Paysans préhistoriens, ils sont pleinement propriétaires des objets trouvés et reçus. Lors de l'émission « Mystère » produite par TF1 en 1994, Émile fit cette déclaration péremptoire qui devait se révéler définitive: « *Cela ne se vendra pas, cela ne se donnera pas!* » Les Gerard, archéologues américains, au moment de leur retraite, décidèrent de continuer à s'interroger sur Glozel et à « finir le travail » entrepris au début de leur carrière. Ils ont fait progresser la question en faisant appel à des experts anglo-saxons: le professeur Douglas Donahue, qui avait daté le suaire de Turin, Hugh McKerrell, notre regretté ami, ainsi qu'à divers laboratoires du Royaume-Uni dont celui d'Oxford. Le célèbre préhistorien Alexander Marshack fut également consulté et confirma que la facture des gravures sur os, comme le mobilier en terre cuite ne semblaient pas préhistoriques. Alice, patiemment, par l'enquête, la réflexion, mit en place les pièces d'un puzzle et continue l'œuvre de recherche entreprise par Antonin Morlet.

La demande de datation que le Dr Morlet avait instruite auprès des spécialistes américains allait aboutir en 1994, quarante ans après sa tentative pour établir un premier contact sans lendemain. Ainsi Alice, avec la collaboration de son mari Sam (Robert), put offrir à Émile Fradin et à sa famille un ouvrage majeur résumant leur travail: *Glozel, Bones of Contention*. Cela fut rendu possible par une collaboration fidèle et amicale des Bourbonnais, des Américains, du chercheur et éditeur belge Patrick Ferryn.

Le « faux sourire de Glozel »

Au début du siècle écoulé, Émile Fradin, jeune homme, ne savait rien ou à peu près des problèmes de l'archéologie. Il n'avait que les certitudes de sa conscience et de son cœur. Homme du terroir, il devait tirer ses connaissances, après la découverte fortuite des premiers objets, de sa participation épisodique aux travaux de recherche du docteur Morlet et de

ses lectures d'amateur. La sagesse d'Émile Fradin a été de s'en tenir là, de faire confiance au docteur Morlet, de se mettre à la disposition des chercheurs qui vinrent, pour certains, non sans abus, hauteur et mépris, examiner le site, étudier et parfois manipuler sans précaution les objets glozéliens.

Émile Fradin tisse le temps. Il a eu les siècles et les millénaires pour compagnons, alors que, parfois, ses contemporains soupçonneux de toute une vie, pour quelques instants de regard, ne lui concédaient, souvent, au cours d'une visite, que l'aumône d'une remarque polie. Il sait reconnaître dans l'homme de passage, l'amateur, le passionné, le curieux ou le messager de l'histoire. C'est avec intelligence, curiosité et amitié qu'il accueillera Alice et Robert Gerard. Passeur de trésors parfois imaginés, le solitaire de Glozel brûla au soir de sa vie de l'attente du retour d'un monde perdu. Il fallut à Alice et Hugh McKerrell beaucoup de patiente persuasion pour établir avec Émile et les siens le bien-fondé du projet scientifique des recherches. Un grand élan fut déçu par les résultats obtenus, différents de ceux attendus. Blessure d'espérance qui incitera trop souvent le paysan archéologue, conforté par ses compagnons, aux spéculations infondées du non savoir embelli.

Le dialogue risquait de s'interrompre avec des scientifiques. Les uns, résolus à en finir par des textes destructeurs avec l'esprit de Glozel, les autres déployant des trésors de recherches à leurs frais, conduits par Alice Gerard et soutenus par le Centre international d'étude et de recherche fondé et dirigé par le professeur René Germain, l'inspecteur général Jacques Thierry, le Conseil général de l'Allier et du Puy-de-Dôme. Une histoire peut-elle paraître s'achever sans dénouement ? Émile Fradin avait décidé d'habiter cette citadelle du temps, l'histoire mystérieuse, « tacite » diront d'autres auteurs et n'a pas voulu s'approprier l'espace universitaire. La richesse matérielle, la possession de la terre ne l'ont occupé que fort modestement. Au sein de sa famille, patriarche aimé et respecté, il traversa le XX^e siècle, la tête dans ses rêves du temps des grandes chasses et ses mains à l'œuvre dans la terre qui donne vie, songe et sommeil. D'une énigme hors le temps il a su faire, avec Alice, au présent, une histoire d'homme et de juste.

Toujours debout sans s'être laissé jeter à terre par l'argument du prince, il a su, dans la *Mémoire du Siècle*, célèbre émission radiophonique produite à France Culture par Jean Lebrun, entrer dans le dialogue d'histoire de la

postérité. Après un éprouvant tournage de film dans la neige, il eut un bien joli mot ce soir d'hiver 1997, quand il répondit à Guy Lesec qui lui faisait compliment de son merveilleux sourire d'éternel jeune homme du cœur :

- « *C'est un faux sourire !... mon cher !* »

Comment se fait-il que, malgré toutes les publications scientifiques, les journaux régionaux, de façon récurrente (mis à part les grands titres nationaux et la presse spécialisée, *le Monde* et *le Figaro*), dans leur majorité, surtout très localement, continuent d'afficher des datations de 23 000 à 17 000 ans avant J.-C. pour des objets en os ? (La durée de conservation d'un matériel osseux dans la terre acide de Glozel ne dépasserait pas deux à trois siècles.)

Une spéculation d'outre-tombe

La mythologie élaborée à Glozel est une spéculation d'outre-tombe inspirée par une connaissance très précise et profonde des religions de la préhistoire, au point qu'il fut encore et qu'il est toujours difficile aux chercheurs, comme au grand public, d'échapper à la fascination des grands ancêtres qui savaient écrire en Occident à l'aurore des jours humains. Alice Gerard releva ce défi, le mit à la raison et entreprit de considérer toutes les pièces du puzzle, selon ses dires, et propose donc de nous livrer son travail de recherche.

Singulière et fort pertinente fut la façon dont Alice sut aborder l'énigme de Glozel. Elle renoua les relations entre les chercheurs américains, écossais et français que le temps et le mauvais vouloir de l'archéologie professionnelle avaient contribué à distendre ou rompre. Les signes sans parole, la rareté du matériel osseux et lithique, la surabondance des objets en terre cuite, tout l'invitait à centrer ses interrogations sur les débris d'un naufrage que les ressacs du temps semblaient avoir déposés lors de grandes marées séculaires. Son intention fut de rassembler les pièces du puzzle, de consulter tous les Amis de Glozel, de nouer des relations étroites et amicales avec toute la famille Fradin et surtout d'écouter Émile, de lire son livre, *Glozel et ma vie* et de le traduire en américain.

Cette querelle de héros, la *Glozelomachie*, selon l'expression érudite et bien venue de Jacques Corrocher, ou encore la « guerre des briques » fut

ainsi qualifiée par le célèbre chanoine Léon Cote de Vichy, beau-frère d'Émile Fradin. Deux camps irréconciliables à jamais: les glozéliens et les antiglozéliens s'affronteront encore. Ainsi le mystère de la population glozélienne du prétendu temps des grandes chasses reste complet. Alice Gerard comprit qu'il fallait remettre à plus tard cette connaissance des hommes de jadis et centra son étude archéologique et sociologique sur les os de la querelle, autrement dit *Bones of Contention*.

Qui furent les Glozéliens?

Alice rechercha en France, aux États-Unis, en Suisse, en Écosse, au Royaume-Uni, des compétences et des experts hors de tout soupçon. Elle voulait et réussit à faire parler le matériel osseux ou lithique, objets du litige. Or la mentalité catholique très traditionnelle de la famille Fradin est encore en relation d'imaginaire avec un très vieux fond animiste inavoué qui se manifeste en Montagne Bourbonnaise. Que faire de ces fosses sépulcrales ne contenant plus les défunts dans leur intégrité corporelle, si ce n'est un à deux crânes abandonnés aux visiteurs curieux? Comment présenter, dans un musée rural, des idoles néolithiques symboles de la Mère Terrible, pourvoyeuse de vie et de mort, et pour finir quelques fragments d'os longs identifiés et remontés par le savoir du professeur Jean-Louis Heim et celui de son épouse?

Qui étaient ces graveurs du silence? S'agissait-il d'une ultime pérégrination d'un groupe inconnu remontant le Vareille? De quelques mercenaires carthaginois désertant en 210 avant notre ère l'expédition d'Hannibal, ayant fait souche et influencé un culte local d'un isolat de culture, de renégats réfugiés, dévots comme le pense Serge Soupel, du culte archaïque des Vieilles Décèsses de la préhistoire. Ces perdurations furent-elles récurrentes du temps des Celtes jusqu'à l'antiquité tardive et le Moyen Âge? Serge Soupel a écrit des pages pertinentes et lumineuses qui ouvrent bien des pistes d'accès à la compréhension de ce lieu sacré. Guy Lesec, anatomopathologiste, a reconnu des similitudes avec des cultes antiques et noté d'étonnantes références à la bisexualité des idoles phalliques. Hans Hitz mit en évidence des bribes d'écrit de Celtes léponiques tandis que Madeleine Sabète interrogeait les mythes et suggérait la possibilité de sortes d'ex-voto. Par un esprit de comparaison qui lui est

propre, elle ouvre des perspectives sur les mouvements des peuples de la préhistoire européenne. L'atmosphère du lieu semble en relation avec des pratiques magico-religieuses de l'antiquité d'une perduration intermittente.

Ce n'est pas Émile qui constitua le dépôt de Glozel, mais c'est bien Glozel qui révéla Émile Fradin. Comme pour tant d'autres visiteurs et chercheurs, Glozel fut pour nous une merveilleuse « École de la Nuit... ». L'attente, pour certains d'entre nous, fut un devoir de dévot de la cause glozélienne. Toute datation qui entrainait en contradiction avec les hautes chronologies supposées mais non établies, rangeait ses auteurs dans le camp des antiglozéliens. Alice Gerard et son mari écoutèrent tous les protagonistes et gardèrent le cap de la recherche scientifique, bravant les incompréhensions, sacrifiant des amitiés trop engagées dans le légendaire si singulier du Champ des Morts.

L'anthropologie de l'affaire de Glozel nous introduit, une fois de plus, à cette crainte des choses et des gens du passé: les morts, leurs objets jadis détenus, seraient suspectés de contenir une partie de leur âme maléfique. Il ne faut pas que l'esprit des morts fasse retour: les vivants ont trop à se reprocher vis-à-vis de ce qu'ils n'ont pas réalisé avec les disparus du présent. Ils habitent au moins nos mémoires, ces derniers déserteurs de la vie parvenus au pays sans lumière des choses qui ont une âme. Il est possible de communiquer avec eux. Ils nous hantent. Les visages à masque de Glozel, les urnes au faciès de chouette, Reine de la Nuit, « Celle qui sait tout » des signes serpentiformes, des animaux psychopompes, de ce bestiaire singulier exposé au musée, toute cette symbolique de l'Autre-Monde se référant au sacré, nous fut, aux heures de solitude sans visiteur, si familière, cher Émile ! Nous avons sacrifié à l'heureuse coutume, après chaque séance de prise de vue photographique, de boire cet excellent vin blanc ou autre chose de plus sec car, disait Émile non sans malice, ici l'altitude ne fait pas de mal à l'alcool et d'ajouter, facétieux et provocateur: « qu'est-ce qu'on aura eu soif dans la vie ! » Parfois ma vision se troublait un peu mais c'est avec les yeux de l'esprit et ceux du cœur que je devins, au fil des ans et d'une excellente fréquentation, glozélien de cœur puis anthropologue amateur, comme Émile fut, au dire de Jean Lebrun, paysan archéologue.

Ainsi, dans un contexte magico-religieux maintenu, les ossements furent au tout début de l'affaire le fondement primordial d'une controverse, une

pomme de discorde. L'excellent titre de cet ouvrage majeur *Glozel, Bones of Contention*, en rend compte avec une pertinence scientifique qui évite de négliger l'empreinte symbolique du lieu. Il fallut entrer en empathie avec les mentalités profondes de la Montagne Bourbonnaise. Pour ce faire, Alice Gerard perfectionna son français, fit de nombreux voyages à Glozel avec son mari, visita les sites archéologiques français, écrivit des articles, consulta les experts tant aux États-Unis qu'à l'étranger, en un mot, le sien, rassembla les pièces du puzzle, surtout ce qui était épars, parvint ainsi à prendre des distances avec les inévitables querelles de personnes. Les os de la querelle devinrent au sens de la Genèse « les os de mes os », voilà ce qui désormais demeure, pour tous les chercheurs qui ont œuvré à Glozel, les éléments inclassables de l'énigme.

Une surestimation imaginaire ?

Si l'on porte sur les collections un regard d'anthropologue sur la façon de procéder et de mettre en scène le « théâtre d'objets », nous devons considérer que, pour beaucoup d'observateurs et de curieux cultivés, les objets et le lieu appartiennent au monde du sacré. Les personnalités d'Émile Fradin, et d'Antonin Morlet, ne sont plus réduites à des rôles d'inventeurs suspects de forgeries. Ils sont, dans une Montagne Bourbonnaise si imprégnée de mentalités archaïques et magiques, les figures centrales d'une édification mythique sur des lieux et des objets que d'autres ont mis en place, à des époques différentes, avec cet esprit animiste qui a perduré jusqu'à nos jours.

Ainsi l'inexpliqué perdure selon un contenu très large et dans une dimension diachronique. À Glozel, entre autres sites énigmatiques, l'oubli n'est que momentané et le mythe fait toujours retour. Le docteur Morlet écrivait : « On peut étouffer momentanément une découverte sous le mépris de la science officielle, mais on ne peut l'ensevelir : *comme les corps, les objets restent.* »

« Vous en avez mis du temps ! »

La diminution des capacités physiques, le fait d'avoir à renoncer à la

visite du Champ des Morts, éloigné de la maison et peu accessible, ne fut, de la part d'Émile Fradin, marqué d'aucune constatation empreinte d'amertume. Simplement, il dit un jour qu'il ne descendrait pas « aux fouilles » et ce fut suivi d'effet. La seule impatience, perceptible comme un nuage d'agacement, était destinée à ceux qui avaient le privilège de descendre. C'est à la remontée qu'il les accueillait: la remarque tombait un peu abrupte et coupait court à toute nouvelle spéculation partagée: « Vous en avez mis du temps! »

Cela voulait-il dire: à quoi bon désormais cette curiosité de pèlerins dont la volonté de connaître le cédait par force à une curiosité plus banale de touristes? Ceci faute de résultats cohérents ou satisfaisants pour lui, dans le singulier contexte d'une reprise de fouilles toujours ajournées depuis plus de soixante ans. Savaient-ils ces savants, ce qu'il y avait à découvrir sous la terre au point de ne plus rien entreprendre qui satisfasse la curiosité du vulgaire?

Tout bien considéré, Émile avait renoncé à visiter le Champ des Morts par philosophie et non point parce que descente et remontée pouvaient à son âge conjuguer le périlleux et le fatigant. Quelle part de lui-même Émile avait-il laissé aux esprits du lieu? Nous ne saurons rien de son pacte discret avec ces divinités païennes sans bouche à tête de mort ou de chouette qui se cachèrent au fond des bois et dans un lieu sauvage et secret: le Glozel. Comme nous, il retourna au secret de la nuit de la Triple Hécate, mais il fit, à la fin de sa vie, le chemin à rebours. Il ouvrit un espace sacré en descendant au champ Duranthon en 1924. Et c'est de ce Champ des Morts qu'il remonta, à l'ultime de sa vie, à l'inverse des visiteurs, vers son village. En 1994, on lui révéla un alignement de pierres dressées qui marquaient la direction précise du Champ des Morts. Il commença à désertier ce qu'il est convenu d'appeler les « fouilles » et se fixa plutôt sur la porte de son musée pour accueillir les chercheurs et les touristes, curieux d'une affaire que beaucoup voulaient voir achever dans l'anecdote ou sombrer dans l'oubli. Il montait une garde fidèle, avec les siens, sa sœur, son fils Jean-Claude, ses filles, sa famille, les Amis de Glozel.

Sentinelle de Glozel, il avait appris des choses d'un autre poids et sut transmettre des paroles de haut esprit à ceux qui savaient l'écouter et surtout l'entendre. En apparence ou par pudeur, il affecta de ne prétendre connaître ni réponse ni secret des singuliers objets de silence de Glozel et

des choses tues que l'on redoute de la mort. Il semblait se révolter moins contre la condition mortelle de l'homme que contre cet insoutenable silence de la science.

Au cœur d'un mystère historique non résolu, il était allé jusqu'au bout de sa tâche quotidienne de gardien et il acheva son existence d'au-delà d'un siècle en homme d'honneur, constatant son incapacité à ancrer un mystère de prétendue préhistoire dans l'énigme du temps. Sa façon de s'accommoder de l'injustice et de la jalousie fut d'être moins présent sur le site et de veiller sur le Musée en compagnie de ces chers objets, ces dieux d'argile aux mille regards tournés vers lui dans le silence. Se faisait-il leur interprète quand il nous murmurait dans un sourire cet incessant reproche concernant le temps que nous passions à méditer au « Champ des Morts » ? Alice me faisait confiance de cette singulière aptitude d'Émile à se considérer comme le Maître du Temps de Glazel. Il prononçait d'ailleurs le mot « datation » avec une méprisante et emphatique intonation.

Le « Grand Rendez-vous » fut souvent évoqué entre nous sans que nous en sachions l'heure : un éveil plus vrai devait pour les justes se réaliser quelque part, là où tout semble finir pour que tout paraisse commencer. C'était cela le secret sans mémoire et intemporel de Glazel... *vous en avez mis du temps...!*

La moisson du soir

Laissons parler Alice au terme de son livre. Elle entendait des glozéliens convaincus évoquant dans d'amicales conversations une possible arrivée majestueuse de grands guerriers celtiques venus en pèlerins au sanctuaire du Champ des Morts, la confection des tablettes votives, la fabrication des objets d'un rituel à la temporalité plus ou moins aléatoire, leur mise en terre dans des fosses, comme il se doit, en forme de barque pour le voyage au pays sans lumière. Sont-ils encore les guerriers de Glazel, en souvenir de songe, ombres légères flottant entre Montgilbert et le Champ des Morts, pour les rendez-vous de l'éternelle nuit ? Les tribus celtiques dont Hans Hitz épela les noms gravés dans l'argile tendre puis cuite avant leur souterraine mise en place, se sont-elles mêlées aux populations mystérieuses des Bourbonnais de cette montagne magique ? La gravure

d'une inspiration préhistorique aurait perduré dans l'antiquité tardive ainsi que les rites cérémoniels dont mademoiselle Picandet, l'institutrice de Ferrières-sur-Sichon, pensait connaître encore la tradition wisigothique dans le village de Glozel. René Germain, le premier, observa ces influences nordiques des Goths et fit des rapprochements des plus pertinents. Les travaux agricoles récents n'ont pas laissé subsister les cent onze blocs alignés qui dominent le Champ des Morts. Les hommes effacent les hommes ! Alice écoutait le récit évocateur d'Émile, observait la présentation alignée de ces modestes pierres levées qui dépassaient parfois la taille d'un homme. Elles étaient précédées d'une croix chrétienne et leur cheminement se terminait par une installation de monolithes en forme de cercle que les propriétaires du lieu avaient jadis consacré au culte marial. Le syncrétisme entre le vieux paganisme chthonien récurrent à Glozel et le christianisme rural du XIX^e siècle finissant est encore lisible pour l'anthropologue.

L'esprit de Glozel était dans les choses. Émile, comme ceux qui fréquentaient le Musée, le savait. Mais aussi, c'est la sacralité du lieu qui fut ressentie par les visiteurs à maintes reprises. Comme pour beaucoup d'entre nous, amis et chercheurs de Glozel, cette atmosphère sacrée put, par instants, contribuer à l'impression exaltante de ne plus parvenir à dissocier le visible de l'invisible. Ces messages de Glozel devaient-ils être dévoilés ? Fûmes-nous protégés de l'excès de révélation par notre incompetence ? Je fis observer à Émile, lors des longs tête-à-tête en compagnie des binoculaires, ce que la macrophotographie précise des objets nous avait, semble-t-il, au moins à tous deux, révélé. Les très forts grossissements nous permettaient de partager un étonnement naïf. Émile ignorait tout de certains micro-signes gravés sur les objets de sa collection qu'il ne connaissait pas dans son détail.

Alice, permettez-moi au nom de votre compétence et de notre amitié de vous remercier profondément en partage de travail et d'émotion de ce qui fut découvert, de ce que nous pressentons encore, et de la part si majeure du message moral et historique de l'énigme de Glozel par vous révélée.

Intacte soit encore la valeur imaginaire ou mythique des « objets de croyance » de Glozel. Le passé n'est guère lisible, le futur si peu imaginable ! Restons, faute de reprise des fouilles, en attente d'avenir. Il est, écrit Maurice Godelier, anthropologue du fondement des sociétés humaines, « des choses que l'on donne, des choses que l'on vend, et

Préface

d'autres qu'il ne faut ni vendre ni donner mais garder pour *transmettre* ! » Ce fut la raison de vivre d'Émile Fradin et le fondement du travail d'archéologue d'Alice et de Robert Gerard, nos chers amis, en ce présent et essentiel ouvrage.

Robert Liris

Introduction

Ce petit livre va être lu par un public de la France, dans la région qu'on appelle la Montagne Bretonnante, ou le Massif ~~des~~ des Ardennes pour la plus lointaine origine archéologique possible rapportée. L'histoire, en ces lieux, est complexe, et étonnante surtout, surtout au fond des vallées, une population dispersée dans de petits villages et des fermes familiales, cette partie de l'Auvergne orientale s'apparentant à la France profonde.

Une émission radio de France Culture, diffusée en 2008, qualifia Gérard de « petit grand spécialiste en archéologie du vingtième siècle ». Gérard a dit ce que les Français comprennent un « casse-tête », un flou artistique, depuis le commencement de l'allure. Les premières années de l'PCA dans le musée local ont été l'un de Vichy comme le témoignage que les membres de l'établissement archéologique s'affrontaient dans une bataille acharnée pour ou contre leur institution. Des études publiées au sein des citoyens différents dans les murs de Paris, des chercheurs se scandalisent les préoccupations aussi que les lieux, et durant de nombreuses années la revue *Mémoires de France* avait ses adresses aux chercheurs des portraits et des détachés. Gérard a joué une célèbre avec le projet « affaire Deshayes de l'archéologie ». Aujourd'hui, quatre-vingt-huit ans plus tard, la controverse perdure sans être terminée. Le site archéologique de Gérard a été un véritable point - à présent

Introduction

Un paisible vallon isolé au centre de la France, dans la région qu'on appelle la Montagne Bourbonnaise, est le plus inattendu des théâtres pour la plus intrigante énigme archéologique jamais rapportée. Caractérisée par des collines escarpées, d'étroites rivières sinuant au fond des vallées, une population disséminée dans de petits villages et des fermes familiales, cette partie de l'Auvergne constitue véritablement « la France profonde ».

Une émission radio de France Culture, diffusée en 2003, qualifiait Glozel de « plus grande controverse archéologique du vingtième siècle ». Glozel a été ce que les Français nomment un « casse-tête », un frustrant mystère, depuis le commencement de l'affaire. Les trouvailles faites en 1924 dans ce minuscule hameau non loin de Vichy étaient si surprenantes que les membres de l'establishment archéologique s'affrontèrent dans une bataille acharnée pour ou contre leur authenticité. Des étudiants grimés en hommes des cavernes défilèrent dans les rues de Paris, des chansonniers brocardèrent les protagonistes autant que les lieux, et durant de nombreuses années la revue *Mercur de France* ouvrit ses colonnes aux conjectures des partisans et des détracteurs. Glozel acquit une célébrité sous le nom d'« affaire Dreyfus de l'archéologie ». Aujourd'hui, quatre-vingt-huit ans plus tard, la controverse perdure sans dénouement aucun. Le site archéologique de Glozel s'étale sur un versant pentu – à présent

dénommé le Champ des Morts – de l'exploitation agricole des Fradin, à une vingtaine de kilomètres au sud-est de Vichy. Un peu plus haut, sur la colline qui le surplombe, les vestiges d'un alignement de monolithes pointent en droite ligne vers le gisement. Le premier mars 1924, Émile Fradin, âgé de dix-sept ans, son père, son grand-père et sa sœur Yvonne, étaient en train de dégager ce coteau lorsqu'ils firent les premières découvertes.

Émile Fradin est décédé le 10 février 2010 à l'âge de 103 ans, toujours suspecté de mystification par certains, quoi que deux décisions de tribunal l'aient disculpé de fraude et que les nouvelles techniques de datation par le radiocarbone et la thermoluminescence aient prouvé à l'évidence que les objets exhumés à Glozel ne sont pas des faux modernes. À l'heure actuelle, les presque 3000 pièces découvertes dans le site sont toujours abritées dans le petit musée attenant à la maison familiale des Fradin.

Une des principales raisons de la continuation de la polémique est le manque d'information précise. Quatre livres ont été publiés au cours des trente dernières années. *L'affaire de Glozel*, par Nicole Torchet, Patrick Ferryn et Jacques Gossart, paru en 1978, constitue à ce jour un excellent résumé de l'histoire du gisement. *Glozel: les graveurs du silence*, par Robert Liris, sorti en 1994, offre de splendides photographies des objets. *La préhistoire chahutée*, par Joseph Grivel, publié en 2004, traite de l'histoire du site durant les années 1920 et 1930. Aucun de ces trois ouvrages ne contenait cependant les résultats des récents travaux scientifiques, jusqu'à ce que soit publié *Glozel, le ravin des mystères en Montagne Bourbonnaise*, par le Dr Georges Rigondet, que je ne peux que recommander (Rigondet, 2006).

Le 22 septembre 2004, une recherche sur Internet au moyen de Google référenca 5390 entrées pour le nom Glozel. Il y a deux sites web entièrement consacrés au sujet et d'innombrables autres où il est simplement mentionné, tels ceux qui abordent l'Atlantide et établissent un rapport avec les inscriptions de Glozel ou d'autres encore qui renseignent sur la Théosophie. Des essais sur Glozel ont été écrits par toutes sortes de gens, la plupart propageant des erreurs factuelles. Dans l'un, Glozel est daté de 15 000 avant notre ère; dans un autre de -3 000. Aucun de ces sites web ne se réfère cependant aux colloques qui se sont tenus à Vichy depuis 1996; pas un seul ne donne les résultats de la moindre analyse scienti-

fique faite récemment. Pourtant, beaucoup de choses sont survenues à Glozel au cours des dix dernières années. De nouvelles études ont été entreprises et des faits nouveaux sont apparus. Il est temps de jeter un autre regard sur le gisement.

Mon époux Sam et moi avons pour la première fois entendu parler de Glozel voici plus de 50 ans et, plus récemment, nous nous sommes investis activement pour en apprendre davantage à propos de son mobilier aussi unique qu'incompréhensible. Depuis 1994, nous avons travaillé avec un groupe informel de chercheurs internationaux avec pour objectif de résoudre « l'énigme de Glozel ».

Au fil du temps, Glozel s'est mué en une espèce de planche de Rorschach, dans le sens où ceux qui s'impliquent dans l'étude du site ont tendance à trouver ce qu'ils veulent y voir. L'auteur français Robert Charroux, qui s'intéressait au paranormal, imaginait que Glozel avait été occupé par des créatures d'un autre monde. D'autres croient que Glozel a été peuplé par des réfugiés atlantes...

Émile Fradin et beaucoup des membres des Amis de Glozel sont fermement convaincus que le site appartient à la période néolithique ou qu'il est même plus ancien encore. Nous concevons Glozel comme un puzzle auquel beaucoup de ses pièces sont manquantes. Nous avons espéré qu'en apportant quelques-unes de ces pièces – des données scientifiques inédites – nous pourrions, pour la première fois, contribuer à donner une vue d'ensemble plus claire.

Malheureusement, ceci ne s'est pas réalisé. Chaque nouvel apport a posé un nouveau problème. Il est maintenant certain que nous sommes parvenus aussi loin que faire se peut sans fouilles ni examens scientifiques supplémentaires. Les ministres français de la culture, qui se sont succédé et ont le dernier mot, sont opposés à la réouverture du chantier et, à l'heure actuelle, la famille Fradin, propriétaire des objets, hésite à autoriser de nouvelles analyses.

Dans cette conjoncture frustrante, nous avons décidé de présenter le problème de Glozel au public sous la forme d'un livre relatant l'histoire du site et comprenant tous les faits que nous avons été en mesure d'établir. Les décisions devront être prises sur base de preuves solides et non sur des arguments émotionnels. Nous espérons qu'un débat va s'ensuivre, ouvrant la voie à un réexamen scientifique approfondi de ce gisement unique. Glozel mérite de l'attention.

Note à propos de la chronologie

L'Âge de la pierre s'est étendu sur les quatre âges glaciaires de la période paléolithique. Le Paléolithique supérieur a duré d'environ -37000 à -10000, après quoi le climat s'est réchauffé et la vie a changé de façon spectaculaire pour les hommes vivant en Europe. Ceci fut suivi par une période transitoire appelée le Mésolithique, durant laquelle les gens se sont adaptés aux récents changements en matière de climat, de flore et de faune. La période néolithique, l'ère de l'agriculture et de la pierre polie, s'étendit depuis environ 5000 ans jusqu'à 2000 ans avant J.-C. en France. L'Âge du bronze lui succéda, jusqu'à ce que le fer soit introduit et remplace le bronze pour la fabrication d'outils et d'armes. Le Premier Âge du fer – la culture de Hallstatt – coïncide avec l'arrivée en France d'invasisseurs celtiques vers 800 avant J.-C. Il fut supplanté par la culture de La Tène entre 500 et 300 avant notre ère, selon la région de France que l'on considère. Ce Second Âge du fer dura jusqu'à la venue des Romains. En 52 avant J.-C., Jules César défit le chef gaulois Vercingétorix à Alésia. Une fois les Romains installés en France, on parle de culture gallo-romaine.

« Gérard a été malade pendant son voyage. [...] »



PREMIÈRE PARTIE

L'HISTOIRE

« Gérard a été malade pendant son voyage. [...] »

Fait suite à la lecture de l'ouvrage, nous de nous-même le caractère de l'œuvre, mais le genre temporel par une période historique, le premier aspect, l'aspect de l'écriture, les parties relatives nous lire. Un autre fait est de noter le fait. Deuxième partie: nous pouvons les faits de la première de nous-même par un événement l'aspect de l'écriture et une implication dans le monde de son être et de son aspect de l'écriture.

Notes à propos de la caribou

Le squelette de caribou est composé de plusieurs parties. La partie principale est le crâne, qui est très solide et résistant. La partie inférieure est le bassin, qui est également très solide. La partie supérieure est le dos, qui est composé de plusieurs vertèbres. La partie inférieure est le ventre, qui est également composé de plusieurs vertèbres. La partie latérale est le cou, qui est également composé de plusieurs vertèbres. La partie inférieure est le pied, qui est également composé de plusieurs vertèbres.



FIGURE 1
Le renne blessé
(photo Robert Liris)

Chapitre I

Le voyage à Glozel – 1997

*« Glozel n'est même pas un village. C'est un hameau, un lieu-dit, situé à une vingtaine de kilomètres de Vichy, dans la vallée du Sichon, à l'extrême sud du Bourbonnais. C'est un pays dur, dur et beau, comme ces sapinières qui composent l'essentiel du paysage, comme la haute ruine du château de Montgilbert que l'on aperçoit de la ferme et qui s'effrite depuis des siècles. Un peu partout, des roches de granit crèvent le sol de leurs masses brunes. Il neige souvent en mai. C'est là qu'à l'écart de la route, non loin de Ferrières-sur-Sichon, village dont il dépend, se tient le hameau de Glozel – quatre feux quand j'y suis né, perdus dans ce désert vert et noir qu'est la Montagne bourbonnaise. » (Émile Fradin, *Glozel et ma vie*, 1990)*

J'ai entre les mains le pendentif en os. Je contemple le cervidé bondissant, la gorge transpercée par une pointe fourchue, le museau dressé, figé par l'angoisse de l'inéluctable, les pattes repliées sous lui. Un autre trait lui déchire le flanc. Des stries parallèles soulignent les bords de la gravure, de minuscules points entourent l'œil de l'animal et une impressionnante ramure témoigne de son âge et de son statut de dominant.

J'essaie d'imaginer le chasseur qui a sculpté l'animal. Pourquoi l'a-t-il

fait ? Quand l'a-t-il gravé ? Hugh McKerrell et moi sommes ici pour commencer à répondre à la dernière question. Nous ne connaissons peut-être jamais la réponse à la première.

Hugh, qui vient juste de forer un petit trou dans un bout du pendentif, recueille la poudre d'os sur une plaquette et la verse dans une pochette en plastique. Il étiquette le sachet en recopiant le numéro inscrit sur l'os. Je rends la pendeloque à Hugh qui la photographie, la replace dans la vitrine du musée de Glozel, et sélectionne ensuite une autre pièce à échantillonner. Cette fois-ci, c'est une créature mythique avec des signes alphabétiques gravés sur le dos, entre les cornes. De nouveau, il me dit comment tenir l'objet et recommence à forer.

C'est le troisième et le dernier jour de notre prélèvement d'échantillons d'objets de Glozel. Hugh les emportera à son laboratoire sur l'île d'Arran, en Écosse, et évaluera là-bas leur teneur en azote et en fluor. L'azote dans l'os diminue au fur et à mesure qu'il vieillit, et le fluor, lui, normalement augmente. Les comparaisons des résultats des os qu'il aura analysés, nous aideront à choisir quels sont ceux qui devraient être envoyés à l'université d'Arizona pour être datés par le carbone 14. Cette technique de datation qui est extrêmement précise, coûte environ 350 € par échantillon ; nous ne pouvons seulement nous permettre d'en faire dater que quelques-uns.

Une silhouette empêche la lumière venant de l'extérieur de pénétrer dans la petite salle. Émile Fradin, le propriétaire d'une des rares collections archéologiques privées en France, apparaît dans l'embrasure de la porte du musée, tenant entre les mains une bouteille de vin et trois verres. Né le 8 août 1906, Émile se tient encore bien droit et affiche la robustesse de ses quatre-vingt-dix ans ; il nous lance : « Eh bien, c'est l'heure de prendre un verre avant d'aller au Champ des Morts. »

Après avoir docilement vidé nos verres, nous commençons la descente abrupte du coteau qui dévale vers l'ancien site des fouilles. Le temps est exceptionnellement agréable pour la mi-janvier, avec un soleil voilé et une température d'environ 10 °C. En cours de route, nous nous arrêtons pour regarder l'alignement de monolithes découvert en 1994 et que Hugh n'a pas encore vu. Cette file de cent onze pierres, le long de cet ancien chemin, mène au sommet de la colline dominant le Champ des Morts. Les blocs furent étiés pour la construction de la grange des Fradin, dans

les années 1920. Émile se souvient que certaines pierres étaient aussi hautes qu'un homme. Au bout de l'alignement, il y a une aire où elles ont été complètement enlevées. Tout au sommet de l'éminence, on peut voir la base de trois autres pierres dans l'herbe, disposées en demi-cercle autour d'un petit bosquet d'arbres, au centre duquel se trouve un énorme bloc sur lequel Émile plaça un crucifix, il y a plusieurs années.

Nous continuons à descendre le long d'un étroit sentier clôturé de chaque côté par du fil de fer barbelé. Nous entrons dans une pinède, où la pente est assez raide et glissante, pour arriver enfin dans le Champ des Morts. C'est une clairière rectangulaire et inclinée d'environ cinq cents mètres carrés, qui fut le théâtre de péripéties hautement dramatiques, il y a soixante-dix ans. Devant nous, le terrain, bordé d'arbres sur deux de ses côtés, descend vers une petite rivière, le Vareille.

Nous nous arrêtons au milieu du champ, près d'une structure en pierre; c'est une tombe restaurée. Émile enfonce son bâton dans le sol et nous raconte: « C'est ici que la vache est tombée dans le trou. »

Cet incident fameux se produisit le 1^{er} mars 1924, un jour qu'Émile, son père, sa sœur Yvonne et son grand-père étaient descendus au champ Duranthon, comme ce dernier était appelé auparavant, afin de le nettoyer des ronces et des ajoncs, dans le but d'en faire un pâturage pour leurs vaches. Émile tenait les mancherons de la charrue lorsque le soc mit au jour une sorte de brique. Au même instant, le sol s'ouvrit et Florence, une des vaches qui tiraient la charrue, mit la patte dans le trou et y tomba. Tout le monde s'activa à la libérer en retirant les pierres autour de sa patte. Soudain, le grand-père d'Émile cria: « Qu'est-ce que c'est que ça? » Des fragments de poterie rougeâtre et rugueuse pouvaient être aperçus au fond du trou. D'autres pierres furent enlevées, révélant des morceaux qui semblaient appartenir à des vases et à d'autres débris mystérieux. La famille Fradin croyait qu'elle venait de découvrir quelque trésor enfoui. Et ce fut le point de départ de toute l'affaire de Glozel.

Revenons en 1997. Avec la pelle que lui a donnée Émile, Hugh prélève un échantillon de l'argile rouge de Glozel qu'il dépose dans un sac en plastique. Puis, nous remontons la colline, lentement car nous ne voulons pas laisser Émile à la traîne, mais ce dernier reste avec nous. Très peu d'Américains de quatre-vingt-dix ans pourraient grimper une pente si raide, mais Émile l'a fait toute sa vie.

Pendant que nous déjeunons avec Émile et sa sœur Yvonne, dans la cuisine de la famille Fradin – nous avons emporté des sandwichs, mais ils ont insisté pour que nous partagions l'omelette qui constituait leur entrée, du vin, du pain, du fromage et, bien entendu, du café –, nous parlons des photos jaunies épinglées sur le mur. C'est le grand-père d'Émile, surnommé le Sergent, qui a acheté cette ferme à ses propriétaires en 1919, après avoir été métayer pendant quarante-deux ans. La photo montre un homme mince, aux cheveux blancs et à l'expression d'une vive intelligence. La grand-mère d'Émile porte une coiffe blanche et amidonnée, typique de la campagne; c'est une femme vigoureuse au visage rond et à l'expression p'aisante. La plupart du temps, les parents d'Émile étaient occupés par les travaux agricoles et, de ce fait, le garçon s'était très attaché à ses grands-parents. Après l'école primaire de Ferrières-sur-Sichon, à proximité de Glozel, Émile arrêta ses études afin d'aider sa famille aux travaux de la ferme. Rien dans son milieu familial ne le préparait aux péripéties qui résulteraient de sa découverte dans le champ Duranthon.

Après le déjeuner, nous retournons au musée pour y travailler. À quinze heures, nous avons fini l'échantillonnage du dernier des soixante-deux os, dont la plupart sont décorés de dessins animaliers et de quelques signes alphabétiformes. Hugh a aussi échantillonné plusieurs os de crânes humains et de jambes, et une cheville de renne sur une partie de laquelle sont gravés quelques symboles minuscules. Après avoir passé la journée entourés d'objets de Glozel, il nous apparaît encore plus incroyable que ce site ne soit pas connu mondialement.

Il y a de nombreuses étagères remplies de vases à visage, grossiers, sans bouche, avec des arcades sourcilières et des yeux ronds tels ceux des hiboux, et de créations encore plus insolites appelées « idoles bisexuées », faute d'un nom plus approprié, dotées d'un pénis pendant d'un côté et d'un vagin en leur milieu. On dénombre quatre-vingts tablettes d'argile de différentes tailles, couvertes de signes qui ressemblent à une sorte d'écriture. Des empreintes de mains sont imprimées dans une demi-douzaine de plaques d'argile. Un certain nombre de « bobines », faites de boules d'argile présentant des saillies (et qui nous laissent des plus perplexes) ont été mises au jour, ainsi que quelques lampes en céramique.

Des dents de panthère et de renne, et des os provenant d'autres animaux sont disposés dans un coin de la pièce. Des outils taillés, en silex et en

Pierre locale, garnissent une autre étagère, avec des haches en pierre sommairement polies. On trouve aussi des pierres gravées de dessins d'animaux et de signes, des couteaux en os au manche gravé, et une hachette en pierre avec un manche en os. Nous voyons des aiguilles en os, des harpons, des hameçons, des pointes de flèche et de lance – un assemblage d'outils qui semblent provenir directement de la période mésolithique, il y a environ dix mille ans.

Beaucoup d'objets semblent avoir été faits pour être portés comme des parures ou des amulettes. On trouve un certain nombre de pendentifs en os, percés à un bout et gravés de symboles animaliers et alphabétiques, plusieurs colliers et anneaux en os et en pierre. Une figurine en os, appelée « le Chasseur », représente un personnage avec des seins, un collier et un pénis, tenant un couteau dans une main, avec un pied posé sur le corps d'un animal fantastique. Deux petites têtes sculptées dans de l'os, celles d'un homme et d'une femme, me fixent à travers la vitrine. J'ai compté quarante-quatre fragments d'os humains, pour la plupart des morceaux de crânes et de fémurs. Trois mille pièces ont été trouvées à Glozel entre 1924 et 1938, l'année où les fouilles ont été interrompues.

Trente-sept morceaux de poterie de Glozel différents ont été datés par la technique de la thermoluminescence (TL) qui permet de déterminer la date de la dernière cuisson de l'argile. Dans de nombreux cas, c'est la date à laquelle l'objet a été originellement cuit. Les dates TL vont de 380 avant J.-C. à 1927 après J.-C., bien que les poteries aient un style semblable. Quatre scientifiques : Hugh McKerrell, un Écossais présent à nos côtés, Vagn Mejdahl, un Danois, et les scientifiques français Henri François et Guy Portal, ont travaillé sur ces datations dans les années 1970.

Un certain nombre de fragments d'os de Glozel ont été datés par la méthode du carbone 14 : les deux premiers, en 1957, par un laboratoire français à Saclay, l'un datant de 1950 après J.-C. et l'autre de 1850 après J.-C. En 1975, une dent de bœuf, conservée dans une urne, a été datée entre 27 et 227 après J.-C. par le NERC Radiocarbon Laboratory à East Kilbride, dans les environs de Glasgow, en Écosse. La même année, quinze morceaux d'os, supposés venir d'une des tombes, ont été datés ensemble de 19 245 ans BP (*Before Present* en anglais, soit avant le présent – NDT), à East Kilbride. Un morceau de fémur humain a été daté, lui, entre 335 et 530 après J.-C. par le Laboratoire de recherche pour l'histoire de l'art et d'archéologie, à Oxford en 1990. Et en 1994, deux

petits os décorés, venant de la Tombe II, ont été datés du XIII^e siècle après J.-C.

Évidemment, ces dates n'ont pas résolu l'énigme. À l'époque des premières fouilles, l'archéologie scientifique n'était pas encore née. Peu d'archives étaient conservées; il n'existe presque aucune information concernant le lieu et la date de mise au jour d'objets particuliers; et les pièces choisies pour échantillonnage n'étaient pas toujours celles qui pouvaient fournir le plus d'informations. En 1997, pas un seul os gravé d'un animal ou de signes n'a été daté au carbone 14. Aucune céramique provenant des tombes, pour lesquelles il existait des notes plus complètes, n'a été datée par TL.

Il y a cinquante ans

La première fois que j'entendis parler de Glozel, c'était à un dîner tout simple, en 1954. Le criminologue suédois Harry Södermann, alors à la retraite, et qui avait dirigé Interpol, était venu vivre pour un an dans notre petite communauté tranquille de la rivière Hudson, à Palisades, dans l'État de New York, afin d'écrire ses mémoires. Les propriétaires de la maison louée par le Dr Söderman demandèrent à mes parents de le recevoir et nous nous rencontrâmes tous pour un dîner. Nous étions fascinés par le Dr Söderman, lorsqu'au cours de la soirée, il mentionna le nom du site tant controversé de Glozel et nous en conta un peu l'histoire.

En 1928, on demanda au Dr Södermann, alors étudiant en stage au laboratoire de la police de Lyon, d'enquêter sur Glozel en tant que membre d'une équipe de spécialistes internationaux. Son expérience le convainquit de l'authenticité du site et du mobilier et il fut très impressionné par le Dr Morlet, archéologue amateur éclairé, qui était en charge des fouilles sur le gisement. Récemment, après des années de silence, il avait reçu une lettre du Dr Morlet lui demandant de l'aide pour la datation au carbone 14 du matériel de Glozel. Le Dr Morlet croyait que cette nouvelle technique pourrait enfin établir l'authenticité du site et espérait que certaines universités américaines, dont les idées lui semblaient moins préconçues que celles des universités françaises, se porteraient volontaires pour entreprendre les travaux.

Le Dr Södermann nous montra quelques échantillons qu'il venait juste

de recevoir du Dr Morlet, parmi lesquels un os gravé d'un renne, et un autre avec des signes ressemblant à des lettres. C'était très émouvant d'avoir entre les mains des objets aussi anciens. J'avais toujours voulu devenir archéologue depuis que j'avais lu *Le Monde Perdu* à douze ans et, à cette époque-là, j'étudiais l'anthropologie à l'université de Columbia, après avoir reçu un premier diplôme pour les mêmes études à l'université du Nouveau-Mexique. Coïncidence, mon mari Sam travaillait comme océanographe au Lamont Geological Observatory, qui possédait un des meilleurs laboratoires de datation par carbone 14 du pays. Sam suggéra de confier les échantillons au Dr J. Laurence Kulp, directeur du département de géochimie à Lamont, et d'essayer de le persuader de faire les tests.

Le Dr Kulp accepta les échantillons mais ne fit aucune promesse. Le temps passa. Plusieurs fois, le Dr Morlet écrivit à mon mari et nous envoya des exemplaires des trois ouvrages qu'il avait écrits sur Glozel. Ayant fini la rédaction de son livre, le Dr Södermann s'en alla et mourut en Afrique en 1956. Lorsque le Dr Morlet apprit sa mort, il écrivit à Sam pour lui demander les résultats des tests effectués sur les objets de Glozel qui venaient juste de lui être retournés par courrier de New York.

Une requête auprès du Dr Kulp se solda par une lettre déclarant que « la raison pour laquelle nous n'avons pas fait ces mesures est que notre comité consultatif, constitué d'éminents archéologues, dont plusieurs étaient directement concernés par l'archéologie de l'Ancien Monde, a préconisé qu'une faible priorité soit accordée à votre échantillon. Donc, nous vous le retournons pour que vous puissiez le soumettre ailleurs pour des résultats plus rapides. » Quoique déçus, nous étions incapables de faire quoi que ce soit pour que le Dr Kulp revienne sur sa décision. Nous n'eûmes plus aucun écho. La vie continua. Et finalement, nous oubliâmes même Glozel.

Bien que je sois devenue enseignante et directrice d'une école privée au lieu d'être archéologue, Sam et moi sommes restés passionnés par la préhistoire et avons visité de nombreux sites archéologiques. Pendant l'été de 1993, peu de temps après que nous eûmes quitté, tous les deux, nos professions accaparantes, je suis tombée par hasard sur un livre récent de Marija Gimbutas, décrivant l'âge néolithique en Europe. Ce livre contenait des descriptions de signes ressemblant à ceux trouvés à Glozel.

Me souvenant de l'histoire, j'ai relu les livres du Dr Morlet au cours de

l'hiver et, au printemps, j'ai écrit au musée de Vichy, demandant des informations sur le site de Glozel. Nous avons été surpris de recevoir une lettre très amicale de l'historien français Robert Liris. Il écrivait qu'il était le président de l'association « Les Amis de Glozel », qu'il serait à New York en juin 1994, et qu'il était l'un des auteurs d'un livre sur les gravures de Glozel (*Glozel. Les graveurs du silence*), livre qui serait bientôt publié en France. Nous avons enrôlé notre voisine, Cristina Biaggi, auteure de *Habitations of the Goddess*, une étude sur les monuments mégalithiques de Malte et des îles Orkney. Cristina, ma mère, Sam et moi avons rencontré Robert Liris lorsqu'il est venu à New York. Pendant cette entrevue, nous étions tous assis sur le lit dans la chambre d'hôtel de Robert et regardions les photos du site et des objets qu'il avait apportés. Ce jour-là, nous avons entamé une conversation sur Glozel, une conversation qui se poursuit encore.

Ce même été, j'ai recommencé à apprendre le français en me servant d'un des livres du Dr Morlet comme manuel. Plus je lisais l'histoire des premiers moments du site, plus j'étais fascinée. Au cours de mes lectures, j'ai pris connaissance des événements qui suivirent la découverte initiale d'Émile et de la manière dont le Dr Morlet se retrouva impliqué dans l'affaire.

Mars 1924

Tout en déjeunant dans la cuisine familiale, les Fradin discutaient de leur remarquable trouvaille. Le grand-père d'Émile se rappela qu'il y avait bien longtemps, la famille Guillonet, les métayers qui les avaient précédés, avait mis au jour, dans le même champ, un vase autour duquel courait une mystérieuse inscription. Pendant de nombreuses années, ce vase trôna sur la tablette de la cheminée, finit par se briser, et les morceaux furent jetés.

Après le déjeuner, les hommes de la famille Fradin et Yvonne, armés de pelles et de pioches, descendirent au champ afin d'examiner le trou. Bientôt, ils dégagèrent une grande fosse ovale, de deux mètres soixante-dix de long et de moins d'un mètre de large. Elle contenait plusieurs os, un crâne humain auquel il manquait deux dents, ainsi que des fragments de céramique et deux vases intacts. Croyant avoir découvert une tombe,

ils cassèrent les vases, espérant y trouver un trésor. Mais tout ce qu'ils trouvèrent à l'intérieur, ne fut que de la poussière.

Le jour suivant, Émile, son grand-père et Jean-Baptiste Passager, un jeune homme qui travaillait en tant que maçon à la ferme, descendirent au champ Duranthon et commencèrent à creuser autour de la structure découverte la veille, et qui fut connue par la suite sous l'appellation de Fosse ovale. Ils découvrirent que les murs intérieurs étaient faits de briques d'argile s'imbriquant les unes dans les autres, à l'aide de petites excroissances s'emboîtant dans des trous correspondants, et que le sol consistait en seize tuiles d'argile reposant sur un lit d'argile et de gravier. Ils trouvèrent aussi des tessons de poteries grossières et une petite lampe en terre cuite. Un des morceaux de poterie était gravé de mystérieux signes en zigzag, bien qu'il fût difficile de les distinguer parce que la pièce était recouverte de boue humide.

Il était clair qu'il n'y avait aucun trésor, mais les fouilleurs demeuraient fascinés par leur découverte. Ils continuèrent à travailler pendant une semaine entière et trouvèrent d'autres objets : trois briques portant des empreintes de mains, une hachette en pierre, cassée, des pierres gravées de signes étranges, et une sorte d'aiguille en os. Ils rapportèrent leurs trouvailles jusqu'à la ferme et les disposèrent sur un établi.

Dans les jours qui suivirent, des voisins qui avaient entendu parler de leurs découvertes commencèrent à venir les voir et certains les aidèrent à creuser pour en trouver plus. Émile en donna à qui le lui demandait. Mais finalement, l'excitation retomba. Émile et sa famille retournèrent à leur besogne agricole quotidienne et la tombe fut délaissée, sauf lorsqu'un visiteur occasionnel venait ou qu'Émile prenait du temps sur son travail pour continuer à creuser.

Un de ces visiteurs se nommait Adrienne Picandet ; elle était âgée de 26 ans et était institutrice à Ferrières. Un jour d'avril, elle amena sa classe pour voir les fouilles et retourna plusieurs fois sur le site. Peu après, elle lut dans le *Bulletin d'Instruction Publique* que le ministre de l'Éducation nationale demandait aux enseignants de lui faire savoir s'il existait des découvertes d'intérêt historique dans leur région. Mademoiselle Picandet lui écrivit au sujet de celles de Glozel.

Le résultat de sa lettre fut la visite, le 9 juillet 1924, de Benoît Clément, enseignant dans le village voisin de La Guillermie, et qui se présenta comme un représentant de la Société d'émulation du Bourbonnais. Le

ministre de l'Éducation était entré en contact avec cette organisation culturelle locale et avait demandé qu'on examinât l'affaire. Clément, ayant vu les objets qu'Émile avait donnés à mademoiselle Picandet, vint et demanda d'en emprunter d'autres de la ferme. À cette période de l'année, tout le monde était occupé aux récoltes et ils lui laissèrent faire tout ce qu'il souhaitait. Il vint fouiller plusieurs fois dans le champ Duranthon et, le 28 juillet, il arriva avec mademoiselle Picandet, un photographe et un autre membre de la Société, un dénommé Viple, qui était aussi procureur de la République à Moulins. Tout le groupe, accompagné d'Émile, descendit sur le lieu de la découverte, maintenant rebaptisé « Champ des Morts ». Là, Clément et Viple utilisèrent des pics pour casser les restes des murs entourant la tombe, malgré les protestations du grand-père d'Émile.

Quand ils partirent, Viple emporta un grand panier rempli de morceaux de murs de la tombe, deux os et quelques pierres. Émile ne les revit jamais. Deux semaines plus tard, il reçut une lettre de Viple, déclarant que les objets n'avaient aucun intérêt pour personne, qu'ils étaient simplement gallo-romains, comme la plupart des plus vieilles choses trouvées dans le secteur, et que les Fradin pourraient remettre leur champ en culture.

Cependant, Clément continua à venir à la ferme et à fouiller, emportant chez lui ses trouvailles, bien que, dans l'esprit d'Émile, il ne s'agissait que d'un emprunt. Et, apparemment, il pensait aussi que le site était plus important que ne voulait bien le faire croire Viple car, en janvier 1925, il écrivit au président de la Société d'émulation du Bourbonnais, lui envoyant des informations sur les objets exhumés et mentionnant qu'il avait découvert des signes inconnus disposés en lignes sur une des briques.

Le même mois, le dernier numéro du *Bulletin de la Société d'émulation du Bourbonnais* signala que les membres de la société avaient décidé de ne pas payer cinquante francs aux Fradin, lesquels avaient suggéré que, pour ce montant, ils pourraient prendre deux jours de congé afin de terminer les fouilles dans le champ. Antonin Morlet, médecin et archéologue amateur, habitant à Vichy, tomba sur l'article. Le Dr Morlet, né en 1882, avait étudié l'archéologie tout comme la médecine à l'université de Clermont-Ferrand. Après avoir obtenu son diplôme en médecine avec mention à Paris, il servit comme médecin militaire pendant la Première

Guerre mondiale et reçut une des premières Croix de guerre pour son action. Il avait déjà publié sur des découvertes gallo-romaines trouvées dans son propre jardin à Vichy.

Tout d'abord, le Dr Morlet contacta Clément, puisque son nom avait été mentionné dans le *Bulletin* et, le 26 avril 1925, il se rendit à la ferme en sa compagnie pour voir le site. Émile les emmena au Champ des Morts, où le Dr Morlet fut surpris par le fait qu'aucune fouille systématique n'avait été entreprise. Émile expliqua alors comment tout avait été fait au petit bonheur la chance jusqu'à maintenant, et que les Fradin avaient espéré recevoir cinquante francs de la Société pour entreprendre une fouille minutieuse. Le Dr Morlet, visiblement impressionné par les objets, offrit deux cents francs à la famille pour achever les fouilles. Il leur assura que ce n'était pas un site gallo-romain, et qu'il était beaucoup plus ancien. Mais les Fradin étaient trop fiers pour accepter l'argent, et le Dr Morlet s'en fut.

Le médecin avait impressionné favorablement Émile, comme un homme en qui l'on pouvait avoir confiance. Plusieurs semaines plus tard, le père d'Émile décida de remettre le champ en culture, ce qui aurait signifié la fin des fouilles. Émile et Yvonne partirent à bicyclette à Vichy, à vingt kilomètres de là, et se rendirent à l'imposante maison du médecin sur l'avenue des Thermes. Ils durent rester assis si longtemps dans la salle d'attente qu'ils en perdirent presque leur sang-froid et allaient repartir à la maison, lorsque finalement le médecin apparut.

Le Dr Morlet fut enchanté lorsqu'Émile expliqua qu'ils aimeraient accepter l'offre qu'il leur avait faite de soutenir le travail archéologique à Glozel. Après une discussion avec toute la famille, un accord informel fut trouvé, donnant au Dr Morlet le droit de faire des fouilles et toute publication sur le site, pour une somme de deux cents francs par an, mais à la condition que la famille Fradin reste propriétaire des objets découverts. Le Dr Morlet commença à fouiller à Glozel le 24 mai 1925. L'année suivante, un document légal, confirmant l'accord, fut rédigé et signé le 25 juillet 1926.

Première visite à Glozel – 1994

Mon mari Sam et moi avions déjà projeté un voyage en Bourgogne en automne 1994. Nous ajoutâmes cinq jours à Glozel à notre itinéraire, arrivant là-bas le 23 octobre. Le jour suivant, en déjeunant avec nos nouveaux compagnons français, Robert Liris et sa femme Pierrette, dans leur maison de Bellerive-sur-Allier, dans un faubourg de Vichy, nous fûmes présentés à Jean Guillerme, un ami de Robert également engagé dans la résolution du mystère de Glozel. Tous les deux espéraient finalement voir de nouvelles fouilles entreprises sur le site. Après le déjeuner, nous avons roulé le long de routes étroites et sinucuses, à travers un paysage boisé surplombant une rivière, pour arriver à Glozel même. Nous avons tourné dans un chemin étroit et nous nous sommes arrêtés devant une longère, maison en pierre longue et basse. Émile Fradin se tenait debout devant son petit musée, attendant de nous saluer. A l'intérieur, il y avait beaucoup de monde venu voir l'étrange collection.

Sam, Robert et moi partîmes vers le Champ des Morts. Après avoir imaginé le site pendant quarante ans, c'était émouvant de découvrir enfin la réalité. Nous descendîmes avec précaution la pente glissante, traversant d'abord une prairie, grim pant ensuite par-dessus le sommet de la colline, pour redescendre par le sentier conduisant à travers un bosquet de conifères, pour aboutir finalement à la clairière baptisée le Champ des Morts. Au milieu, on pouvait voir une dépression entourée de pierres, la reconstruction de la tombe qu'Émile avait découverte en premier lieu. Le reste était simplement de la terre en friche, sans protection, ne laissant deviner aucun signe des querelles passionnées qui avaient fait rage dans les années 1920.

Nous retournâmes à Glozel, encore une fois, avant de quitter Vichy. Robert nous donna des copies de rapports sur la palynologie (étude des pollens) et sur la sédimentologie du site, écrits après une brève enquête faite par des archéologues français en 1983. Il nous donna aussi des informations complémentaires sur le contexte. Cependant, nous ne réussîmes seulement à comprendre l'étrange histoire du site qu'après notre retour à New York, et que j'eusse commencé à lire la biographie d'Émile Fradin, *Glozel et ma vie*, achetée au musée avant de quitter Glozel.

Chapitre II

Découverte, controverse, obscurité

Le début de la controverse

Le Dr Morlet commença ses fouilles au printemps 1925. Il venait chaque matin, souvent accompagné de son épouse, amenant avec lui un manoeuvre pour exécuter les travaux les plus pénibles. Il passait ses après-midi, à Vichy, à recevoir des patients. Lorsqu'un objet était découvert, il utilisait son scalpel pour l'extraction finale et l'enlèvement de la pièce. Des tablettes, des idoles bisexuées, des morceaux d'os gravés, des outils en silex et quelques os humains continuaient à être déterrés. Il trouva aussi des tessons de poterie en grès, des objets vitrifiés et un creuset qui suggérait que le verre avait été fabriqué ou travaillé à cet endroit même.

Alors que le Dr Louis Capitan, un très renommé et vieil archéologue français, était en cure thermale à Vichy, le Dr Morlet l'invita à visiter le chantier. Capitan, très enthousiaste, offrit de publier des informations sur les fouilles à Glozel. Mais le Dr Morlet, s'alarmant devant des signes que Capitan voulait s'appropriier le gisement, publia à la hâte le premier numéro d'une série de petits livrets sur Glozel. Dans ce premier fascicule, il commit l'erreur de déclarer que toutes les trouvailles du site étaient contemporaines, de même que le verre et les poteries en grès. Il ajouta aussi le nom d'Émile comme coauteur. Bien qu'Émile ait seule-

ment fréquenté l'école primaire, il était intelligent et intéressé par le nouvel horizon que lui offrait la préhistoire qu'il venait de découvrir. Morlet pensait à lui comme à un associé dans l'aventure de Glozel.

L'establishment archéologique français fut prompt à souligner l'invraisemblance de l'interprétation des découvertes de Glozel faites par Morlet. Les autorités étaient aussi scandalisées qu'un amateur et un jeune paysan aient eu la prétention d'éditer des publications sur un site archéologique. Le Dr Capitan, irrité par Morlet qui avait refusé son aide pour vulgariser les découvertes, changea son fusil d'épaule au sujet de l'authenticité des objets. Et c'est ainsi que débuta la controverse.

Les visiteurs célèbres

Le Dr Morlet convia un certain nombre de savants bien connus à visiter les lieux pendant sa seconde année de fouilles, en 1926. De plus, les célébrités qui fréquentaient la station thermale à Vichy, s'y rendaient souvent par curiosité pour voir les étranges trouvailles; l'un d'entre eux était Ferdinand I^{er}, roi de Roumanie. Le fauteuil en velours rouge, dans lequel il s'était assis, trône toujours religieusement dans le salon d'Émile.

Salomon Reinach, conservateur du musée des Antiquités nationales de Saint-Germain-en-Laye, se rendit à Glozel à l'invite du Dr Morlet, et passa trois jours à fouiller dans le Champ des Morts. Reinach trouva d'abord un vase à fond arrondi et fut le témoin des découvertes d'Émile: une petite lame de silex, quelques tessons de poterie cassée et un morceau de pierre perforée; le dernier jour, une aiguille en os brisée, plusieurs fragments de poterie et une autre lame de silex furent encore exhumés. À son retour à Paris, Reinach envoya un message à l'Académie des inscriptions et belles-lettres à propos de Glozel, finissant par ces mots: « J'affirme sans hésitation, incapable de renier ce que j'ai vu de mes propres yeux et l'évidence des découvertes faites en ma présence, que tous ces objets, aussi extraordinaires qu'ils puissent paraître, sont authentiques, non retouchés et de la même provenance. »

D'autres savants, d'une notabilité incontestable, visitèrent le site, comme le paléontologue et géologue Charles Depéret, Émile Espérandieu, conservateur du musée de Nîmes, et Loite de Vasconcellos, conservateur du musée ethnographique de Lisbonne. Après sa visite, Espérandieu

envoya un télégramme à Reinach, télégramme qui devait être lu à la prochaine réunion de l'Académie des inscriptions et belles-lettres: « L'authenticité des trouvailles de Glozel ne peut pas être mise en doute. J'ai vu les objets et j'ai assisté aux fouilles. Deux découvertes ont été faites sous mes yeux, dont l'une était une tablette. »

L'abbé Breuil, un célèbre archéologue, connu sous le nom de « pape de la préhistoire », ignore plusieurs invitations de Morlet à venir voir par lui-même le chantier. Finalement, en octobre 1926, il se présenta avec Joseph Loth, professeur au Collège de France, et passa plusieurs jours à creuser avec le Dr Morlet. D'après les souvenirs d'Émile, il trouva deux fonds de pot et une demi-tablette. Avant de partir, il confia au Dr Morlet: « Vous venez de faire une trouvaille sensationnelle. » (Fradin 1990, p. 69)

Au commencement, la collection grandissante d'objets était disposée un peu n'importe comment, là où il y avait de la place disponible. À la suite de quelques vols, ils furent exposés dans des vitrines dans la chambre du grand-père d'Émile, au rez-de-chaussée de la maison. Avant son départ, Joseph Loth suggéra à Émile que sa famille pourrait les disposer afin de les mettre en valeur et demander une petite contribution aux visiteurs. Ce fut le début du musée qui, plus tard, fut déménagé dans une pièce construite spécialement à cet effet, à côté de la cuisine. Il est toujours là, même si la collection est maintenant présentée dans de nouvelles vitrines.

À son retour à Paris, l'abbé Breuil écrivit deux articles sur Glozel, l'un pour le *Mercur de France*, l'autre plus long pour le journal *L'Anthropologie*. Il y décrivait les découvertes faites sur le site, qu'il reconnaissait comme authentiques et importantes, suggérant que les Glozéliens ne constituaient pas une culture autochtone mais qu'ils venaient de l'est. Breuil souligna les nombreux liens entre certains objets de Glozel et ceux trouvés ailleurs dans les premiers sites néolithiques.

En référence aux céramiques de Glozel, il écrivit: « [...] la découverte à Glozel, en plein centre de la France, d'un groupe d'urnes à visage ressemblant à celles de Hissarlik, de tablettes et autres objets gravés de longues inscriptions en caractères linéaires et archaïques ayant un rapport avec la Méditerranée, est un fait important et, bien que cela semble aussi inattendu qu'incroyable, elle demeure incontestable. »

Bien sûr, Morlet était enchanté. Mais la relation entre les deux hommes

tourna à l'aigre, en partie à cause d'un désaccord au sujet d'un renne. Dans l'article, Breuil avait identifié l'animal gravé sur un galet de Glozel, comme un « cervidé [...] ni renne ni élan ».

En attendant, le Dr Morlet avait envoyé le galet au professeur Brinkmann, directeur du musée zoologique de Bergen, en Norvège. Ce dernier identifia l'animal comme un renne typique, en train de marcher, et Morlet fit part de la correction à l'abbé.

L'attitude de Breuil envers Glozel changea graduellement, bien qu'il ne soit jamais retourné sur le site. Le 2 août 1927, dans une lettre à Vayson de Pradennes, l'abbé écrivit : « Le bluff incroyable, l'atmosphère malsaine, l'absence de méthode et de vrai contrôle entourant ces fouilles ont aussi influencé ma décision de rester loin de ce milieu auquel je préfère la sérénité de mes cavernes. » Le 2 octobre, il envoya une missive à Dusaud : « Tout est faux, sauf les poteries en grès. »

Morlet fut bientôt informé de ces déclarations. Sa fierté blessée le mena à publier une lettre ouverte à l'abbé Breuil dans le *Mercure de France* du 15 novembre 1927. Entre autres choses, Morlet y écrivait :

« Dès la parution de votre article dans *L'Anthropologie*, je déclarai à qui voulait l'entendre, principalement à vos amis, pour que vous en fussiez instruit, que je ne saurais admettre votre façon de présenter un gisement déjà longuement étudié comme une découverte dont rien n'aurait été dit avant vous. Je sais que vous citez en note le titre de nos articles ; que vous me remerciez de vous avoir conduit à Glozel, et qu'enfin vous rendez grâce à notre "complaisance" à vous avoir laissé examiner nos collections. Vous me reconnaissez bon chauffeur. Je me suis aperçu, un peu tard, que j'avais été bien jobard. [...]

Votre rapport sur Glozel est conçu comme si vous aviez été le premier à étudier la station... au point que plusieurs savants étrangers s'y sont mépris. [...]

Votre premier maître, le Dr Capitan, m'a proposé sans ambages de reprendre notre fascicule pour mettre les gravures à la fin et son nom avant le mien. Chez vous, le système a évolué : vous ne prenez plus que les idées... »

Cette action, malavisée et typique du franc-parler du médecin, a peut-être été un tournant pour Glozel. À partir de ce moment-là, l'abbé Breuil fit

savoir à tout le monde qu'il n'était plus intéressé par le site, et son vieil ami Capitan insinua à la cantonade, qu'Émile Fradin était un faussaire très malin.

Malgré ou peut-être bien à cause de la controverse, les visiteurs continuèrent d'affluer vers le site durant l'année 1927. On découvrit deux nouvelles tombes, une le 14 juin et l'autre le 21. Toutes les deux étaient de forme ovale avec des côtés et une couverture en pierres grossières sans mortier. L'une contenait soixante-sept objets, l'autre cent vingt et un, de la même sorte que ceux déjà trouvés dans le Champ des Morts. Dans les deux sépultures, il y avait des fragments de crânes humains et dans la Tombe I, des fragments d'os de fémur en plus. La seconde tombe fut ouverte et fouillée sous la surveillance d'Émile Espérandieu. Peu de temps après que les tombeaux aient été découverts, Vayson de Pradennes, un ingénieur devenu plus tard le président de la Société préhistorique française, visita le site sous un faux nom et essaya d'acheter certains objets. Lorsqu'Émile refusa, Vayson se fâcha et menaça de ruiner le site. Sous son nom propre, il obtint la permission du Dr Morlet de fouiller à Glozel, pour ensuite prétendre avoir vu Émile enfouir frauduleusement quelque chose dans la tranchée de fouilles. La méthode supposément utilisée, était de faire un trou horizontal dans le côté de la tranchée et d'y insérer un objet. Lorsque Morlet lui demanda de lui montrer le trou, Vayson fut incapable de le trouver. Il colporta cette histoire préjudiciable et fausse dans des publications, devenant plus tard le chef de file des antiglozéliciens et l'instigateur de la perquisition de police menée à Glozel en 1928.

Le témoignage des fouilles de contrôle

En juillet 1927, le Dr Morlet commença à demander des rapports détaillés aux savants qui étaient venus faire des fouilles; voici deux de ces rapports (Cote, 1959, p. 49-52):

« *RAPPORT OFFICIEL des fouilles exécutées le 31 juillet 1927 par M. le Doyen Depéret; M. le docteur Arcelin, président de l'Association Régionale de Paléontologie humaine et de Préhistoire de Lyon, explora-*

teur avec son père du gisement de Solutré; M. Björn, conservateur du Musée préhistorique de l'Université d'Oslo.

Sur un emplacement choisi par eux et non pas proposé, ni imposé, ils ont trouvé: Terre végétale intacte, enlevée par tranches, à partir de la surface jusqu'à l'argile jaune. Au sommet de cette dernière, ont été trouvés plusieurs *fragments de poterie de grès*, habituellement à ce niveau.

Plus bas, à trente centimètres dans l'argile jaune, on a extrait:

1. de nombreux galets de roche noire, dont l'un contenait une *inscription alphabétique*.
2. une belle pendeloque en pierre, à pédoncule.
3. un morceau d'ocre rouge, comparable à ceux de Solutré.

Monsieur Depéret a voulu ensuite fouiller la tranchée dite tranchée "ouest", qui s'est toujours montrée riche en objets préhistoriques.

1. Il a trouvé lui-même, après abattage du talus, parfaitement en place dans l'argile intacte, un galet carré de roche noire, avec gravure d'une tête de petit bœuf.

2. M. Björn a trouvé, un peu plus en avant, un poinçon en os bien patiné, portant sur le manche une série d'encoches.

3. Un petit fragment d'os fossilisé a été extrait ensuite. En dernier lieu, on a exhumé une belle idole bi-sexuée, cassée, d'un type nouveau, dont on ne possédait qu'un autre exemplaire, précédemment trouvé dans la tranchée ouest également.

Toutes ces pièces ont été recueillies dans ce terrain argileux, que les préhistoriens sont unanimes à déclarer tout à fait vierge.

Ont signé: G. Depéret, Docteur Arcelin, Anathon Björn. »

« RAPPORT OFFICIEL des fouilles exécutées le 25 septembre 1927 par M. Peyrony, conservateur du musée des Eyzies; M. Trafali, professeur d'archéologie de l'Université de Jassy, directeur du Musée des antiquités; M. Solognac, Chef du Service géologique de Tunisie; M. Vergne, conservateur du Musée de Villeneuve-sur-Lot.

Le matin, nous avons ouvert une tranchée en terrain vierge, située à l'est du champ de fouilles... Les couches de terrain comprenaient en surface une couche végétale brune, d'environ vingt-cinq centimètres d'épaisseur, superposée, à son tour, à une couche argileuse moins sableuse, plus compacte.

Il n'y avait là aucun remaniement ou mélange des terres. Toutefois, nous avons constaté, dans cette terre argilo-sableuse, deux galeries étroites que nous avons attribuées soit à des taupes, soit à des rats. L'exploration suivie et profonde de ces galeries n'a conduit à aucun objet. La fouille totale n'en a livré aucun.

L'après-midi, revenus sur le champ des fouilles, nous avons choisi, comme le matin, l'emplacement où devait avoir lieu la fouille. Il se trouve placé dans la partie ouest du champ. Nous avons trouvé la même stratigraphie que dans le trou de la matinée, et la même virginité complète et absolue du terrain, qui n'a subi aucun remaniement.

De cette fosse, grande d'un mètre vingt au carré, environ, nous avons exhumé, bien en place dans la couche intermédiaire jaune, argilo-sableuse, quatre objets :

1. un galet plat, perforé en son milieu d'un trou biconique ;
2. un second galet allongé, présentant une rainure circulaire, vraisemblablement de suspension, semblable comme forme aux petits galets trouvés dans les tombes ;
3. un hameçon en os, à double points, semblable à ceux qu'on trouve dans les milieux paléolithiques. Il présente un degré de fossilisation bien accusé ;
4. un morceau d'os travaillé en forme d'olive, présentant le même état de fossilisation que la pièce précédente.

Nous avons nettement constaté que tous ces objets étaient parfaitement en place, et que le terrain ne paraissait avoir subi aucun remaniement depuis l'époque où les objets avaient été abandonnés à cet endroit.

Ont signé : Peyrony, O. Trafali, M. Solognac, Vergne. »

Trouvailles et classification

Les objets de Glozel se répartissent en deux groupes : ceux qui sont uniques parce que rien ne leur ressemblant n'a été trouvé nulle part ailleurs dans le monde, et ceux semblables aux découvertes faites dans d'autres sites datant du Paléolithique supérieur et du Néolithique. Le premier groupe inclut les empreintes de mains faites dans l'argile, les tablettes en argile couvertes d'écriture, les idoles phalliques et les objets

mystérieux appelés « bobines ». Vers la fin de 1927, dix-sept empreintes de mains, cent tablettes, y compris les fragments, trente-quatre bobines et vingt-cinq idoles phalliques ont été exhumés à Glozel, ainsi que les dix-sept urnes à visage qui y ont été également trouvées. Un grand nombre de représentants du deuxième groupe d'objets – aiguilles, pointes de flèche, haches en pierre, bracelets en schiste, lames et grattoirs en silex, pointes de lance, hameçons et harpons – ont également été exhumés.

Le 5 octobre, le Dr Morlet reçut une lettre d'Édouard Herriot, ministre de l'Instruction publique, lui expliquant que le gouvernement était prêt à entamer les procédures légales pour la classification du site. C'était une bonne nouvelle parce qu'elle signifiait la reconnaissance de Glozel comme site préhistorique authentique. Denis Peyrony, un des signataires du rapport ci-dessus, fut nommé délégué avec pour mission de surveiller les procédures d'évaluation qui prendraient environ six mois et de dresser aussi un inventaire des objets livrés par le gisement.

Cette attitude gouvernementale était, sans aucun doute, due en partie à la couverture faite par le *Mercury de France* des rapports établis par des archéologues de renom sur les fouilles à Glozel. Pas moins de vingt savants bien connus avaient témoigné de la découverte d'objets in situ, dans un sol non remanié, lors des dix-sept visites indépendantes sur les lieux : huit en 1926 et neuf supplémentaires au cours des mois d'avril et octobre 1927. Dans la plupart des cas, les savants qui avaient travaillé sur le site en devinrent d'ardents défenseurs ; ce groupe comprenait Reinach, Espérandieu, Depéret, Mendès-Corréa, Loth, Arcelin et Labadie.

Au cours de leurs fouilles, ils avaient trouvé dix bobines, neuf idoles phalliques, onze tablettes, cinq vases, quatorze objets en os sculptés, quinze grands galets décorés, quatre fragments de lémur, deux fragments de crâne, trois haches en pierre, sept outils en silex et quatre bracelets en schiste, ainsi que d'autres objets variés. Un certain nombre d'entre eux avaient été déterrés à plus d'un mètre du bord de la tranchée de fouille, trop loin pour avoir été insérés à la main dans la couche archéologique, même si l'on avait pratiqué un trou horizontal comme l'avait suggéré Vayson. Il était difficile d'ignorer leurs témoignages.

L'enquête de la Commission internationale

Les bustes de trois célèbres archéologues français du XX^e siècle, le Dr Louis Capitan, l'abbé Breuil et Denis Peyrony, sont exposés en évidence dans le musée de la préhistoire des Eyzies, en Dordogne. Tous les trois ont joué un rôle capital dans le drame de Glazel. Peyrony avait été au début convaincu de l'authenticité du site, à l'instar de Breuil et de Capitan. Comme eux, il changea d'avis plus tard et accusa Émile Fradin de fraude. Différents indices montrent que la popularité dont bénéficiait Glazel, comparée à celle des Eyzies où Peyrony était conservateur du musée, joua un rôle dans sa réévaluation du gisement. L'incrimination de fraude, faite par ces archéologues, peut avoir été simplement une réaction légitime face à l'improbable collection d'objets trouvés, toujours est-il que pas un seul d'entre eux ne produisit la moindre preuve pour étayer leur accusation.

Avec ces trois hommes mettant en doute l'authenticité du site, ainsi qu'avec d'autres savants tels que Reinach, Espérandieu et Arcehin qui lui accordaient leur soutien, Glazel déclencha des discussions passionnées lors de la réunion de l'Institut international d'anthropologie, tenue à Amsterdam en septembre 1927. Finalement, une proposition fut soumise et votée par l'assemblée pour la création d'une commission d'examen de Glazel. La motion était la suivante :

« En présence de l'intérêt éveillé dans le monde savant par les fouilles de Glazel, l'Institut international d'anthropologie, regrettant l'acuité de la controverse, ne mettant en doute la bonne foi d'aucun des contradicteurs, estimant qu'une étude intégrale du gisement et des objets mis au jour peut seule mettre tout le monde d'accord, émet le vœu qu'une Commission internationale soit mise à même d'examiner impartialement tous les éléments qu'elle jugera nécessaires pour arriver à un résultat. » (Fradin, 1990, p. 99)

Il fut décidé que les membres de la Commission seraient choisis à partir d'une liste de scientifiques n'étant ni pour ni contre l'authenticité du site et qu'ils seraient sélectionnés par le comte Begouen, secrétaire du Bureau central de l'Institut d'anthropologie et par le professeur X, membre du corps enseignant du même institut. Begouen, celui-là même qui

avait découvert la grotte des Trois-Frères en 1918, était un antiglozélien convaincu. Lorsque le Dr Morlet apprit que X, en qui il avait confiance, serait impliqué dans le projet, il télégraphia son accord.

Plus tard, Morlet accusa la Commission d'avoir été choisie par Begouen et le Dr Capitan sans aucune contribution du professeur X. Ces deux hommes avaient dressé une liste possible de membres de la Commission et l'avaient présentée au président de l'Institut d'anthropologie pour la sélection finale. Morlet estimait que celle-ci était en grande partie composée de personnes qui avaient déjà décrété que Glozel n'était pas authentique. Les membres de cette Commission étaient M. Pittard, professeur à Genève, M. Ferrer, conservateur du musée de Strasbourg, M. Bosch-Gimpera, de Barcelone, la jeune archéologue anglaise Dorothy Garrod, qui avait étudié auprès de l'abbé Breuil, l'abbé Favret et M. Hamal-Nandrin, un riche homme d'affaires belge. Denis Peyrony était aussi présent dans le rôle du représentant d'Édouard Herriot, ministre de l'Instruction publique.

Un impressionnant auditoire de spectateurs et de journalistes assistèrent à l'événement, rendant nécessaire la protection du Champ des Morts de toute entrée non autorisée, par un enclos de fil de fer barbelé autour des fouilles. Du plâtre en poudre était répandu chaque jour pour marquer d'un signe distinctif les bords des tranchées ouvertes, assurant ainsi que toute tentative d'introduction d'objets faite pendant la nuit pourrait être facilement décelée. Le Dr Morlet et les membres de la Commission s'étaient mis d'accord pour que toute question relative à une découverte soit discutée en privé.

Le matin du 5 novembre 1927, les membres de la Commission internationale arrivèrent à Glozel sous une pluie battante. À cause des intempéries, la première matinée se passa au musée. L'après-midi, le temps s'étant remis, le groupe commença son travail dans le Champ des Morts, choisissant un endroit où commencer les fouilles. L'abbé Favret déterra un poinçon en os cassé. Le matin suivant, M. Ferrer trouva, à environ un mètre de profondeur, un galet sculpté d'une tête de renne et de six signes glozéliens, bientôt suivi par la découverte de M. Peyrony d'une idole bisexuée, à une profondeur de soixante-seize centimètres. Une racine la transperçait et lorsqu'on essaya de l'en extraire, la statuette se désagrégea. Plus tard, le même jour, M. Bosch-Gimpera trouva un pendentif en bois de renne.



Émile Fradin et le Dr Morlet



Le Dr Morlet (à gauche) et Dorothy Garrod (à droite)

FIGURE 2

Le lendemain matin, qui était le début du dernier jour de fouilles, le Dr Morlet fut surpris de voir Dorothy Garrod, l'abbé Favret et M. Hamal-Nandrin se faufiler sous le fil de fer barbelé avant même qu'il eût ouvert la barrière. Mademoiselle Garrod, seule, se mit en route vers la tranchée ouverte l'après-midi précédente et le Dr Morlet la suivit pour voir ce qu'il en retournait. Il devint furieux lorsqu'il la vit enfoncer son doigt dans les marques en plâtre sur le bord de la tranchée, y laissant un trou d'une bonne taille, et l'apostropha : « Mademoiselle, c'est vous qui l'avez fait ! »

Elle nia tout en bloc. Le ton de la discussion monta et attira l'attention de l'abbé Favret, de M. Hamal-Nandrin et de deux spectateurs, l'avocat Me Mallat et le journaliste scientifique Tricot-Royer. Finalement, Dorothy Garrod reconnut avoir fait le trou et, plus tard dans la matinée, tout le monde fut d'accord pour oublier la désagréable confrontation. Après la publication du rapport défavorable de la Commission, le Dr Morlet décida de rendre public l'incident qui avait été sauvegardé pour la postérité sur une célèbre photographie montrant mademoiselle Garrod se cachant derrière quatre hommes tandis que le Dr Morlet leur expliquait ce qui venait d'arriver. Tricot-Royer et Mallat témoignèrent, par écrit, de la véracité de la version de l'incident donnée par le Dr Morlet.

Plus tard, Dorothy Garrod, voulant expliquer l'affaire, déclara qu'elle et d'autres membres de la Commission avaient fait des trous, à l'aide d'un bâton, la nuit précédente, dans le plâtre étalé sur le côté de la tranchée. Lorsqu'elle fut attaquée par le Dr Morlet, dans un premier temps, elle nia avoir fait le trou, puis l'admit pour mettre fin à l'épisode. Mais les faits n'étaient pas son histoire. Les témoins virent un trou, pas une série de trous dans le côté de la tranchée. Le Dr Morlet était furieux parce qu'il pensait que mademoiselle Garrod essayait de fabriquer la preuve mensongère que la tranchée avait été « trafiquée » pendant la nuit. Il est plus probable, qu'elle fit accidentellement un trou avec son doigt tandis qu'elle regardait le papier qu'elle tenait dans sa main, et qui décrivait les marquages au plâtre faits la nuit précédente.

Cette péripétie mineure eut de telles répercussions qu'elles persistent encore jusqu'à ce jour. Dorothy Garrod poursuivit une brillante carrière d'archéologue au Moyen-Orient et devint professeur d'archéologie à Cambridge où elle enseigna à une génération d'archéologues britan-

niques que Glozel était une falsification. Glyn Daniel, un fervent antiglozelien, fut l'un de ses étudiants et, plus tard, il fut nommé au même poste à Cambridge. Colin Renfrew, l'éminent professeur d'archéologie, perpétue la tradition.

L'incident fut suivi par la découverte du Dr Morlet que M. Pittard, le président de la Commission, était parti pour Genève. Choqué par ces nouvelles, il annonça que les fouilles ne pouvaient plus se poursuivre. Certains membres de la Commission arrivèrent à le calmer, et le travail reprit. Peyrony trouva un poinçon en os et un pendentif sculpté. Et puis, aux environs de onze heures, l'abbé Favret signala qu'il venait de casser le coin d'une tablette sculptée, enterrée tout au fond de la couche archéologique, et dont un des côtés était perforé par une racine. Avec beaucoup de soins, le Dr Morlet la dégagea et Émile Fradin la transporta sur une bêche jusqu'à la ferme pour la faire sécher. Tricot-Royer avait fait un croquis de la tablette dans la position dans laquelle elle avait été trouvée, et le Dr Morlet avait demandé à un photographe de prendre un cliché. Les membres de la Commission n'avaient fait aucun dessin avant que la tablette ne fût enlevée.

Dans l'après-midi, M. Bosch-Gimpera découvrit une sorte de broche faite dans un bois de cerf et un anneau en schiste sculpté de têtes d'animaux. Chacun était heureux des découvertes faites juste avant la fin des travaux de la Commission. Les spectateurs qui avaient observé les trouvailles in situ, étaient certains que la Commission était enfin convaincue de l'originalité du site.

Le rapport de la Commission internationale

Alors que les partisans de Glozel avaient espéré que la Commission annoncerait immédiatement sa décision, le groupe décida de retourner à Paris et d'attendre quelque peu avant de rédiger son rapport. Il refusa les d'échantillons de Glozel que Morlet leur proposa à des fins d'analyse. Pendant ce temps-là, ce dernier, réalisant combien il était important de réunir davantage d'informations sur les objets, en avait envoyé quelques-uns à plusieurs laboratoires européens pour y être examinés.

Fin novembre, le *Télégramme de Toulouse*, un journal publié par le

comte Begouen, imprima l'article suivant, aussitôt repris par la presse parisienne :

« On mande de Porto que le professeur Mendès-Corréa avait rapporté de Glozel un certain nombre d'objets pour étude. L'analyse chimique à laquelle ont été soumis les os a démontré que ceux-ci avaient conservé toutes leurs matières organiques, gélatine et graisse, et ne présentaient aucune trace de minéralisation ou de fossilisation. Ils ne seraient donc pas anciens. »

Aussitôt qu'il prit connaissance de l'article de Begouen, le professeur X lui répondit dans le journal de Lisbonne *O Seculo*, déclarant que c'était incorrect. Les résultats de ses analyses, quand elles seraient achevées, seraient à l'opposé de ce qui avait été publié. Les fragments d'os qu'il avait analysés jusqu'à maintenant avaient révélé une minéralisation avancée. Le pourcentage de matériel organique était même inférieur à celui des os que l'on rencontre d'ordinaire au Néolithique.

Le comte Begouen fut contraint d'avouer ; la « dépêche » de Porto était un faux, et il l'avait inventée de toutes pièces. X informa la Commission que ses résultats démentaient ce qui avait été affirmé, mais ses membres déclarèrent que ces informations arrivaient trop tard pour être prises en considération et qu'ils avaient donc basé leurs conclusions sur le faux rapport.

Pendant la délibération, la Commission pensa que, pour rendre son refus plus plausible, il lui faudrait obtenir des échantillons pour les analyser et demanda au Dr Morlet de lui en fournir quelques-uns. Ce dernier répondit qu'il serait heureux d'en envoyer s'il pouvait, lui aussi, avoir les résultats obtenus sur les mêmes échantillons. La Commission refusa.

Six semaines après les trois jours de fouilles, la Commission internationale publia un rapport expliquant que la plupart des objets de Glozel étaient des faux manufacturés. Seuls quelques fragments de pierre ou de haches en silex, de morceaux de poteries en grès et la Fosse ovalaire, ainsi que son revêtement vitreux, furent jugés authentiques. Le rapport concluait ainsi : « Appuyée sur toutes les constatations qu'elle a faites, sur les discussions serrées qu'elle a eues, la Commission à l'unanimité – avec les réserves qui viennent d'être formulées – conclut à la non-ancien-

neté des documents qu'elle a pu étudier à Glozel. » (La Commission internationale, 1927)

Au même moment, Denis Peyrony, qui travaillait sur la classification des objets du site, détermina qu'il y avait environ neuf cents objets dans le musée de Glozel: quatre cents céramiques, trois cents pierres et deux cents os. Presque tous étaient des faux, d'après la Commission.

Pendant leurs trois jours de fouilles, les membres avaient découvert, in situ, devant plusieurs témoins, un galet sculpté d'un renne et de signes, une idole phallique, une tablette inscrite et un anneau ou bracelet en schiste gravé de signes et de têtes d'animaux, ainsi que quelques petits objets en os. La Commission déclara que le galet et l'anneau reposaient verticalement dans le sol et que ceci était l'indication qu'ils avaient été récemment introduits par le haut. Son explication pour le refus d'accepter l'idole phallique transpercée par une racine qui avait pourtant laissé une empreinte claire et nette dans le sol quand on l'avait enlevée, était que cet objet paraissait frais et ne portait aucune trace d'agents destructifs qui auraient dû le détruire s'il avait été véritablement ancien. Quant à la tablette, la Commission était certaine qu'elle avait été récemment introduite par le haut, en enlevant et en remplaçant un morceau de la couche arable. Les membres ne prirent aucune photographie, mais pour étayer leurs convictions, ils empruntèrent un croquis fait par le journaliste Tricot-Royer. Lorsque leur rapport parut, le croquis avait été modifié pour soutenir leur théorie. Leur version était, elle aussi, différente de la photographie de la tablette prise in situ au moment de la découverte. En la voyant, Tricot-Royer remarqua: « Lorsque le rapport de la Commission a été publié, il était accompagné d'un dessin n'ayant aucune relation avec le mien, mais qui confortait parfaitement les commentaires de la Commission. »

La Commission avait remarqué que quelques objets du musée avaient une patine, et d'autres pas, un fait impossible à expliquer naturellement. De nouveau, ils rejetèrent toutes les céramiques parce que seulement trois d'entre elles avaient été perforées par des racines. D'après ses membres, les galets étaient inauthentiques parce que la patine de quelques traits différait de la surface de la pierre. Ils avaient noté que quelques anneaux en schiste avaient été gravés avec un outil en métal, et que les seuls os d'animaux exposés dans le musée, étaient d'espèces modernes. Quant aux fragments d'os humains, les membres de la Commission les

rejetèrent parce que certains éclats étaient clairement anciens et usés, tandis que d'autres semblaient acérés et récents. Les outils et les armes étaient inutilisables car il n'y avait aucune trace d'habitat à Glozel.

Bien qu'aucun des membres de la Commission ne fût géologue, leur inspection des deux tombes, découvertes plusieurs mois auparavant, les conduisit à la conclusion que les tombes avaient été récemment construites à cause du vide laissé au-dessus de la couche d'argile dans la Tombe II.

Plus tard, décrivant la visite de la Commission au musée, Dorothy Garrod écrivit :

« [...] une des plus improbables collections d'objets qu'on puisse imaginer. D'extraordinaires vases et tablettes, tous faits d'argile à moitié cuite, tombant pratiquement en morceaux, ainsi que d'extraordinaires sculptures sur os prétendument du Paléolithique supérieur. Nous les avons regardés et nous n'avons fait aucun commentaire. Nous sommes retournés à Vichy, et la nuit même, nous avons pris notre décision finale, à savoir que tout Glozel était une fraude. » (Garrod, 1968, p. 176)

Immédiatement, Morlet réfuta tous ces arguments. Le galet au renne n'était pas vertical mais oblique, l'anneau en schiste était horizontal et pas vertical, et un journaliste qui avait assisté à la découverte l'avait décrit ainsi. Quant à la tablette transpercée par une racine, elle fut découverte partiellement enterrée dans la couche la plus basse, là où l'argile est dure, là où elle ne pouvait pas avoir été récemment placée sans trace de remaniement autour.

Il aurait été impossible d'introduire des objets par le haut sans pouvoir le détecter. La couche arable était un épais tapis de résidus de plantes, de racines, de radicelles, de galets, de charbon de bois et de terre foncée. Toute modification de la couche arable aurait produit un mélange des deux couches clairement séparées et très différentes : la couche arable, grossière et sombre, et la couche archéologique, à l'argile jaunâtre extrêmement dense et homogène. Six mois plus tard, le Comité d'études fit une expérience pour évaluer la possibilité de l'introduction d'objets par le haut et conclut qu'il aurait fallu des années pour que le sol apparaisse de nouveau normal après une telle perturbation.

Glozel était un site sacré ; jamais personne n'avait suggéré qu'il avait été habité. Beaucoup d'outils et d'armes avaient été fabriqués pour être des objets votifs et non pas pour être utilisés. Les objets sculptés en pierre, exposés dans plusieurs musées français, servirent de preuve que la patine des traits gravés, datant peut-être de milliers d'années, n'était pas la même que celle de la pierre originale, vieille sans doute de millions d'années. Deux ingénieurs inspectèrent les tombes presque aussitôt après leur découverte. Ils soulignèrent que la végétation poussant au-dessus d'elles était très ancienne, que les racines et radicelles qui avaient poussé entre les blocs de pierres étaient tout à fait authentiques et intactes, et que ces racines avaient même perforé certains vases. Les tombes ne pouvaient pas avoir été construites récemment.

Les analyses scientifiques menées sur les céramiques trouvées dans la couche archéologique, établirent qu'elles étaient en argile provenant de Glozel. D'autres études attestèrent, elles aussi, que les os avaient bien perdu leur matière organique, ce qui voulait dire qu'ils n'étaient pas récents. Le verre était semblable au verre médiéval, et n'était donc pas moderne. Une des racines qui avait transpercé une tablette était, en réalité, fossilisée.

Après leur visite, M. Benoît Champion, chef technicien du laboratoire de Saint-Germain-en-Laye, se rendit au musée de Glozel, à la demande de la Commission, et examina les objets. La Société préhistorique française publia son rapport au début de l'année 1928. Il y déclarait que les perforations cylindriques dans les galets avaient été faites par un foret en acier, et que l'artisan de ces pièces avait essayé de le masquer en faisant tourner un outil en silex sur la partie externe du trou. Aucun de ces animaux sculptés sur les galets n'avait été gravé avec un outil en silex, parce que les lignes étaient toutes semblables ; le silex aurait dû créer des lignes avec davantage de variations (Champion, 1928).

En réponse au Rapport Champion, Morlet souligna qu'aucune perforation n'était parfaitement cylindrique. Les cônes préliminaires, faits avec un burin en silex ou en roche volcanique, sont les mêmes des deux côtés, mais n'ont jamais la même taille, comme ils l'auraient été s'ils avaient été faits par un foret en acier. Les cavités dans les galets n'ont jamais les mêmes dimensions et leurs bords ont des angles différents. Les lignes gravées ne sont pas toutes semblables et, de plus, varient sur un même galet.

Un certain nombre de scientifiques qui avaient visité Glozel et fouillé le site, critiquèrent le rapport de la Commission internationale et ses conclusions autant que le Rapport Champion. À la fin décembre 1927, le Dr Morlet reçut le témoignage suivant en faveur de Glozel :

« Les soussignés, académiciens, professeurs, conservateurs de musées ou ingénieurs ;

Ayant assisté aux fouilles de Glozel ;

Ayant constaté que le gisement est vierge de tout remaniement, que les objets découverts sont authentiques ;

En présence d'attaques que rien ne justifie ;

Assurent le Dr Morlet de leur vive sympathie et de leur haute estime ;

Et espèrent, pour l'honneur de la science et pour la vérité,

que le scepticisme opposé à ces découvertes mémorables ne fera de tort qu'aux sceptiques ;

Ils protestent d'avance contre tout projet d'exproprier le terrain de Glozel et de retirer malicieusement au Dr Morlet le profit moral de ses découvertes.

S. Reinach, de l'Académie des inscriptions.

J. Loth, de l'Académie des inscriptions, professeur au Collège de France.

Espérandieu, de l'Académie des inscriptions.

C. Depéret, de l'Académie des sciences.

Aug. Audollent, doyen de la Faculté des lettres de Clermont.

Mendès-Corréa, professeur à l'université de Porto.

Anathon Björn, Musée préhistorique d'Oslo.

Dr Mayet, de l'université de Lyon.

Leite de Vasconcellos, directeur du Musée ethnologique portugais.

A. Van Gennep, conseiller à l'Institut de coopération intellectuelle de la Société des Nations.

Viennot, chef des travaux de géologie à la Faculté des sciences de Paris.

F. Butavand, ingénieur en chef des Ponts et Chaussées. »

Malgré ce document, le rapport de la Commission internationale eut l'effet prévisible. Le 28 février 1928, Émile Fradin reçut une lettre d'Édouard Herriot déclarant que la Commission des monuments historiques, à qui on avait fait appel pour évaluer les découvertes faites à Glo-

zel, avait décidé qu'elles n'avaient rien de préhistorique. Donc, les procédures légales pour la classification, ouvertes en octobre précédent, étaient abandonnées, et Glozel se voyait refuser une reconnaissance officielle.

Les trouvailles dans des sites périphériques

D'habitude, Morlet arrêtait les fouilles à Glozel en novembre et emmenait sa famille et son cabinet médical sur la Côte d'Azur jusqu'en mars; le travail sur le site reprenait en avril. Cette année-là, il resta à Vichy, et il y eut une accalmie à Glozel. Tout le monde attendait l'achèvement de la procédure de classification gouvernementale qui arriva à la fin février. Cependant, Glozel était devenu célèbre et beaucoup de fermiers des environs se demandaient si, eux aussi, pouvaient trouver des objets intéressants enterrés dans leurs champs. En janvier 1928, M. Mercier, le propriétaire de Chez Guerrier, la ferme jouxtant Glozel, trouva un galet gravé d'un cheval et de vingt et un signes. Il prit contact avec le Dr Morlet qui trouva d'autres objets glozéliens sur le site. D'autres encore, ressemblant à ceux de Glozel, furent trouvés dans des souterrains locaux, structures énigmatiques d'un âge inconnu. Le site de Puyravel, à deux kilomètres et demi de Glozel, livra treize objets en pierre, quelques-uns gravés d'animaux et de signe; d'autres furent aussi trouvés à Palissard, à cinq cents mètres de Glozel, et à Moulin-Piat, à deux kilomètres et demi du site. Aucune de ces trouvailles ne fut faite par la famille Fradin, et Morlet n'arriva sur le site qu'après la découverte initiale.

René Dussaud se jette dans la mêlée

Pendant ce temps-là, René Dussaud, épigraphiste célèbre et conservateur au musée du Louvre, avait ajouté sa voix au chœur des antiglozéliens. En 1924, Dussaud avait présenté une thèse majeure, le travail de toute une vie, dans laquelle il concluait que les Phéniciens étaient les premiers à avoir développé l'alphabet. Les différents symboles trouvés sur les objets de Glozel ressemblaient quelque peu aux lettres phéniciennes, mais paraissaient dater d'une période beaucoup plus reculée. Dussaud ne pou-

vait pas accepter cette idée. Il répétait à qui voulait l'entendre qu'Émile Fradin était un faussaire intelligent, et il envoya même une lettre anonyme concernant Émile à un des journaux de la presse parisienne.

Le Dr Morlet avait identifié cent onze signes différents dans l'écriture de Glozel, sur les tablettes et les objets gravés en os ou en pierre. L'écriture apparaissait comme n'avoir aucune relation directe avec les alphabets connus, mais partageait quelques symboles avec un certain nombre d'alphabets anciens du pourtour de la Méditerranée. Des tableaux dans *L'Affaire de Glozel* (Torchet, Ferryn, Gossart, 1978) montrent des ressemblances entre Glozel et d'anciennes inscriptions en Espagne, en Crète (l'indéchiffré linéaire A), à Chypre, en Libye, et en Égypte préhistorique. Des symboles utilisés dans les runes et les alphabets grec ancien, étrusque et phénicien présentent aussi de telles similitudes.

Le Dr Morlet et Salomon Reinach adhéraient, tous les deux, à la théorie qu'un alphabet pan-méditerranéen avait été utilisé, avec des variations locales, bien avant que les Phéniciens aient sélectionné quelques éléments de cette base pour leur propre alphabet. Morlet voulait croire que Glozel était le lieu de naissance d'un de ces anciens ensembles de signes, peut-être le plus important, et à partir duquel notre alphabet aurait été créé plus tard. Bien entendu, cette théorie était un anathème pour Dussaud.

Lorsqu'un tesson de poterie, couvert de signes ressemblant à ceux de Glozel, fut découvert à Alvão, au Portugal, exhumé de dessous un dolmen, Dussaud souligna qu'il devait être faux. Lorsque des galets gravés de représentations d'animaux et de signes glozéliens furent trouvés Chez Guerrier et à Puy-Ravel, Dussaud écrivit: « Si, comme on l'affirme, les galets découverts dans le champ Mercier et dans la grotte de Puyravel, portent l'écriture de Glozel, il n'a pas de doute, les gravures de ces galets sont fausses. »

Dussaud alla si loin qu'il menaça de déposer une plainte contre X (Émile, bien entendu) pour faux, et lui-même devint faussaire en changeant, à l'intention des journaux, les signes sur une des tablettes gravées. Il était devenu clair, pour tout le monde, qu'Émile devait contre-attaquer ou bien perdre sa réputation.

Le 10 janvier 1928, Émile intenta un procès pour diffamation contre Dussaud, auprès du tribunal de la Seine à Paris. Un avocat renommé accepta l'affaire gratuitement, intrigué qu'il était par la situation de ce

jeune paysan de vingt ans qui osait défier un puissant et respecté conservateur du musée du Louvre. Mais Dussaud n'avait pas l'intention de paraître devant la cour. Lorsqu'il réalisa que ses menaces ne marchaient pas, il décida de faire appel à ses amis antiglozéliens de la Société préhistorique française. Il se devait d'agir rapidement ; la première audience du procès contre lui était fixée au 28 février, et les Fradin avaient demandé qu'une évaluation impartiale du site soit faite.

La descente de police à Glozel

Le 24 février, le Dr Félix Regnault, président de la Société préhistorique française, vint à Glozel, paya quatre francs d'admission au petit musée et repartit après une visite très brève. Son avocat, maître Maurice Garçon, alla directement à Moulins où il déposa une plainte pour fraude contre X. qui plus tard fut changé en Émile Fradin. L'après-midi suivant, une brigade de policiers, dirigée par le Dr Regnault, arriva à Glozel. Après avoir expulsé les visiteurs du musée, ils fouillèrent la maison et la grange, détruisant les vitrines d'exposition dans le musée, et remplirent trois caisses d'objets. Lorsque ceux-ci furent rendus plus tard, beaucoup d'entre eux avaient été endommagés. Ils traitèrent la famille Fradin d'une manière honteuse. Des commodes et des tiroirs furent vidés sur le sol, le grand-père d'Émile, alité à cause d'une grippe, fut tiré de son lit, Émile fut giflé à deux reprises lorsqu'il protesta contre la saisie des livres d'école de son petit frère, comme preuve. Des casseroles remplies de terre par ce dernier qui jouait à la dînette, furent supposées être des objets en cours de fabrication.

Mais la descente de police ne révéla aucune preuve de fraude. D'après la déclaration ultérieure du commissaire Hennet qui avait conduit la perquisition, les nombreux outils trouvés dans la grange des Fradin étaient typiques de ceux que l'on rencontre dans les fermes isolées, où les gens réparent leur propre matériel.

La Société préhistorique française avait atteint son objectif. Le procès en diffamation contre Dussaud ne pouvait plus avoir lieu puisqu'il y avait une action en cours contre Émile, et l'évaluation ne pouvait donc plus se faire. Lors de l'audition du 28 février, le procès contre Dussaud fut différé sine die.



*Salomon Reinach en char à boeufs
pendant les fouilles du Comité d'études*



*Les fouilleurs au Champ des Morts,
avec Harry Söderman à l'avant-plan*

FIGURE 3

La création d'un Comité d'études

Les savants qui n'étaient pas d'accord avec les conclusions de la Commission internationale et qui avaient soutenu le Dr Morlet et Émile en ces temps mouvementés, suggérèrent qu'un nouveau groupe, vraiment objectif, étudie le site. Ce groupe, appelé Comité d'études, commença ses travaux à Glozel le 12 avril 1928.

Le Comité était composé d'une douzaine de membres: Arcelin, président de l'Association régionale de préhistoire et de paléontologie de Lyon; Audollent, doyen de la Faculté des lettres de Clermont-Ferrand, membre correspondant de l'Institut; Bayet, professeur à l'université de Bruxelles; Depéret, doyen de la Faculté des sciences de Lyon, géologue, membre de l'Académie des sciences; Foat, titulaire d'une maîtrise de lettres, docteur à Londres, épigraphiste et paléontologue; Joseph Loth, professeur au Collège de France, membre de l'Académie des inscriptions et belles-lettres; William Loth, son fils, ingénieur et physicien; Salomon Reinach, conservateur du Musée national, membre de l'Académie des inscriptions et belles-lettres; Roman, professeur de géologie à la Faculté de Lyon; Söderman, docteur ès sciences, assistant au laboratoire de la police à Lyon et directeur du Bureau des archives criminelles de Stockholm; Tricot-Royer, professeur à l'université de Louvain et qui était présent lors des fouilles faites par la Commission internationale en tant que journaliste scientifique, et Van Gennep, docteur ès lettres, ancien professeur d'ethnographie à l'université de Neuchâtel. Plusieurs savants qui avaient été invités n'avaient pu se libérer: MM Wilke, Björn, le comte de la Vega, Mayet, et M. Locard, directeur du laboratoire de la police de Lyon, qui envoya son assistant, M. Söderman. M. Espérandieu fut seulement présent le dernier jour.

Le Comité comprenait donc quatre préhistoriens, deux géologues, trois philologues ou épigraphistes, un ingénieur, un ethnographe et un policier, Harry Söderman, tous expérimentés et reconnus dans leur domaine. Le jeudi 12 avril, un jour froid, humide et gris avait transformé le sol du Champ des Morts en une boue jaunâtre et glissante. Pour compliquer les choses, Salomon Reinach pouvait à peine marcher et dut être transporté dans une charrette tirée par deux vaches jusqu'aux fouilles, mais l'attelage fut incapable d'aller plus loin que le sommet dominant le chantier.

Là, M. Reinach fut obligé de descendre et deux hommes, le soutenant de chaque côté, l'aidèrent à parcourir le reste du chemin. Une foule d'au moins une centaine de curieux s'était rassemblée à l'extérieur des barbelés. Il y avait des voisins, des Vichyssois, ainsi qu'un certain nombre de journalistes, de photographes et de cinéastes amateurs. La fouille débuta sous la pluie, la plupart des membres du Comité étant en complet veston et chapeau melon. Rien ne fut trouvé, jusqu'à ce que, quelques minutes avant midi, quelqu'un découvrit un galet gravé d'un renne et de trois signes glozéliens. Des membres du Comité d'études le décrivent comme suit dans leur premier rapport officiel :

« Le galet roulé, de 0,17 m x 0,10 m environ, est un schiste noir métamorphique qui porte au revers trois légères encoches déterminées par l'outil qui l'a frappé; les gravures sur l'autre face, notamment un renne courant et de nombreux caractères, sont absolument intactes. »

Le matin suivant, ils trouvèrent un pendentif cassé, parfaitement fossilisé, avec quelques caractères glozéliens sur une de ses faces. Dans l'après-midi, quelqu'un trouva un large fragment d'une tablette gravée, d'à peu près sept centimètres et demi sur dix, à une profondeur d'une quinzaine de centimètres de la surface du sol. Plus tard, en examinant les débris recueillis le jour d'avant, un ouvrier retira un os gravé d'une chèvre et de plusieurs signes glozéliens; quant aux membres du Comité, ils découvrirent deux galets gravés et une petite lampe en argile.

Le Comité fit, lui aussi, un test pour déterminer si un objet pouvait être introduit dans la couche archéologique par le haut, sans être détecté. Un morceau de terre arable et une couche d'argile furent prélevés afin qu'une pierre puisse y être déposée. La terre fut soigneusement remplacée et tassée. Lorsque la pierre fut extraite, les membres du Comité purent constater clairement la trace de l'intrusion. Ils conclurent qu'Émile ne pouvait pas avoir introduit les objets trouvés sur le site; les géologues faisant partie du Comité conclurent qu'il aurait fallu plusieurs années avant que le sol retrouve son état initial.

Au soir du 14 avril, le Comité d'études publia le communiqué suivant :

« Les membres soussignés du Comité d'études, après avoir assisté à trois

journées de fouilles à Glozel et vu sortir du sol, dans des conditions de sûreté incontestables, des objets importants, analogues à ceux des collections Morlet et Fradin, se déclarent formellement convaincus que les trouvailles faites dans le champ dit Duranthon se rapportent nettement au début de l'âge néolithique, sans mélange d'objets postérieurs.

Signé: S. Reinach, Depéret, J. Loth, Audollent, Foat, Tricot-Royer, Bayet, Roman, Arcellin, Söderman, Van Genep, W. Loth. » (Morlet, 1970, p. 189)

Les partisans de Glozel étaient, tout naturellement, très heureux du rapport du Comité d'études. Le journaliste Jean Labadie qui, lui aussi, avait été présent pendant le travail de la Commission internationale, écrivit dans *Le Quotidien*: « Les conditions des fouilles ont été beaucoup plus strictes qu'au moment du travail de la Commission internationale. »

Le travail du Comité sur le site, avait été suivi par des analyses rigoureuses du mobilier de Glozel qui, toutes, concluaient que les objets étaient authentiques. Des scientifiques à Lyon, en France, en Norvège et au Portugal constatèrent que les os contenaient beaucoup moins de matière organique que des os modernes. Le professeur Jean Buy, de la Faculté de médecine à l'université de Clermont-Ferrand, procéda à un examen minutieux des restes humains. Des marques de coupure sur les os suggéraient que la chair avait été enlevée à l'aide d'un instrument en silex avant d'être enterrés. Les os étaient plus denses que ceux des hommes modernes et apparaissaient avoir été teintés avec de l'ocre. Le professeur Buy conclut: « En résumé, je conclus, sur des bases purement anatomiques, que les os examinés semblent appartenir à une *race ancienne* dont la musculature puissante a déterminé des surfaces d'insertion larges, étendues et d'un grand relief. »

D'autres analyses révélèrent que les céramiques avaient été faites d'argile identique à celle trouvée sur le site. Des empreintes de doigts sur l'une d'elles n'appartenaient pas au Dr Morlet ni à aucun des membres de la famille Fradin. Les cendres, dans les deux vases, contenaient la même quantité de phosphate que celle présente dans les os humains, suggérant que des parties du corps avaient été incinérées avant l'enterrement. Des os de renne gravés et deux dents de panthère témoignent de

l'âge du site puisque ces animaux, croit-on, avaient quitté cette région avec le réchauffement du climat à la fin de l'ère glaciaire.

Bayle analyse les objets provenant de Glozel

Dans le même temps, les objets confisqués pendant la perquisition étaient analysés par Gaston-Edmond Bayle, chef de l'Identité judiciaire à Paris. Alors qu'il avait d'abord déclaré qu'il ne lui faudrait que huit à neuf jours pour déposer son rapport, une année passa sans que rien ne fût mis sur papier. Malgré cela, des informations à l'encontre de Glozel étaient divulguées à la presse parisienne. Le 5 octobre 1928, *Le Journal* publiait un article intitulé: « M. Bayle conclut que Glozel est un faux ». Finalement, en mai 1929, il acheva un rapport de cinq cents pages avec cinquante planches photographiques, traitant seulement des tablettes, juste à temps, encore une fois, pour faire reporter l'affaire Dussaud qui était prévue pour l'audience du 5 juin.

Bayle déclara que les tablettes, sans aucune possibilité d'erreur, avaient été faites durant les cinq dernières années, et qu'il avait même trouvé une queue de pomme dans l'une d'elles. Il basa son verdict sur le fait que les céramiques de Glozel étaient malléables et qu'elles se désintégraient dans l'eau, ce qui, croyait-il, indiquait qu'elles n'avaient pas été cuites. Le Dr Morlet réfuta chacun de ses arguments, soulignant que seules les très vieilles céramiques, comme celles de Mésopotamie ou de Crète, combinaient la même couleur d'argile rouge due à la cuisson, les mêmes malléabilités et tendances à se dissoudre dans l'eau que celles de Glozel. Des céramiques cuites à basse température, enterrées dans la terre pendant des milliers d'années, peuvent se réhydrater et redevenir molles et malléables tout en gardant leur couleur rougeâtre caractéristique de l'argile cuite. Des expériences avaient démontré que l'argile de Glozel ne virait pas à la nuance rosée des tablettes, jusqu'à ce qu'elle soit cuite à une température d'au moins 450 °C. Plus tard, des tests par thermoluminescence authentifièrent la tablette supposée contenir la queue de pomme, la datant de 290 avant J.-C. Aujourd'hui, nous savons aussi qu'un certain nombre de ces tablettes ont été cuites au moins à 500 °C.

Émile Fradin mis en examen pour fraude

Le tribunal de Moulins accepta pourtant les arguments de Bayle. Le 4 juin 1929, Émile était officiellement mis en examen pour fraude par le juge Python. En conséquence, l'affaire Dussaud qui avait été planifiée pour comparution devant le tribunal de Paris le 5 juin fut, une nouvelle fois, renvoyée à une date indéterminée. Une période difficile commença pour Émile qui devait aller à Moulins toutes les semaines pour y être interrogé pendant que le dossier était instruit. La famille Fradin n'avait jamais été, auparavant, confrontée à la police et se sentit humiliée par toute l'affaire.

Cependant, beaucoup de personnes de la région soutinrent les Fradin. Le maire de Ferrières-sur-Sichon adressa une lettre ouverte au ministre de la Justice déclarant : « La famille Fradin, de Glozel, a toujours joui de la plus complète estime, due à sa parfaite honnêteté en toutes circonstances. » Des pétitions en faveur d'Émile, soulignant que les signataires avaient vu les objets lorsqu'ils avaient été découverts, furent signées par quarante-trois résidents locaux.

Pendant cette pénible période pour la famille Fradin, Glozel était devenu un lieu touristique populaire. Un jour de 1928, Émile compta cent douze voitures garées sur le bord de la route. Deux cafés ouvrirent afin de subvenir aux besoins de tous les visiteurs et, en 1929, le musée déménagea dans un nouveau local adjacent à la maison, attenant à la cuisine. Des boutiques à Vichy se mirent à vendre toutes sortes de souvenirs de Glozel : bonbons, biscuits, bijoux, petits couteaux, etc. Les voisins immédiats n'étaient pas très heureux de tout ce brouhaha et essayèrent de barrer l'accès au site de plusieurs façons, jusqu'à ce qu'ils soient légalement forcés d'arrêter. L'on vit même, à un moment, une vieille grand-mère s'allonger sur la route afin de bloquer le passage des véhicules.

Malgré tous ces ennuis, la célébrité apporta quelques changements dans la vie d'Émile. Il acheta une voiture, un costume, et il eut un portrait en pied fait par un photographe. Il voyagea à Lourdes et à Genève, et accepta des invitations à déjeuner avec des personnalités à Paris.

L'assassinat de Bayle

En septembre 1930, tandis que l'affaire s'éternisait sans conclusion, Bayle fut assassiné avant qu'il ait eu l'occasion de terminer la seconde partie de son rapport sur Glozel. Après sa mort, des faits douteux circulèrent au sujet de l'homme lui-même et de sa carrière: tué par un individu contre lequel il avait fourni de fausses preuves, il menait un train de vie extravagant et incompatible avec son salaire. Bayle avait été à même d'exercer son influence au sujet de Glozel parce que l'antiglozélien Vayson de Pradennes était le gendre de son ancien supérieur à l'Identité judiciaire, un homme duquel il était resté très proche.

Le reste du rapport sur Glozel fut publié, quelques semaines après sa mort, par ses collaborateurs, Maheu et Randoïn. Bien que leurs analyses des matières organiques demeurant dans les objets en os aient démontré que les os n'étaient pas modernes, les conclusions sur le site auxquelles Maheu et Randoïn arrivèrent, furent généralement négatives. Le Dr Morlet accusa leur rapport d'être truffé de conclusions erronées, prenant pour exemple la confusion faite entre de l'os et de l'ivoire ou du bois de renne.

Des victoires légales pour Émile

Les avocats d'Émile permirent au dossier d'avancer parce qu'un nouveau tribunal allait s'ouvrir à Cusset en octobre 1930. Ils pensaient qu'il obtiendrait, là, une audience plus juste que celle de Moulins dont Viple était le responsable, celui-là même qui avait détruit la première tombe à Glozel. Leur demande de transfert du dossier fut couronnée de succès et, en avril 1931, après une enquête minutieuse, le procureur à Cusset, M. Antonin Besson, rendit un non-lieu. Dans sa décision, il déclara: « [...] des savants de renom ont répondu et ont réfuté tous les arguments présentés par l'accusation » et il conclut ainsi: « Aucun fait précis n'a été retenu contre l'accusé. »

C'est en mars 1932 que l'inculpation pour diffamation contre Dussaud arriva enfin devant le tribunal de Paris. Quinze jours plus tard, Dussaud était reconnu coupable et tenu responsable de toutes les dépenses encourues pendant le procès. Il est important de se rendre compte que ces deux

tribunaux, après avoir examiné toutes les accusations que les opposants avaient portées contre Glozel, les avaient trouvées, finalement, sans fondement. L'accusation pour diffamation contre Dussaud fut confirmée pour deux raisons : premièrement, pour ses accusations visant à porter préjudice à Émile et, deuxièmement, pour son incapacité à offrir la moindre preuve pour soutenir son accusation de fraude.

En 1932, le Dr Morlet publia aussi le *Petit Historique de l'Affaire de Glozel*, un livre dans lequel il présentait les résultats des analyses scientifiques faites par les partisans de Glozel et où il essayait de répondre aux accusations portées par la Commission internationale. Le livre fut réimprimé en 1970.

Le calme revient à Glozel

Après les décisions de justice, la vie redevint plus normale pour Émile. Le Dr Morlet continua ses fouilles à Glozel jusqu'à l'aube de la Seconde Guerre mondiale ; les dernières fouilles eurent lieu en juin 1938. Les accusations se calmèrent quelque peu parce que dans de nombreux endroits de l'Europe centrale, on faisait des découvertes semblables à celles de Glozel. Beaucoup moins de visiteurs vinrent sur le site ; les cafés fermèrent leurs portes en 1935 ou 1936, d'après les souvenirs d'Émile. En 1941, une nouvelle loi française (dite loi Carcopino), promulguée par le régime de Vichy, accorda la propriété du sous-sol au gouvernement, ceci interdisant toute fouille sans permission officielle. Cela signifiait la fin des travaux à Glozel qui redevint un coin tranquille où d'occasionnels curieux venaient voir les objets dans le petit musée. Émile, maintenant marié, s'occupa de ses terres et éleva sa famille.

En 1957, le Dr Morlet envoya plusieurs os gravés, trouvés à Glozel, pour être datés par la nouvelle technique du carbone 14 dans un laboratoire de Saclay, en France. M. Labeyrie, le physicien en charge de l'analyse, lui déclara que ces pièces spécifiques étaient trop fines pour être testées, puisque les méthodes de contrôle employées à cette époque-là, détruiraient complètement les os. Au lieu de cela, le Dr Morlet envoya deux os humains pour être testés. Les résultats ont dû être décevants pour lui : une date indiquait 1850 après J.-C., l'autre 1950 après J.-C. Les résultats ne furent jamais publiés et M. Labeyrie avertit le Dr Morlet qu'ils n'étaient

pas fiables. Les échantillons d'os testés et datés par le carbone 14 ne donnaient pas encore de résultats précis dans la plupart des laboratoires.



L'intérieur du musée de Glozel dans les premiers temps



*Émile Fradin au volant de sa nouvelle automobile,
dans les années 1930*

FIGURE 4

Morlet publia *Origines de l'écriture*, en 1955, résumant ses théories sur l'écriture de Glozel. En 1959, le chanoine Léon Cote, beau-frère d'Émile, écrivit un livre intitulé *Glozel, Trente ans après*, un examen de toute l'affaire, affirmant l'originalité du site et dénonçant le préjudice subi ainsi que la mauvaise foi de ses opposants. C.W. Ceram, l'auteur allemand du célèbre *Des dieux, des tombeaux, des savants*, réalisa la première émission de télévision sur le site en 1961. Encouragé, le Dr Morlet publia en 1962 *Glozel II*, décrivant les objets trouvés après la publication de *Glozel I* en 1929.

Ces appréciations positives furent contrecarrées par un article important sur Glozel, dans le périodique français *Historia*, qui basait ses arguments, presque entièrement en faveur de la mystification, sur le rapport discrédité de Bayle et sur l'émission télévisée de 1967, dans laquelle Glyn Daniel, l'éminent archéologue et éditeur d'*Antiquity*, raviva les charges de fraude portées en 1927 par la Commission internationale. Glozel était toujours dans l'incertitude.

Le Dr Antonin Morlet mourut en 1965, sans avoir pu établir l'authenticité du gisement pour laquelle il s'était battu avec tant d'énergie et qu'il avait espérée si longtemps. La dernière fois qu'Émile vit le Dr Morlet, peu avant sa mort, ce dernier lui dit : « Il ne faut pas lâcher, vous savez la vérité va se voir sous peu. » En 1969, soit quatre ans après sa mort, parut son dernier livre, *Corpus des Inscriptions*.



Chapitre III

La chance tourne

La datation par thermoluminescence authentifie Glozel

Un an plus tard, la prophétie du Dr Morlet commença à se réaliser. En 1966, une journaliste suédoise, Greta Ringström, captivée par l'archéologie et amie d'Harry Söderman et de madame Morlet, visita le site. Peu après, sa sœur, Gosta Nyblom, écrivit un livre en suédois, intitulé *Scandale à Glozel*. Vagn Mejdahl, un savant atomiste en charge du Research Establishment à Risø, près de Roskilde au Danemark, s'intéressa au site après l'avoir lu. En 1971, madame Ringström prit contact avec Émile Fradin pour lui annoncer que Vagn Mejdahl voulait procéder à quelques essais sur des objets de Glozel, en utilisant une nouvelle technique de datation appelée la thermoluminescence. Cette méthode, TL pour faire plus court, est capable d'établir la date à laquelle un morceau de céramique a été chauffé pour la dernière fois au-dessus d'une certaine température. Dans la majorité des cas, c'est la date initiale de la cuisson de la céramique.

Émile et madame Morlet s'accordèrent pour envoyer plusieurs tablettes au Danemark. La première n'y arriva que vers la fin de 1971, mais ne put être définitivement datée qu'après avoir mesuré les taux de radiations du sol de Glozel. En juillet 1973, Émile et madame Morlet furent ravis de recevoir une lettre de madame Ringström, dans laquelle elle annonçait que le site était de toute évidence authentique, et situait la date de la pre-

mière tablette aux environs de 600 avant J.-C. Plus tard, Mejdahl en fit part lors d'une conférence à Oxford. Le chimiste Hugh McKerrell, directeur du Laboratoire d'authentification du Musée national des antiquités d'Écosse, était présent à ladite conférence et décida de rejoindre Mejdahl dans ses efforts pour dater le site.

Malgré que le Dr Morlet eût cru que le site était beaucoup plus ancien, Émile estima que cette authenticité reconnue était la chose la plus importante. Vagn Mejdahl visita Glozel et emporta d'autres objets pour les dater. Il en fit parvenir également à Hugh McKerrell, pour être datés au carbone 14, dans les installations du réacteur atomique d'East Kilbride, en Écosse. Les quatorze os, envoyés par Hugh McKerrell, produisirent une datation moyenne au carbone 14 de 17 000 ans avant J.-C., et une dent de bœuf, trouvée dans un vase, donna une date d'environ 100 ans après J.-C. Les autres dates, obtenues par thermoluminescence, s'étaient étalées sur une période de 700 ans avant J.-C. à environ 100 après J.-C.

Deux savants atomistes français, Henri François et Guy Portal, se joignirent à Mejdahl et McKerrell dans leur entreprise pour authentifier Glozel. Les quatre spécialistes publièrent trois articles sur les nouvelles dates obtenues: un premier dans la revue britannique *Antiquity*, en 1974, un second en 1975, et un troisième dans la revue française *Revue du Centre*, en 1976. Trois communications sur Glozel furent présentées à une importante conférence archéologique tenue à Oxford en 1975: la première par Mejdahl, la seconde par McKerrell, et la troisième sur l'écriture de Glozel par le Dr B.S.J. Isserlin, du département des Langues sémitiques à l'université de Leeds. Bien qu'Isserlin fût incapable d'arriver à une conclusion probante quant à l'écriture, il admit qu'elle pourrait être rapprochée de quelques exemples d'alphabet ibérique, comme ceux trouvés à Alvão, au Portugal.

Mais les doutes subsistent

Suite aux nouvelles données, le professeur Colin Renfrew qui avait assisté, lui aussi, à la conférence, écrivit un billet sur le statut de Glozel, dans *Antiquity*. On pouvait y lire ceci :

« Le Dr H. McKerrell du Musée national des antiquités d'Écosse, a

donné un résumé sommaire, écrit conjointement avec le Dr Mejdahl, de l'examen en laboratoire d'un certain nombre d'objets de Glozel, soutenant les résultats déjà annoncés par eux et leurs coauteurs dans *Antiquity*. La preuve par la thermoluminescence est la plus forte... les résultats ayant été obtenus dans plus d'un laboratoire. Avec des arguments fondés de nature technique personne encore, n'est parvenu à mettre en doute les datations par TL... Les trois communications, prises ensemble, suggèrent fortement que les poteries et les objets en terre cuite de Glozel, y compris les tablettes avec leurs inscriptions, devraient être considérés comme authentiques et avec eux, vraisemblablement, tout le reste du matériel... Je trouve toujours impossible, et bien au-delà de mes capacités d'imagination, de prendre Glozel entièrement au sérieux. » (Renfrew, 1975)

Ainsi, malgré la nouvelle preuve de l'authenticité de Glozel, les réserves archéologiques perdurèrent. Il était difficile de réconcilier les périodes gallo-romaines ou médiévales avec la nature des découvertes suggérant une très ancienne culture de chasseurs-cueilleurs. L'énigme n'était toujours pas résolue. En quelques années, Colin Renfrew, mentionné ci-avant, devint professeur d'archéologie à Cambridge, succédant ainsi à Dorothy Garrod et à Glyn Daniel.

Les Amis de Glozel

En octobre 1978, l'ASPCG, Association pour la Sauvegarde et la Protection des Collections de Glozel, fut créée par Antonin Besson, ancien procureur de la République à Cusset. Bien des années auparavant, il avait rendu un jugement favorable à Émile. Le siège social était à Vichy, au centre culturel Valéry Larbaud, et deux de ses buts étaient la conservation des objets dans le musée de Glozel et l'octroi d'un permis pour entreprendre de nouvelles fouilles. Par la même occasion, elle contribuait à soutenir le musée et la famille Fradin. De 1992 à 2002, Robert Liris fut le président de l'association, qui changea son nom en Les Amis de Glozel. Le Dr Guy Leseq lui succéda. Cette organisation publiait aussi un bulletin. Elle fut dissoute en septembre 2004.

De nouvelles publications

Cette même année 1978, trois jeunes Belges férus d'archéologie, Nicole Torchet, Patrick Ferryn et Jacques Gossart, publièrent un livre intitulé *L'Affaire de Glozel*. Un nouvel examen du dossier amena les auteurs à la conclusion que le site était authentique, mais qu'aucune des théories jusque-là avancées n'était capable d'expliquer l'étalement des dates dans le temps, révélées par les nouvelles datations.

L'année suivante vit l'apparition de *Glozel et ma vie*, un ouvrage dans lequel Émile Fradin raconte l'histoire de sa vie, ainsi que celle du site. C'est un document fascinant, tant pour l'image qu'il donne de la vie rurale en France au début du XX^e siècle, que pour la lumière qu'il jette sur « la guerre des briques » comme le chanoine Cote surnomma si justement la controverse.

De nouvelles fouilles

Suite aux nouvelles datations de Glozel parues dans les années 1970 et la participation d'Henri François et de Guy Portal, la pression augmenta, en France, pour la réouverture du site. En 1974, Hugh McKerrell et Vagn Mejdahl procédèrent à une petite fouille clandestine dans le Champ des Morts et trouvèrent plusieurs objets, parmi lesquels une lampe en céramique qui fut datée par TL de 300 avant J.-C. Une scientifique du Centre d'études nucléaires de Grenoble, madame Danièle Lemerancier, fit un relevé du champ, en utilisant un magnétomètre afin de déterminer si d'autres objets étaient toujours enterrés, tant sur le site lui-même que dans le champ de l'autre côté du ruisseau, le Vareille. Le Dr Morlet avait promis de laisser quelques secteurs non fouillés pour les générations futures, et bien qu'elle ait espéré découvrir leurs emplacements, les résultats furent peu probants.

Cependant, ce ne fut pas avant 1983 que le ministère de la Culture décida d'examiner Glozel et d'autres sites voisins à Puyravel, Chez Guerrier et au Cluzel. Alors que le rapport basé sur ce travail n'était pas encore publié, un résumé de treize pages parut au début de 1995. En 1983, les

scientifiques passèrent une semaine à Glozel et firent cinq sondages dans le Champ des Morts, sur une surface d'environ deux mètres carrés et demi, tous les cinq dans un endroit précédemment fouillé. Bien entendu, ils furent incapables de trouver une portion de terrain non perturbée. Ils découvrirent quelques fragments de céramiques dans le sol de la tranchée précédemment creusée par les scientifiques en 1974, et parmi eux un petit morceau d'une lampe cassée portant un point de colle plastique d'un type développé seulement dans les années 1950. Les auteurs du résumé invoquent ce point de colle comme la preuve de manipulations récentes sur le site. Ils trouvèrent une hache en pierre à la surface du champ Chez Guerrier et des restes de structures médiévales à Puyravel et au Cluzel, ainsi que des morceaux de poterie de la même époque. L'absence d'objets glozéliens sur ces lieux amena les chercheurs à suggérer que les trouvailles précédentes y avaient été introduites, avant leur découverte dans les années 1920.

Trois nouvelles datations au carbone 14 furent obtenues: du charbon de bois et un fragment d'anneau appartenaient à la période médiévale, et un éclat de fémur datait du IV^e siècle après J.-C. Cinq datations par TL furent également réalisées sur des morceaux de tablettes gravées, dont trois donnèrent des résultats allant du milieu du IV^e siècle après J.-C. au XV^e siècle après J.-C. Aucune photo des échantillons ne fut prise, aucun rapport ne fut rédigé pour les identifier, seuls des fragments furent retournés au musée de Glozel. En conséquence, lorsque les archéologues français demandèrent à Émile s'ils pouvaient continuer les fouilles, il refusa de donner son autorisation.

Dans leurs conclusions, les auteurs déclarent que le sol du secteur ne permet pas la conservation des ossements, et donc n'importe quel objet en os trouvé à Glozel devait avoir été placé là, à une période nettement postérieure. Ils placent le site chronologiquement pendant et après le Moyen Âge, concédant que quelques objets pourraient dater de l'Age du fer « si, toutefois, elles [les datations] ne sont pas légèrement vicieuses ». Ils suggèrent « qu'un authentique fond glozélien avait été "gonflé" après sa découverte de façon à augmenter son intérêt » (Daugas, 1995, p. 257). Ils soulignent aussi que plusieurs dates TL modernes ont été trouvées pour des objets en céramique et se réfèrent aux deux dates données par le carbone 14 sur l'os sans gravures, faites à Saclay, France, en 1958.

Notre travail commence

Notre examen de l'histoire de Glozel nous laissa dans un état de grande confusion. Les explications avancées pour les découvertes faites sur le site n'avaient aucun sens et il subsistait quantité de lacunes importantes à propos des informations sur le gisement et sur les trouvailles. Aucun os gravé d'animaux et de signes n'avait été daté, aucune datation par TL n'avait été faite sur des objets provenant des tombes, aucun paléontologue n'avait examiné les os dans le musée depuis les années 1920. Aujourd'hui, il est presque impossible de vérifier les accusations et contre-accusations faites dans le passé par les glozéliens et les antiglozéliens. Les insuffisances de la brève étude de 1983, autorisée par le ministre de la Culture, et le manque de publication d'un rapport complet et final (après douze ans), n'inspiraient aucune confiance dans les résultats. Bien qu'il ait été peut-être présomptueux de croire que notre petit groupe puisse trouver une réponse au problème qui avait tant déconcerté les scientifiques pendant soixante-dix ans, nous étions partants pour, au moins, combler quelques vides, d'autant plus que les tenants de l'establishment semblaient ne pas vouloir s'impliquer dans l'affaire. Émile Fradin était un personnage remarquable, quelqu'un que nous aimions et admirions. Nous voulions l'aider, lui et les Amis de Glozel, dans la mesure du possible.

Nous avions foi, aussi, dans les opportunités que la science moderne offrait et croyions que de nouveaux tests et analyses scientifiques, non disponibles dans le passé, pourraient clarifier l'embrouillement qui régnait autour de Glozel. Sam avait travaillé à l'université de Columbia, en qualité de chercheur pendant 37 ans; j'avais moi-même une formation d'archéologue, et nous étions, tous les deux, confiants que notre travail ferait la différence.

Alors que nous étions à la maison, je commençai à traduire en anglais le livre d'Émile, *Glozel et ma vie*. J'écrivis à Vagn Mejdahl qui, poliment, me répondit qu'il croyait que les objets dataient du Moyen Âge et de la période gallo-romaine, et qu'il était plus avisé de laisser ce brûlant sujet aux Français. Nullement découragée, je commençai à correspondre avec Hugh McKerrell, le chimiste qui avait travaillé avec Vagn Mejdahl sur la datation par thermoluminescence dans les années 1970. Hugh avait quitté

le Musée national des antiquités à Édimbourg et vivait maintenant sur l'île d'Arran, au large des côtes écossaises, dans une demeure appelée le Presbytère. Je m'étais fait une image mentale de lui comme celle d'un vieux monsieur très digne. Il m'envoya une liste de toutes les datations de Glozel, incluant celles faites en France en 1983. Les dates TL pour la céramique (dates originales revues et corrigées) couvraient une période allant de 300 avant notre ère jusqu'au XX^e siècle. Même si l'on éliminait les dates les plus récentes, il semblait qu'un culte des plus étranges avait survécu sur le site pendant plus de mille ans, aboutissant au XIII^e siècle à la construction des tombes.

Pendant l'hiver de 1994-1995, Sam et moi écrivîmes à Robert Liris et à Jean Guillerme au sujet de ce qui pourrait être entrepris pour obtenir des informations sur les objets de Glozel. Pour nous tous, il semblait important d'avoir des renseignements sur la provenance et les conditions des découvertes, pour n'importe quel objet que nous dations. Après la lecture de plusieurs autres livres et articles sur l'histoire du gisement, notre choix se porta sur deux petits cylindres en os trouvés dans la tombe découverte le 21 juin 1927, que le savant Espérandieu avait fouillée devant de nombreux témoins. Le Dr Morlet les avait identifiés comme des tubes utilisés pour conserver de l'ocre et chacun avait une simple décoration gravée sur le côté. La tombe contenait, en tout, cent vingt et un objets, y compris une urne à visage, une tablette, une idole bisexuée, des outils et des armes en pierre et des morceaux gravés en os et en pierre. Des fragments de crâne y furent aussi trouvés. L'ensemble semblait appartenir à la première période du Néolithique.

Nos premières datations au carbone 14

En juin 1995, Robert Liris était de nouveau à New York afin de participer à un colloque de psychohistoire, et il apportait avec lui les objets en os. Ce n'est pas sans excitation que nous les envoyâmes pour être datés au C-14, au Centre de spectrométrie de masse par accélérateur (SMA) de l'université d'Arizona, à Tucson.

L'attente fut longue, jusqu'au début d'août, lorsque les résultats arrivèrent enfin. Je me souviens très clairement de la conversation avec le Dr Donahue, au laboratoire, quand il m'annonça l'âge présumé des os. Tous

les deux avaient donné des datations calibrées du XIII^e siècle de notre ère : l'une entre 1251 et 1301, l'autre entre 1249 et 1297.

Nous étions tous très déçus et fort troublés par les résultats. Comment une tombe médiévale pouvait-elle contenir des objets apparaissant considérablement plus anciens ? Pourquoi quelqu'un graverait-il des tubes en os au Moyen âge, pendant que d'autres construisaient la cathédrale de Chartres ?

Retour à Glozel

En septembre 1995, Sam et moi retournâmes à Glozel, rapportant les tubes en os au musée. Nous étions un peu inquiets en passant la douane française car nous pressentions qu'une complication inattendue, telle que typique de l'histoire de Glozel, pouvait nous arriver. Une femme, membre des Amis de Glozel, apprenant que Robert Liris avait emporté les tubes aux États-Unis pour être analysés, avait écrit au ministre de la Justice, accusant des archéologues américains de vouloir voler le patrimoine français. Elle avait suggéré que ces individus pernicious soient arrêtés et fouillés par les représentants des douanes dès qu'ils débarqueraient sur le territoire français. Robert nous avait mis au courant de cette situation, aussi fûmes-nous extrêmement soulagés lorsque nous passâmes le contrôle sans encombre.

Cependant, cette femme avait envoyé plusieurs copies de ses lettres de menace à Émile Fradin qui était effrayé par l'implication du ministre de la Justice. Il ne voulait plus prêter d'objets du musée pour être datés dans un pays étranger et, de surcroît, il était très malheureux à cause de la datation du XIII^e siècle.

D'autre part, Robert Liris était intrigué par l'idée qu'une petite secte religieuse ait pu construire des tombes au Moyen Âge, à Glozel. Il nous emmena voir un chapiteau du XIII^e siècle dans l'église de Thuret, au sud de Vichy, qui comportait la représentation d'un énigmatique symbole fourchu, figurant aussi sur plusieurs vases de Glozel. Le relief montrait un prêtre tenant ce symbole, semblable à un serpent mordant le corps d'une femme sur le point d'être mariée. Robert expliqua que les femmes, en ce temps-là, étaient considérées comme intrinsèquement maléfiques,

d'où ce besoin de purification avant d'entrer dans le sacrement du mariage.

Sam et moi visitâmes Glozel à plusieurs reprises, cherchant dans les archives des éléments susceptibles d'aider à résoudre le problème. Il fut bientôt clair que Jean Guilleminie avait accompli un superbe travail d'examen des archives, et que nous ne pouvions en rien contribuer à ses efforts. Nous passâmes aussi du temps à discuter de la situation avec Robert et Jean. Tous, nous reconnûmes que nous n'avions pas assez de renseignements pour tirer des conclusions significatives. Mais nous ne pouvions plus voir quelle direction prendre exactement pour la suite de notre travail puisque nous n'avions plus la permission de prélever des objets pour être datés.

Nous partîmes en voiture vers le sud, dans les montagnes près de Clermont-Ferrand, pour rendre visite à Martin Aitken, ancien sous-directeur du laboratoire de recherches pour l'Histoire de l'art et l'archéologie à l'université d'Oxford. Il s'était retiré dans une petite maison en pierre, chauffée seulement par une cheminée, dans un hameau minuscule. Son épouse nous servit le thé et, assis devant l'énorme cheminée, nous discutâmes du résumé français des fouilles de 1983 qui avait été récemment publié. Plusieurs datations par thermoluminescence et par carbone 14, faisant partie de l'enquête française, avaient été réalisées à Oxford, sous la supervision de Martin Aitken. Ce dernier défendit les conclusions contenues dans le rapport, mais il admit que la TL peut être altérée par réchauffement; que c'était probablement l'explication de certaines des dates modernes et que cela aurait dû être mentionné dans le rapport.

Une autre visite à Glozel

Cet hiver-là, je terminai la traduction anglaise de *Glozel et ma vie*, le livre d'Émile Fradin. Sam et moi continuâmes de correspondre avec Robert et Jean. En mai, je fis un voyage archéologique de douze jours en France, patronné par NEARA (New England Antiquities Research Association, l'Association de recherche des antiquités de la Nouvelle-Angleterre). Notre groupe alla d'abord à Glozel où Robert Liris avait organisé un séminaire à propos de Glozel, dans le gîte campagnard où nous étions descendus.



Chapiteau médiéval de l'église de Thuret



Os bifide

*Décor bifide sur une urne
en céramique*

MOTIFS BIFIDES

(photos Robert Liris)

FIGURE 5

Il y eut d'intéressants exposés. Un médecin français, Guy Lesec, spécialisé dans les pathologies sexuelles, parla des idoles bisexuées de Glozel. Il suggéra que le site pouvait avoir été consacré à la pratique du culte d'Attis et de Cybèle, un culte romain assez bizarre, dans lequel les prêtres s'émasculaient. Quelqu'un d'autre fit un exposé sur une pierre grossièrement marquée, trouvée dans le sud de la France, suggérant que les signes gravés pourraient être associés à ceux de Glozel, bien qu'il y ait eu peu de ressemblance. Patrick Ferryn, un chercheur belge et un des rédacteurs de *Kadath*, revue d'archéologie alternative publiée en Belgique, aborda la question des harpons de Glozel. Quelques autorités en la matière avaient prétendu qu'ils étaient différents de ceux bien authentifiés, et Patrick était à la recherche d'exemples de ces harpons-là, afin de les comparer à ceux de Glozel. L'épigraphiste américain Donal Buchanan, qui avait essayé de traduire quelques inscriptions de Glozel, parla de son travail, et moi-même, je fis un bref exposé sur les datations obtenues par carbone 14 et par la thermoluminescence jusqu'à maintenant. Roslyn Strong, de NEARA, montra des diapositives de monuments mégalithiques pour clore le programme.

L'événement ne fut pas dépourvu d'intérêt mais j'étais déçue par le manque de données solides. Les poteries grossières et les outils de Glozel ne rentraient pas dans le cadre d'un culte romain sophistiqué comme celui d'Attis et de Cybèle. Nous semblions n'avoir fait aucun progrès dans la compréhension du site.

Hugh McKerrell rejoint l'équipe

En septembre 1996, Sam et moi, nous nous inscrivîmes à un voyage en Écosse avec Elderhostel, un organisme de voyages éducatifs pour les personnes de plus de cinquante-cinq ans. Nous téléphonâmes à Hugh McKerrell pour lui annoncer que nous pourrions faire un détour par l'île d'Arran, petite mais ô combien magnifique, où il vivait. Il nous répondit qu'il serait heureux de nous accueillir et nous offrit l'hospitalité chez lui, ce que nous refusâmes, mais sur ses recommandations, nous fîmes une réservation dans un petit *bed & breakfast* voisin.

Immédiatement après notre périple de deux semaines, nous louâmes une voiture à l'aéroport de Glasgow, roulâmes vers Androssan et fîmes la tra-

versée d'une heure sur le ferry, vers l'île d'Arran. Une île charmante aux particularités géologiques, aux nombreux vestiges mégalithiques et aux paysages variés et splendides. Nous traversâmes le minuscule village de Lochranza jusqu'au château en ruines, sur le rivage, où nous attendait Hugh. Sam et moi devions avoir des idées préconçues car je fus surprise de voir que Hugh n'était pas du tout le vieux gentleman que j'avais imaginé mais un homme joyeux et enjoué, d'au moins dix ans de moins que moi.

Le jour suivant, nous déjeunâmes ensemble chez Hugh et commençâmes à parler de Glozel. Le dernier soir sur Arran, Hugh et son épouse vinrent dîner avec nous à notre hôtel et nous poursuivîmes cette conversation. Au premier abord, je ne pouvais pas dire si Hugh croyait en l'authenticité du site; il jouait à être l'avocat du diable et soulevait toutes les théories de fraude possibles et imaginables. Mais finalement, nous fûmes d'accord pour travailler ensemble à résoudre l'énigme. Hugh avait été profondément impliqué dans Glozel dans les années 70, visitant le site plus de vingt fois. Mais lui, tout comme Sam et moi, n'avait plus eu de contact et avait remisé Glozel dans un coin de sa mémoire jusqu'à ce qu'il reçoive mes lettres, l'année précédente. Nous ressentions, tous les deux, qu'il serait important de procéder à d'autres datations sur le site si c'était possible.

Avant notre départ, Hugh me suggéra: « Alice, vous devriez avoir un e-mail, écrire des lettres prend beaucoup trop de temps. »

Chapitre IV

L'équipe internationale

De nouveaux échantillons pour le carbone 14

De retour aux États-Unis, nous prîmes nos dispositions afin de nous connecter à Internet, de façon à envoyer et recevoir des e-mails. Encouragés par notre rencontre avec Hugh McKerrell, nous fîmes les premiers pas pour obtenir de nouvelles datations des objets du site, bien qu'il ait été très clair que nous ne pouvions plus sortir d'échantillons de France. Nous recherchâmes des laboratoires français procédant à des datations par carbone 14. J'en trouvai deux répertoriés dans la revue *Radiocarbon* et appelai le Dr Donahue à l'université d'Arizona pour avoir la confirmation de cette information. Nous fîmes très heureux lorsqu'il nous dit que, bien qu'il n'y eût aucun laboratoire en France équipé pour faire des datations par SMA, il avait travaillé avec une scientifique à l'université Claude Bernard à Lyon, qui lui avait envoyé des échantillons pour être datés. Nous pouvions donc demander à cette dernière de prélever des spécimens et de les envoyer à l'université d'Arizona.

Je téléphonai à Robert Liris pour lui faire part de toutes ces informations. Il accepta notre suggestion, mais me demanda d'envoyer un fax à Émile Fradin et à sa famille, leur expliquant la proposition. Je le leur fis parvenir et attendis impatientement leur réponse qui devait venir via Robert. Pendant ce temps-là, j'envoyai mon premier e-mail à Hugh, qui disait, entre autres :

« À la demande de Robert Liris, je viens d'envoyer à Émile Fradin et à sa famille, un fax lui expliquant que je (et je vous ai associé) crois qu'il est très important de faire de plus amples datations. Je lui ai précisé quels étaient les objets que nous avons suggéré de dater et j'ai envoyé deux des dessins que nous possédions; l'un (la clavicule portant un renne et des signes gravés de trois tailles différentes) est décrit avec photos dans *Glozel. Les graveurs du silence*, et j'ai signalé à Robert que vous aimeriez en avoir une copie. Il m'a dit qu'un petit fragment de cet os était inclus dans les quinze morceaux qui dataient de 17 000 avant J.-C. » (Comme beaucoup de faits supposés à Glozel, cela s'avéra être erroné.)

Le 1^{er} novembre, Hugh souligna qu'étant un ami de longue date d'Émile Fradin, il pourrait prendre les échantillons lui-même et les envoyer en Arizona. Cela serait un gain d'argent pour nous et conviendrait davantage à Émile, plutôt que de voir des étrangers sélectionner des objets. Cela m'apparut être une excellente idée. Aussitôt, Hugh envoya un fax au physicien français Didier Miallier, qui avait travaillé sur le site en 1983, afin de lui demander de s'assurer qu'il n'y aurait aucun problème avec les autorités.

En réponse, il reçut des lettres d'encouragement de Miallier et de Laurent Bourgeau représentant le ministre de la Culture pour la région. Il m'envoya les copies des lettres, via Internet, que je fis suivre à Robert.

Le 6 novembre, Robert Liris m'appela pour m'annoncer qu'il était convaincu qu'Émile serait d'accord pour entreprendre d'autres datations. Il me conseilla vivement de venir à Glozel lorsque Hugh serait là pour prélever les échantillons. Hugh ressentait la même chose. Son français n'était pas aussi bon que le mien et il n'avait pas encore rencontré ni Robert Liris ni Jean Guillermie. Je n'eus aucun besoin d'être persuadée, j'étais conquise par cette idée. Nous planifiâmes notre rencontre à Glozel pour le 21 janvier 1997.

Recherche en ligne

Hugh et moi commençâmes une correspondance passionnante par e-mail, quasi journalière, ce qui nous permit d'échanger efficacement un

grand nombre d'informations. Je lui communiquai l'adresse de Jean Guillemin, en sa qualité d'excellent connaisseur du site, et c'est ainsi que Hugh commença aussi à écrire à Jean, par Internet. Pendant cette période, Hugh expliqua comment débuta sa participation :

« En février de la même année [1972], Stuart Piggot, professeur d'archéologie à l'université d'Édimbourg, me donna un morceau d'une tablette pris à Glozel par Glyn Daniel, lorsque la BBC y avait enregistré leur première émission "Chronicle", en 1967. Il parlait avec tant de conviction de la fraude, que j'ai simplement rangé la tablette sur une étagère et je l'ai totalement oubliée plutôt que de procéder à des études d'authentification par TL. Une année plus tard, en mars 1973, alors que je participais à la conférence annuelle d'archéométrie tenue à Oxford, je rencontrai Vagn [Mejdahl] pour la première fois. Il me dit qu'il avait authentifié une tablette d'argile de Glozel et, en effet, il fit une communication de dix minutes sur le sujet. Cela me rappela quelque chose et je mentionnai qu'à Édimbourg, j'avais une tablette qui amassait la poussière. Nous fûmes d'accord pour que je la fasse dater aussitôt que je serais chez moi. Ce que je fis. Elle avait 2000 ans. Vagn était ravi et écrivit à madame Ringström, lui racontant qu'il y avait maintenant deux résultats positifs, et récupéra deux échantillons supplémentaires pour être étudiés. Puis, nous présentâmes les quatre dates dans un rapport sommaire, écrit ensemble, à la conférence suivante sur l'archéométrie, en mars 1974. Entre-temps, après un délai de cinq mois, le directeur d'*Anthropologie* nous refusa la publication d'un court article que nous lui avions soumis, ne voulant pas rouvrir "cette vilaine affaire", comme il le disait.

Nous recevions aussi des critiques acerbes de la part des archéologues britanniques, menés par Glyn Daniel qui, simplement, affirma que la TL était erronée et que Glozel était une mystification. Face à une telle hostilité, nous décidâmes d'aller à Glozel, de rencontrer monsieur Fradin et de faire davantage de recherches. Jusqu'à quel point, aucun de nous deux ne le savait. Nous nous rendîmes à Glozel ensemble pour la première fois en avril 1974. Monsieur Fradin fut l'hospitalité même. Nous collectâmes des échantillons d'une douzaine d'objets peut-être, ainsi que des os pour une datation au carbone 14. Nous fîmes aussi une petite excavation près de la Fosse ovale. Cet après-midi-là, Henri François, Henri Delporte et

d'autres nous y rejoignirent. Et ce fut le début de notre engagement à Glozel.

En mars de l'année 1975, à la conférence annuelle d'archéométrie, nous présentâmes tout un ensemble impressionnant de nouvelles dates. Vagn se concentra sur l'histoire de Glozel, puisqu'il lisait couramment le français, et moi, je me focalisai sur la variété de travaux que nous avons faits. En 1975, Vagn, qui rencontrait de grandes difficultés à conserver le soutien de Risø, vint à Édimbourg pour travailler avec moi pendant un an. Cette année-là, nous fîmes plusieurs allers et retours à Glozel. »

Une des toutes premières choses que je fis en retournant chez nous aux États-Unis, fut d'envoyer à Hugh des copies de rapports de palynologie et d'études des sédiments du site faits par les scientifiques français qui y avaient travaillé en 1983. Robert Liris nous en avait donné des copies lors de notre dernière visite à Glozel. Hugh possédait un scanner et des logiciels de traduction afin qu'il puisse traiter lettres et documents en français. Ça fonctionne pour les traductions approximatives mais en aucun cas pour rendre les nuances subtiles de la langue; aussi Hugh me demanda-t-il de traduire ces documents et d'autres études scientifiques qu'il avait trouvées à Glozel. Je m'en délectai, même si, quelquefois, ce fut difficile à cause du jargon scientifique que je ne trouvais pas dans mon dictionnaire.

Sam, Hugh et moi passâmes plusieurs mois à traduire, à analyser et à spéculer sur les données disponibles sur Glozel. Travailler avec Hugh était un vrai plaisir parce qu'il avait une vaste connaissance scientifique, beaucoup d'énergie, un esprit curieux et créatif, et de nombreuses relations au sein du milieu scientifique.

La conservation des os à Glozel

La question qui se posa immédiatement, était de savoir comment les os avaient pu se conserver sur le site. D'après les scientifiques français, l'acidité de l'argile de Glozel aurait dû rendre cela impossible. Mais Hugh trouva qu'en 1928, Bruet, un autre géologue, avait fait une expérience pour vérifier ce point. Bruet découvrit que l'argile de la couche archéologique de Glozel était extrêmement imperméable, bien plus que

l'ocre rouge d'Arc-en-Barrois, où des fossiles de mammifères datés du Pliocène avaient été exhumés, c'est-à-dire remontant à une ère bien plus ancienne que le Pléistocène. Avec la même énergie, le géologue Charles Depéret fit la même remarque dans son rapport dans lequel il définissait les trois couches de terre à Glozel. Il semble qu'il n'y ait absolument aucune raison de douter de la validité de l'expérience directe de Bruet, lequel concluait que n'importe quel os, enterré dans la couche archéologique de Glozel, pouvait se conserver pendant très longtemps. Dans son rapport, Bruet concluait avec ces mots: « Enfin, ce terrain se révèle aux essais comme imperméable aux eaux météoriques. » (Morlet, 1970, p. 271)

De nos jours, il est presque impossible de trouver un endroit où l'argile, formant cette couche archéologique, ne soit pas perturbée, parce que tout le terrain composant le Champ des Morts a été retourné par des fouilles. Cela explique peut-être les conclusions du rapport français. Après la lecture des témoignages de Bruet et de Depéret, faits à l'époque des fouilles originales, nous pensâmes que nous avions là une preuve que les os anciens s'étaient conservés – et se conserveraient – à Glozel. Ultérieurement, la datation au carbone 14 des objets en os confirma cette conviction.

À la recherche d'un archéologue

Pendant ce temps, nous nous mîmes à la recherche d'un archéologue américain qui serait assez curieux pour bien vouloir fouiller à Glozel, si nous lui amenions des datations intéressantes. Il paraissait clair que le ministère français de la Culture ne voulait rien savoir au sujet de Glozel. Émile Fradin serait probablement d'accord de recevoir un archéologue américain recommandé par nos bons soins et, puisque la terre comme les objets étaient sa propriété, le ministère de la Culture pourrait donner son accord à quelqu'un qu'il proposerait lui-même.

Nous contactâmes d'abord Joan Geismar, archéologue spécialisée dans les temps historiques, que nous connaissions parce qu'elle avait écrit à propos d'un site du XIX^e siècle, près de chez moi, et nous lui demandâmes de nous faire des suggestions. Elle avança deux noms, dont celui de Randall White, archéologue à l'université de New York, qui possédait

une solide connaissance du Paléolithique supérieur en France. Malheureusement, ce dernier avait pris une année sabbatique et se trouvait en France à ce moment-là. Nous lui laissâmes un message sur sa boîte vocale, espérant qu'il nous contacterait, une fois de retour au pays.

Les doutes d'Émile Fradin

Vers la mi-décembre, Hugh McKerrell reçut une lettre de Jean Guillermie l'informant qu'Émile Fradin avait décidé de ne pas permettre d'autres datations des objets de Glozel. Sa famille et lui avaient été très perturbés par la datation du XIII^e siècle obtenue sur les petits os l'année précédente, et ils avaient peur que de nouveaux résultats puissent être similaires. Après s'être de nouveau entretenu avec Guillermie et Liris, Émile Fradin changea d'avis et tous, nous poussâmes un soupir de soulagement.

Le mystère CARME

Juste avant Noël, madame Juaneda-Calvier, membre de l'association des Amis de Glozel, porta un élément important à la connaissance de Hugh McKerrell. Elle avait obtenu son nom par une de ses amies, madame François, la veuve du professeur Henri François qui avait travaillé avec Hugh sur les premières datations. Elle lui envoya un article qu'elle avait écrit, dans lequel elle mentionnait un rapport sur les gravures de Glozel établi par un groupe appelé CARME. Le rapport, apparemment, mentionnait qu'une analyse tracéologique des gravures, faite en employant un microscope électronique, avait décelé qu'un outil non métallique avait été employé pour graver à la fois les images et les signes sur la pierre, l'ivoire et l'os. Il soulignait que c'était le même type d'outil, démontrant ainsi que le matériel n'avait pas été réutilisé plus tard.

Lorsque Hugh demanda l'avis de Jean Guillermie à ce sujet, ce dernier identifia CARME comme étant le Centre d'applications et de recherches en microscopie électronique, situé à La-Teste-de-Buch, en Gironde. Jean cita un paragraphe du document écrit par J. M. Grafeille, un scientifique travaillant au CARME:

« Ces échantillons de Glozel ont été datés par nous comme authentiques. Les gravures sur ces échantillons, examinées en microscopie, sont aussi authentiques. J'ai également travaillé sur des échantillons analysés par le professeur Mejdhal du Laboratoire de physique nucléaire de Risø (Danemark), lequel voulait comparer ses résultats aux nôtres; les deux laboratoires ont trouvé des valeurs semblables. »

Malheureusement, le CARME n'existait plus et Jean avait été incapable de retrouver des personnes y ayant travaillé. La situation était très frustrante, comme toute chose à Glozel, mais cela nous donna l'idée d'examiner le matériel de Glozel avec un microscope électronique. Un des problèmes était que nous ne pouvions pas faire venir les objets gravés aux États-Unis, où l'examen aurait pu être fait au laboratoire Lamont-Doherty, pour lequel Sam avait travaillé pendant de nombreuses années. Ce fut seulement plusieurs mois plus tard que nous trouvâmes la solution au problème.

À présent, Jean se connectait aussi sur Internet, et nous nous échangeons les copies des lettres que nous écrivions. En quelques jours, nous réalisaâmes que chacun de nous pouvait envoyer aux deux autres des courriels en utilisant la fonction « cc » de la messagerie. Nous commençâmes une exploration internationale tripartite (New York, Vichy et Arran) qui fut, à la fois, bénéfique et extrêmement intéressante.

Avec nos têtes remplies de questions, nous projetâmes notre rencontre prévue sur le site pour le 21 janvier 1997. Madame Juaneda-Calvier avait prié Hugh de la rencontrer à Paris, sur le chemin du retour. Il lui répondit qu'il le ferait si je pouvais l'accompagner.

Retour à Glozel

Nos retrouvailles sur le site nous donnèrent la chance d'aborder quelques problèmes intéressants. J'ai déjà décrit, dans le chapitre I, l'échantillonnage effectué au musée, qui me permit de toucher et d'observer de près ces objets pour la première fois. Hugh, Jean et moi passâmes des heures entières à discuter de questions qui avaient été soulevées dans notre correspondance.

Un après-midi, Jean nous conduisit à Gannat pour la visite de Rhinopolis, un laboratoire privé de paléontologie, au sud de Vichy. Il avait fait la connaissance du scientifique qui l'avait créé après la découverte du squelette d'un rhinocéros à Gannat. D'une manière typiquement française, les autorités avaient montré de la mauvaise volonté dans la reconnaissance de l'authenticité de sa découverte. Finalement, elles furent convaincues par l'évidence même et annoncèrent qu'elles seraient heureuses d'avoir le squelette dans un des musées de Paris. Mais le jeune paléontologue décida qu'il le garderait à Gannat et y construirait un musée. Par la suite, il découvrit d'autres squelettes de rhinocéros.

Nous visitâmes le musée qui était très intéressant bien qu'il y fasse un froid de canard, car il n'y avait aucun chauffage. Dans la voiture, sur le chemin du retour, nous recommençâmes, de nouveau, à débattre des céramiques. Je demandai à Hugh si le réchauffement des tablettes était progressif ; en d'autres mots : est-ce que la date changerait si la tablette était chauffée plusieurs fois ?

Sans équivoque, Hugh répondit par l'affirmative et nous déclara que la tablette n'aurait pas besoin d'être chauffée à la température initiale pour changer la datation. Un des côtés de celle-ci, le plus proche de la source de chaleur, pourrait alors être daté d'une période plus récente que la partie moins chauffée. Pour Jean et moi, ce fut une avancée capitale dans notre tentative de compréhension.

En théorie, il y avait plusieurs façons de chauffer les tablettes. Au début du XX^e siècle, le Champ des Morts avait été périodiquement nettoyé et incendié par des écobuages qui duraient plusieurs jours. Ce lent réchauffement avait la faculté de réinitialiser la pendule TL. Hugh décida qu'aussitôt qu'il serait chez lui à Arran, il allumerait un feu de broussailles et testerait les effets sur certaines argiles cuites de Glozel.

Robert et Pierrette Liris nous emmenèrent au musée de Clermont-Ferrand où nous contemplâmes une tablette inscrite de lettres sur une feuille de plomb, datant de l'époque gallo-romaine. Elle avait été donnée au musée par Audollent, doyen de la Faculté des lettres de Clermont, et un des partisans du Dr Morlet. L'inscription était, supposément, une malédiction jetée pour nuire à un ennemi. Il n'y avait aucune ressemblance entre les signes de Glozel et ceux de la tablette. Le musée contenait aussi une très belle collection d'ex-voto, sculptures de parties de corps offertes aux dieux par des personnes qui avaient été guéries de maladies, ainsi

qu'une exposition de photographies d'ex-voto provenant d'autres régions de France. Quoique cela fût intéressant, il était évident que les idoles de Glozel ne ressemblaient en aucune façon à ces objets.

Plusieurs fois, nous dînâmes tous chez les Liris. La première soirée, nous restâmes presque jusqu'à minuit, à discuter du site. Robert apporta une boîte que lui avait donnée Émile Fradin ; elle était pleine de débris, parmi lesquels se trouvaient des restes de la Fosse ovulaire. Nous trouvâmes aussi plusieurs morceaux de poterie en grès. Justement, nous avions discuté de cette poterie que le Dr Morlet avait trouvée dans plusieurs endroits, près de la surface du site, et nous nous demandions si elle représentait un usage ultérieur de l'argile de Glozel. Les urnes à visage si typiques et les tablettes avaient été cuites à une température très basse, mais cette poterie en grès, bien que grossière, était dure et bien cuite. Hugh nous dit qu'elle pourrait être analysée afin de déterminer si elle était bien en argile de Glozel. Nous décidâmes de trouver quelqu'un pour l'analyser. Robert nous montra aussi un morceau du mur de la fosse, couvert d'une couche de verre fondu.

Hugh et moi passâmes des heures avec Jean, dans son bureau, à regarder des images sur son ordinateur. Il possédait de vieilles photographies comportant des détails fort intéressants, des cartes et une vue aérienne du site montrant clairement que l'alignement mégalithique pointait vers le Champ des Morts. Il avait aussi une documentation importante que nous n'avions encore jamais vue. C'était la seconde partie du rapport de Bayle, publié après sa mort, qui donnait les pourcentages de fluorine et de matières organiques dans les os qu'il avait analysés. Puisque Hugh allait déterminer, lui aussi, le pourcentage de fluorine et de matières organiques en corrélation approximative avec l'azote, les chiffres de ce rapport allaient s'avérer d'une très grande aide.

Malheureusement, le mystérieux rapport du CARME, dont Jean avait espéré nous confier une copie, avait disparu. Ce rapport donnait les résultats des analyses faites à l'aide du microscope électronique à balayage, sur les gravures de Glozel, et supposément concluait que les gravures avaient été faites avec des outils non métalliques. Plus tard, j'écrivis à Vagn Mejdahl à ce sujet, puisque le rapport prétendait que son laboratoire avait validé les résultats. Pour toute réponse, il me dit qu'il n'avait jamais entendu parler du CARME.

Nous eûmes un dîner très animé chez Robert, en compagnie du Dr

Lesec, le médecin vichyssois qui avait écrit un article sur l'hermaphrodisisme. Après le dîner, Robert sortit la photo d'un galet gravé, trouvé à Ferrières-sur-Sichon en 1945, lors de la construction par les propriétaires d'un nouveau mur pour leur jardin. Un cerf ou un renne, dans le même style que ceux de Glozel, était gravé sur l'une de ses faces et un cheval sur l'autre. Quelques signes glozéliens accompagnaient le cerf, et plusieurs autres encerclaient la tête du cheval. Robert nous annonça que nous irions le voir, mais que les personnes à qui il appartenait, ne voulaient pas que leur nom soit mentionné à cause de la publicité faite autour du site.

Notre dernier après-midi, après que nous eûmes retourné les spécimens au musée, fut passé à échantillonner les os que les paléontologues de Gannat avaient donnés à Jean afin que nous puissions les comparer à ceux de Glozel. Leurs âges s'étendaient de 200 000 ans avant notre ère jusqu'au Néolithique ; de cette façon, nous disposerions d'un large éventail de dates à comparer lorsque Hugh les analyserait pour en déterminer le taux de fluorine et d'azote.

Le vendredi matin, Hugh et moi prîmes le train pour Paris, après avoir travaillé pendant trois jours à Vichy, avec Robert et Jean, tout en appréciant grandement leur hospitalité. Le soir précédant notre départ, nous avions invité les deux familles à dîner dans un excellent restaurant local. Nous étions tous d'accord que travailler ensemble avait été intensément satisfaisant, et qu'avoir le sens de l'humour, en regard de la complexité de Glozel, avait été d'une grande aide ! Juste avant de quitter le restaurant, Jean suggéra que nous retournions chez lui et que nous ouvriions une bouteille de champagne, mais nous étions exténués et avions déjà tellement bu lors de la journée passée avec Émile Fradin, que nous avons dû décliner l'invitation.

Le matin suivant, alors que Hugh et moi attendions le train, Robert nous présenta un homme nommé monsieur Tixier, président de la société locale d'Histoire, qui se rendait aussi à Paris. Nous nous assîmes en face lui et, je dois l'avouer, nous l'ignorâmes jusqu'aux dix dernières minutes du voyage. C'était un grand soulagement que de converser en anglais, et je ne pense pas que nous ayons interrompu notre bavardage avant notre arrivée en gare.

En conversant avec monsieur Tixier, qui était membre de l'association des Amis de Glozel, ce dernier nous indiqua qu'il pensait se rappeler

avoir entendu dire que les tablettes, après avoir été exhumées, avaient été séchées dans le four à pain d'Émile Fradin. C'était une information très intéressante. La chaleur du four aurait bien pu réinitialiser les datations par thermoluminescence. Nous réalisaîmes que nous aurions à vérifier si cela s'était réellement produit.

Sans aucune difficulté, nous rencontrâmes madame Juaneda-Calvier à la gare de Lyon. C'était une grande femme d'une certaine corpulence, à la présence imposante, et habillée d'un manteau pourpre, comme elle s'était décrite. La voiture de son fils nous emmena rapidement dans un restaurant non loin de là, et nous fûmes conviés à partager un excellent repas et une conversation animée. Madame Juaneda-Calvier avait également invité un ami qui servait de traducteur, mais nous le trouvâmes vain: il oubliait toujours de traduire et, une fois de temps en temps, répétait simplement ce qu'elle avait dit en français. Je fis de mon mieux pour aider, et Hugh s'aperçut qu'il pouvait la comprendre si elle parlait lentement.

Madame Juaneda-Calvier nous raconta qu'elle avait étudié l'archéologie, il y avait longtemps, avec l'abbé Breuil, et travaillé plusieurs années au musée de Saint-Germain-en-Laye. Elle avait dû quitter son emploi pour s'occuper de plusieurs enfants et, à la place, devint enseignante. Durant les quelques dernières années, après avoir eu connaissance du mystère de Glozel, elle se passionna pour le site. À la Bibliothèque nationale à Paris, elle examina tous les documents relatifs à Glozel et créa une organisation appelée le Centre de documentation et d'information, de recherches, d'études et d'histoire de Glozel. Selon ses dires, Les Amis de Glozel l'avaient commissionnée pour prendre des photos de tout ce qui se trouvait au musée, mais Robert Liris et Émile Fradin s'y étaient opposés. J'essayai néanmoins de lui expliquer qu'Émile Fradin était âgé, un peu confus et se sentait plus à l'aise avec les personnes qu'il connaissait bien, comme Robert, Jean et Hugh.

Madame Juaneda-Calvier me demanda les résultats de la datation au carbone 14 des petits tubes en os, et comme je les lui donnais, sa réaction fut qu'il devait y avoir quelque méprise.

Nous passâmes aux « pierres-figures » ou pré-sculptures, qui constituaient une découverte pour Hugh et moi. Elle nous montra un exemple d'une pierre qu'elle avait trouvée dans le lit du Vareille, à Glozel, et qui ressemblait plus ou moins à un visage humain. Certaines personnes croient que ces pré-sculptures datent du Paléolithique, et elles ont été

trouvées dans maints endroits. Généralement, ce sont des pierres qui ressemblent vaguement à des faciès humains et qui ont été intentionnellement retouchées afin d'accentuer cette similitude. Nous avons compris que c'était une de ses passions et elle nous assura qu'elle avait ramassé beaucoup de spécimens dans le Vareille, à Glozel.

À la fin du repas, madame Juaneda-Calvier fit une annonce qui stupéfia l'assistance. D'après elle, les trois cents objets, pris chez Émile Fradin durant la perquisition de police, seraient toujours conservés dans le bureau du chef de la Police judiciaire à Paris, et y seraient là depuis des années. Elle nous déclara qu'elle les avait vus et avait écrit à monsieur Bourgeau qui lui avait répondu qu'ils pourraient être récupérés si les bons formulaires étaient remplis en bonne et due forme. C'était une nouvelle formidable et nous l'assurâmes que, si elle pouvait restituer les objets à Émile Fradin, nous savions qu'il lui serait extrêmement reconnaissant.

Après le déjeuner, son fils reconduisit Hugh à la gare du Nord, et me laissa à mon hôtel, place des Vosges. Hugh et moi n'avions pas eu la chance d'échanger nos idées avant qu'il ne parte. Ce voyage avait été merveilleux et cette dernière rencontre avait laissé nos esprits en ébullition.

Chapitre V

Dans l'attente des résultats

Enquêtes et expériences

De retour chez lui, Hugh McKerrell écrivit immédiatement à Jean Guillemin, lui demandant de vérifier si, comme les souvenirs de monsieur Tixier le suggéraient, les tablettes avaient bien été séchées dans le four à pain d'Émile Fradin. Jean interrogea longuement ce dernier, lequel cependant nia toujours l'avoir fait.

Hugh fit une expérience de cuisson avec l'argile de Glozel qu'il avait emmenée à Arran. Avec cette terre, il confectionna un disque de dix centimètres de diamètre et d'environ trois centimètres d'épaisseur, le sécha, puis le cuisit à une température de 700 °C. Ensuite, il le plaça, à plat, sur la surface du sol et y installa des thermocouples au-dessous et à l'intérieur, afin d'y mesurer la température. Finalement, il construisit un bûcher de branchages bien secs, d'environ six mètres de diamètre par trois de hauteur. Il constata que la température sur le dessus du palet était assez élevée pour modifier toute mesure par thermoluminescence, mais certainement pas assez haute pour produire une vitrification, ni modifier toute datation d'un échantillon prélevé à la surface inférieure du témoin. Cette expérience le conduisit à la conclusion que les traces de vitrification que portent certains objets de Glozel avaient dû être causées par le processus de fabrication du verre au Moyen âge. Même si les feux d'éco-buage de la famille Fradin avaient été plus intenses, ils ne l'auraient pas

été suffisamment pour vitrifier les céramiques. Il réalisa qu'une tablette ou une poterie, chauffée de cette façon, pouvait avoir ses mesures de datation par thermoluminescence altérées selon qu'il s'agit de la partie supérieure ou inférieure d'un objet, ceci expliquant peut-être pourquoi Vagn Mejdahl avait obtenu la date de 1720 de notre ère pour une brique ayant des marques de cupules, extraite de la fosse, et que Doreen Stoneham, d'Oxford, avait également datée des années 1920.

J'avais transmis un long rapport sur la rencontre avec madame Juaneda-Calvier, à Robert Liris et Jean Guillermin, espérant de leur part un certain engouement au sujet des objets manquants. Mais ils le réceptionnèrent avec une certaine circonspection. En résumé, Jean nous répondit: « on verra bien. » Très rapidement, nous comprîmes qu'il avait vu juste en doutant de cette information. Le 11 avril, Jean nous envoya des copies d'un document qu'il avait trouvé dans les archives de Glozel, montrant clairement que les objets pris par la police, avaient tous été retournés, il y avait bien longtemps. Dans son livre, Émile Fradin s'était plaint que les objets ne lui avaient jamais été rendus, mais l'article du Dr Morlet, paru dans le *Mercur de France*, décrivait en détail la restitution des objets pris à la famille Fradin lors de la perquisition du 2 décembre 1931. En cherchant soigneusement dans le *Petit Historique de l'Affaire de Glozel* écrit par le Dr Morlet, je trouvai la même information dans une note en bas de la page 372. Et malgré cela, de nombreuses personnes avaient cherché ces objets perdus pendant des années !

La Fosse ovale

L'expérience faite par Hugh McKerrell avait démontré que la vitrification des céramiques ne pouvait résulter d'un écobuage. L'examen des dates médiévales obtenues par la TL et le C-14 indiquait que la vitrification avait eu lieu au XIII^e siècle. Hugh suggéra que les céramiques vitrifiées avaient été accidentellement chauffées au cours de la cuisson de la poterie ou de la fabrication du verre, en utilisant la Fosse ovale, la première tombe découverte par Émile, ou un autre four.

Les murs de cette structure étaient couverts d'une couche de verre fondu, renforçant l'idée qu'autrefois c'était un four pour la fabrication du verre.

Dans l'attente des résultats

Les poteries en grès, trouvées par le Dr Morlet à Glozel, ressemblaient aux morceaux d'une sorte de creuset utilisé par les verriers médiévaux dans la région. Hugh en envoya sept à Ron Hancock du laboratoire nucléaire de Slowpoke de l'université de Toronto, pour y être analysés; ce dernier serait alors capable de nous dire si l'argile utilisée pour les pots en grès avait la même composition que celle de Glozel.

Lorsque les résultats de Ron Hancock arrivèrent, il fut clair, d'après les analyses, que la terre glaise dont étaient faites les poteries n'était pas l'argile de Glozel, ce qui semblait nous indiquer qu'elles n'avaient pas été cuites sur ce site. Les objets en argile non cuite sont assez fragiles, et il était impensable qu'on ait pu les façonner autre part que, vraisemblablement, près d'un gisement de ce matériau, pour les transporter ensuite à Glozel pour la cuisson.

Dans les années 1920, des fragments de verre originaires de Glozel avaient été analysés par F. Croze, physicien à l'université de Nancy, et qui était aussi le directeur du Département de spectroscopie à l'Institut d'optique de Paris. Croze avait conclu que le verre de Glozel se différenciait d'une façon importante des autres verres analysés jusqu'ici à cause de son faible pourcentage en silice et sa haute teneur en bases alcalines, particulièrement le potassium. Sa composition était plus proche du verre ancien ou médiéval que du verre moderne. Malheureusement, de nombreux fragments de ce verre avaient disparu avant les années 1990.

Le résumé français avait suggéré que la fabrication du verre à Glozel avait eu lieu au XVIII^e siècle. Mais, lorsque Sam fit quelques recherches sur la première fabrication du verre, il trouva que, si du verre avait bien été fabriqué sur le site, cela devait être à une période bien antérieure au XVIII^e siècle, parce qu'il n'y avait aucun signe de développements techniques dans la fabrication du verre à cette époque, à Glozel.

Hugh avait préparé ses échantillons mais il ne pouvait pas commencer à les analyser avant qu'il n'ait des électrodes en état de fonctionner, pour entreprendre des tests chimiques. Il en avait commandées quelques-unes vers la mi-décembre, seulement pour constater qu'une sorte n'était pas disponible et que l'autre était défectueuse à sa réception.

En attendant l'arrivée de deux électrodes conformes, nous commençâmes à échauffer des scénarios possibles sur ce qui s'était passé à Glozel au cours des siècles. Chaque scénario présentait des problèmes ou soulignait des lacunes nécessitant de plus amples recherches. Aucune des

propositions que nous pouvions faire ne semblait répondre aux questions que nous nous posions tous.

Hugh restait positionné sur le fait qu'une date contemporaine du Christ était la plus raisonnable pour la majorité des céramiques. Sam et moi essayâmes d'avancer d'autres alternatives. Nous avons découvert qu'il existait, à l'évidence, d'autres céramiques paléolithiques. À Dolni Vestonice, un site gravettien en République tchèque, un certain nombre de petites figurines animales, faites en argile cuite, avaient été trouvées, ainsi que quelques fous primitifs. Sur le site solutréen de Roc-de-Sers, en Charente (France), un morceau de poterie très grossière avait été découvert à côté d'un crâne et d'un os de renne. Selon le livre de Morlet publié en 1962, à la grotte du Rendez-vous de Chasse, près de Montpellier, des débris de poterie, étroitement liés à des os de renne, avaient été trouvés sous un sol primitif de stalagmites. Ces faits suggéraient que, probablement, les gravures et les céramiques pouvaient être contemporaines, toutefois pas aussi anciennes que le Paléolithique.

Sam jeta un coup d'œil au livre de Marija Gimbutas, *La civilisation de la Déesse*, et nota les nombreux sites archéologiques néolithiques où des objets appelés masques de hibou, vases mortuaires de déesses et figurines de déesse-oiseau furent trouvés, tous ressemblant aux urnes à visage de Glozel. Tous ces sites se retrouvent sur des axes allant de l'est de la Turquie à la Bretagne et de Malte aux îles Orkney. De la même façon qu'un bon fossile témoin aide un paléontologue à identifier l'âge d'une formation, Sam sentit que ce symbole pouvait être l'indication d'une culture néolithique. Il suggéra que les céramiques dataient de la période néolithique, tout comme l'alignement.

Le problème était que, dans l'ensemble, tous les choix étaient irraisonnés. Ou tous les objets étaient datés comme étant de la période mégalithique ou antérieure à celle-ci, ou ils étaient tous groupés dans la période gallo-romaine, ou bien ils avaient été créés à des périodes différentes. Nous savions qu'il était quasiment improbable que les signes fussent plus anciens que l'alphabet phénicien, comme il en aurait été ainsi si le site avait été mégalithique ; mais il était difficile d'imaginer que des individus vivant durant la période gallo-romaine puissent avoir produit des outils et des gravures animales ressemblant à du mobilier préhistorique.

Nous étions si perplexes que j'avais même envisagé la possibilité d'une mystification. À cela, Hugh répondit :

« Je suis simplement un peu surpris que vous ayez encore de telles pensées de fraude à propos de Glozel. Et moi qui pensais que j'étais le seul sceptique. Bien que, comme vous le disiez, vous ne pouviez pas imaginer comment un faussaire aurait pu le faire. Personnellement, je voudrais vraiment dire que Glozel est totalement authentique, et qu'aucune duperie n'y entre en compte. Rien de ce que j'ai observé ne suggère autre chose. Par exemple, il y avait seulement deux morceaux d'os qui auraient pu être modernes et quelque soixante autres qui étaient véritablement anciens. [Voir, plus loin, les discussions des résultats d'analyse de ces os.] De plus, les dates des céramiques données par la TL prouvent, s'il en était encore besoin, l'authenticité totale de Glozel. De même, les quelques morceaux vitrifiés et modernes peuvent être mis en parallèle avec la phase médiévale. Et nous savons que personne ne pouvait avoir causé cette vitrification dans ces temps-là. Non, je suis complètement certain de l'authenticité de Glozel. Sur une échelle de 1 à 10 en faveur de l'authenticité, je dirais que j'opterais pour 10 +. »

Archéologie à distance

Nous étions toujours en train de chercher comment examiner les gravures de Glozel au microscope. C'était important parce que même des dates reculées pour les os ne pourraient pas convaincre les sceptiques que les gravures étaient authentiques. Pour cela, nous devons démontrer qu'elles avaient été faites avec des outils en silex, avant qu'aucune fêlure sur l'os ne se soit produite, et nous espérons que les mêmes outils avaient servi pour graver les signes et les représentations animales. Mais nous ne pouvions plus prélever d'objets du musée pour les étudier.

C'est alors que Sam vit un programme à la télévision sur les crânes de cristal aztèques, qui mentionnait une nouvelle technique pour étudier les objets à distance. Il est possible de faire des moulages des surfaces gravées sur des objets archéologiques avec de la silicone dentaire, pour ensuite les étudier, ou leur moulage de reproduction, à l'aide d'un microscope normal ou, afin d'obtenir davantage de détails, avec un microscope

électronique à balayage. Hugh avait vu le même programme, et ils convinrent que ce serait la technique idéale pour l'étude des gravures de Glozel. Hugh planifia donc le moulage de plusieurs gravures lorsqu'il retournerait à Glozel en avril, afin de prélever des échantillons pour les dater au carbone 14. Sam et moi contactâmes Dee Breger, une scientifique à l'observatoire terrestre de Lamont-Doherty, qui utilisait la microscopie électronique à balayage, et lui demandâmes si elle avait la possibilité d'examiner quelques-uns des moulages. Hugh parla à Jill Cook, du British Museum, qui avait publié des études sur les techniques de prise d'empreintes d'objets à l'aide de silicone. Elle promit de lui envoyer des articles et des informations sur la façon de réaliser ces moulages.

Hugh décida que lorsqu'il serait à Glozel, il demanderait à Émile Fradin s'il pouvait emprunter un petit os sans importance pour faire une expérience. Il expliqua que « le type de détail auquel nous devons nous attacher concernait l'aspect du trait gravé dans une craquelure de l'os. En considérant que celle-ci est plus récente que la gravure originale et que, la rencontrant avec son outil, le graveur le pousse nécessairement dans la fêlure, de telle façon que le trait y pénètre; ses pourtours seront alors endommagés. Cette simple observation indiquerait que la taille était survenue après que l'os ait vieilli. D'autre part, si la cannelure taillée est séparée proprement de la fente, cela suggère que la gravure a été faite avant que l'os ait vieilli. Nous pourrions même observer les deux cas de figure sur un seul fragment d'os, si les gravures animales étaient originales et les signes alphabétiformes ajoutés plus tard, par exemple. »

Lors de sa visite hebdomadaire à Glozel, Jean Guillerme fouilla le musée et trouva un certain nombre d'os portant à la fois des fêlures et des gravures. Nous avions l'espoir que la nouvelle technique pourrait enfin répondre à quelques questions importantes concernant le site.

Jean découvrit un livre sur l'art des gravures aziliennes, écrit par Francesco D'Errico, et qui contenait maintes images de gravures expérimentales que D'Errico avait faites, ainsi que des informations sur l'utilisation des microscopes et de la microscopie électronique à balayage à propos de ces gravures.

Un soir, emporté par l'idée d'analyser des gravures sur des os, Sam utilisa le reste d'osso buco à la milanaise que nous avions mangé pour le dîner afin de s'exercer. Il nettoya un des os de veau qui avait mijoté et le grava d'une tête de renne et de plusieurs signes glozéliens. Cet os était

beaucoup plus facile à travailler qu'un vieil os qu'il avait essayé de graver auparavant, mais cela demeurait quand même une tâche difficile. Il rendit aussi visite au laboratoire de dendrochronologie, sur le campus de Lamont-Doherty où il avait l'habitude de travailler, et conversa avec son directeur, le Dr Gordon Jacoby, un vieil ami et collègue. Jacoby invita Sam à utiliser son équipement microscopique binoculaire, comprenant des instruments avec mise au point de l'objectif et contrôle de l'exposition des photos. Exactement ce qu'il fallait pour examiner des moulages ou des fragments prélevés sur des objets gravés.

Les résultats des analyses chimiques

Le 10 mars, Hugh McKerrell nous informa qu'une électrode au fluor, en bon état de marche, était arrivée deux jours auparavant, et il nous envoya les premières mesures. Le taux de fluor, accumulé par l'exposition à l'eau souterraine, augmente généralement avec le temps dans les os enterrés; mais les mesures de fluor précédentes, faites sur des objets de Glozel, dont quelques-unes récoltées par Bayle, étaient toutes remarquablement basses. C'est une des raisons pour lesquelles Bayle estima que les objets étaient récents. Le pourcentage de fluor trouvé par Hugh dans les os qu'il avait analysés, était compris entre 0,01 % et 0,36 %, avec une moyenne de nouveau très basse de 0,03 %. Les deux tubes en os, datés du XIII^e siècle, avaient les quantités de fluor les plus hautes: 0,21 % et 0,36 %, suggérant qu'ils auraient pu ne pas provenir du site. Hugh formula l'hypothèse que le manque d'accumulation de fluor dans la plupart des os pourrait être dû à la nature imperméable du sol de Glozel. Les nouvelles mesures fournissaient la preuve évidente que les objets avaient été enterrés dans le gisement durant une longue période de temps, et ne venaient pas d'autre part.

En attendant sa dernière électrode, Hugh jeta un coup d'œil sur les premières analyses d'os faites par Bayle et par Morlet. Ils avaient tous deux mesuré leur contenu organique en déterminant la perte de poids pendant la combustion de l'os séché, et corrigèrent ensuite la perte de dioxyde de carbone. Hugh constata que les résultats pour la perte de poids, pendant la combustion, étaient assez semblables. La moyenne de Bayle est de 19,3 % et celle de Morlet est de 17,9 %, tandis qu'un os moderne a un

pourcentage de 40 % de perte lors de cette opération. Les données importantes, couvrant les diverses périodes analysées par Maheu et Randoin, les scientifiques français qui avaient travaillé sur le matériel de Glozel après la disparition de Bayle, donnent un chiffre de 18 % en faveur de l'ère néolithique et 20,2 % pour l'époque gallo-romaine/mérovingienne. Ainsi, les deux séries de chiffres suggèrent une véritable ancienneté de l'os de Glozel. Cependant, ils ne pouvaient pas être utilisés pour établir des dates ou des périodes définitives à Glozel, à cause du chevauchement normal dans les chiffres.

Le 31 mars, Hugh nous envoya son rapport « L'analyse chimique de l'os de Glozel », incluant les résultats finaux de ses analyses d'azote ainsi que celles du fluor sur soixante-deux spécimens. Il écrivait :

« Cela m'a pris beaucoup de temps, parce que je voulais y inclure toutes les photographies de ce qui avait été analysé, comme dans un vrai rapport. Ce sont simplement des images scannées et, de ce fait, pas aussi extraordinairement claires, mais elles remplissent parfaitement leur objectif. Ce que j'ai trouvé, lorsque j'ai utilisé un ordinateur pour reporter les chiffres, c'est que les pièces décorées, gravées et classées par ordre alphabétique, pouvaient nettement être distinguées de tout le reste. C'est, essentiellement, un groupe important contenant des faibles niveaux d'azote et de fluor. Seul un fragment d'os, sur plus de quarante, s'est retrouvé dans le mauvais groupe. C'était un résultat extrêmement réjouissant. De plus, la vingtaine de fragments composant le plus petit groupe, semble presque certainement être le groupe médiéval. Aussi, je suis assez satisfait que notre quarantaine de morceaux soit antérieure au Moyen Âge. Mais dans quelle proportion, on ne peut pas le préciser en se basant simplement sur l'analyse chimique. Il se pourrait qu'ils soient âgés de 2000 à 10000 ans. Cependant, le résultat principal a montré que tout était authentiquement ancien, sauf peut-être deux exceptions. Je me rappelle fort bien du professeur Piggott m'entretenant de l'histoire de Glozel, en 1972, et de sa certitude que tous ces morceaux d'os étaient des contrefaçons.

L'os du Néolithique, analysé par Oakley, contenait 1,9 % d'azote... Notre groupe décoré de Glozel avait une teneur moyenne d'azote d'environ 1,1 %, à comparer avec la moyenne des chiffres du Néolithique de 1,2 %. Aussi, il se pourrait qu'ils soient vraiment du Néolithique, du

Mésolithique ou, bien entendu, beaucoup plus anciens. Les tubes d'os que nous savons être moyenâgeux, contenaient entre 1,2 % et 1,3 % d'azote. Vous voyez donc que l'on ne peut pas simplement déterminer un âge exact en utilisant l'azote, et il est exclu qu'un jour nous y parvenions sans utiliser la datation au carbone 14. Cependant, nous avons certainement les éléments essentiels pour faire un excellent rapport sur l'os. Et nous avons des résultats pour les spécialistes s'occupant de datation au carbone 14, qui leur seront également très utiles. »

Les deux pièces mentionnées comme n'étant probablement pas anciennes, étaient deux harpons, contenant chacun plus de 4 % d'azote, ce qui pouvait signifier que c'était de l'os moderne. Hugh avait remarqué, sur les prélèvements faits sur les harpons, que l'os semblait complètement différent de n'importe quel autre échantillon, et que la matière obtenue par le forage, au lieu d'être de la poudre, formait des copeaux, pareils à ceux obtenus avec un os moderne. Jean Guillerme examina les archives pour trouver des informations les concernant, mais découvrit seulement qu'ils avaient été trouvés entre juillet 1926 et mai 1927, lorsque des photos les représentant avaient été publiées dans le *Mercur de France*. Les deux harpons ne provenaient pas d'une tombe, puisque ces dernières n'avaient été découvertes qu'en été 1927.

En cherchant dans notre collection de publications sur Glozel, nous tombâmes sur deux références concernant ces harpons. En 1927, l'archéologue britannique O.G.S. Crawford, alors rédacteur d'*Antiquity*, avait visité le site et rédigé un article intitulé « L'Affaire Glozel ». Il écrivait : « des harpons ont été trouvés, dont trois revendiqués par le Dr Morlet comme étant du bois d'un cerf mâle, de type magdalénien. Sur deux d'entre eux, des "lettres" étaient gravées. Mais ce n'était pas du tout de la corne d'un cerf mâle, mais un os, qui plus est, "jeune" et tout frais ! »

Dans une lettre traitant de Glozel, adressée à Vayson de Pradennes en 1927, l'abbé Breuil écrivait : « J'ai été frappé du caractère extrêmement suspect des harpons en os... et j'ai pressé de questions le Dr Morlet pour savoir s'ils n'avaient pu être introduits – peut-être par ses ennemis – dans des trous faits avec une canne. » (Breuil, 1927, p. 242)

Plus tôt, Breuil avait suggéré que des outils en cuivre auraient pu être utilisés pour fabriquer quelques harpons.

Il semble probable que ces deux harpons, récemment fabriqués, avaient

été introduits dans le Champ des Morts par quelqu'un d'autre qu'Émile Fradin ou le Dr Morlet. Mais il est surprenant que Morlet n'ait pas reconnu leur inauthenticité.

À présent qu'il était en possession des taux de fluor et d'azote pour les objets, Hugh examina un certain nombre de pièces ayant des niveaux de fluor très faibles. Voici ce qu'il écrivait à leur propos :

« Si celles-ci sont toutes anciennes, et il n'y a aucune raison d'en douter, alors la teneur en fluor est en effet très basse... En réfléchissant à ce qui est arrivé à Glozel, je pense qu'il y a eu une perte de fluor. Nous savons que la perméabilité est extrêmement faible et que le mouvement de l'eau est très minime. Tandis que l'azote, lui, se dégrade facilement, le niveau de fluor n'augmente pas, puisqu'il n'y a que très peu d'écoulement d'eau en contact avec l'os. Ainsi, n'importe quelle eau autour de l'os, au lieu d'être renouvelée, est essentiellement piégée ; autrement dit, la faible teneur de fluor dans l'eau s'équilibrera (atteindra un équilibre) avec celle du fluor provenant de l'os. Ou, bien entendu, il pourrait simplement y avoir si peu de fluor dans l'eau de Glozel, que celui qui se trouve dans l'os s'est lentement dissous. »

Randall White

Sam et moi reçûmes un coup de téléphone de Randall White, l'archéologue que nous avions contacté plus tôt, et nous décidâmes de nous rencontrer le mercredi 19 mars. Il semblait être quelqu'un qui pourrait nous venir en aide pour l'authentification de gravures sur l'os, puisqu'il avait travaillé à un projet sur la sculpture paléolithique. Il nous dit qu'il avait récemment passé beaucoup de temps en France à examiner des traces d'usure sur des os, faites par des outils en silex, et était très au courant de l'étude des os à l'aide de la microscopie électronique à balayage.

Nous vîmes le professeur White à 3 heures, dans son bureau à l'université de New York. C'était un homme à l'allure soignée, portant des jeans bleus, et qui s'avéra être plein de ressources et extrêmement amical. Nous lui montrâmes les photos des objets de Glozel et une copie de *Glozel. Les graveurs du silence*. Il les parcourut avec intérêt mais, comme tous les autres, il déclara qu'ils n'étaient certainement pas magdaléniens.

Le Dr White pensait qu'ils lui rappelaient l'art celtique et nous donna le titre d'un livre à lire: *L'art celtique*, par Miranda Green. Il suggéra aussi que nous consultations un livre français: *Les gestes retrouvés*, publié en France par le CNRS. Il traite des gravures magdaléniennes et comment elles ont été faites. Il apparut qu'il avait une compétence considérable dans l'évaluation au microscope de l'authenticité ou non de gravures, mais aucune avec un microscope à balayage électronique. Plus récemment, il avait travaillé sur des figurines de déesses paléolithiques venant de partout en Europe et en Russie, et était en train d'écrire un livre à paraître dans quelques années. Il faisait aussi des fouilles en Dordogne, sur un site vieux d'environ 35 000 ans.

Il n'écartait pas les trouvailles de Glozel, mais pensait qu'elles pourraient facilement s'intégrer dans une structure mésolithique atypique. Il déclara qu'il serait heureux d'être tenu informé de notre recherche, mais ne pouvait pas promettre qu'il trouverait un archéologue américain pour fouiller à Glozel.

Le Dr White encouragea Sam à poursuivre son projet de gravure des os, avec des outils en silex et en métal, dans l'espoir qu'à l'automne suivant, il serait à même de conclure quelque chose en examinant les gravures de Glozel. Il nous montra son microscope et donna à Sam un burin paléolithique à utiliser pour la gravure. Il regarda aussi un certain nombre de photos d'un animal que nous appelions le renne, et nous déclara qu'il se rapprochait plus d'un cerf. Pas sur toutes les photos, toutefois; nous lui en montrâmes d'autres dont il admit la ressemblance avec un renne.

Quant au nettoyage de l'os pour prendre une empreinte, il suggéra que nous utilisions de l'eau additionnée d'une petite quantité de détergent et une brosse en poils de chameau. Nous lui conseillâmes de visiter Glozel dès son retour en France, à la fin d'avril. Nous fûmes réconfortés par cette réunion, autant conviviale qu'utile; le Dr White, en plus d'être amical et désireux de nous aider, semblait être un être humain raisonnable et à l'esprit ouvert.

Des échantillons pour la datation au carbone 14

La tâche monumentale des analyses chimiques une fois achevée, et après avoir félicité Hugh McKerrell et l'avoir remercié pour le rapport, nous

passâmes à la question suivante, basée sur son travail : combien et quels échantillons enverrions-nous en Arizona pour y être analysés au carbone 14 ?

Jean Guillerme examina les gravures animales d'un point de vue stylistique, arrivant à une information importante. Il identifia quatre techniques utilisées : des lignes gravées, du bas-relief, du demi-relief et de la ronde-bosse. Sur certains objets, des hachures ou des points ont été utilisés pour accentuer les traits des animaux. Des signes alphabétiformes apparaissent sur quelques-unes des pièces hachurées, ainsi que sur certaines sans hachures. Jean constata que la hachure avait été utilisée dans le bas et le demi-relief et sur toutes les pièces en ronde-bosse. Des signes sont visibles sur quelques objets gravés et sur certains autres en relief, mais jamais sur ceux en ronde-bosse. Il observa que les signes avaient été disposés dans l'espace autour de l'animal, sans jamais le toucher. Ce qui est impossible à éviter si l'objet est sculpté en ronde-bosse, et ce qui explique pourquoi les signes sont absents de ces pièces. Son analyse confirma l'unité de style de la collection.

Nous tombâmes tous d'accord qu'idéalement, nous devrions tester au moins un échantillon avec un renne et des signes, un autre avec la technique des hachures qui apparaissaient sur un certain nombre de pièces, quelque chose provenant de la Tombe n° 1 et, au moins, une des deux pièces qui semblaient les plus anciennes : un pendentif avec un renne et un autre avec la tête d'un animal semblable à celle d'une chèvre, entourée de signes. Hugh ne voulait pas détruire les objets en prélevant un échantillon trop important. Et donc, le choix dépendrait en partie de la quantité de matériel disponible qu'il y aurait à prélever. Bien qu'initialement nous ayons prévu d'envoyer seulement trois échantillons en Arizona, Hugh nous persuada que nous devrions vraiment en faire parvenir probablement six ou sept. Cela demanderait pas mal d'argent. Je téléphonai alors au Dr Donahue, en Arizona, et l'informai de nos plans ; il me répondit de ne pas limiter nos choix au coût. Finalement, nous décidâmes d'en envoyer sept, malgré que nous n'ayons l'argent que pour cinq.

Le 21 avril, Hugh retourna à Glozel, passa trois jours à prélever des échantillons, et essaya de voir la collection Depéret à Lyon. Cette collection contenait des objets rassemblés par le célèbre géologue, dont beaucoup étaient gravés de signes glozéliens et de figurations animales res-

semblant à ceux de Glozel. La plupart de ces pièces avaient été ramassées dans des sites voisins. Nonobstant le fait que l'on ait dit à Jean que Hugh pourrait la voir et même prélever des échantillons pour analyse, d'une façon ou d'une autre, le projet tomba à l'eau, et Hugh n'eut pas la possibilité de voir la collection.

Pour ce qui était de son premier objectif, à savoir le rassemblement d'échantillons pour la datation au carbone 14, il ne rencontra aucune difficulté. Il nous envoya des informations sur les objets qu'il avait choisis, et dès que nous les reçûmes, nous les fîmes parvenir au Dr Donahue à l'université de l'Arizona. Voici ce qu'il choisit:

OBJETS	POIDS	% AZOTE	% FLUOR
GF310 capridé et signes	0,104 g	0,5	0,021
GF1670 renne	0,122 g	0,5	0,006
984.2.132 manche de poignard et signes	0,112 g	1,4	0,011
GF1818 renne blessé	0,74 g	1,5	0,021
GF309 troupeau de chevaux et signes	0,212 g	1,0	0,021
GF1716 rennes affrontés	0,066 g	1,2	0,037
GF427 pendentif de la Tombe I	0,050 g	1,0	0,012

Je téléphonai au Dr Donahue, l'avertissant que nous lui avions envoyé sept échantillons avec l'espoir qu'il voudrait bien tous les analyser. Il me répondit qu'il pourrait probablement le faire pour tous les sept. Lorsque je lui demandai quand nous pourrions escompter avoir les résultats, il me répondit que si nous attendions notre tour, ce serait probablement pour novembre, mais qu'il essaierait de le faire avant cette date. Je décidai de lui faire part de toutes les informations dignes d'intérêt disponibles relatives aux échantillons, espérant ainsi aiguïser sa curiosité pour qu'il se mette au travail aussi rapidement qu'il le pourrait, et je lui transmis aussi des photos de chaque objet, avec les renseignements correspondants que nous possédions, ainsi que les descriptions de chacun d'entre eux, faites par Morlet.

Apparemment, Hugh et Jean passèrent pas mal de temps à émettre des

hypothèses sur les dates les plus probables pour l'os décoré que nous étions sur le point de dater. Hugh pressentait qu'elles tourneraient probablement aux environs de 2000 ans. Jean croisait les doigts pour 3000 ans. Mais Robert Liris serait le plus heureux des hommes avec une date moyenâgeuse qui serait, certainement, la plus inattendue. L'idée d'un culte païen au XIII^e siècle, au cœur de la France, constituerait une nouvelle sensationnelle.

Jean suggéra que chacun d'entre nous écrive une date et la mette dans une enveloppe scellée, pour n'être ouverte qu'après l'annonce des résultats, et que celui qui serait le plus proche recevrait un prix. Je me rendis compte que j'espérais que les échantillons dateraient de la période mégalithique; Sam, comme tout bon scientifique, réservait son opinion.

Le manche de poignard

Émile Fradin prêta volontiers le manche d'un poignard à Hugh McKerrell, en vue d'une datation, pour qu'il puisse l'étudier, en prendre un moulage en silicone, et nous envoyer ce dernier afin d'en faire un examen microscopique (voir figures 44 et 45). C'était une pièce idéale, parce que gravée de signes et d'animaux, et présentant des fêlures qui apparaissaient dans la première photographie prise lors de sa découverte, en 1929. Si nous pouvions mettre en évidence que les gravures précédaient les fêlures, nous aurions un excellent argument à l'encontre d'une contrefaçon moderne.

Après avoir nettoyé l'os, Hugh l'étudia soigneusement. Les animaux représentés étaient plusieurs cervidés, probablement un renne, et un petit bovin. Hugh en prit des photos en couleur, par sections du manche du poignard, et en fit des tirages en grand format, qu'il nous fit parvenir. Nous étions d'accord avec lui pour dire que certains traits de la gravure du décor et d'au moins un signe devaient avoir été faits avant d'être rayés par les fêlures. Ces dernières ne montraient aucun signe de dégradation sur leur pourtour, ce qui aurait été le cas si les gravures avaient été faites après les craquelures. Tout cela était de bon augure.

Lorsque Hugh nettoya avec soin le manche du poignard, avant la prise de moulage en silicone, il découvrit un morceau de papier à l'intérieur avec les signatures d'Émile Fradin, Robert Liris et un nommé Louis Giron,

ainsi que la date de 1990. Il demanda à Jean de chercher ce que ce document énigmatique signifiait.

Jean interrogea Robert qui lui répondit qu'en 1989, le British Museum avait écrit pour demander la permission d'emprunter quelques objets de Glozel afin de les présenter dans une nouvelle exposition. Bien qu'Émile Fradin fût d'accord, il n'avait pas confiance dans les Anglais et pressentait que, peut-être, cette magnifique pièce ne lui serait pas retournée. Il suggéra que lui-même, Robert Liris et Louis Giron, l'ancien président des Amis de Glozel, devraient apposer leurs noms et signatures sur un morceau de papier et cacher ce dernier dans le manche du poignard, ainsi ils seraient absolument certains que ce serait bien l'original qui serait restitué. Parce qu'Émile Fradin et Louis Giron ne parlaient pas bien l'anglais, ils ne réalisèrent pas que cette exposition du British Museum avait pour thème les fraudes célèbres en archéologie. En effet, les objets de Glozel devaient être exhibés comme exemples de contrefaçon.

Le tour ironique que prit l'histoire, c'est que le manche de poignard se trouvait à présent en Arizona pour y être daté, et que nous étions convaincus qu'il se révélerait authentiquement ancien. Les mesures d'azote, déjà réalisées sur l'objet, mettaient clairement en évidence son antiquité, et le fait que les craquelures soient apparues après les gravures, renforçait encore son authenticité. Hugh avait aussi analysé des morceaux d'argile provenant de l'intérieur du manche et découvert qu'ils contenaient un haut pourcentage de phosphate, un composant des os qui peut affecter la composition de l'argile. C'était la preuve que l'os avait été enterré dans l'argile de Glozel pendant une longue période.

Chapitre VI

La dernière ligne droite

Renne ou cerf rouge ?

Suite au commentaire de Randall White, à savoir que, pour lui, la plupart des cervidés sur les gravures de Glazel ressemblaient à des cerfs rouges, Sam fit des recherches sur la question « renne ou cerf rouge ? ». Il découvrit que, bien qu'une gravure dite du « renne marchant » avait été clairement identifiée comme un renne typique par le professeur Auguste Brinkmann, directeur du Musée zoologique de Bergen, l'abbé Breuil, lui, l'avait appelé un cervidé générique, et aucunement un renne. Apparemment, le désaccord sur l'identification des images des cervidés dans l'art paléolithique a persisté pendant longtemps. Sam trouva le passage suivant dans *Images de l'âge glaciaire* :

« Mises à part quelques descriptions du cerf géant (Mégaceros) et des revendications sporadiques en faveur de l'élan et du daim, toutes les représentations paléolithiques sont celles d'un cerf rouge ou d'un renne. De temps en temps, il est difficile de différencier les deux types de cervidés ; sur le célèbre bâton de Lortet, avec sa scène de cerfs et de poissons gravés à l'entour, quelques spécialistes y voient des cerfs mâles et d'autres des rennes. De même, l'ensemble des quatre-vingt-onze cerfs présents sur les parois de Lascaux, sauf un, ont été présumés être des cerfs

rouges [...] mais un certain nombre d'experts en caribous y voient plutôt des rennes. » (Bahn, 1988)

Hugh McKerrell suspectait aussi que les gravures de Glozel, identifiées comme celles de rennes, étaient en réalité celles de cerfs rouges, ce qui correspondait mieux aux datations par thermoluminescence, qui avoisinaient la période gallo-romaine. Bien que des zones isolées où vivaient des rennes puissent avoir subsisté dans le Massif central à la fin de la période glaciaire, lorsque la plupart d'entre eux remontaient vers le nord, une référence suggérait, comme dernière date possible pour l'espèce vivant dans le centre de la France, 6000 avant notre ère. À noter que Laure Fontana, la spécialiste française du renne, situe sa disparition de France vers 12 300 BP (Fontana, 2012).

Je n'en étais pas sûre mais Sam, au contraire, était certain que de nombreux cervidés étaient en réalité des rennes. Ayant passé un été à travailler pour le Service géologique des États-Unis dans la région du versant nord de l'Alaska, dans la chaîne de Brooks, il avait vu des caribous (rennes) de très près, souvent par milliers. Nous commençâmes donc à rechercher des images de rennes et de cerfs rouges dans les bibliothèques et sur Internet. Nous remarquâmes que les rennes avaient un poitrail sailant et duveteux, et des bois tournés vers l'avant et retombant sur le museau; le cerf rouge, quant à lui, ne possède aucune de ces caractéristiques. Après avoir regardé une émission de télévision consacrée aux bois des cervidés, nous nous replongeâmes dans nos images et nos notes.

Sam identifia des critères qui, pensions-nous, nous aideraient à distinguer le renne du cerf rouge vu de profil (pratiquement tout l'art de l'Âge de la pierre représente des animaux de profil). Ce ne sont pas des traits anatomiques subtils, que seul un zoologue serait à même de discerner, mais des caractéristiques évidentes, facilement identifiables dans la plupart des évocations animalières. Ils sont basés sur la forme des bois pour les deux espèces et la présence d'un fanon, ou crinière de gorge, chez les rennes (figure 36).

Sam envoya à Hugh une image comparant des ramures de cerfs rouges à celles de rennes et lui demanda de noter les différences suivantes :

- l'angle des bois avec la tête: ceux des rennes tombent vers l'avant, ceux des cerfs rouges s'élèvent et partent vers l'arrière;
- les andouillers les plus bas et les plus près du front: ce sont de simples

pointes se courbant vers le haut chez les cerfs rouges, tandis que ceux des rennes peuvent être très aplatis en palette et compliqués, pointant vers l'avant et non pas vers le haut ;

– ce qui se développe entre la partie inférieure des bois des cerfs rouges et ses plus hautes ramifications : un certain nombre d'andouillers recourbés, tous ayant un angle ascendant, partent de la base ; seuls les rennes possèdent une longue section de bois sans andouillers, bien que cela ne soit pas une règle générale pour tous les rennes.

Bien évidemment, les zoologues aligneraient beaucoup d'autres critères, mais ces quelques-uns semblaient assez utiles pour les distinguer, lorsqu'un ou plusieurs d'entre eux sont clairement présents. Après avoir considéré toutes ces particularités qui s'appliquaient à toutes les images de rennes ou de cerfs rouges que nous possédions, nous examinâmes les gravures des cervidés de Glozel : toutes semblaient avoir les caractéristiques des rennes et non pas celles des cerfs rouges.

Nous savions que ces comparaisons n'étaient en aucun cas définitives, mais nous pensions qu'elles constituaient une approche objective par laquelle nous pouvions classer les différents cervidés. Nous étions certains que ces critères pouvaient être appréciablement affinés, avec l'aide de zoologues qualifiés. Gardant ceci en mémoire, nous contactâmes le Musée zoologique de Bergen, en Norvège, et demandâmes de l'aide afin d'identifier les rennes. Lorsque nous reçûmes une réponse encourageante, nous y expédiâmes, par la poste, les photos de gravures de neuf cervidés, en incluant les deux ayant été datées en Arizona. Le 31 juillet, une réponse d'Ingvar Byrkjedal, conservateur de la section des vertébrés du musée, nous parvint. Il nous avisait qu'il venait juste de revenir de vacances et qu'il avait trouvé notre message. Il pensait que les images ressemblaient à des rennes, toutefois, il était occupé jusqu'au 11 juillet. Il nous écrirait en détail après cette date.

Nous avons été ravis. C'était la première preuve positive que le site était plus ancien que prévu. Immédiatement, je lui écrivis pour le remercier et lui envoyai deux photos du manche de poignard que Hugh avait examiné. Nous savions déjà que l'objet était ancien à cause des mesures d'azote, et que les gravures avaient été faites avant que les craquelures n'apparaissent sur le manche, peut-être quelques centaines d'années plus tard. Si les cervidés figurant sur cet objet pouvaient être définitivement identifiés comme étant des rennes, ce serait une preuve importante que

les gravures de Glozel comportant quelques signes étaient âgées d'au moins 8000 ans. Quant à en être vraiment certain, il fallait attendre les résultats de la datation au carbone 14.

Le 28 août, nous eûmes des nouvelles d'Ingvar Byrkjedal ; cette fois-ci, il entraînait dans le détail des images que nous lui avions envoyées, et expliquait pourquoi il pensait que c'étaient des rennes (voir ses commentaires sur le renne dans le chapitre XIX). Il finissait sa lettre en disant :

« À titre d'exemple d'art animalier, certaines de ces gravures sont très intéressantes. L'artiste, ou les artistes, connaissai(en)t assurément bien les animaux. La figure D restitue merveilleusement bien les caractéristiques d'un renne au galop ; c'est exactement ce à quoi ils ressemblent ! Et l'allure peu détaillée de l'image renforce l'impression d'un "instantané" d'un animal en pleine course. La figure G est aussi très convaincante : pour la dépeindre aussi précisément, l'artiste doit avoir observé une scène telle que celle-là et, de plus, il a pris le temps et fait l'effort de traquer un renne femelle et son faon, afin de les observer au repos, comme ils apparaissent sur cette gravure. Un très bel exemple d'art animalier, qui ne montre pas simplement l'espèce comme une proie. » (Figure 37)

Nous lui étions extrêmement reconnaissants d'avoir consacré du temps à examiner nos images et, pour la première fois, nous espérions que nous pourrions obtenir une datation ancienne par le carbone 14, voire même du Néolithique.

Hugh ne croyait pas que les gravures des cervidés, même si c'étaient des rennes, dataient de la fin du Paléolithique. Il pensait qu'elles dataient plutôt de la même période que les céramiques, en d'autres termes : entre 300 ans avant et 200 ans après J.-C. Pour étayer son point de vue, il avait trouvé une déclaration faite par Jules César, décrivant des rennes dans la forêt hercynienne que Hugh avait localisée comme frontalière avec la Germanie, seulement à quelques centaines de kilomètres de Glozel. César écrivait :

« La forêt hercynienne, mentionnée ci-dessus, est si vaste qu'il faudrait à un homme voyageant avec peu de bagages, neuf jours pour la traverser ; les Germains sont incapables de décrire sa largeur d'une autre façon, car ils n'ont aucune mesure de distance. La forêt commence sur les fron-

tières des Helvétiques, des Némètes et des Rauriques, et court le long du Danube jusqu'au pays des Daces et des Anartes. À cet endroit, elle s'éloigne du fleuve vers le nord-est et s'étend sur une telle longueur, qu'elle touche les territoires de nombreux peuples. Personne, en Germanie occidentale, ne revendiquerait avoir jamais atteint la frontière orientale de la forêt, même après un voyage de soixante jours, ou bien avoir découvert où elle finit.

On sait qu'il y a dans la forêt de nombreuses sortes d'animaux sauvages, jamais vus ailleurs ; quelques-uns d'entre eux valent la peine d'être mentionnés, parce qu'ils sont très différents de ceux trouvés dans d'autres parties du monde.

On y trouve un bœuf ressemblant à un cerf ; au milieu de son front, entre les oreilles, est fichée une corne unique et plus droite, qui dépasse et s'élève plus haut que celles des animaux que nous connaissons, et dont le sommet s'étale comme la main d'un homme ou les branches d'un arbre. Le mâle et la femelle sont semblables, avec des cornes de la même forme et de la même taille. [Cette description correspond parfaitement au renne - NDA]

Il y a aussi des créatures appelées élaus. Ceux-ci ressemblent à des chèvres par leur forme et leur peau tachetée, mais sont légèrement plus grands qu'elles, et ont seulement des cornes courtes et épaisses. Leurs pattes n'ont aucune articulation, et ils ne se couchent pas pour se reposer ; s'ils tombent par accident, ils sont dans l'incapacité de se relever. Quand ils veulent dormir, ils utilisent les arbres, ils s'appuient contre ceux-ci, et de cette façon, juste en se penchant, ils trouvent un peu de repos. Lorsque les chasseurs remarquent leurs traces et, ainsi, découvrent leurs retraites habituelles, ils sapent les racines de tous les arbres dans ce secteur ou coupent les troncs presque complètement, de sorte qu'ils aient l'air d'encre tenir fermement. Quand les créatures s'appuient contre eux comme elles en ont l'habitude, les troncs affaiblis cèdent sous leur poids, les arbres tombent et les élaus avec eux. » (Wiseman, 1980, p. 126)

Pour Sam et moi, cette description nous semblait peu crédible ; plutôt un récit folklorique qu'une observation sur le vif. Mais Hugh persévéra quant à sa fiabilité, jusqu'à ce qu'il reçoive d'Adrian Lister, expert respecté dans l'archéologie du renne, le mot de la fin sur la survie des rennes. Lister disait qu'il n'y avait aucun reste de renne connu, au sud de

la Scandinavie, après 9000 ans BP. L'acceptation de cette date signifiait que, pour être authentiques, nos os devraient être âgés de 9000 ans.

L'analyse de l'écriture de Glozel

Une des premières tentatives d'interprétation de l'écriture de Glozel avait été faite en 1926 par Camille Jullian, l'académicien français renommé qui avait publié plusieurs ouvrages sur la Gaule. Tous ces objets étaient romains, disait-il, et Glozel n'était que l'autre d'une sorcière, un repaire probablement, lié à un quelconque sanctuaire rural ; quant aux tablettes, elles portaient des incantations rédigées en mauvais latin (Fradin, 1990, p. 63). Le 3 septembre 1926, Camille Jullian lut, à l'Académie des inscriptions et belles-lettres, une communication qui était censée résoudre, une fois pour toutes, le mystère de Glozel. Je cite un extrait tiré du livre d'Émile Fradin *Glozel et ma vie* (page 64) :

« Les figurines où l'on a cru voir des idoles, déclarait-il, sont des poupées d'envoûtement, qui font, comme chacun sait, partie du bric-à-brac des sorciers. Quant aux briques à inscriptions, il faut y voir de ces *laminæ litteratae* dont parle Apulée, les tablettes où l'on inscrivait les formules magiques d'incantation, d'envoûtement, de recettes. Sur les briques de Glozel, ces formules se réfèrent surtout à la chasse, à la pêche, à la vie rurale, à l'amour. Elles sont gravées soit en cursives latines, soit par lettres liées. Je ne parle que des briques authentiques. De toute manière, il faut exclure absolument l'époque néolithique ou préhistorique. »

[...] selon notre historien, une des tablettes [...] était un conseil de la sorcière à l'un de ses clients : *“Si tu veux t'aider à aimer, fais ainsi : à la nouvelle lune, autour des calendes d'avril, va te baigner au Sichon.”*

[...] le ruisseau qui baigne le prétendu antre n'est pas le Sichon, mais le Vareille. Le Sichon, lui, coule à plusieurs kilomètres de là. Bien sûr, Camille Jullian n'était pas obligé de le savoir : il n'a jamais mis les pieds à Glozel. Il traduisait à partir de photographies. Et puis, il faisait bien ce qu'il voulait, cet homme, tellement, même, qu'il n'hésitait pas à traduire le même signe par plusieurs lettres différentes selon ce qu'il voulait faire dire à telle tablette. Et tellement aussi (mais c'était sans doute pure dis-

traction de savant...) qu'il lui est arrivé de prendre pour des signes et de traduire comme tels de simples cassures de la tablette. »

Les gens ont bien ri de la traduction de Jullian, mais cela n'a fait qu'ajouter à la controverse à l'encontre du site.

Récemment, plusieurs spécialistes ont à nouveau attaqué le problème de l'alphabet de Glozel. Je mentionnai à Hugh les efforts de traduction de l'épigraphiste Donal Buchanan que j'avais rencontré l'année précédente, lors du voyage de NEARA, et lui avais envoyé une copie du travail de Don. L'article avait été écrit dans les années 80 et suggérait que Glozel était un bazar punique datant d'une période comprise entre 500 avant J.-C. et l'an zéro, et dans lequel de nombreux charmes de fertilité, d'animaux et d'objets utiles étaient vendus. Don croyait que la langue était sémitique et l'écriture ibérique, et avait traduit quelques inscriptions gravées. On pouvait lire sur la gravure d'un anneau en pierre: « Pour rendre la lance d'amour plus dure ». Lorsque l'archéologue anglais Glyn Daniel lut l'article de Don, il qualifia l'auteur d'archéologue pornographe, une appellation qui, vraiment, piquait au vif. Sur une aiguille en os, Don traduisit le mot gravé par: « pointu ». Sur un petit anneau en os qui, pensait-il, avait dû être attaché à un animal, des lettres formaient: « Le numéro 395 – pour être sacrifié. » De nouveau, l'absence de restes de monnaies, de poteries contemporaines et de métal parmi les objets, rendait cette interprétation particulière peu probable.

Madame Calvier m'envoya un livre broché sur l'écriture de Glozel, écrit en 1966 par un nommé Odinn-Hermodur de Warengien, et je transmis quelques-unes des pages à Don Buchanan à la Société épigraphique, afin d'avoir son avis. Je ne me faisais cependant pas trop d'illusions quant à la traduction. Au début, l'auteur mentionnait la transgression Nandrienne, que Sam m'expliqua comme étant la montée du niveau de la mer à la fin du Paléolithique. de Warengien déclarait que celle-ci était le résultat de l'inversion des pôles en raison de l'explosion de Phaéton. Cet événement supposé n'est mentionné dans aucune recherche scientifique en histoire ancienne.

Une autre traduction de l'écriture de Glozel a été proposée par un Suisse, le Dr Hans Hitz. Dans son livre intitulé *Les Inscriptions de Glozel*, il interprétait une demi-douzaine de tablettes du site comme des textes qui semblaient être des dédicaces funéraires. Ils s'inscrivaient bien parmi

d'autres inscriptions funéraires celtiques, dans la période qu'il pensait être de la fin de l'Âge du fer, aux environs de l'époque du Christ. Dans ses conclusions, Hitz déclare: « Mon propre déchiffrement montre que l'écriture de Glozel – le glozélique – comporte, très probablement, de 22 à 26 signes alphabétiques et un certain nombre de symboles spéciaux. La majorité de ces lettres peuvent être trouvées dans les alphabets grec, étrusque et lépontique/gaulois cisalpin. »

Nous étions impressionnés par son livre, mais réalisons que nous n'étions pas vraiment qualifiés pour en juger. J'envoyai donc une copie à Don Buchanan, dans l'espoir qu'il pourrait avoir un avis. Comme Jean Guillemmie le soulignait, de nombreuses personnes avaient essayé de traduire l'écriture de Glozel. Chaque traduction signifie quelque chose pour le traducteur, mais toutes sont différentes.

Par exemple, de Warengnien interprète l'inscription sur une des pièces comme suit: « Ils ont tous été tués et sont morts dans une doline, Ingodd recommande le Dieu au bois. » Don Buchanan traduit la même inscription par: « Ceci est le gardien contre le mauvais sort. Sa puissance a fait ses preuves dans l'arrêt des contusions et des gonflements. »

Les premiers chercheurs avaient noté la ressemblance entre les signes de Glozel et ceux de sites en Espagne et au Portugal, spécialement, les tessons de poterie d'Alvão. Nous lançâmes une recherche complète interbibliothèques, afin d'obtenir la publication originale sur le matériel d'Alvão. Hugh contacta le professeur James Anderson, expert en écritures ibériques de l'Espagne et du Portugal, et lui demanda son avis sur l'écriture de Glozel. Anderson nous répondit qu'il ne croyait pas que l'écriture était ibérique, mais très probablement celtique et provenait d'un secteur pas trop éloigné du site.

Après cela, Hugh reçut une réponse encourageante suite à une demande qu'il avait envoyée précédemment au professeur Meid, un épigraphiste suisse. Meid disait qu'avant de répondre, il avait consulté ses collègues, les professeurs Untermann et Ellis Evans, et qu'il concluait que l'écriture de Glozel était un alphabet tiré d'un type grec archaïque. Il notait des ressemblances avec des écritures étrusques du nord, qui étaient alphabétiques, et avec des écritures ibériques, qui étaient en partie syllabiques et alphabétiques. Puisque les écritures basées sur le grec étaient utilisées avant l'introduction de l'écriture romaine, il suggérait une date de quelques siècles avant J.-C. pour celle de Glozel. Il ajouta que, si ces ins-

criptions étaient authentiques, elles méritaient certainement une étude sérieuse.

La fabrication du verre à Glozel

Pour tenter de comprendre ce qui s'était passé à Glozel au XIII^e siècle, nous commençâmes à accumuler des informations sur les premières fabrications du verre, afin d'expliquer la vitrification d'un certain nombre de morceaux de céramique. Je téléphonai au musée du verre de Corning, dans l'État de New York, et l'on me mit en contact avec le conservateur de la section Verre européen, le Dr Jutta-Annette Page. Je lui envoyai l'analyse du verre de Glozel, faite par Croze, ainsi que le rapport sur la fosse. Mais elle estima qu'il n'y avait pas assez d'informations pour qu'elle puisse en tirer des conclusions.

Ceci interpella Hugh McKerrell, qui suggéra que nous fassions analyser des échantillons du verre de Glozel par Ron Hancock, à Toronto. Bien entendu, nous étions d'accord. Jean Guillerme rassembla des échantillons pour lui, et le 30 juillet, Hugh en envoya treize à Ron Hancock. Ils comprenaient du sable et des graviers de rivière du Varcille, des cendres de hêtre et de fougère, plus six échantillons de verre provenant de poterie vitrifiée, et une pierre. Dans la foulée, il trouva que les cendres provenant d'un certain type de fougère de Glozel, étaient de couleur bleue, une des raisons peut-être pour lesquelles le site était utilisé pour la fabrication du verre.

Hugh trouva plusieurs rapports sur la composition chimique du verre à travers les âges, dans le *Journal of the Society for Glass Technology*. Il était clair que la période médiévale en Europe était le seul moment où la cendre de plantes locales avait été utilisée pour fabriquer du verre. Cela produisait une forte teneur en potassium, une des caractéristiques du verre de Glozel selon Croze. Hugh s'attendait à ce que les nouvelles analyses montrent le même pourcentage élevé de potassium.

Jean fouilla dans les archives pour trouver des informations sur le creuset en grès trouvé par Morlet, un des objets qui ont malheureusement disparu. Il en trouva assez pour estimer que son fond devait être de vingt-cinq à trente centimètres de diamètre, suffisamment grand pour un creuset servant à la fabrication du verre, et qui possédait une lèvre intérieure, tout comme les pots moyenâgeux en verre.

Les résultats de toutes ces analyses démontraient que plusieurs sortes de verre étaient présentes à Glozel. Tous ces échantillons étaient typiques du verre produit pendant la période médiévale. Cependant, seulement deux d'entre eux pouvaient avoir été faits à Glozel. Ceux-là avaient un taux élevé de potassium, vraisemblablement en raison de l'utilisation de plantes locales comme fondant. Les autres devaient avoir été apportés sur le site, peut-être pour être utilisés comme groisil, déchet du verre que l'on réintroduit dans le mélange vitrifiable.

L'intensité magnétique

L'étude de l'intensité magnétique dans les céramiques peut être aussi utilisée comme outil de datation. La méthode est basée sur le fait que l'intensité magnétique varie avec le temps et aussi l'endroit, qu'elle peut être mesurée et rapprochée d'un site et d'une période historique en particulier.

Hugh McKerrell avait envoyé à John Shaw, de l'université de Liverpool, un fragment de tablette vitrifiée, celle collée sur une idole phallique, pour une analyse magnétique. Il espérait être capable de démontrer qu'elle avait été vitrifiée au Moyen Âge, puis recuite. Hugh avait une grande confiance en Shaw, qui avait travaillé avec cette méthode dans les années soixante-dix sur des tablettes de Glozel, et qui semblait être intéressé à refaire l'expérience.

Les résultats furent exactement comme il l'avait espéré. La tablette avait subi une première cuisson, extrêmement élevée, bien au-dessus de 700 °C, ce qui avait causé la vitrification et aurait effacé toutes les traces de cuisson précédente. Cette cuisson était vraisemblablement en rapport avec les activités des verriers moyenâgeux. Une seconde chauffe, à une température beaucoup plus basse, seulement 400 °C, avait également été détectée sur la tablette et correspondait aux écobuages du champ faits par les Fradin dans les années vingt.

Nous consentîmes à envoyer des échantillons de céramique à Shaw, et je suggérai que les deux tablettes trouvées dans les fosses, et qui n'avaient jamais été datées, soient parmi les premières à être étudiées. Quelques mois plus tard, Shaw informa Hugh que celles-ci semblaient avoir été chauffées deux fois, bien qu'il n'y ait pas assez de matière pour donner

une date pour l'une ou l'autre cuisson. Hugh formula l'hypothèse que la première cuisson remontait probablement aux environs de 100 avant J.-C., comme les tablettes restantes, et que la deuxième pourrait avoir eu lieu pendant la période médiévale, à l'époque de la construction des tombes, comme il le pensait.

Un expert examine le manche de poignard

Le 19 septembre, Hugh McKerrell eut une entrevue avec Jill Cook, expert au British Museum et mondialement connue pour son travail sur les os gravés. À ce stade, Hugh avait passé tant d'heures à scruter le manche du poignard et avait découvert tant de choses qui suggéraient son authenticité, que nous espérions tous beaucoup de cette réunion. La dernière observation de Hugh constatait que les traits gravés des figurations et des signes étaient remplis d'argile qui adhérait fortement à l'os, mais que les fendillements en étaient dépourvus. Cela semblait être la preuve concluante qu'ils s'étaient produits après la gravure.

Cependant, un samedi matin, notre messagerie électronique réceptionna une longue note de Hugh nous expliquant comment mademoiselle Cook avait émis des doutes sur l'authenticité du manche. Elle n'avait pas du tout aimé son apparence et avait suggéré que les lignes gravées avaient été faites par Émile Fradin avec un outil en acier. Les animaux lui rappelaient des gravures du XIX^e siècle dépeignant l'art paléolithique, et elle pensait qu'Émile pouvait les avoir vues dans des bandes dessinées ou d'autres livres auxquels il avait eu accès. L'adhésivité de l'argile et le manque d'égratignures sur l'os l'avaient aussi dérangée.

Pour ce qui était de l'expérience, Hugh restait philosophe. Il écrivait :

« Je dois avouer que rien de ce que j'ai pu dire n'a vraiment fait de différence. Ou bien elle a haussé les épaules ou bien elle a déclaré qu'il se pouvait que cela soit arrivé, juste comme elle le décrivait. Aussi, je n'ai pas passé beaucoup de temps à défendre ma position. Je voulais simplement entendre ce qu'elle avait à dire. Je suis convaincu que nous avons là un témoignage très clair de ce que le British Museum et, sans doute, n'importe quel archéologue bien informé, pourrait dire. C'était une démarche très utile. Et je suis absolument certain qu'il serait tout à fait

impossible de changer de telles attitudes... Aussi, je ne pense pas que nous devions être trop étonnés ou préoccupés par ce genre de comportement. D'accord, si la datation au carbone 14 du manche est moyen-âgeuse, alors nous avons en effet un problème ; mais jusque-là, je m'en tiendrai certainement à mes études techniques qui, je le pense, sont avérées et d'une plus grande importance que n'importe quelle impression personnelle. Je ne réfuterai même pas chaque point en avançant un contre-argument. Je suis sûr que vous en êtes aussi capables que moi. Comment peut-on supposer qu'Émile a tout fabriqué et enterré, cela dépasse mon imagination. Et il n'était seulement question que de l'os ! Essentiellement, il n'y avait rien dans ce que mademoiselle Cook disait qui pouvait me faire réagir et prendre des notes. Ses commentaires comportaient une quantité de choses que j'estime erronées. Comment quelqu'un pouvait-il chasser de l'argile dans toutes les gravures et pas dans les fêlures, je ne le comprends vraiment pas. Pas plus que le fait que la terre glaise adhère fortement à l'os. Cela pouvait avoir été fait dans les temps anciens comme dans les plus modernes. Ainsi, se résume son opinion : il n'y avait aucun nouveau fait précis. »

C'était décourageant. D'autre part, il était bon de savoir ce que l'opposition dirait. Nous réalisaîmes que nous serions confrontés à cette attitude, lorsque nous essaierions de publier sur Glozel. Nos faits devraient être convaincants et irréfutables si nous voulions changer l'opinion commune qui prévalait à propos du site. C'était un défi qui renforçait notre détermination d'aller de l'avant dans notre projet.

La réunion d'octobre

À ce moment-là, nous avons choisi la date du 25 octobre 1997 pour notre prochaine rencontre à Vichy, afin de continuer notre travail sur le site. Nous savions que nous aurions besoin d'agrandissements photographiques des traits de gravure et des craquelures sur les pièces devant être analysées par le carbone 14. Mais les détails de ces traits sur les objets en os étaient souvent dégradés, et nous décidâmes de faire aussi des moulages en silicone de certaines gravures sur galet pour une analyse et, si possible, un examen au microscope électronique à balayage. Avec ces

images très agrandies, nous serions peut-être capables de montrer qu'un outil en silex avait été utilisé pour graver ces objets.

Mon époux Sam et Hugh McKerrell voulaient prélever des échantillons de pollen; Sam entra donc en contact avec Dorothy Peteet, une scientifique à Lamont-Doherty, qui avait consenti à ce travail d'analyse. Jean Guillerminie avait localisé les sites où les archéologues français avaient déjà prélevé des spécimens de pollen dans les années 1980, et avaient fourni des renseignements montrant que les céréales (blé, orge, seigle et avoine) avaient toutes été cultivées à Glozel ou dans les environs dans les années 20 et 30. Il trouva un document officiel dans lequel le grand-père d'Émile Fradin déclarait que le champ, à l'ouest du site, avait été labouré à une profondeur de vingt centimètres, afin de le nettoyer pour en faire un pâturage. Toutes ces informations seraient utiles dans le décodage de l'image, plutôt embrouillée, que les prélèvements français d'échantillons de pollen avaient créée.

La datation au carbone 14

J'avais appelé le Dr Donahue, au Laboratoire de spectrométrie de masse par accélérateur, en Arizona, avant notre départ pour le cap Cod, en juillet, d'une part pour lui donner l'adresse où nous serions pendant deux semaines et, bien sûr, parce que nous voulions savoir comment les choses se déroulaient. Il m'annonça malheureusement qu'un des échantillons, l'os gravé de la Tombe I, ne fournirait pas assez de collagène pour être examiné. Mais il pensait qu'il pourrait avoir les résultats des autres vers le milieu d'août.

Nous sommes repartis pendant une semaine en août, cela me fournissant une excuse pour l'appeler à nouveau. Cette fois, je parlai à son assistante, Rosemary Maddock, qui me fit part des difficultés qu'ils avaient rencontrées en testant l'os, et que les résultats ne seraient pas prêts avant quelque temps. Je lui expliquai que nous en avions besoin avant notre réunion à Vichy, vers la fin octobre, et elle me répondit qu'ils essaieraient de terminer pour la fin du mois de septembre.

Hugh écrivit au Dr Donahue, lui demandant de nous faire savoir s'il avait besoin de plus de matériel pour tester, et lui répéta que nous avions besoin de la datation du manche de poignard aussitôt que possible, à

cause de son rendez-vous avec Jill Cook. En réponse, une lettre arriva, mi-septembre, disant que nous pourrions avoir le résultat dans une semaine. L'attente était interminable. Tant de choses dépendaient de cette date.

Les experts de même que les artistes qui avaient émis des commentaires sur les gravures du renne, dans les années 1920, et Ingvar Byrkjedal que nous avons consulté, avaient cru que seuls des chasseurs ayant eu des rennes sous les yeux pouvaient les avoir gravés sur les os et les pierres de Glozel. Il semblait, en outre, de moins en moins probable que des Celtes ou des hommes vivant au Moyen Âge, avaient créé les objets d'art de Glozel, dépeignant des rennes. Par conséquent, une datation postérieure à 9000 ans BP, époque où les rennes avaient été vus pour la dernière fois dans la région, insinuait fortement que la gravure du renne avait été effectuée dans les années 1920. Bien que nous nous soyons engagés à dire la vérité, quelle qu'elle fût, une vérité concluant qu'il y avait eu contrefaçon à Glozel était une perspective bien peu opportune. Notre travail, pendant ces trois dernières années pour authentifier Glozel, serait alors infirmé. Le jeudi 2 octobre, Hugh et moi recevions un courriel du Dr Donahue nous disant qu'un seul de nos six échantillons restants avait assez de collagène pour être daté. C'était un petit os gravé d'un groupe de chevaux. Les lignes étaient estompées et l'image plutôt grossière. Hugh avait cru que cet os pouvait être un des plus anciens, parce qu'une partie de la gravure était usée. Mais Donahue nous annonça que la datation au radiocarbone était d'environ 950 ± 85 ans BP, soit quelque part entre 967 et 1127 de notre ère. C'était une immense déception.

Nous n'avions pas réalisé avant l'annonce de cette date, combien nous étions certains qu'elle serait, au moins, d'époque néolithique. Dans un sens, nous devions revoir nos idées sur ce qui avait pu se passer à Glozel.

Chapitre VII

On recommence

Doutes et confusion

À l'annonce de la date du XI^e siècle, ma première réaction fut de la perplexité. Je ne pouvais pas concevoir que des gens du Moyen Âge aient pu fabriquer des objets qui ressemblaient à ceux de la fin du Paléolithique ; de plus, il apparaissait qu'ils leur auraient été inutiles en tant qu'outils de travail. Seule une puissante motivation, peut-être d'ordre religieux, aurait pu inciter cette population menant une rude existence, à consacrer beaucoup de temps et d'énergie à des objets dépourvus de sens pratique.

Il y avait aussi un autre problème. Personne au XI^e siècle ne connaissait quoi que ce soit de la préhistoire française. Au Moyen Âge, quels modèles auraient-ils pu utiliser pour la taille d'aiguilles, de harpons en os et de gravure de rennes ? L'idée était totalement plus qu'improbable.

Je venais juste d'achever des recherches sur des preuves que des découvertes d'objets avaient été faites in situ, dans plusieurs livres que je possédais. Dans *Glozel et ma vie* (Fradin, 1990), Émile Fradin témoigne de la trouvaille d'une aiguille en os pendant la première semaine de fouilles. Il répertorie aussi les pierres gravées de signes étranges et d'animaux parmi les premières pièces exhumées, avant que Morlet n'apparaisse sur la scène.

Lorsque Salomon Reinach et Émile Espérandieu avaient creusé avec Morlet en 1926, ils avaient trouvé des céramiques, des silex et des galets ;

Breuil, lui, avait déterré des céramiques, et Jean Labadie, en 1927, une lime en os. Émile ne mentionne aucun os gravé dans la liste des objets conservés dans le musée, trois ans après le début des fouilles sur le site. Cependant, il fait état des harpons, des aiguilles et des hameçons.

Un petit os, gravé grossièrement d'une tête de cerf, avait été trouvé dans la tombe découverte le 21 juin 1927. C'était la première gravure animale sur un os, trouvée sur le site.

En novembre 1927, la Commission internationale découvrait, à quatre-vingt-dix centimètres de profondeur, un galet avec une image de renne et six signes (page 118 du *Petit historique de l'affaire de Glozel*). Tout le monde considérait que les conditions dans lesquelles s'était faite la découverte étaient irréprochables, sauf apparemment la Commission.

En avril 1928, le Comité d'études trouva un galet gravé d'un renne au galop et de trois signes (page 198 du *Petit historique de l'affaire de Glozel*), dans un sol vierge de tout remaniement et dans un secteur choisi à la dernière minute. Plus tard, Depéret déterra, in situ, un pendentif en os orné de caractères et des bandes parallèles, dépourvu de représentation animale. Un pendentif en os gravé d'un caprin et de signes fut mis au jour, quoique techniquement pas in situ, enfoncé dans une motte d'argile, parmi les débris d'une tranchée faite par des ouvriers embauchés pour creuser le troisième jour.

Dans *Glozel, trente ans après*, Léon Cote publie un autre rapport sur des fouilles, écrit par M. Desforges, un homme qui avait fouillé pendant trente ans et était un des membres fondateurs de la Société préhistorique française. À un mètre de profondeur, il était tombé sur des racines mortes, sauf une, entortillée autour d'un galet gravé d'une tête de renne, dans un sol compact et non remanié. Lorsque le galet en fut extrait, on put clairement voir sa forme imprimée dans la terre. Je trouvai ce rapport le plus convaincant de tous. Une heure plus tard, Desforges trouvait un petit galet plat avec plusieurs signes alphabétiques.

Il semblait y avoir abondance de preuves que les gravures animales sur les galets étaient authentiques. Elles se manifestent depuis le commencement des fouilles et les deux dernières mentionnées ci-dessus avaient été trouvées par des experts convaincus que ces pièces reposaient in situ. Ils cadrent avec les armes en silex et d'autres objets exhumés, et semblent être vraiment anciens.

En revanche, les archives ne fournissent aucune information sur la

découverte des os gravés, datant maintenant de la période médiévale. Je compris qu'il y avait là une possibilité pour qu'ils aient été enterrés sur le site en 1927 ou 1928. Bien que je crusse que Morlet fût un homme honnête, il était difficile d'imaginer ces sculptures apparaissant sans qu'il le sache.

Morlet était un homme fier et passionné, qui avait été soumis au traitement outrageux de l'establishment archéologique français. En décembre 1927, la Commission internationale avait publié un rapport prétendant que presque tous les objets trouvés étaient des contrefaçons récentes. En février 1928, Émile Fradin et sa famille avaient été les victimes d'un raid brutal de la police, instigué par la Société préhistorique française. Se pourrait-il que Morlet ait alors décidé de produire la meilleure preuve qui soit, concernant l'association du renne et de l'écriture à Glozel? Toujours est-il que, le 5 octobre, j'écrivais tout ceci dans un message à Hugh McKerrell et à Jean Guillermie, en soulignant que nous avions besoin de trouver des preuves pour ou contre cette éventualité, qui serait certainement épinglée par quiconque aurait entendu parler de la date moyenâgeuse attribuée aux animaux gravés.

Hugh considéra sérieusement mes soupçons envers Morlet et releva quelques contradictions qu'il avait remarquées, comme le fait que 60 % des os humains provenant des tombes, et qu'il avait évalués, semblaient, vu leurs niveaux d'azote, être plus récents que le Moyen Âge. Il avait aussi trouvé quelques trous dans le manche de poignard, ainsi qu'une encoche en forme de V à son bout, deux particularités présentes sur une flûte médiévale. Jill Cook avait suggéré que c'était sa fonction originale avant que les animaux n'y aient été sculptés. Et il y avait aussi les deux harpons qui semblaient être modernes.

Le Dr Morlet pouvait s'être facilement procuré des os humains et possédait un laboratoire où il aurait pu vieillir artificiellement les gravures faites sur l'os moyenâgeux.

En examinant les niveaux d'azote des soixante os qu'il avait testés, Hugh avait conclu qu'ils appartenaient probablement à la même population, et que tous s'avéreraient dater du Moyen Âge.

Jean, d'un autre côté, n'avait aucun doute quant à l'intégrité du Dr Morlet. Il avait lu pratiquement tout ce qu'il avait écrit et était plus familier avec le site et l'histoire que Hugh ou moi-même ne l'étions. Le premier os gravé avait été extrait de la tombe fouillée en juin 1927, quant au

reste, il n'avait pas été découvert avant 1928, lorsque les fouilles atteignirent un endroit dans la section sud-est du Champ des Morts. À cette époque, plusieurs poursuites judiciaires étaient engagées et peu de rapports de fouilles étaient conservés. Jean souligna que Morlet n'aurait pas été aussi empressé à faire dater ces os au carbone 14 s'il les avait créés lui-même. Jean était incapable de fournir des faits réfutant le complément de pièces gravées par Morlet, mais ses arguments étaient convaincants, et je retirai ma suggestion.

Des preuves en faveur des objets moyenâgeux

Jean Guillerme nous informa aussi qu'il avait précédemment trouvé des éléments stylistiques confirmant l'hypothèse d'une imitation médiévale de pièces préhistoriques, et que les faits, tirés de l'histoire de la région, soutenaient eux aussi cette hypothèse. Mais il estima que nous avions réellement besoin d'attendre plus de datations. Puis, il souleva la délicate question de ce que nous devrions annoncer à Émile Fradin. Quand ce dernier avait appris que les deux petits tubes en os dataient du Moyen Âge, il en avait été fâché et vexé, si bien qu'il les avait retirés du musée. Sa réaction brutale était justement, à cet instant précis, une des nombreuses raisons pour lesquelles aucun d'entre nous ne soupçonnait qu'Émile puisse être impliqué dans une quelconque sorte de mystification.

Nous décidâmes de ne pas lui parler de ce nouveau résultat. L'université d'Arizona allait refaire le test, et nous pourrions alors honnêtement dire que c'était seulement une date préliminaire. Hugh McKerrell prélèverait quelques échantillons supplémentaires, lors de notre rencontre à Glozel à la fin d'octobre, et avait déjà envoyé en Arizona le prélèvement plus conséquent du manche de poignard. Nous savions que, dès l'instant où quelqu'un entendrait parler d'une date moyenâgeuse pour un objet en os gravé, il conclurait que c'était la preuve d'une fraude; une publication deviendrait alors impossible jusqu'à ce que nous ayons de plus amples informations.

Hugh me rappela que les quatre dates précédentes (les deux petits tubes en os datant de 1250 après J.-C. environ, un anneau en os daté à Oxford entre 1310 et 1640, et un morceau de charbon de bois d'une tablette daté

aussi à Oxford de 1250 de notre ère) suggéraient une histoire plus récente pour les objets. Seule la datation de quinze os par le carbone 14 avait d'emblée donné une date réellement préhistorique de 17000 avant J.-C., et il y avait de bonnes raisons de soupçonner que le carbone 14 fournirait une date antérieure pour une collection hétéroclite d'os.

Alors que je relisais le résumé français publié en 1995, je fus frappée par l'allégation que la seule preuve disponible pointait vers la période moyenâgeuse et non pas vers des temps plus anciens. Était-ce vraiment possible qu'un groupe obscur, vivant dans la montagne du Bourbonnais, ait en réalité créé au Moyen Âge toutes ces copies d'objets antiques ? C'était aussi difficile à admettre qu'une date paléolithique. Nous avions besoin de preuves supplémentaires avant de conclure quoi que ce soit.

La découverte de sol vierge

Le 5 octobre, Jean Guillerme nous informa qu'il avait trouvé, croyait-il, un endroit où le terrain semblait ne pas avoir été remanié, juste à l'extérieur de la limite ouest du Champ des Morts. La couche archéologique semblait être intacte et non retournée. Apparemment, dans les années 1970, quelqu'un avait illégalement creusé près de ce secteur et avait découvert un petit tas d'objets, comprenant un vase avec des marques de cupules, une petite idole phallique, une lampe, une bobine et quelques os gravés.

Si seulement nous pouvions fouiller ! Il semblait que nous aurions une chance de découvrir des objets en place dans le secteur vierge et, précisément parce que, in situ, cela réglerait certaines énigmes liées à Glozel. Mais Jean nous recommanda vivement d'attendre patiemment, jusqu'à ce que nous ayons plus de documentation avant de contacter quelque archéologue à propos du site. Il en savait plus sur les archives et les officiels français que n'importe lequel d'entre nous, et nous acquiesçâmes.

Moulages des gravures

Un de nos projets prévus pour notre réunion à Glozel, était de prendre

des moulages d'os et de pierres gravés, en utilisant du silicone. Or, Hugh McKerrell constata que le silicone qu'il avait acheté tachait les objets. Ce serait inacceptable pour Émile Fradin, et donc nous étions en face d'un nouveau problème.

Sam avait une solution. Il partit à New York en voiture, où il se rendit dans un magasin spécialisé dans le matériel pour la sculpture. Il y trouva un remarquable composé pour le moulage, un silicone à deux composants, semblable au mastic, séchant en quinze minutes ou en une heure, suivant le type de catalyseur utilisé. Il écrivit à Hugh et à Jean Guillerme :

« Pour utiliser cette substance, on mouille simplement les mains dans une assiette d'eau, on place une petite quantité du produit principal dans la paume de la main, on y ajoute quelques gouttes de catalyseur, et on pétrit le matériau avec les doigts mouillés pendant quelques secondes. C'est alors prêt pour l'application qui se fait en pressant fermement de petits morceaux du mélange mou, semblable au mastic, sur la surface sèche de l'objet à mouler. On n'a pas de bulles d'air, le matériau peut être appliqué sur trois à quatre millimètres d'épaisseur, pas plus, et il n'est pas nécessaire de l'entourer de pâte à modeler. On peut enduire aussi bien les surfaces verticales ou horizontales et même les faces inférieures. Il accepte parfaitement bien les contre-dépouilles et c'est, dit-on, le produit idéal pour mouler des objets rares et de valeur, en restituant d'excellents détails. Celui qui m'a fait la démonstration de son utilisation a, en fait, moulé une petite partie d'un os (d'une mâchoire d'alligator) en utilisant du catalyseur rapide. Après quinze minutes, il a enlevé le moule pour me le faire examiner. Il m'a aussi confié que sa société venait de vendre une grande quantité de ce produit à ceux qui ont acquis le célèbre squelette du *Tyrannosaurus Rex*, acheté dans une vente aux enchères pour un million de dollars, afin qu'ils puissent commencer à en faire des reproductions. Le produit de moulage est appelé Resilpom, et l'on dit qu'il possède une durée de conservation de vingt-cinq ans. La quantité que j'ai été obligé d'acheter constitue sûrement une provision pour une vie entière, avec l'assurance d'en laisser encore aux petits-enfants ! »

Une fois de plus, Sam s'entretint avec Dorothy Petecet, palynologue à l'Observatoire des sciences de la Terre de Lamont-Doherty où il avait

travaillé pendant de nombreuses d'années. Ils discutèrent de la meilleure façon de prélever des échantillons de pollen sur le site vierge que Jean avait découvert. Dorothy dit à Sam que s'il tamisait un peu de sol, il pourrait trouver assez de graines et de matériel organique pour une datation au carbone 14. Cela semblait être une possibilité assez mince, mais nous devons essayer.

Nouveau retour à Glozel

Sam et moi arrivâmes à Vichy le 24 octobre 1997, après avoir passé une semaine en Dordogne, à visiter des sites archéologiques. De très bonne heure, le matin suivant, nous partîmes pour Solutré, un site célèbre pour sa falaise, du sommet de laquelle, jadis, croyait-on, des chasseurs paléolithiques poursuivaient des chevaux par milliers pour les pousser à se précipiter dans le vide. Leurs os étaient enfouis au pied de la roche et leur chair fournissait de la nourriture pour la population. Aujourd'hui, il y a un splendide musée sur le site, qui conserve d'excellentes représentations de rennes, de cerfs rouges et un astragale de renne. Pour nous, ce dernier revêtait un intérêt spécial, parce que Depéret en avait identifié un à Glozel, et c'était un des objets que Hugh Mckerrell avait échantillonné.

De retour à Glozel, le matin suivant, notre première tâche fut de creuser un trou dans ce que Jean Guilleminie croyait être un sol non remanié, afin que Hugh puisse en prendre des échantillons pour les dater par OSL (luminescence stimulée optiquement). Quant à Sam, il pourrait prélever du pollen. Nous avions un sentiment mitigé sur ce que nous pourrions trouver. La découverte du moindre objet poserait un problème parce que creuser à cet endroit était devenu illégal. D'un autre côté, trouver quelque chose in situ pourrait réellement répondre à de nombreuses questions. Heureusement ou malheureusement, nous n'avons rien découvert. C'était un matin froid, et j'avais les pieds presque gelés au moment où nous avons terminé, juste un peu avant midi.



*Sam Gerard, Robert Liris, Émile Fradin et Alice Gerard
à l'entrée du musée de Glozel*



*Émile Fradin et Hugh
McKerrell dans les années 1970*



*Hugh et Émile
dans les années 1990*

FIGURE 6

Robert Liris nous invita tous à déjeuner dans un restaurant à Aronnes. Le Conseil des Amis de Glozel y tenait une réunion et nous avons été invités à les rejoindre à la fin de leurs délibérations. C'était un excellent repas, avec de nombreux mets, et qui dura trois bonnes heures. Hugh et Sam avaient eu des conversations productives avec leurs voisins anglophones. Mr Thierry, inspecteur de l'Éducation nationale, avait suggéré à Hugh que les Amis de Glozel pourraient financer la publication d'un livre sur le site, écrit en français et en anglais par notre équipe internationale. J'étais assise à côté d'Émile Fradin qui semblait être en bonne santé et appréciait la réunion. Jean n'avait pas pu venir à cause d'engagements familiaux.

À un moment donné, Robert demanda à chacun de nous de parler de notre travail sur le site. Sam et moi avons fourni des compléments d'informations qui restaient assez vagues, en anglais pour Sam et en français pour moi. Cependant, Hugh continua, et leur annonça qu'il croyait que de nombreux objets pourraient dater de la période médiévale. Sa déclaration fut acceptée dans le calme par les membres des Amis de Glozel et, pour autant que nous pouvions le constater, il n'y eut aucune réaction de la part d'Émile Fradin.

Le lendemain matin, à Glozel, Sam s'attacha à l'entreprise délicate de prendre des moulages en silicone de cinq galets gravés. Il avait choisi une tête de hache polie inscrite, un cheval de Chez Guerrier ainsi qu'un renne, tous deux ornés de signes, un autre léchant son faon, et un dernier galopant. D'abord, il dut laver les galets avec soin, parce qu'on avait fait pénétrer l'argile dans les lignes gravées pour faire apparaître plus clairement les représentations.

Quand Émile vit ce que Sam faisait, il en fut très contrarié. « Ils seront abîmés ! » s'exclama-t-il. Nous essayâmes de le rassurer et, finalement, il accepta que nous continuions. Une fois les galets nettoyés et séchés, Sam mélangea son matériau de moulage miracle et l'étendit sur la partie gravée de la pierre. Il n'était pas encore sec à midi, lorsque nous partîmes pour un nouveau petit restaurant à proximité, à Cheval Rigon, pour y déjeuner avec Émile et Jean. Nous avons laissé les moulages dans la cuisine d'Émile pour qu'ils soient à l'abri des visiteurs du musée.

Le restaurant était plein de gens et beaucoup d'entre eux connaissaient Émile Fradin. Un de ses amis fit même apporter une bouteille de vin à notre table. Le repas ne dura *que* deux heures, comparativement à celui

de la veille qui en avait duré trois, mais nous mangeâmes et bûmes si bien, que nous n'étions pas au mieux de notre forme pour retourner travailler.

Une fois revenus au musée à Glozel, nous retirâmes le moule des galets et fûmes horrifiés de voir une tache sombre laissée par le silicone. Rapidement, je brossai les pierres avec de l'eau et fus soulagée de voir que la coloration avait disparu. Cela était dû au fait que le matériau de moulage avait enlevé jusqu'à la moindre particule de poussière du galet. Ensuite, nous traitâmes les pierres en frottant de la barbotine d'argile sur les traits gravés pour qu'ils se détachent comme auparavant. Ce fut un tel succès qu'Émile nous demanda de traiter deux autres galets de la même façon, afin de mettre en évidence leurs lignes qui s'étaient estompées avec le temps.

Pendant ce temps-là, Hugh passa la journée à échantillonner des os et des poteries; les os pour être testés au C-14, et les poteries pour des études du magnétisme qui devaient être faites par John Shaw. Émile lui donna la permission d'emporter plusieurs morceaux d'os pour l'analyse, y compris celui que nous pensions être un astragale de renne. Vers la fin de la journée, nous étions tous épuisés et trouvâmes pénible de boire une bouteille de vin mousseux avec Émile et sa sœur, dans la cuisine. Mais nous estimions que nous avions accompli une bonne journée de travail.

Le matin suivant, Jean nous conduisit, Hugh et moi, à Lyon pour visiter l'université qui conservait la collection d'objets de Glozel et de ses environs, regroupés par Depéret. Nos grandes espérances furent déçues. M. Prieur, conservateur des collections, nous amena dans une vaste pièce, vers une étagère poussiéreuse, et nous dit d'examiner et d'échantillonner tout ce que nous voulions. C'était un ramassis pitoyable: quelques petits galets avec des têtes d'animaux et deux ou trois signes gravés, un os avec deux caractères, un grand morceau de silex, plusieurs fragments d'os d'animaux, deux têtes de hache grossièrement polies, ainsi que d'autres bric-à-brac; aucun d'eux n'avait été clairement étiqueté quant à son origine. Puisque nous avions fait tout ce chemin, nous y passâmes environ une heure. Jean prit quelques photos, et Hugh répertoria l'os avec les signes.

Ce soir-là, nous dînâmes avec Robert et son épouse Pierrette. Nous discutâmes de l'idée d'un livre et de la possibilité de la nature moyenâgeuse des objets, mais nous ne prîmes aucun engagement. Nous ne savions pas

Chapitre VIII

Progrès et problèmes

Contretemps mineurs et controverses

Aussitôt rentré en Écosse, Hugh McKerrell entreprit de s'occuper du prétendu astragale de renne. Lorsqu'il l'avait envoyé à Adrian Lister, l'expert britannique en renne, il avait découvert qu'il s'agissait en réalité d'une phalange de vache (orteil). Il se peut qu'il y ait un jour eu un astragale de renne à Glozel, mais la pièce ainsi étiquetée jusqu'alors dans le musée provenait d'une vache et non pas d'un renne. Le livre de Morlet, *Glozel*, montre l'image d'un astragale de renne identifié par Depéret et aussi, quelques pages plus avant, une phalange de vache.

Jean Guillermic avait été injoignable pendant plusieurs jours, à cause de problèmes informatiques. Quand nous reçûmes enfin de ses nouvelles, le 6 novembre, il annonça qu'Émile Fradin était furieux parce qu'il avait entendu parler de l'âge moyenâgeux des os gravés, suggéré par Hugh. Émile aurait voulu qu'ils soient âgés de 19000 ans, tout comme la collection d'os datés à Est Kilbride, en 1974. Auparavant, il avait déjà été vexé lorsque Hugh avait avancé que tout était gallo-romain, mais médiéval, c'en était trop. Il s'était senti trompé, en était même allé jusqu'à dire qu'il ne donnerait pas son aval pour une quelconque publication attribuant des dates moyenâgeuses aux objets, et il voulait que nous arrêtions notre travail.

Jean ne pouvait pas comprendre comment deux laboratoires pouvaient

obtenir de telles différences de dates pour du matériel provenant du même site. Hugh et lui avaient discuté de la sélection des pièces de 1974. Hugh se rappelait que, lorsqu'il avait demandé à Émile Fradin s'il y avait des objets qui pourraient être utilisés pour la datation au carbone 14, celui-ci s'était directement dirigé vers une petite collection qu'il avait constituée et en avait donné quinze pièces à Hugh. Cependant, Émile avait un autre souvenir de ce moment. Il dit que Hugh et lui avaient fait le tour du musée ensemble, choisissant les pièces qui pourraient être utilisées parce qu'elles ne présentaient que peu d'importance. À cette époque, la datation au carbone 14 exigeait d'utiliser la totalité de l'échantillon et il ne subsistait rien.

Onze des objets analysés étaient des fragments d'os d'animaux sans gravure, et les quatre autres en possédaient certaines. L'explication de Hugh était que la date obtenue pour les os d'animaux devait être très ancienne, si ancienne qu'ils contrebalançaient les pièces moyenâgeuses gravées, donnant une date de 17000 avant notre ère. Jean souligna cependant que les analyses d'azote faites par Hugh sur le groupe d'os en 1974 n'indiquaient pas deux populations suffisamment différentes pour expliquer les résultats. Un inventaire dressé dans les années 1980 avait répertorié 1082 objets en os dans le musée, 374 non travaillés et 708 travaillés.

Comment pourrait-on alors postuler que les dix os non travaillés datés en 1976, étaient les seuls à présenter ces caractéristiques? Et comment Émile Fradin aurait-il choisi avec précision, et succès, les dix os datant de cette première période? Et Jean avait promis une explication à Émile, pour justifier la différence de dates. Que pourrait-il bien lui dire?

La discussion se poursuivit, dans les deux sens, entre nous quatre. Il n'y avait aucune solution simple au problème. Sam et moi pouvions comprendre le raisonnement de Jean, tout comme celui de Hugh, et j'espérais toujours que quelques os moyenâgeux s'avéreraient être plus anciens que la période gallo-romaine. Finalement, nous décidâmes de laisser le sujet de côté, consentant à n'être pas d'accord sur cette question particulière, jusqu'à ce que nous ayons une date au carbone 14 pour le manche de poignard, gravé de ce qui était, manifestement, un renne.

Le travail continue

Pendant le mois de novembre, nous cherchâmes des images et des informations sur les os que Hugh avait échantillonnés et analysés. Notre quête fut couronnée de succès. Nous trouvâmes entre quarante et cinquante photos d'os gravés, mais peu d'informations spécifiques sur les endroits et les dates de leur découverte.

Hugh continua à contacter des experts dans divers domaines en rapport avec nos recherches, et qui seraient susceptibles de nous apporter de l'aide. Il envoya un dessin du manche de poignard à Arthur MacGregor, spécialiste de l'histoire médiévale européenne à l'Ashmolean Museum de l'université d'Oxford, qu'il connaissait depuis trente ans et dont l'avis lui inspirait le plus grand respect. MacGregor déclara que tout ce qui concernait l'os semblait anormal. Il était sûr qu'il n'y avait aucun parallèle nulle part en Europe occidentale pour cette sorte de gravure au XII^e siècle, pas plus qu'il n'y avait de représentations réalistes de rennes dans le monde scandinave à cette période. Cependant, MacGregor offrit d'emporter les dessins de Hugh à la réunion du 6 décembre, intitulée *L'Homme et l'Animal*, de son groupe basé à Paris, dont les membres incluaient les plus hautes autorités sur ce sujet, de France et d'ailleurs, et de solliciter leur avis.

Mais, lorsqu'il essaya de présenter le dessin d'un objet de Glozel à ses collègues, le résultat fut désastreux. On le hua et on lui interdit d'en parler. De toute évidence, le nom même de Glozel avait toujours le pouvoir de raviver des comportements irrationnels chez les Français.

Une autre date moyenâgeuse

Finalement, le 7 décembre, nous reçûmes des nouvelles du Dr Donahue, de l'université de l'Arizona. Il avait achevé la datation au carbone 14 du manche de poignard et obtenu une date de 640 ± 85 ans BP. Cela situait l'os au milieu du XIV^e siècle, chevauchant, en réalité, la date de la troupe d'équidés analysée antérieurement et maintenant redatée de 590 ± 60 ans BP. Pour moi, c'était une énorme déception, même si elle avait été pressentie par Hugh McKerrell. Il semblait de plus en plus probable que le reste de nos échantillons serait datés de la même époque.

Nous décidâmes qu'il était grand temps d'informer Émile Fradin des deux dates récemment obtenues à l'université de l'Arizona. Hugh lui écrivit une longue lettre que je traduisis en français, lui expliquant qu'à présent nous avions raison de croire que l'os taillé et décoré de Glozel datait des alentours de l'an 1300 après J.-C., le même âge que certains des objets en céramique trouvés dans le Champ des Morts et datés par thermoluminescence. Cependant, Hugh l'assura que toutes les indications convergeaient vers l'authenticité des gravures sur os, datant de la même période que l'os lui-même. Il finissait sa lettre par ces mots :

« Je suis aussi déçu que vous le serez par l'âge suggéré pour l'os gravé. Vous savez que vous n'avez pas plus grand partisan de Glozel qui soit vivant encore aujourd'hui. Je suis déterminé à démontrer que ce n'est pas une contrefaçon moderne, comme répandu par tant de personnes au cours des années, et j'ai bon espoir que vous continuerez à soutenir cet effort. »

Cette date décourageante nous mena à un espacement de notre correspondance électronique, parce que chacun d'entre nous essayait de s'adapter à la dernière information reçue. Finalement, Sam écrivit une lettre à Hugh et à Jean, récapitulant ce qu'il pensait que nous avions réalisé dans l'année depuis le début de notre travail en commun :

« Il y a plusieurs mois, Alice avait acheté une excellente bouteille de champagne, destinant son ouverture à la célébration de l'arrivée de nouvelles dates au C-14 pour les objets de Glozel, en provenance de l'université de l'Arizona. Quand elles nous sont revenues, il y avait beaucoup à méditer et très peu à célébrer.

Le champagne étant resté au frais pendant plusieurs mois, nous l'avons finalement débouché et consommé à l'occasion heureuse d'une fête de réveillon de la nouvelle année. Nous l'avons bu avec des émotions partagées, nous rendant compte que nos espoirs initiaux de prouver les origines préhistoriques reculées de Glozel devaient être abandonnés.

Mais, malgré une telle déception, tout en dégustant notre champagne, nous nous sentions toujours très satisfaits de ce que nous avions accompli l'année écoulée :

- Nous avons démontré que l'énigme de l'étalement des dates des

tablettes (qui a semé le doute chez plusieurs personnes quant à la validité de la datation par TL) était le résultat d'épisodes de réchauffement, prouvés par les exemples de vitrification, d'expériences sur le terrain et de mesures magnétiques.

- De nouvelles données sur la teneur en azote et en fluor des objets en os de Glozel ont permis l'évaluation de leurs âges relatifs et ont contribué à une meilleure compréhension d'un processus fondamental.

- Nous pouvons espérer une classification plus précise de la stratigraphie géologique de Glozel par les récents prélèvements d'échantillons de pollen.

- Nous avons obtenu de nouveaux éléments sur les détails de la taille et de la gravure des os de Glozel et des objets en pierre, grâce aux moulages des spécimens dans le musée. L'examen préliminaire de ces moulages va dans le sens de l'authenticité. La pleine signification des moulages pourra apparaître lorsque la microphotographie ou des images obtenues par la microscopie à balayage électronique pourront être réalisées et envoyées aux experts en taille et en gravure anciennes pour solliciter leurs commentaires.

- Une nouvelle initiative a vu le jour à propos de l'étude de l'écriture de Glozel. Patrick Ferryn a fourni les copies sur calques des signes alphabétiques relevés sur les objets du musée, et des experts en langues conduisent une analyse informatique de ce matériel.

- Une vaste étude en continu des archives de Glozel a apporté un nouvel éclairage sur la nature des premières fouilles et des procédures de collecte des objets. De précieuses informations inédites ont été recueillies sur la provenance de nombreux objets.

- Des contacts fructueux ont été établis, et des échanges se poursuivent avec des experts dans divers domaines, contribuant à rassembler des données intéressantes et des avis sur les questions relatives à Glozel. Ceux-ci incluent des chercheurs renommés dans les domaines de la géologie, de la palynologie, des langues, de la datation radiométrique, de la géochimie, de la zoologie, de la conservation muséologique et de l'archéologie. Personnellement, je suis heureux des progrès qui ont été faits au cours de l'année écoulée; pour moi, ce qui m'a procuré le plus de satisfaction dans cette entreprise, a été la stimulation, les échanges amicaux et parfois passionnés qui ont eu lieu entre nous tous, impliqués dans cette (peut-être chimérique) quête de la vérité. J'attends la nouvelle année avec l'espoir

qu'une plus grande partie du puzzle glozélien sera résolue. Cordialement, Sam. »

Au début du mois de janvier, Hugh écrivit qu'il avait commencé à travailler sur un CD à propos de Glozel. Une fois qu'il eut achevé les deux premières sections sur l'histoire et la datation par thermoluminescence, il nous les envoya sur un disque compressé pour avoir nos commentaires. C'était un exploit impressionnant. Son enquête sur toutes les dates, TL ou C-14, montrait très clairement que nous étions confrontés à deux périodes: l'une de 100 avant J.-C. environ, et l'autre autour de l'année 1300 de notre ère. De nombreuses céramiques et un os (une dent de bœuf trouvée dans un vase) dataient de la première période. Les os taillés et gravés, ainsi que les céramiques réchauffées, dataient de la période postérieure. Le peu de dates très récentes pour les céramiques pouvaient toutes être attribuées à la seconde chauffe par l'écobuage des champs. Cette récapitulation omettait la datation de 1974 au carbone 14 de 19000 ans BP pour la série de quinze os datés ensemble, tout comme les deux datations récentes au carbone 14, de 1850 et 1950, produites par Saclay, comme étant des anomalies inexplicables.

Je reçus une copie d'une plaquette, les *Actes du Colloque*, qui incluait les communications faites à Vichy en septembre 1996, résultant d'un symposium sur Glozel et ses tombes. Le livret contenait plus d'informations sur les tombes que je n'en avais jamais vues auparavant. Apparemment, les objets avaient été trouvés à l'intérieur et collectés dans trois secteurs: celui où la tête du squelette devait se trouver, le deuxième au niveau du bassin et le dernier à hauteur des pieds. C'était vrai pour les Tombes I et II. Il y avait aussi les images des ouvertures des Tombes III et IV, trouvées dans la même année.

Un article de René Germain recensait les découvertes, en France et en Suisse, de tombes couvertes de blocs de pierre, comme celles de Glozel, avec l'orientation nord-sud des restes funéraires. Sur un site où une population celtique vivait isolée, on avait la preuve que ce style archaïque d'inhumation avait persisté pendant des centaines d'années; les derniers tombeaux avaient été trouvés au VII^e siècle après J.-C. Cette information pourrait être utilisée pour soutenir la théorie que les coutumes archaïques avaient subsisté à Glozel pendant une longue période.

Cependant, le manque de dates intermédiaires à Glozel entre 200 et 1300 après J.-C. constituait un argument à l'encontre de cette théorie.

Quand Hugh eut informé Jean Guillerme de la date la plus récente, Jean répondit qu'il n'était pas disposé à l'accepter, et qu'il soupçonnait quelque contamination des échantillons.

Si Morlet avait fait tremper les os dans de l'enduit, un conservateur contenant du collagène, utilisé par les artistes et dans le travail de conservation, cette contamination aurait affecté les résultats du C-14. Hugh décida de faire une expérience pour évaluer cette possibilité. Il trempa un os de Glozel dans de l'eau chaude et l'y laissa assez longtemps pour que, s'il contenait du collagène supplémentaire venant de l'enduit, un peu de ce collagène se répandrait dans l'eau, où il apparaîtrait lorsque le contenu d'azote de l'eau serait mesuré. Aucune autre sorte de contamination à laquelle il pouvait penser, n'aurait pu affecter les résultats de la datation au carbone 14.

Science et états d'âme

Le 3 mars, nous reçûmes un courrier de Jean expliquant que pour des raisons personnelles, et parce qu'il avait un point de vue différent, il ne souhaitait pas continuer à travailler avec nous. Hugh, Sam et moi-même étions déçus; Jean nous manquerait. Il nous avait énormément aidés dans notre recherche, en nous confiant d'importantes archives sur Glozel et en répondant à nos nombreuses questions.

Roslyn Strong, présidente de NEARA, que nous nous avons connue grâce à Glozel, m'avait écrit qu'elle, son amie Sue Carlson, ainsi que Patrick Ferryn, allaient être présents à la réunion d'avril 1998 des Amis de Glozel, à Vichy. Je suggérai à Hugh McKerrell que, peut-être, il devrait y aller et parler au groupe de nos résultats obtenus jusqu'à présent. Il était toujours indécis, lorsqu'à la mi-février, Robert Liris envoya des courriels à Hugh et à moi, suggérant que nous venions à la réunion, et nous promit la présence d'un traducteur, monsieur Thierry, que nous avions déjà rencontré en octobre précédent. Tous les deux, nous consentîmes à y aller. Sam resterait à la maison. À cette date, nous serions en possession des résultats du travail effectué par microscope électronique à

balayage sur les moulages de galets gravés, et nous avons aussi l'espoir de pouvoir disposer des résultats des échantillons de pollen que Sam avait ramenés chez nous. Bien qu'il y ait plusieurs datations au carbone 14 encore à venir, les résultats magnétiques ne seraient pas disponibles. Mais nous avons assez d'informations pour établir un rapport, et il était grand temps de le faire.

En sciences, il n'est pas rare que survienne un conflit entre les faits et les résultats des analyses et l'affect et les émotions des chercheurs. Ceci inspira quelques réflexions à Sam, qu'il mit par écrit :

« En 1954, alors que je n'étais qu'un jeune scientifique engagé dans la recherche dans un laboratoire d'université, le Dr Harry Söderman m'introduisit à l'histoire de Glozel. Ayant quelques connaissances en archéologie conventionnelle, j'étais naturellement quelque peu sceptique au sujet de Glozel tout en gardant néanmoins un esprit ouvert.

Mon intérêt et ma curiosité pour ce que Söderman m'avait appris, m'amènèrent à entretenir une brève correspondance avec le Dr Morlet qui m'avait impressionné, me laissant le sentiment d'une personne d'une grande intégrité. J'ai essayé, mais sans succès, d'obtenir de mon laboratoire qu'il fasse une analyse au C-14 sur des objets en os de Glozel. Cet effort a été contrecarré par un archéologue bien connu, le professeur Movius de l'université d'Harvard, un membre influent du comité qui informa négativement notre département de géochimie. Je me suis longtemps souvenu de cette affaire navrante comme d'un exemple d'arrogance universitaire extrême.

Presque quarante ans plus tard, j'ai reconsidéré mon intérêt pour Glozel ; je demeure toujours quelque peu sceptique mais avec un esprit ouvert quant aux nombreuses questions auxquelles des analyses scientifiques doivent encore apporter des réponses. Pendant les deux années écoulées, nous nous sommes engagés, dans un effort soutenu, à examiner toute une série de questions relatives à Glozel. Mon compte rendu des accomplissements de nos efforts combinés, écrit au début de cette nouvelle année, montre qu'un progrès substantiel a été fait. Je suis, par conséquent, extrêmement peiné de constater que l'on puisse pressentir que certains d'entre nous ont pu sérieusement mettre en doute l'honnêteté et l'intégrité d'Émile Fradin et du Dr Morlet. Je ne peux pas imaginer comment cette

perception s'est développée, si ce n'est suite à une malencontreuse équivoque.

Avec bonheur, nos recherches et discussions se sont déroulées dans le cadre d'un "forum sûr", un terme employé pour décrire l'échange instauré au sein d'un groupe interne de collègues, de personnes travaillant ensemble, ou même entre un chercheur et son mentor senior. Un échange si intime est considéré comme étant un stimulus principal propice à de nouvelles découvertes et théories. Dans un tel forum peuvent s'exprimer des idées novatrices, peu importe si elles sont peu probables ou apparemment sans rapport, et recevoir une critique franche et amicale dans une atmosphère confidentielle. J'ai trouvé cette expérience très exaltante et suis désolé si elle n'a pas été aussi gratifiante pour tous.

Bien qu'Alice, Hugh et moi en sachions sans doute moins à propos de Glozel que d'aucuns, nous sommes tous conscients que chaque nouvelle donnée ou réévaluation des découvertes précédentes que nous rendons publiques, doit s'élever contre soixante-dix ans de rejet soutenu et d'accusation de fraude de la part de la communauté archéologique. En conséquence, nous avons pris l'habitude de considérer et de mettre en doute d'un point de vue antiglozélien toute reconsidération des datations, des objets et des aspects culturels de Glozel destinée à être publiée. C'est-à-dire qu'à tout moment, nous nous faisons l'avocat du diable. Ainsi, ce qui peut sembler relever d'un grand scepticisme ou d'une suspicion à propos des objets ou des personnes ayant un lien avec Glozel, est simplement un exercice de réflexion au travers du prisme de l'antiglozélisme. Comme dans le jeu d'échec, il faut anticiper la réponse de l'adversaire pour gagner.

La question soulevée par Alice quant à l'étrange fait qu'aucun objet en os décoré n'ait été trouvé avant l'arrivée de Morlet à Glozel, n'est rien d'autre que l'illustration d'un de ces cas où il est utile de proposer des arguments contraires à la thèse que l'on soutient soi-même. Il était légitime que certains aient été prompts à répondre par leur forte adhésion à la probité de Morlet et avec les raisons pour lesquelles il ne pouvait avoir fait quoi que ce soit de déshonorant; mais ce fait curieux ne pouvait être omis. La leçon que nous avons apprise de cet exercice, est qu'il nous sera nécessaire de prouver de manière absolue l'authenticité et l'ancienneté des objets par une étude scientifique prudente, afin d'être en mesure de réfuter n'importe quels arguments de l'opposition qui mettraient en doute

la provenance de ces trouvailles. À notre avis, le mécanisme du forum sûr était fiable. Malheureusement, il n'était pas clair pour tous que la question de l'engagement de Morlet n'était qu'hypothétique et présentée comme si elle l'avait été par un adversaire de Glozel. À moins de subtiles nuances de langages ou de problèmes de traduction, je comprends mal comment ces quelques remarques assurément innocentes d'Alice et de Hugh pourraient avoir mené à la conclusion que "les découvreurs de Glozel sont officiellement soupçonnés".

Si c'est seulement une question de termes entre nous, retournons à la réalité de nos actes. Hugh McKerrell est, sans aucun doute, le partisan de Glozel le plus actif et le plus productif depuis Morlet lui-même. Son expertise scientifique et son énergie consacrées à l'analyse et à la datation d'objets de Glozel surpassent tout ce qui a pu être accompli depuis la découverte du site. En outre, en vertu de sa réputation, il a su galvaniser l'intérêt de nombreux scientifiques bien connus dans le monde entier, pour conduire les analyses du mobilier exhumé. Le fait qu'il ait accompli autant de choses sans aucune compensation financière, est un témoignage de son engagement envers Glozel. Mais plus remarquable encore est son courage à risquer sa réputation en soutenant Glozel, quand d'autres scientifiques et archéologues ont craint de simplement s'impliquer. Si les actes ont vraiment davantage de poids que les mots, comment peut-on douter du dévouement sincère de Hugh envers Émile Fradin et Glozel ? Alice et moi regrettons toute dissension pouvant survenir au sein de notre équipe et rien ne serait plus triste que de perdre l'amitié d'Émile, pour qui nous avons la plus grande affection. »

Peu après, Robert Liris nous téléphona de France et insista pour que nous venions à Vichy, nous assurant de son soutien. Il me demanda d'écrire à Émile pour le conforter que nous avions foi en lui.

La lettre que j'écrivis était une véritable épreuve pour mon français. J'étais consciente qu'elle contenait quelques fautes, mais j'y déclarai très formellement qu'aucun de nous trois n'avait des doutes quant à son intégrité ou celle du Dr Morlet. Je lui rappelai aussi combien Hugh s'était dépensé de façon désintéressée pour Glozel pendant ces vingt-cinq dernières années.

Un jour ou deux plus tard, je reçus une lettre de Robert pour me remercier de la mienne qu'il décrivait comme « claire et amicale ». Il nous

racontait que les diverses personnes que nous avions déjà rencontrées, comme M. Tixier, avec lequel Hugh et moi avions discuté dans le train, et M. Thierry, qui parlait très bien l'anglais et avec qui Hugh avait eu une longue conversation au déjeuner des Amis de Glozel, nous rencontreraient à notre hôtel avant la réunion de l'association. Il nous avertissait aussi que la séance serait difficile pour chacun, mais qu'il comptait sur nous et que c'était notre devoir d'y être présents. Il y avait aussi des plans à établir pour créer un institut de recherche pour promouvoir des études sur Glozel, et il espérait notre participation. Il ajoutait encore qu'il était soucieux de l'attitude d'Émile.

L'analyse au microscope électronique à balayage

En attendant, Sam progressait dans son étude des moulages en silicone qu'il avait faits à Glozel. Ceux-ci incluaient des moulages de lignes et signes gravés sur quatre galets et trois morceaux d'os, y compris le manche de poignard, daté aux environs de 1300 après J.-C.

Dee Breger, à qui incombait la tâche de scanner le matériel au microscope électronique à balayage, à Lamont, était revenue d'un voyage et nous fit savoir qu'elle était prête à travailler sur nos échantillons le 9 mars. Sam passa le week-end précédent à préparer des moulages en positif de 1,25 centimètre d'épaisseur, à partir de ses empreintes, en utilisant de la résine. C'était un travail difficile car et il ne l'avait jamais fait auparavant, mais il réussit à produire six moulages qu'il laissa à Dee Breger pour commencer son travail le 9 mars.

Le 10 mars, Dee nous téléphona et nous donna rendez-vous à son laboratoire à 17h45. Nous pensions qu'elle avait terminé et qu'elle nous donnerait nos images. Il n'en n'était rien. Nous passâmes les trois heures suivantes assis devant le microscope électronique, travaillant avec elle pour choisir à quels endroits des échantillons et à quel degré d'agrandissement nous voulions prendre des photographies. C'était une opération fascinante; nous pouvions même voir les électrons danser dans les espaces vides des échantillons. À 21h54, nous avons fini et nous avons treize images 18 à 40 fois plus grandes que les originaux.

Pendant les quelques jours qui suivirent, nous comparâmes ces clichés aux originaux, essayant de comprendre quelles étaient les informations

qu'ils contenaient. Trois images prises sur une partie du manche de poignard montraient clairement des fissures traversant des traits gravés et, dans deux d'entre elles, il n'y avait aucun doute que la craquelure s'était formée après que la gravure ait été exécutée. C'était important parce que cela fournissait la preuve que la gravure avait été faite pendant que l'os était encore frais et non pas dans les années 1920. Les autres agrandissements étaient plus énigmatiques. Nos connaissances n'étaient pas assez pointues pour que nous décidions si un outil en silex ou en métal avait été utilisé pour réaliser les profondes entailles que nous avions vues sur quelques pièces, ou sur des surfaces grattées visibles sur deux photographies.

J'envoyai un message électronique au Dr Randall White, archéologue à l'université de New York, qui nous avait tant aidés l'année précédente, pour lui demander si nous pourrions lui soumettre les images. Il répondit qu'il désirait nous rencontrer début avril. C'étaient de fantastiques nouvelles, puisque cela signifiait que nous serions en possession d'informations sur les images quand nous irions à Vichy.

Le 2 avril, Sam et moi nous rendîmes à New York en voiture et passâmes une heure avec le Dr White dans son bureau de l'université de New York, à quelques pas de Washington Square. Il regarda nos images avec intérêt. Il tomba d'accord avec nous sur ce que le manche semblait montrer clairement que les lignes gravées avaient été faites avant les craquelures. Il pensait que ces mêmes lignes avaient été gravées avec un instrument en métal, mais que les deux autres photos, celle du galet et celle du harpon tant controversé, montraient les sortes de marques que pouvait faire un outil en silex. Le Dr White nous donna le nom d'un expert au Louvre, Carole Fritz, qui serait peut-être capable de nous aider pour aller plus loin dans la compréhension des images. Mais malheureusement, elle ne répondit jamais à notre lettre.

Nous aurions une quantité convenable d'évidences à présenter à la réunion, toutes jusqu'à maintenant confirmaient les dates du XIII^e siècle. Je n'étais pas prête à accepter cet épilogue médiéval mais j'étais convaincue par le poids des preuves. Cependant, ni Émile ni sa famille ne seraient heureux de nos découvertes. Il ne faisait pas de doute que la réunion allait être houleuse.

Chapitre IX

1998 – Deux visites à Glozel et la poursuite du travail

Un week-end avec Les Amis de Glozel

L'après-midi du vendredi 17 avril 1998, Hugh et moi nous nous rencontrâmes à Paris sur le quai du train en partance pour Vichy. C'était bien de se voir en chair et en os après six mois de contact par courrier électronique. Nous passâmes tout le voyage à parler de Glozel et à spéculer sur le week-end à venir. Cependant, la réalité devait dépasser nos espérances les plus fantaisistes !

Robert et Pierrette nous attendaient lorsque notre train arriva en gare de Vichy, à 17h30. Ils nous accompagnèrent à notre hôtel, juste de l'autre côté de la rue. Là, nous nous assîmes à une longue table installée dans le hall et écoutâmes les mauvaises nouvelles dont Robert était porteur. Bien qu'il ait invité Hugh à parler à la réunion du lendemain, il croyait maintenant qu'il serait impossible de le faire à cause des forts ressentiments de la famille Fradin envers les dates médiévales. Au lieu de cela, des membres du conseil administratif des Amis et quelques autres nous rencontreraient durant cette soirée, à l'endroit même où nous étions maintenant assis ; ainsi, Hugh pourrait présenter son rapport à ce groupe réduit. Hugh accepta les nouvelles de bonne grâce, mais c'était une déception. Il avait soigneusement préparé des transparents pour son discours, ainsi que des

diapositives. Robert pensa qu'il pourrait trouver, pour cette soirée, un projecteur pour les diapositives, mais quant aux transparents qui contenaient ses nombreuses données, ils devenaient maintenant inutiles.

Roslyn Strong et son amie Sue Carlson, de NEARA, ainsi que Patrick Ferryn, venu de Belgique, étaient eux aussi descendus dans le même hôtel. Nous dînâmes rapidement avec eux dans le restaurant de l'établissement. Ils étaient arrivés plus tôt, avaient passé la journée à Glozel, et s'étaient attablés avec Émile autour d'un déjeuner pantagruélique et copieusement arrosé, dans un restaurant voisin. Nous leur demandâmes si Émile avait dit quoi que ce soit à notre sujet. Apparemment, il avait fait une condescendante référence « aux Américains et à leurs idées », mais c'était tout. Après avoir scruté de près et en prêtant grande attention aux objets du musée, même Roslyn constata que les dates médiévales étaient difficilement acceptables.

Vers 20h30, une douzaine de personnes étaient réunies autour de la longue table. Il y avait Georges Tixier, président de la société historique locale, René Germain, professeur d'histoire médiévale, Michel Latour, Olivier Giron, Jacques Thierry, inspecteur général de l'Éducation nationale, qui traduirait les remarques de Hugh en français, Roslyn Strong, Patrick Ferryn, Robert, son épouse Pierrette et une de ses amies qui l'aiderait dans la rédaction des minutes de la réunion.

En attendant que Hugh ait fini de dîner, je montrai au groupe mes douze images de rennes accompagnées des commentaires d'Ingvar Byrkjedal. Jacques Thierry traduisait, et à la fin, il était devenu, lui aussi, un expert en rennes. Puis, Hugh arriva et donna une version abrégée de la communication qu'il aurait dû faire à la réunion du lendemain. Il déclara au groupe que les céramiques étaient maintenant datées aux environs de 100 ans avant J.-C., et que l'on pouvait expliquer les dates postérieures comme étant le résultat d'un réchauffement. Son expérience d'écobuage sur un champ d'Arran et les données des études magnétiques de John Shaw avaient fourni une preuve évidente en faveur de cette date. Il poursuivit en donnant nos datations obtenues avec le carbone 14 et expliqua que depuis, l'ensemble des soixante-deux os que nous avons échantillonnés semblait appartenir au même groupe selon les mesures d'azote, et qu'il était fortement probable qu'il date aussi de la période médiévale.

Poursuivant, Hugh montra les images du manche de poignard, y compris les photos obtenues à l'aide de la microscopie à balayage électronique,

qui semblaient prouver que les lignes gravées avaient été faites avant que les fentes ne se développent. Cela établissait la reconnaissance du manche comme étant authentique, c'est-à-dire comme ayant été gravé au Moyen Âge, et non pas dans les années 1920. Il décrit les expériences qu'il avait faites pour établir si la contamination de l'os pouvait avoir altéré les dates au carbone 14. Une de ses découvertes était que la perméabilité des os variait entre 30 et 60 %. Donc, si l'enduit avait contaminé les os, ils auraient dû absorber des quantités différentes de collagène, et les dates résultantes n'auraient pas été les mêmes. La preuve semblait évidente.

La présentation de Hugh fut apparemment convaincante et bien acceptée. Jacques Thierry déclara qu'il estimait que Hugh devrait refaire une brève intervention le jour suivant, en disant ce qu'il souhaitait. Hugh accepta. René Germain exposa un projet de création d'un Centre international consacré à l'étude de Glozel ; chacun de nous soutint cette idée. Après un échange de quelques questions-réponses, nous partageâmes des rafraîchissements et une conversation à bâtons rompus. Puis, à 23 h30, la réunion s'acheva. Nous étions épuisés.

Le lendemain matin, Hugh et moi fîmes une promenade dans le centre de la station thermale de Vichy, cherchant dans les librairies un livre dont je venais d'apprendre l'existence. À Paris, j'en avais acheté un sur les souterrains (Triollet, 1995). J'y avais découvert une sorte particulière appelée souterrain annulaire (une chambre souterraine en forme d'anneau) seulement rencontré dans deux endroits en France. Le secteur vallonné qui inclut Glozel et Puyravel, où des objets glozéliens avaient été découverts dans les années 1920, comptaient des souterrains annulaires. Selon l'auteur, ceux-là différaient de la plupart des autres parce qu'on n'avait aucune preuve qu'ils aient été utilisés comme refuge pendant les périodes de guerre, pas plus qu'ils ne semblaient avoir servi pour stocker de la nourriture, d'abri pour le bétail, ou encore d'habitation. Quelques-uns avaient été provisoirement datés, à savoir juste avant l'an 1000.

Le livre expliquait que les souterrains paraissaient avoir été construits pour la célébration de quelque pratique culturelle, liée peut-être à un rite de passage et probablement associée à une déesse-mère. Bien que cette information soit vague et non fondée, c'était extrêmement intéressant à cause de la connexion avec Glozel. La bibliographie mentionnait un livre sur les souterrains annulaires de la Montagne Bourbonnaise, écrit par un

certain Maurice Franc, dont le nom ne m'était pas inconnu (Franc, 1993). Robert nous apprit plus tard qu'il était membre des Amis de Glozel. Nous fîmes plusieurs librairies mais fîmes incapables de trouver l'ouvrage.

Pendant la promenade en ville, nous échangeâmes des idées sur la prochaine réunion qui avait lieu à trois heures, cet après-midi-là. Hugh me dit qu'il avait décidé, qu'après tout, il ne prendrait pas la parole. Il était déçu qu'il n'ait pas eu l'opportunité de présenter la communication préparée et ne voulait pas faire un speech qui ne serait que symbolique. Mais après avoir mûrement réfléchi, il convint d'adresser quelques mots au groupe, afin de lui exposer une brève vue d'ensemble du travail qu'il avait accompli, sans toutefois mentionner les dates obtenues par carbone 14.

La réunion des Amis de Glozel

Nous arrivâmes à la réunion annuelle des Amis de Glozel, en avance d'une demi-heure, après nous être trompés d'endroit dans l'impressionnant hôtel de ville. La session se tenait, en réalité, dans une pièce quelconque, au deuxième étage d'un bâtiment ordinaire s'élevant aussi sur la place principale. La salle était remplie d'au moins cinquante chaises pliantes. Robert et Pierrette arrivèrent en même temps que nous, et nous nous assîmes au deuxième rang, juste derrière Pierrette. Robert et les autres membres du conseil d'administration devaient s'asseoir à une longue table faisant face à l'assistance. Les membres des Amis arrivèrent petit à petit. Émile Fradin entra avec son fils et sa fille, et s'assit dans la rangée juste devant nous; ses enfants rejoignirent Robert à la grande table. Nous fîmes soulagés lorsque tous les trois nous saluèrent poliment et avec le sourire. Nous reconnûmes quelques autres membres, comme Mme Calvier, Georges Tixier, René Germain, Michel Latour et Jacques Thierry. Hugh me présenta à Mme François, la trésorière des Amis, laquelle était aussi assise à la table. Avant que la réunion ne commence, j'allai voir Maurice Franc, auteur du livre sur les souterrains annulaires, et je lui demandai s'il pouvait m'en vendre un exemplaire. Très gentiment, il m'annonça que le livre était épuisé mais qu'il m'enverrait une photocopie.

Robert ouvrit la réunion en donnant un rapport des activités des Amis

pendant l'année écoulée. Il mentionna la publication des *Actes du Colloque* où avaient été réunies les communications données, en septembre 1996, lors d'un séminaire à propos des tombes et des objets de Glozel. La brève intervention de Hugh, que traduisit Jacques Thierry, faisait partie de cette section. Il récapitula les résultats de son travail sur les céramiques, expliquant qu'elles avaient été faites, selon les résultats de la TL, aux environs de l'an 100 avant J.-C. Les dates postérieures étaient dues aux réchauffements liés aux activités de la fabrication du verre, qui avaient déplacé l'horloge des mesures TL au Moyen Âge ou aux XIX^e et XX^e siècles, à cause de l'écobuage des champs. Il déclara aussi que notre travail sur le manche du poignard avait prouvé son authenticité. Il ne donna aucune date C-14.

Mme François présenta le rapport de la trésorerie. L'association accusait un déficit de 10 000 francs de l'époque (soit environ 1 500 €) dû en grande partie au salaire payé à une des filles d'Émile Fradin pour travailler dans le musée de Glozel. Mme François croyait que Les Amis ne pourraient plus se permettre cette subvention et recommandait son arrêt. Robert n'était pas d'accord; deux des objectifs fixés par Les Amis, devaient être le soutien à la famille Fradin et l'ouverture journalière du musée. Le conseil d'administration avait recommandé le salaire. Un représentant de l'administration locale se leva et déclara qu'il était important de tenir le musée ouvert autant que possible, puisque c'était une attraction touristique majeure et qu'il essaierait d'apporter une aide financière.

Puis, Olivier Giron, un des membres du conseil d'administration, lut la décision du conseil que Mme Calvier ne devrait plus être considérée comme membre des Amis. Elle avait intenté un procès contre Robert Liris, Les Amis de Glozel et Émile Fradin, prétendant que leur refus de lui permettre l'accès aux archives de Glozel, la privait de son gagne-pain. Selon elle, elle avait quitté son emploi pour travailler sur Glozel et avait offert beaucoup d'argent pour publier un catalogue du matériel de Glozel. Elle était incapable de le faire parce qu'elle ne pouvait pas photographier les objets dans le musée, ni copier les archives.

Quand Mme Calvier entendit la décision, elle se leva de sa chaise, et prise de fureur, invectiva les membres du conseil d'administration pendant plusieurs minutes, déclara qu'elle refusait de partir et attaqua Robert Liris. Elle était terrifiante à voir. Des personnes commencèrent à lui

répondre ; ses partisans les prirent à parti et, en quelques secondes, la moitié de la salle se hurlait dessus. Il fallut plusieurs minutes pour que le chahut s'arrête. Un de ses partisans, le même Maurice Franc qui était l'auteur du livre sur les souterrains, démissionna. Alors, Mme François, une de ses amies, démissionna du conseil d'administration. Pierrette Liris, assise dans la rangée de devant, à quelques pas d'elle, ne put résister à lancer un vibrant « Bravo ! ».

L'événement suivant fut l'élection de nouveaux membres pour le conseil. Suite à la démission de M. Franc, il y avait deux candidats pour deux places, et l'élection se passa sans incident. La partie officielle de la réunion était terminée. Chacun commença à parler, et même Émile sourit et tapota l'épaule de Hugh ; nous étions tous unis dans notre désapprobation du comportement de Mme Calvier. Avant que nous ne repartions, Robert nous demanda si nous voudrions déjeuner avec eux dans un restaurant le lendemain, parce qu'ils avaient été si occupés. Bien entendu, nous acceptâmes.

Ce soir-là, Hugh, Patrick, Sue, Roslyn et moi étions réunis dans la chambre d'hôtel de Roslyn, sirotant un apéritif et essayant de comprendre quelque chose de la réunion à laquelle nous avions assisté. Seul Patrick avait compris les attaques et les contre-attaques, mais certaines d'entre elles lui semblaient obscures. Nous continuâmes notre conversation à L'Alambic, un excellent restaurant à quelques pâtés de maisons de notre hôtel. Pendant le cours de la soirée, Patrick nous déclara qu'il connaissait un professeur d'archéologie à l'université de Louvain, qui serait prêt à fouiller à Glozel, si le ministre français de la Culture lui accordait un permis. Il aurait besoin d'un préavis de deux ans, mais le ferait gracieusement. Nos publications projetées pourraient fournir assez de documents pour modifier l'avis des autorités françaises sur les fouilles. C'était une perspective encourageante. Il nous parla aussi de son enquête sur les harpons de Glozel. Ces quelques dernières années, il avait interviewé plusieurs archéologues, tous lui disant qu'ils n'avaient jamais rien vu qui leur ressemblât. Mais en effectuant des recherches dans la littérature disponible, il trouva quatre harpons très similaires à ceux de Glozel.

Nous faisons la paix avec Émile

Le matin suivant, Robert et Pierrette vinrent nous chercher à 11 h 30. Robert nous raconta qu'il avait rêvé de Mme Calvier, la nuit précédente et, tout naturellement, il ne se sentait pas très bien. Nous allâmes chez lui où nous rencontrâmes Jacques Thierry et sa femme, pour prendre un verre avant d'aller déjeuner dans un restaurant au bord de la rivière, où nous fîmes un excellent repas. Robert et Jacques Thierry répondirent à certaines de nos questions au sujet de la réunion. Ce dernier nous avisa qu'il avait travaillé étroitement avec le ministre de la Culture et espérait être à même de l'influencer pour l'obtention d'un permis de fouille, une fois que nos écrits seraient publiés. Les Thierry repartirent après le déjeuner, mais Robert, Pierrette, Hugh et moi, nous allâmes à Glozel. Robert avait l'intention de faire la paix entre Émile et nous. Nous lui étions extrêmement reconnaissants pour cet effort. Sans voiture, nous avons renoncé à l'idée de partir pour Glozel. Cela nous semblait sonner faux d'être à Vichy et de ne pas rendre visite à Émile et au musée. Le comportement amical d'Émile, la veille, nous avait fait espérer qu'il ne nous avait pas fermé sa porte. Le soleil fit son apparition alors que nous roulions le long de la vallée, sur la route menant à Glozel. Les arbres avaient de nouvelles feuilles d'un vert pâle et tout était frais et beau comme seule l'arrivée du printemps peut l'être. La rivière était haute et l'eau sombre moussait en tourbillonnant.

À Glozel, Émile et sa sœur Yvonne nous saluèrent chaleureusement. Robert exhiba une bouteille de champagne et nous passâmes tous dans le salon réservé aux occasions spéciales. Le fauteuil en velours rouge où le roi de Roumanie s'était assis, il y a bien longtemps, trônait toujours dans la pièce. Quand nous fûmes installés à table, Hugh rendit à Émile une boîte d'objets qu'il avait empruntés pour travailler en Écosse. Il avait gardé trois d'entre eux parce qu'il voulait faire un examen plus approfondi. Émile l'interrogea minutieusement sur la date d'un morceau de céramique. Hugh lui répondit qu'il était âgé de moins de 2100 ans, et comme toutes les autres pièces, il était authentique. J'étais assise à côté d'Émile qui se tourna vers moi et m'apostropha: « Alors, avez-vous dit toutes ces choses sur le Dr Morlet? »

J'avais répété pendant des semaines, maintes et maintes fois mentalement, la réponse en français à cette question. J'essayai tout d'abord d'ex-

pliquer qu'une fois que j'avais pris connaissance de la date médiévale, je m'étais rendu compte que le Dr Morlet serait soupçonné de fraude et j'avais demandé à Jean s'il y avait des preuves que nous pourrions avancer contre cette hypothèse. Robert participa à la conversation, en essayant d'expliquer l'idée de ce qu'était de jouer à l'avocat du diable. Mais Émile ne pouvait vraiment pas accepter ce concept. Finalement, je lui dis simplement que, pendant trois jours, après avoir pris connaissance des résultats médiévaux, j'avais douté du Dr Morlet. Pierrette ajouta : « Seulement pendant trois jours ! » J'avais avoué ma faute et Émile me pardonna. Il tapota mon bras et me dit que, désormais, nous ne parlerions plus de cette histoire.

Nous passâmes quelque temps dans le musée et, comme toujours, découvrant de nouvelles choses que nous n'avions jamais vraiment remarquées auparavant. Par exemple, nous y vîmes les mêmes pointes en os que celles figurant sur le renne blessé et sur d'autres gravures. Nous cherchâmes le vrai astragale de renne, par opposition à celui mal identifié que Hugh avait emprunté et qui, au final, s'était révélé n'être qu'une phalange de vache. Mais il n'était nulle part. Nous trouvâmes la gravure du renne, que le Dr Morlet avait envoyée à Harry Söderman pour une datation au carbone 14, et que j'avais vue dans la salle de séjour de mes parents, quarante-quatre ans auparavant. En l'examinant, nous nous rendîmes compte qu'elle semblait montrer un andouiller de massacre très marqué, une des caractéristiques distinctives du renne. Robert nous proposa de la photographier et de nous en envoyer une copie.

Avant notre départ, Émile encouragea Hugh à revenir bientôt, pendant qu'il était encore en vie. Il m'embrassa pour me dire au revoir. J'étais tellement soulagée que notre mésentente ait enfin pris fin.

De retour à l'hôtel, nous dûmes au revoir avec beaucoup de gratitude et de respect à Robert et Pierrette. Comme je leur écrivis quelques jours plus tard, ce n'est pas facile d'être le président des Amis de Glozel, pas plus que d'en être l'épouse !

Souterrains et rennes

Le lundi matin, Hugh et moi quittâmes l'hôtel et prîmes le train de 9h10 pour Paris. En route, nous révisâmes toutes les nouvelles données que

nous avions collectées, particulièrement celles concernant les souterrains annulaires. Il paraissait tout à fait possible que les gens de l'époque médiévale qui avaient construit le souterrain de Puyravel, utilisaient encore des outils en os et en pierre. Une hache en pierre, une pointe en os et un polissoir en pierre, tous gravés de signes glozéliens, avaient été trouvés à Puyravel. L'entrée du souterrain semblait avoir été creusée avec un merrain de cerf emmanché d'un pic en pierre, les deux objets ayant été trouvés dans le souterrain. Un morceau d'ocre brun, comme celui provenant des tombes, avait également été ramassé à Puyravel. Jean-Loup Flouest, qui avait fouillé à Puyravel dans les années 1980, avait trouvé des poteries médiévales et du charbon de bois près de l'entrée, mais rien d'autre. Il avait daté le souterrain du Moyen Âge.

Mr Tixier nous avait dit que ceux qui avaient construit ces souterrains étaient les adeptes de cultes païens, et qu'ils évitaient l'utilisation du métal qui, pour eux, était associé au christianisme. Cette même population pouvait avoir été celle qui avait enterré ses morts dans les tombes du champ de Glozel. Les objets trouvés dans les tombes pouvaient être les outils qu'ils utilisaient toujours dans leur vie quotidienne. Mais cela ne résolvait pas l'énigme du renne. Incidemment, Hugh fit remarquer qu'il y avait bien des rennes en Écosse, aujourd'hui. Ils y avaient été réintroduits une trentaine d'années auparavant dans les Cairngorms, une chaîne de montagnes dans le centre de l'Écosse, où ils semblaient se développer. À l'évidence, les animaux pouvaient subsister sous le climat actuel de certaines parties de l'Écosse. Il m'avisait aussi qu'un livre appelé *The animals of Scotland*, écrit par le zoologiste Ritchie, prétendait que le renne avait existé en Écosse jusqu'au XII^e siècle. L'affirmation était basée sur la déclaration, contenue dans une des sagas nordiques, que les comtes d'Orkney parlaient à l'époque en Écosse pour chasser le cerf et le renne. Soudainement, nous nous rendîmes compte que, si le renne avait aussi survécu en France jusqu'à la période celtique, le problème posé par les gravures de rennes serait résolu. Il y avait tant d'évidences que de nombreuses gravures sur pierre de cet animal avaient été faites *de visu*. Un exemple était celui du renne femelle à ramure, veillant sur son petit, gravé sur un galet. Au musée, le jour précédent, alors que nous l'examinions, Émile m'avait dit qu'il n'avait jamais su auparavant que le renne femelle portait des bois. Plusieurs grosses pierres, certaines provenant des tombes, montraient des rennes capturés dans des fosses et dans des

filets. Seuls ceux qui avaient chassé le renne connaissaient ces détails. Le sculpteur qui avait fait le manche du poignard pouvait avoir copié le renne des premiers objets en pierre, que nous pensions dater de la période celtique.

La région des Bois Noirs, non loin de Glozel, connaissait des conditions climatiques proches de celles des Caingorms et ses montagnes, qui s'élevaient à mille deux cents mètres, ressemblaient à celles des monts écossais. J'avais trouvé une indication dans un livre sur les rennes et l'archéologie, signalant qu'à la fin de la période glaciaire, les troupeaux vivant en Dordogne s'étaient déplacés vers le nord et l'est du Massif central, juste au sud des Bois Noirs. Une fois là, les animaux auraient pu y rester, plutôt que de migrer vers le nord, y trouvant un environnement plus chaud. Cette théorie, quoique tirée par les cheveux, pourrait être validée si nous pouvions trouver et dater une dent de renne de Glozel. Depéret en avait identifié plusieurs et il restait toujours quelques dents étiquetées « de renne » dans une des vitrines du musée. Hugh décida de consulter Adrian Lister, expert en rennes, avec lequel il avait correspondu sur la manière dont on pouvait identifier des dents de renne. *Si* (et il y avait beaucoup de *si* dans toute cette idée) il s'avérait possible de déterminer qu'une dent de cervidé venait bien d'un renne, et s'il y en avait une à Glozel, peut-être Robert pourrait-il l'apporter à New York quand il viendrait à la réunion de la Société de Psychohistoire, en juin. Je pourrais l'acheminer en Arizona pour être datée. Et *si* elle était datée de la période celtique, nous aurions là la preuve de la justesse de notre théorie.

Le week-end avait été productif et enthousiasmant. Hugh et moi étions satisfaits des dernières informations que nous avions recueillies et des décisions que nous avions prises. Nous pouvions enfin entrevoir une voie vers une publication et une recherche, qui pourraient mener à de nouvelles fouilles à Glozel. Mais je pense que ce qui nous rendait tous les deux le plus heureux, c'était la paix retrouvée avec Émile. Dans le passé, il avait été appelé « *l'Esprit de Glozel* » par les antiglozéliens, un euphémisme pour le mot « faussaire ». Aujourd'hui, l'expression signifiait quelque chose de différent pour nous. Émile était en effet *l'Esprit de Glozel*, à cause de son cœur généreux, sa fermeté face à l'adversité et pour sa fidélité au site et envers le Dr Morlet.

Chapitre X

Recherches à domicile et un colloque à Vichy

Au début d'octobre, je fus étonnée et heureuse de recevoir une lettre du professeur Germain et de Jacques Thierry, de Vichy, m'annonçant qu'ils avaient créé un nouveau groupe de recherche sur Glozel (le CIER – Centre international d'étude et de recherche) et désiraient que Hugh McKerrell et moi nous joignons à eux. Ils avaient planifié d'organiser un séminaire en mai de l'année suivante et espéraient que nous y exposerions notre travail.

Vers la fin d'octobre, quelqu'un me communiqua le nom de Larissa Bonfante, professeur d'archéologie à l'université de New York, qui s'était spécialisée dans l'étude des Étrusques. Puisque Hans Hitz croyait que la langue de Glozel se rapprochait du lépontique, dérivé lui-même de l'étrusque, je pensai qu'il pourrait être utile de lui parler. Je lui téléphonai, et notre conversation fut des plus plaisantes. Elle me dit qu'elle serait heureuse d'examiner quelques-uns des signes de Glozel. Elle partait pour Rome le 3 novembre pour rendre visite à son père, épigraphiste bien connu, avec lequel, elle avait coécrit son livre sur la langue étrusque, et suggéra que je lui obtienne quelques exemples de caractères avant son départ, pour qu'elle puisse les lui soumettre. Je lui envoyai un paquet de documents et Hugh lui écrivit une lettre donnant plus d'informations. Malheureusement, elle répondit très vite que son père, âgé de 94 ans, se

rappelait que ces inscriptions avaient donné lieu à une retentissante action en justice, pour lesquelles le savant Salomon Reinach avait dû faire face aux critiques pour y avoir cru. Selon son père, il était prouvé qu'elles n'étaient que des contrefaçons. À maintes reprises, puisque mêlés à Glozel, nous avons constaté cette réaction négative, basée sur des préjugés et non pas sur des faits. Depuis toujours, l'acceptation inconditionnelle des demi-vérités et des déformations, mène à un rejet complet du site.

Le 20 novembre, Douglas Donahue nous envoya une note du laboratoire de spectrométrie de masse par accélérateur de l'université de l'Arizona, dans laquelle, il écrivait qu'il serait enchanté d'assister au séminaire de Glozel, au printemps prochain. Il nous donna aussi une date au carbone 14, pour un fragment que nous pensions être du charbon de bois. Il avait été trouvé entre les couches de verre sur la tablette vitrifiée (984.2.006) qui était, à l'origine, collée sur une idole phallique, bien que séparée d'elle depuis. Puisque le matériel datait de plus de 46000 ans BP, ce devait être du charbon de bois ou tout comme. Nous avons commencé à nous poser des questions sur la façon dont il s'était retrouvé sur la tablette. Se pouvait-il qu'il ait été utilisé à Glozel au Moyen Âge? Hugh avait soulevé la question d'un réchauffement moderne frauduleux, peut-être pour rendre les lettres plus authentiques en les recouvrant de verre.

Je repris la lecture de la description des tablettes vitrifiées établie par Morlet, tout comme celle des rapports de Hugh sur le verre et les poteries, ainsi que sur la datation par la TL. Morlet écrivait que les objets vitrifiés avaient été trouvés à flanc d'une petite colline, à quelques mètres de la fosse. Je me demandai si, à cause de leur position, elles pouvaient avoir affleuré à la surface. Des études magnétiques avaient montré que le morceau qui venait juste d'être daté, avait été chauffé deux fois, la première à une très haute température, assez élevée pour effacer n'importe quelle cuisson et température antérieures (vraisemblablement celtique), la deuxième à une température beaucoup plus basse. Sur une des pièces vitrifiées, était collé un morceau d'argile semblable à celle qui servait de joint aux briques de la tombe. Il semble évident que la fosse date de la période médiévale (c'est-à-dire la céramique du sol, ainsi que l'argile ou le mortier entre les briques avec cupules), et cela en dépit du fait qu'une brique avec des marques de cupules (apparemment non vitrifiée, non recouverte de verre) soit datée à Oxford de seulement 30 ans. Il me sem-

ble que ce morceau devait avoir été réchauffé, plus que probablement, par le brûlis d'un champ. En tant que tel, il fournit la preuve qu'un tel réchauffement a bien eu lieu. Un morceau d'argile vitrifiée, daté de la période médiévale, démontre qu'on avait eu recours à une température élevée.

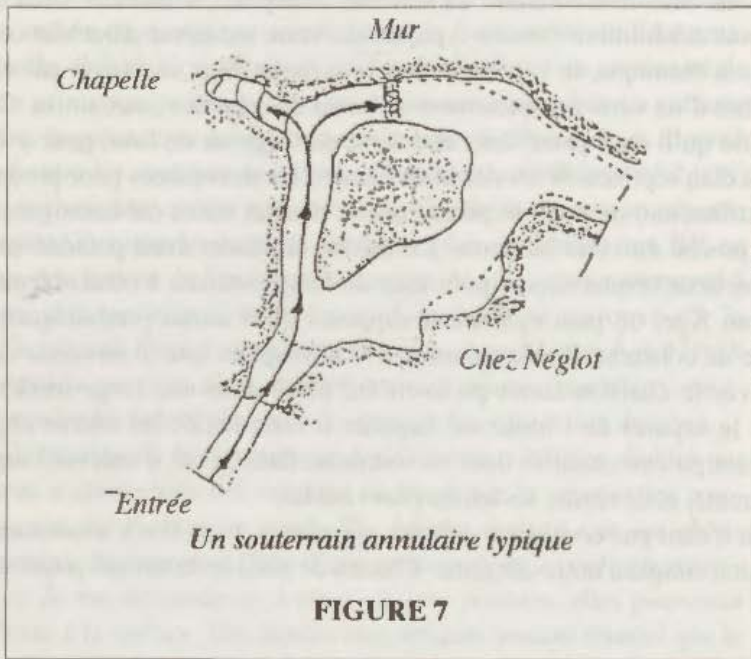
Aussi, le verre qui couvrait trois des morceaux vitrifiés et récemment datés, les échantillons G1, G4 et G5, que Hugh avait soupçonnés d'avoir été chauffés dans une forge moderne, avait été analysé par l'activation de neutrons dans le laboratoire du réacteur Slowpoke, à Toronto. Bien que les trois échantillons fussent typiques du verre médiéval dans leur composition chimique, le G4, contenant le carbone, était recouvert par cinq couches d'un verre complètement différent de celui des deux autres. Cela signifie qu'il était passé dans une sorte de forge ou de four, pour y être cuit à cinq reprises. Si Morlet avait chauffé les trois pièces pour produire la vitrification, on pourrait penser que le résultat aurait été homogène, et plus proche du verre moderne. De même, si Morlet avait possédé suffisamment de connaissances pour faire du verre similaire à celui obtenu au Moyen Âge, on peut également supposer qu'il aurait produit quelque chose de cohérent. Il m'est aussi arrivé d'imaginer que le morceau vitrifié avec le charbon aurait pu avoir été placé dans une forge moderne, pour le séparer de l'idole sur laquelle il était collé; les autres objets auraient pu être chauffés dans un fourneau, dans le but d'enlever l'argile adhérente, et de rendre les lettres plus visibles.

Hugh n'était pas convaincu par mes arguments, mais il n'y avait aucune solution simple à notre dilemme. Chacun de nous resta sur ses positions.

Les souterrains annulaires

Pendant ce temps-là, les informations sur les mystérieux souterrains de la région arrivèrent, envoyées par Maurice Franc et Olivier Giron qui les avait étudiés pendant de nombreuses années. Nous apprîmes qu'un souterrain annulaire est une sorte particulière de chambre souterraine construite avec une galerie d'entrée et un couloir intérieur creusé en forme d'anneau, juste assez large pour qu'une seule personne puisse y passer. La plupart d'entre eux comportent une niche caractéristique, se prolongeant à l'extérieur de la paroi du souterrain. Cette niche, appelée

« chapelle » en raison de la présence fréquente d'une sorte de tablette taillée dans la paroi et ressemblant à un autel, est assez grande pour qu'un homme puisse s'y tenir debout, ce qui n'est pas le cas du reste des passages dans les souterrains. Chacune s'ouvre, en son plafond, par une trouée creusée de l'extérieur et une de ces niches était fermée par une pierre comportant un trou circulaire. Juste à quelques pas de la niche, on trouve souvent un grillage ou un mur en pierre, qui empêche de faire le tour de l'anneau.



Ces structures semblent n'avoir eu aucune destination pratique. Plusieurs étaient traversées par un courant d'eau, ce qui les rendait impropres au stockage de provisions, et elles étaient trop petites pour servir d'abri à la population locale en cas d'attaques ennemies. Des céramiques provenant de plusieurs souterrains annulaires avaient fourni 16 dates TL comprises entre le III^e et le X^e siècle (Franc, Delavigne et Dourvert, 2004). Tous ceux qui ont été découverts semblent avoir été soigneusement et entièrement vidés et plusieurs ont été intentionnellement obturés à l'entrée par un certain type de mur, probablement à la fin du VIII^e siècle. Une inter-

diction locale, rédigée en 785 selon les Actes des Conciles de l'Église catholique, bannissait la crémation et autres pratiques hérétiques sous peine de mort, et mentionnait spécifiquement ces souterrains comme étant des lieux de cultes hérétiques.

Des objets glozéliens avaient été trouvés dans, au moins, trois souterrains annulaires. Franc et Giron supposent qu'ils avaient été construits au IV^e siècle par des immigrants venus d'Autriche, où il en existe aussi. Ils avaient peut-être été utilisés comme dépôts funéraires pour apaiser les âmes des défunts récents qui, croyait-on, erraient sur terre pendant quarante ans, ou bien pour communiquer avec les ancêtres. Dans le folklore de la région, on trouvait, jusqu'à encore récemment, des traces de la survivance de ces croyances parmi la population rurale (Franc, 1993 ; Giron, 1990).

L'information était passionnante. Nous conjecturâmes que ces souterrains pouvaient avoir complété ou remplacé des pratiques plus anciennes à Glozel, en relation aussi avec quelque rite de communication avec les morts. Ils constituaient une passerelle possible entre les dates celtiques et médiévales du site.

Les datations au radiocarbone

Au début de la nouvelle année 1999, nous reçûmes de Doug Donahue, les dernières dates fournies par le carbone 14.

GF716	Rennes s'affrontant	705 ± 55 ans BP	(1 250 après J.-C.)
GF310	Cervidés + signes	pas suffisamment de carbone	
GF743	Crâne de la Tombe I	195 ± 50 ans BP	(1760 après J.-C.)
204.2.154	Harpon	295 ± 45 ans BP	(1670 après J.-C.)

Hugh les commenta de la manière suivante :

« Aucun problème avec les rennes s'affrontant. Exactement comme nous l'avions prévu. [Une date médiévale à cause du taux d'azote.]

Pour GF310, quel dommage qu'il n'y ait pas eu assez de carbone. Vous ne vous en souvenez peut-être pas, mais cet échantillon particulier avait le taux d'azote le plus bas de tous ceux que j'avais mesurés.

[...] Les données d'azote que j'avais obtenues, il y a deux ans, peuvent être de nouveau mises à jour, maintenant que nous avons quelques dates réelles à insérer. Ce que je pourrais ajouter, c'est que ces valeurs autour de 1 % d'azote sont probablement médiévales; 1250 après J.-C. ou dans ces environs. C'est le groupe important des os décorés d'animaux, de rennes et d'inscriptions. Les valeurs d'azote au-dessus de 2 % appartiennent probablement à cette nouvelle date de 1720 après J.-C. Cela signifie que plus de la moitié des os humains seront sans doute aussi récents que celle-ci [...] En fait, des treize échantillons qui se trouvent dans ce groupe, il n'y en a pas un seul avec des signes (un résultat hautement significatif) et seulement une pièce gravée d'un animal (à nouveau significatif). »

Nous étions d'accord que seule une duperie pouvait expliquer une date du XVIII^e siècle pour le harpon. Depuis lors, nous avons appris que, soi-disant, quelque temps après la découverte de Glozel, des objets avaient été fabriqués par des étudiants de l'école des Beaux-Arts de l'université de Clermont-Ferrand, qui avaient réussi à les enterrer dans le Champ des Morts. Peut-être le harpon daté était-il l'un de ceux-là ?

Hugh avait projeté de présenter, au prochain colloque, quatre rapports sur le verre et les poteries, les dates au carbone 14, celles obtenues par la technique de la thermoluminescence, et les analyses d'os. Je serais le coauteur de trois d'entre eux. Sam et moi avons travaillé à un article concernant les images de rennes. Nous passâmes pas mal de temps à réviser nos notes et, ensuite, à corriger les versions françaises qui étaient pleines de fautes.

Nous avons écrit à Robert Liris, lui disant que nous aimerions beaucoup dater un autre harpon. Il répondit, au début de février, pour nous aviser qu'Émile n'était pas du tout enchanté par les dates les plus récentes et ne permettrait plus, désormais, de dater d'autres objets.

Au début de mars, Jacques Thierry envoya une lettre à Hugh, lui demandant de ne pas publier quatre des dates carbone 14: les deux obtenues à Saclay dans les années 1950, celle du fragment de crâne et celle du harpon récemment daté du XVIII^e siècle. Robert Liris nous fit parvenir l'explication de cette requête :

« Personnellement, je considère vos dates comme établies et indiscuta-

bles, mais, diplomatiquement, je ne peux pas faire comprendre à M. Fradin qu'il est nécessaire d'abandonner la préhistoire, et que Glozel possède bien d'autres facettes, tout aussi intéressantes. Le problème, c'est qu'il y a les Amis de Glozel qui sont persuadés que Glozel est préhistorique et même très préhistorique... et qu'un concert de voix est en train de se faire entendre pour jeter le doute sur tout le travail qui a été fait et de le considérer comme une trahison de l'idéal glozélien. »

Nous comprenions son problème, et après moult discussions, nous fûmes tous d'accord que les dates en question ne pouvaient pas être omises. Notre position fut acceptée par Vichy, et nos présentations seraient maintenues comme convenu. Hugh, Sam et moi continuâmes à discuter du problème des rennes. Fin mars, Hugh écrivit :

« Nous pouvons dire tout ce que nous voulons sur les gravures du manche, de Gaston Phoebus et de la survie du renne, mais le fait est que les deux choses sont des absurdités dans le contexte où elles ont été trouvées. Et vous savez qu'Adrian Lister ne croit pas vraiment que les gravures du manche représentent des rennes. S'il avait raison, la vie serait d'autant plus simple. Je dois dire, avec tout le respect dû à Ingvar Byrkjedal, qu'Adrian Lister est certainement quelqu'un que l'on doit écouter. Il connaît *vraiment* les rennes. Et je sais que vous et Sam, vous êtes allés soigneusement au fond des choses, pour ce qui est de toutes leurs caractéristiques. Mais pourriez-vous dire, avec certitude, que celles-ci s'appliquent en réalité au manche ? Ce qu'Adrian a dit, était que les animaux étaient "fabuleux", avec des bois qui n'appartenaient pas vraiment à une espèce. »

Nous n'étions pas d'accord, estimant qu'Ingvar, zoologiste norvégien, était tout autant expert qu'Adrian Lister. Les animaux sur le manche n'avaient pas été représentés dans une pose réaliste ; néanmoins, ils montraient – ainsi que beaucoup d'autres gravures de Glozel – un type de bois seulement propre au renne.

En examinant l'os du XIII^e siècle

Hugh avait emprunté, pour l'étudier, le morceau d'os appelé « le Troupeau », montrant un groupe de chevaux. Donahue venait justement de le dater du XIII^e siècle, tout comme les autres os gravés. Hugh l'étudia soigneusement et conclut qu'il ne pouvait pas avoir été gravé dans les années 1920, parce qu'au moins une douzaine de craquelures dans l'os traversaient les lignes gravées. La plupart des fentes coupaient directement à travers la taille de la gravure, et l'argile était toujours en place sur la totalité du bord de ces fentes. Nous avons demandé à notre ami l'archéologue Randy White de nous dire ce qu'il savait des fêlures dans les os et comment elles s'étaient développées. Il nous répondit que si l'os frais, déposé archéologiquement, est couvert ou enterré plutôt rapidement, il peut ne pas présenter de craquelures avant des milliers d'années. Mais dans les heures qui suivent la fouille, si les conditions d'humidité ne sont pas préservées dans l'environnement de stockage, des fentes de dessiccation apparaîtront. Cependant, si un tel os, récemment récupéré, avait été gravé par un faussaire, elle ou lui aurait dû traiter les lignes gravées pour leur donner la même couleur et la même apparence qu'une surface d'os non gravée. Une telle coloration artificielle devrait être visible au microscope. Dans le dernier cas, si le morceau avait été gravé comme s'il sortait de terre, des craquelures devraient apparaître après la gravure. Hugh examina soigneusement l'objet et ne trouva la présence d'aucune pigmentation artificielle. Il le fit aussi tremper et prit note du temps de séchage. En exactement six heures de temps, 50 % de l'eau s'étaient évaporés, et la surface était presque sèche, signifiant que les fentes auraient dû commencer à apparaître. Nous étions d'accord qu'il était très peu probable qu'un objet si compliqué, pouvait avoir été gravé dans les quelques heures suivant immédiatement l'exhumation. La preuve de la gravure sur l'os frais, faite dans la période médiévale, était très significative.

Lors de notre dernière visite, le professeur Germain avait suggéré la création d'un comité scientifique de travail sur Glozel et des réunions annuelles où les recherches pourraient être présentées. Un an plus tard, un colloque sur le site était tenu à Vichy en conjonction avec l'assemblée annuelle des Amis de Glozel.

J'écrivis à l'office de tourisme de Montcombroux-les-Mines, leur demandant des renseignements sur des sites ayant livré des bracelets,

ainsi que l'adresse de Mme Décluset, à qui Roslyn Strong avait rendu visite un an auparavant, et qui avait une collection de fragments de bracelets. Nous fîmes nos réservations, mais nous dûmes les changer, une fois que nous apprîmes que nous serions logés dans un hôtel pour trois nuits, comme intervenants au colloque.

Les Amis de Glozel et un colloque

Le 13 mai 1999, nous arrivâmes à Vichy, par le même train que Hugh, et nous nous inscrivîmes au Chambord, où nous étions descendus l'année précédente. Robert et Pierrette dînèrent avec nous à l'hôtel, nous donnant les dernières nouvelles d'Émile qui allait bien. Le matin suivant, Hugh nous montra l'os gravé appelé le Troupeau, qui représentait un groupe de chevaux, et qu'il rendrait le lundi à Émile. Il avait été daté au carbone 14, comme étant du XIII^e siècle. En l'examinant, il était facile de voir les fêlures dans l'os, qui coupaient les lignes gravées, indication que la gravure avait été faite avant que l'os ne fût enterré.

Après le petit déjeuner, tous les trois, nous partîmes en voiture pour rassembler des informations sur des bracelets en pierre. Nous allâmes à Montcombroux-les-Mines, où ils avaient été fabriqués pendant l'Âge du fer, et nous demandâmes à la mairie l'adresse d'un expert local, une certaine Mme Décluset. Elle avait une grande collection de fragments de bracelets, pour la plupart des parties centrales, ainsi qu'un carnet rempli de renseignements à leur sujet. Elle fut très obligeante. Sur le moment, Sam et Hugh ne pensaient pas qu'ils étaient faits de la même pierre que ceux de Glozel, parce que le matériau paraissait plus tendre. Un an plus tard, lorsque nous fûmes capables de comparer les morceaux de Montcombroux et de Glozel, nous nous rendîmes compte qu'ils étaient, en effet, faits de la même pierre tendre, appelée lignite ou schiste.

Ce fut un matin froid, gris et bientôt pluvieux, mais nous explorâmes avec bonheur les routes de campagne et les petits villages de la région. Nous déjeunâmes dans un restaurant à Jaligny, capitale de la dinde en France (et bien entendu, nous en mangeâmes!). Plus tard, nous trouvâmes par hasard un musée local, où nous découvrîmes un bracelet en pierre datant de l'Âge du bronze. Il était plus fin, mieux poli et plus mince que ceux de Montcombroux. En retournant à Vichy, nous

échouâmes dans notre quête de trouver le site archéologique de Chateleperron, mais nous tombâmes sur une belle et minuscule chapelle construite en 966, à Montcombroux-les-Vieux.

Arrivés à Vichy, nous allâmes jusqu'à notre nouvel hôtel, le Plaza, où les participants au colloque séjourneraient. Vers 19h30, nous rejoignîmes Hugh pour prendre un verre et fûmes enchantés quand Douglas Donahue, expert en radiocarbone de l'université de l'Arizona et sa femme, se présentèrent. Tous ensemble, nous partageâmes avec joie un long dîner agrémenté d'une conversation amicale.

Le colloque commença le samedi, avec un déjeuner officiel pour les participants et les organisateurs, à l'hôtel Plaza. Nous rencontrâmes pour la première fois Hans Hitz, épigraphiste suisse, et sa femme Karin. Le courant passa tout de suite entre nous quatre. Après le déjeuner, tous ensemble, nous marchâmes vers la place de la Poste, pour assister à la réunion officielle des Amis de Glozel. Robert Liris lut le rapport annuel et fut réélu président pour une nouvelle année. C'était une réunion quelque peu litigieuse, Mme Calvier invectiva Robert Liris, et les amis de cette dernière participèrent de temps à autre au lynchage. Doug Donahue qui était là, mais sans son épouse, était assis à côté de moi, et j'essayai de le tenir informé sur les participants et de ce qui se disait.

Après la réunion, le soleil était de sortie, Sam et moi, nous nous assîmes sur un banc devant l'hôtel de ville, observant les jeunes skate-boarders et les cyclistes, jusqu'à ce que ce soit l'heure de la réception donnée par la mairie, en l'honneur des participants au colloque. À 18 heures, nous montâmes, en groupe, l'imposant escalier et entrâmes dans une salle de réception splendide, au deuxième étage. Tout cela était grandiose et très français. Nous nous tenions debout, en cercle, et il y eut des discours avant que l'on nous permette de déguster notre kir royal. Je prononçai même quelques mots très simples. Les célébrations allaient bon train, lorsque deux journalistes de la BBC, Sue Broome et Aubrey Manning, arrivèrent. Après la réception, on nous montra la pièce où les mariages ont lieu et celle où le conseil municipal se réunit. Le bâtiment est très orné, rempli de peintures et de statues en plâtre. Personne ne supposerait jamais qu'il a été construit en 1928. Nous retournâmes au Plaza pour le dîner, toujours prévu par les organisateurs du colloque.

Le matin suivant, le colloque commença réellement, au centre culturel Valéry Larbaud. Après les discours d'introduction de Georges Tixier, de

René Germain, de Robert Liris et de Jacques Thierry, Hugh livra son premier rapport, une évaluation des dates TL faites au fil des années à Glozel. Il en présenta aussi un second, une analyse du verre et de l'argile du site. Hans Hitz fit un passionnant discours sur ses tentatives de traductions des inscriptions de Glozel, et Guy Lesec venait juste de commencer son exposé sur le symbole du serpent bifide de Glozel, quand les lumières s'éteignirent. À cause de cela, le déjeuner à l'hôtel fut avancé, pendant que l'électricité était rétablie. Après nous être copieusement restaurés, nous retournâmes dans la salle et nous constatâmes que tout était rentré dans l'ordre.

L'après-midi, le Dr Lesec termina son rapport, coécrit par lui et Robert. Hugh fit sa dernière communication sur les datations au C-14 et les analyses d'os; Michel Latour essaya de fournir des preuves étayant sa conviction de l'ancienneté des os humains. Un chercheur français, Patricia Soto-Heim, du Musée de l'Homme, parla aussi des os, concluant qu'ils venaient d'une population robuste, accoutumée à un très dur labeur. Georges Tixier discourt de Glozel et de son environnement, mentionnant les souterrains et les découvertes provenant d'autres endroits. Finalement, à 18h30, ce fut le moment de notre rapport sur les rennes.

Cela me sembla durer une éternité, puisque chaque phrase devait être traduite en français par une dame qui n'était pas très experte. Jacques Thierry, lui, avait servi d'interprète à Hugh, mais avait dû s'absenter. Nous étions aussi un peu contrariés car Hugh avait modifié son exposé pour inclure un certain nombre de déclarations relatives aux rennes qui n'en n'étaient pas vraiment. Nous lui avons poliment fait savoir que nous n'étions pas d'accord sur ce sujet, puisque Hugh croyait que tout, excepté les céramiques, était médiéval, et nous pensions qu'il avait tout faux. En réponse à ses affirmations, je fis quelques aménagements à notre rapport soutenant l'hypothèse des rennes. Des participants m'avaient dit que mes propos étaient intéressants, mais il était tard, chacun était fatigué, et il y en avait même qui avaient déjà quitté la salle.

Finalement, tout fut fini et nous repartîmes ensemble vers le Plaza, pour un splendide banquet de clôture, incluant kir royal, petites mises en bouche, saumon fumé, brochet en sauce, bœuf en croûte accompagné de chou-fleur, de pommes de terre, de petites tomates, pour terminer par un merveilleux gâteau au chocolat, fourré à la pistache et nappé d'un coulis

de framboise. Vers 22 heures, nous quittâmes la table, épuisés. Assise à côté de Hugh, je m'étais sentie un peu trahie par ce qu'il avait fait.

Le matin suivant, nous prîmes le petit déjeuner en compagnie des Hitz qui retournaient en Suisse ; puis nous roulâmes jusqu'à Glozel, suivis par la voiture des Donahue. Après avoir offert une bouteille de rhum à Émile, nous leur montrâmes le musée. Je trouvai l'image de la dent de renne du rapport de Depéret (dans le *Petit historique de l'affaire de Glozel*) et la comparai à celle de la vitrine. Elles étaient exactement semblables, et il était clair que nous devions essayer d'en dater une. Les autres participants du colloque étaient là aussi, mais étaient descendus jusqu'au Champ des Morts.

Lorsqu'ils furent de retour, Audrey Manning et Sue Broome, journalistes à la BBC, étaient en train de m'interroger à propos des rennes. Par la suite, Hugh m'envoya une copie de l'interview qui avait été diffusée à la BBC plus tard dans l'année.

Nous passâmes le reste de notre séjour en France à Charlicu, pas très loin de Glozel, à admirer les églises romanes.

Chapitre XI

Davantage de frustrations glozéliennes, un autre colloque

Les dents de renne

Avant de quitter Vichy, nous dînâmes une dernière fois avec Robert et Pierrette Liris. Pendant le repas, nous leur demandâmes s'il y avait une chance pour que nous puissions obtenir des dents de renne de Glozel pour les étudier. Une semaine plus tard, nous reçûmes un courriel de Robert, nous disant que Guy Lesec et lui avaient choisi deux dents de renne de la collection du musée. Ils les avaient identifiées à partir de l'illustration dans le livre de Morlet *Petit historique de l'affaire de Glozel*. Émile n'avait fait aucune objection à l'encontre de cette idée parce qu'il avait apprécié notre exposé sur les rennes, et Robert les apporterait le jour suivant à New York, puisqu'il y venait pour une conférence sur la psychohistoire.

Quelques jours plus tard, Robert et Guy vinrent déjeuner chez nous, à Palisades, dans l'État de New York, et nous remirent les dents. Immédiatement, Sam en prit des photos et les envoya à Hugh qui, à son tour, les transmit à Adrian Lister, le paléontologue qu'il avait consulté auparavant. Malheureusement, Lister les identifia comme appartenant à du bétail domestique et nous assura que l'image dans le livre de Morlet *Glozel*, représentait aussi des dents de bovin.

C'était une situation confuse, c'est le moins que l'on puisse dire. Bien

que Depéret fût grandement respecté comme paléontologue, il était décédé depuis 1929, la même année que celle de la publication de *Glozel*, et trois ans avant celle du *Petit historique de l'affaire de Glozel*. Il était possible que Morlet ait placé la mauvaise photographie dans les deux livres, et que Depéret soit mort, inconscient de l'erreur. Lorsque nous regardâmes attentivement le passage dans *Glozel* où les dents de renne étaient décrites, il fut clair que ce n'était pas les mêmes que nous avions entre les mains. Les dents d'origine, si elles avaient jamais existé, avaient, d'une façon ou d'une autre, été retirées du musée, il y avait probablement bien longtemps. Nous répondîmes à Robert, lui suggérant que la seule façon d'être sûr, était qu'un paléontologue examine les dents exposées dans les vitrines.

À la fin de l'été, Hugh me fit parvenir un chapitre sur Glozel, écrit par Paul Bahn et Colin Renfrew, extrait d'un livre à paraître sur Dorothy Garrod. Bahn et Renfrew sont les plus hautes et les plus influentes autorités parmi les archéologues britanniques, et leurs avis pèsent très lourd. Sue Broome, la journaliste de la BBC, qui était présente à Glozel pour le colloque, avait interviewé plusieurs fois Colin Renfrew afin de recueillir sa réaction sur les renseignements concernant Glozel, qu'elle avait obtenus à Vichy. Il ne voulait pas s'engager, mais lui donna le chapitre en lecture.

Ce chapitre nous semblait être un travail incroyablement biaisé, rempli de demi-vérités et d'insultes à peine dissimulées. Hugh le décrivit comme « l'attaque la plus franche jamais proférée par n'importe quel archéologue britannique ». Il écrivit à Colin Renfrew, lui donnant un résumé de tout notre travail et ses raisons pour croire en l'authenticité du site. Renfrew lui répondit qu'il était toujours convaincu que tout n'était qu'une fraude perpétrée par Émile Fradin. Nous ne pouvions imaginer aucune réplique efficace pour réfuter cette position, mais je trouvai enfin une solution. Le prochain rapport que je présenterais au colloque suivant traiterait des nombreuses phobies apparues au sujet de Glozel, au fil des années, et que nous avions découvertes dans les dossiers d'*Antiquity*. En attendant, nous écrivîmes aux éditeurs du magazine, leur demandant s'ils seraient d'accord pour publier une de nos lettres. Notre requête resta sans réponse.

En mars 2000, nous reçûmes un autre épisode de l'histoire des rennes. René Germain nous écrivit pour nous dire qu'il avait apporté sept dents

de soi-disant rennes du musée de Glozel, au Laboratoire de la Préhistoire et du Quaternaire de Paris. Un chercheur du CNRS les avait examinées, puis avait confirmé que c'étaient bien des dents de bovidés et non pas de cervidés, et qu'elles n'étaient pas particulièrement fossilisées. Germain nous rappela qu'il en existait encore de nombreuses au musée, et que l'on pourrait fort bien y trouver une dent de renne.

Pour le colloque d'octobre, nous envoyâmes nos articles à Vichy, où Jacques Thierry les traduisit en français, puis me les renvoya pour que je les corrige, parce que le français de Hugh laissait à désirer. Je trouvai de nombreuses erreurs dans ses exposés parce qu'ils étaient quelque peu trop techniques, à mon avis.

Hugh se met à douter

Hugh continuait à se poser des questions sur le charbon trouvé sur la tablette vitrifiée. À la fin de septembre, il écrit :

« J'étais, comme vous le savez, en train de rédiger un article sur Glozel pour *Antiquity*, mais j'ai bien peur qu'il ne voie pas le jour. J'étais arrivé au tiers de l'écriture, lorsque tous les détails contradictoires sur Glozel se sont retournés contre moi. Je suis certain qu'il y a eu, comme le disent les Français, des manipulations de preuves. Une grande partie de Glozel peut être parfaitement authentique, en fait, je suis sûr que presque tout l'est, mais il y a eu aussi, et c'est indiscutable, des interférences. Le contenu des tombes (les différents âges des objets y ayant été trouvés), les harpons (datés du XVII^e siècle par le carbone 14) et les tablettes vitrifiées sont, entre autres, trois des problèmes particuliers. Je suppose que la goutte qui fit déborder le vase, fut la datation au carbone 14 du morceau de charbon venant de la tablette vitrifiée qui, originellement, était collée sur une idole phallique. C'est véritablement impossible à comprendre autrement que par une manipulation au XX^e siècle. »

Sa dernière interprétation avait été que cette date récente était due au brûlis du champ. Toutefois, il avait conduit des expériences montrant qu'une tablette devrait être vraiment près de la surface du sol pour obtenir un

changement de date sous l'effet d'un tel feu. La seule façon pour que la tablette ait l'aspect qu'elle avait maintenant, serait de la déposer dans le foyer d'une forge du XX^e siècle, et l'échantillon de charbon devrait donc provenir de cette même forge.

Le colloque de l'an 2000

Le vendredi 14 octobre, nous arrivâmes à Vichy, par le train de l'après-midi, en provenance de Paris. Nous fûmes surpris de l'accueil qui nous était réservé par toute une délégation : Robert Liris, sa femme Pierrette, Georges Tixier, René Germain, Mme Chabrol et le responsable du site Internet, Jean-Louis Pigeon. Ils parlaient tous à Moulins où les attendait une réception départementale en l'honneur de Glozel, mais ils souhaitaient notre présence comme représentants des chercheurs étrangers. La réception avait lieu dans un bâtiment très moderne mais plutôt hideux. Nous patientâmes pendant quelque temps, jusqu'à l'arrivée des « vrais » officiels. On nous offrit le champagne, des pâtisseries et des discours. Le tout dura une heure environ. De retour à Vichy, il y eut un dîner pour les organisateurs et les participants, à l'hôtel de Grignan. Hugh nous manquait car il n'était pas venu cette année-là.

SAMEDI

Nous nous levâmes de bon matin, pour être à l'heure au colloque qui débutait à 8h30. Le premier exposé avait été rédigé par un psychohistorien, Norman Simms, de Nouvelle-Zélande, dont Jacques Thierry lut un court extrait, suivi d'une ou deux phrases en version originale, afin de nous en donner une idée, puisque Simms ne pouvait être présent. Son article semblait consister en des suppositions invérifiables sur le regard maternel, basées sur les yeux décorant des vases.

Puis, Guy Lesec continua brièvement sur les symboles du serpent bifide, livrant des informations historiques intéressantes et se servant d'exemples tirés de la mythologie. Mon rapport, intitulé « Soixante-quinze ans de phobies à Glozel » vint après, et je le présentai en français. Je l'avais répété de nombreuses fois et je me sentais calme pendant ma lecture. Le

temps sembla durer l'espace d'une seconde mais je fus soulagée lorsque la conclusion arriva.

Patrick Ferryn me succéda avec un bon rapport descriptif sur les harpons de Glozel, résumant leurs caractéristiques et les comparant avec des exemples appartenant à divers musées de France. Quoique de nombreux archéologues les aient qualifiés d' uniques et de bizarres, d'autres, exactement pareils, avaient été découverts en Europe orientale, quelques années après ceux de Glozel. Patrick souligna que ceux possédant une sorte de crochet à leur embase étaient inconnus en préhistoire jusque dans les années 1930, époque à laquelle de nouveaux spécimens présentant la même singularité furent trouvés en Europe centrale. Certaines caractéristiques des harpons de Glozel ont été relevées sur d'autres outils provenant de gisements différents. Il suggéra encore que ce crochet pouvait avoir facilité l'emmanchement de l'outil.

Après le déjeuner, le colloque se poursuivit par un exposé du professeur Germain décrivant les vases dans la collection du musée. Ensuite, Hitz parla des inscriptions ornant ces récipients. Il était parvenu à donner un sens à des phrases sur quelques-uns d'entre eux, et avait progressé dans l'ensemble. Ces écritures semblaient être des dédicaces, et certains noms celtiques apparaissaient reconnaissables. Son travail confirme l'idée que le site servait, en quelque façon, à des rites impliquant la consécration de vases et de tablettes à des individus particuliers. Or, sa théorie est qu'il y avait un pré-alphabet glozélien de dix-neuf lettres environ, basé sur le lépontique. Ce dernier venait de l'étrusque qui employait d'anciennes lettres grecques. Le groupe celtique qui emprunta les lettres lépontiques, avait pu se fixer quelque temps dans l'Italie du Nord, puis avait migré vers la France. Plus tard, les Glozéliens avaient pris certains signes du latin et les avaient tous combinés avec de nombreuses liaisons, des combinaisons de lettres qui semblent être uniques à Glozel.

Pour suivre, le professeur Serge Soupel, linguiste enseignant à la Sorbonne, prit la parole. Hitz l'avait connu par Internet et l'avait invité à intervenir. Il était bien renseigné sur les mouvements des premières tribus celtiques et suggérait que les Glozéliens faisaient partie des Brigantes, un groupe qui s'était déplacé, à l'époque du Christ, de l'Italie du Nord vers la région située au nord de Glozel. Il montrait combien l'influence latine se serait répandue en suivant la vallée de la Loire, vers l'ouest. Parce qu'il parlait français, j'eus des difficultés à saisir sur quelle

période de temps s'étala cette diffusion mais, plus tard, au déjeuner, j'en discutai avec lui et il avança une durée probable de deux cents ans environ, aux alentours de l'ère chrétienne.

Sam enchaîna avec un modeste rapport critique, mais fort bien reçu, sur les analyses des pollens faites par des chercheurs français lors des sondages de 1983. J'étais supposée lui envoyer un signal en mettant ma veste, lorsqu'il lui resterait seulement cinq minutes, mais il oublia de me regarder et dépassa un peu le temps qui lui était imparti. La dernière prestation fut celle de Georges Tixier, qui ajouta des informations à propos de ce qui fut découvert dans d'autres sites périphériques à Glozel.

À un moment donné, Jacques Thierry fut interrogé sur la possibilité d'entreprendre de nouvelles fouilles. Il nous dit qu'il avait approché le ministre de la Culture qui lui avait répondu : « Nous ne vous donnerons jamais cette permission, laissons Glozel reposer en paix ! »

Pour la plus grande partie de la journée, Émile Fradin avait été présent à la réunion, du déjeuner à la fin de l'après-midi. Il semblait être en bonne forme et écoutait impassiblement tous les orateurs.

À la clôture de la session, nous fonçâmes vers le Grignan, pour le dîner qui était suivi d'un concert spécial, dans l'église Saint-Blaise, juste au coin de la rue. Deux jeunes chanteurs, très talentueux et beaux, interprétèrent un programme qui débuta avec Haydn, se poursuivit avec Vivaldi et qui se termina avec Verdi. Les artistes, mari et femme, étaient des amis de Robert. La musique était splendide et, bien que les sièges ne fussent guère confortables, je restai jusqu'à la fin et appréciai grandement la performance. Quant à Sam, il avait disparu à la moitié du concert. La journée avait été longue et épuisante.

DIMANCHE

Le dimanche matin, nous partageâmes notre table avec Patrick Ferryn qui, la veille, avait parlé des harpons. Nous avions des renseignements sur les dates de plusieurs d'entre eux, dont il n'avait pas encore pris connaissance, et nous lui fîmes savoir que nous les lui ferions parvenir.

La session dominicale du colloque reprit avec un exposé de Jerry Atlas, en anglais, sur la psychogéographie, dans lequel il tenta d'établir que certains des symboles gravés (en particulier ceux en forme de « W » et de « Y ») étaient inspirés par les tracés, vus depuis le sommet des collines

de la région, de rivières et de leurs affluents, et qu'il pouvait s'agir d'une influence du zoroastrisme sur le site... Nous étions quelque peu sceptiques – comme si toutes les vallées creusées par les rivières n'affichaient pas de plans en forme de « W » et de « Y » !

Robert présenta un résumé sur les apparences du masque en forme de hibou, dans le passé. Il en avait encore trouvé un sur la façade d'une église des environs (simplement un long ovale avec deux yeux, sans autre motif). Mais lui-même nous avoua plus tard que le problème était que les masques à tête de hibou apparaissaient partout, du Néolithique au Moyen Âge, et qu'ils ne semblaient être clairement associés à aucune religion en particulier.

Claire Gaillard, membre du personnel de L'Institut de paléontologie humaine et membre du CNRS, discourt sur les outils et les armes en pierre trouvés à Glozel. Elle commença à s'y intéresser après avoir rencontré Guy Lesec à une conférence où il parlait des idoles de Glozel. C'est un scientifique jouissant d'une notoriété, de sorte qu'elle écouta avec attention ce qu'il avait à dire à propos du site, et finit par le visiter. Elle nous apprit que les découvertes de Glozel comprenaient des objets faits de douze variétés de silex, typiques d'un certain nombre de périodes: le Paléolithique moyen, le Paléolithique supérieur, le Mésolithique, le Néolithique et le Chalcolithique. Cela peut indiquer une longue période d'occupation humaine, mais la plupart de ces silex ont une provenance incertaine, à cause de la manière désinvolte dont on avait relevé les détails des fouilles sur le gisement. Il n'y a pas moyen d'établir s'ils ont été exhumés là, in situ, ou bien s'ils y ont été amenés à un moment donné, dans un passé lointain ou dans les années 1920.

Parmi les autres trouvailles, il y avait tout un tas de petits éclats qui n'appartenaient à aucun des nuclei exhumés. Elle souligna que si l'on voulait être suspicieux, ce dernier groupe éveillerait assurément des soupçons. Elle fut très affirmative sur le fait que les quelques silex des différentes périodes trouvés sur le site, ne constituaient pas une preuve que les peuplades de ces temps-là y avaient vécu ou chassé. Mais elle me dit que, s'il y avait des preuves d'une présence néolithique à Glozel, ces petits éclats suspects auraient été parfaitement normaux. Je lui parlai de l'alignement de blocs monolithiques et plus tard, lorsque nous fûmes à Glozel, accompagnée de Robert, elle alla les voir.

L'intervenant suivant, le Suisse Werner K. Ruëdi, aborda l'avenir de Glo-

zel, qu'il croyait être paléolithique. Il afficha sa complète ignorance à propos du travail déjà accompli et semblait fort peu informé des sciences modernes, puisqu'il nous dit que la montée du niveau des eaux après la période glaciaire était due à une supernova...

Pour terminer, René Germain tenta une courte synthèse, une chose bien ardue à faire. Donahue avait daté trois os humains pour lui, et Germain n'avait pas rendu ces datations publiques. Deux tournaient aux alentours du XVI^e siècle et la troisième entre le XVII^e et le XX^e siècle. Robert me confia ces dates, encore confidentielles, mais lorsque j'en parlai à Germain, il s'esquiva et ne me donna pas les chiffres exacts. La chose intéressante concernant l'article sur les os dans les *Actes du Colloque 1999*, rapport qui venait juste d'être publié par Patricia Soto-Heim, est que deux morceaux de crâne appartenaient apparemment au même individu; l'un était supposé avoir été trouvé dans une tranchée transversale, et l'autre dans la Tombe I. Il y avait aussi trois morceaux du même fémur: un récupéré dans la Tombe I, les deux autres dans la tranchée.

Jean-Louis Pigeon développa brièvement ce qu'était le site Internet sur Glozel, qu'il avait créé. Je lui confirmai qu'il pouvait mettre en ligne notre rapport sur les rennes, parce qu'il m'avait expliqué que les personnes qui surfaient sur le Net étaient intéressées par les animaux trouvés à Glozel. Robert et Georges Tixier me signalèrent que Buffon, le grand naturaliste français du XVIII^e siècle, se référant au *Livre de Chasse* de Gaston Phébus (rédigé entre 1387 et 1389), écrivait dans son *Histoire Naturelle* qu'il y avait encore eu des rennes dans les Pyrénées au XIV^e siècle. Tous les deux estimaient qu'il était digne de confiance. Le colloque s'acheva à midi.

Le déjeuner au Grignan fut mémorable: kir, deux sortes de vin, du saumon, du canard et un gâteau à la crème glacée. Nous étions assis à côté de Sue Carlson et de Roslyn Strong, de NEARA, avec qui j'avais bien l'intention de converser. Roslyn et moi avions convenu de rédiger un article ayant pour sujet les bracelets en schiste trouvés à Glozel, que nous présenterions à la prochaine rencontre. Elle avait déjà rassemblé du matériel et visité deux ateliers dans des sites environnants où ces bracelets avaient été manufacturés, probablement pendant l'Âge du fer.

Après le déjeuner, Jerry Atlas nous conduisit à Glozel où tout le monde s'était donné rendez-vous pour visiter le musée. Robert avait invité une potière qui examina les objets en céramique et nous expliqua comment,

d'après elle, ils avaient été faits ; dans certains cas, ils avaient été simplement creusés et dans d'autres, montés au colombin. Robert sortit de sa vitrine le vase au signe bifide et scruta l'intérieur pour voir s'il livrerait un indice quelconque quant à son façonnage. Apparemment, il avait été grossièrement modelé manuellement, en deux parties – même pas au colombin –, puis scellé en son milieu. Le tout aurait pu être fait en vingt minutes environ. Les céramiques étaient vraiment frustrées, selon tous les standards.

Bien que le colloque ait été agréable et très enrichissant, nous avons décelé de sérieux problèmes. René Germain et Georges Tixier sélectionnaient les exposés pour le colloque sans avoir vu les textes auparavant. Quelques-uns, s'ils étaient publiés, ne serviraient certainement pas l'image de Glozel. Nous pensions aussi que Germain avait commis une erreur, en gardant secrètes les dates au C-14, et en ne les communiquant pas aux participants.

Sur le chemin du retour, nous passâmes une nuit à Vichy, après avoir sillonné le Languedoc et les gorges du Tarn où j'avais été terrifiée par l'étroitesse des routes et les tournants en épingle à cheveux surplombant les magnifiques gorges abruptes. Robert et Pierrette vinrent au Chambord et nous discutâmes de la situation pendant plus d'une heure. Nous fîmes part à Robert de l'idée de créer une base de données qui lui apparut aussi comme essentielle, ainsi que faire faire davantage de datations par thermoluminescence, ce qu'il approuva grandement. Un objet que Robert affectionnait spécialement, parce qu'il était en dehors de la collection Morlet, était le vase découvert par la fille d'Émile Fradin en 1965, celui qui contenait le collier. Dès lors, sa provenance ne pouvait guère être discutée.

Robert nous apprit qu'il y avait un projet de construction d'un nouveau musée, subventionné par le département ; cette idée s'imposa en raison de la fragilité d'Émile. La semaine suivante, Robert serait présent à une réunion où il rencontrerait les archéologues français Didier Miallier et Jean-Pierre Daugas. L'un d'entre eux lui avait dit récemment que Glozel était très important et que, malgré les doutes sur l'authenticité de certains objets, ils devaient être préservés. Robert ajouta qu'il s'était personnellement engagé à découvrir la vérité, même si quelques pièces n'étaient pas originales. En dépit de quelques communications fantaisistes, le colloque avait été satisfaisant. J'avais néanmoins suggéré à René Germain que les

interventions touchant à la psychohistoire soient séparées des communications scientifiques. Il adopta cette proposition lors de la publication des Actes du colloque, l'année suivante.

De lents progrès

Peu après notre retour aux États-Unis, j'écrivis à Hans Hitz pour lui dire que nous désirions obtenir davantage de dates TL, dans la mesure du possible, et demandai quels objets il recommanderait pour la datation. Je lui posai aussi la question de savoir s'il y avait des différences entre les écritures sur os datant du XIII^e siècle et sur les céramiques que nous pensions être plus anciennes. Il resta amical, mais confessa qu'il avait des doutes sur les dates au C-14, et il fallut une lettre de Hugh pour le convaincre de leur validité. Un autre problème était celui de l'identification des exemples qu'il avait examinés et tenté de traduire. Il se servait du numéro inscrit sur les pages et les illustrations de *Glozel - Corpus des inscriptions* de Morlet pour l'identification des objets, alors que nous utilisons la numérotation du musée, créée après sa disparition. Nous commençons à vérifier par recoupement les références de Morlet avec les illustrations et les numéros que nous avons déjà, afin d'être capables de les identifier lorsque nous en discuterions avec Hitz.

Nous recherchâmes des images d'objets de Glozel portant des écritures qui avaient été datées soit au C-14 soit à la TL, et les lui envoyâmes. C'était très intéressant d'apprendre que les signes visibles sur la céramique provenant du sol de la Fosse ovale, datée de la période médiévale, semblaient dépourvus de sens. Nous écrivîmes une lettre au professeur Germain, lui faisant des suggestions pour le prochain colloque. Elles comprenaient, entre autres, la proposition de tenir une réunion du comité scientifique avant que le colloque proprement dit ne commence, la possibilité de faire d'autres datations TL et l'importance d'identifier des dents de renne provenant du musée. Une lettre plus diplomatique fut envoyée à Robert, lui expliquant pourquoi nous pensions que des exposés comme ceux présentés par Atlas et Simms faisaient, en réalité, plus de tort que de bien à Glozel. Robert répondit qu'il comprenait que les divers genres d'interventions devraient être séparés et non pas mélangés.

Hugh essaya de joindre Doreen Stoneham, maintenant indépendante, qui

avait procédé à la datation par la thermoluminescence dans le laboratoire d'Oxford, afin de discuter plus amplement des datations de Glozel. Il avait été quelque peu critique envers la façon dont les tests TL de 1983 avaient été faits à Oxford, parce qu'il n'y avait aucune numérotation du musée permettant l'identification, aucune image, et on s'était servi de tous les échantillons. Elle refusa de lui répondre.

Il n'était pas aisé de trouver un laboratoire pour faire les datations, depuis que nombre d'entre eux avaient abandonné le type de tests dont nous avions besoin. Sam et moi fîmes des recherches sur Internet; nous découvriâmes qu'un laboratoire de l'université de Washington était d'accord pour faire le travail, et les prix étaient apparemment raisonnables. Hugh écrivit au directeur, Jim Feathers, et sembla être satisfait des examens qu'il pouvait réaliser. Nous mîmes au courant le professeur Germain de la découverte de ce laboratoire, et il nous répondit qu'il essaierait d'obtenir des subventions pour couvrir les frais.

Germain nous écrivit à nouveau, nous donnant les nouvelles datations au C-14 des os humains des tombes de Glozel :

- GF737, un fragment de fémur de la Tombe I, 1440-1625 après J.-C. (deux autres fragments du même fémur avaient été trouvés dans la tranchée ouest);
- GF745, une partie d'un crâne de la Tombe I, 1850-1955 après J.-C. (partie du même crâne, comme un autre fragment, GF743, trouvé dans la tranchée ouest);
- GF755, une mandibule de la Tombe II, 1450-1640 après J.-C.

Nous étions perplexes. Hugh écrivit :

« Les dates véritablement intéressantes, selon moi, sont celles du fémur de la Tombe I et la mandibule de la Tombe II. Elles coïncident presque parfaitement avec la date obtenue pour le grand harpon fait dans un (présumé) andouiller. Les valeurs moyennes sont de 1530 et de 1550 de notre ère pour les deux nouveaux résultats et de 1590 pour le harpon. C'est vraiment très proche. Le vrai problème est que ceci s'avère probablement différent des résultats précédents fournis par la thermoluminescence pour les analyses du verre médiéval. Quand nous ne disposions que de la datation du harpon, nous pouvions éventuellement, par extrapolation, la faire remonter à une date plus ancienne. Maintenant que nous avons les trois

dates, ce n'est plus possible. Cela semble correspondre à une autre période de Glozel.

Nous sommes à présent en possession de deux résultats relatifs aux crânes de la Tombe I: la nouvelle donnée, 1850-1955 après J.-C., et celle que nous avons datée de 1650-1950 après J.-C. En gardant à l'esprit la fâcheuse variabilité de la courbe des cernes d'arbres, à ce moment, je pourrais dire que ceux-ci sont identiques. Ils sont aussi différents, primo, des premiers résultats médiévaux et, secundo, des trois derniers (voir ci-dessus). Ils confirment également les deux anciennes données établies à Saclay, ainsi qu'un certain nombre d'analyses d'azote (sur des os humains) qui ne peuvent pas être plus vieux que 200 ans. Bien entendu, les crânes avaient été récupérés dans la Tombe I, tout comme le fémur, maintenant daté de la dernière partie du Moyen Âge. Nous avons aussi les premiers résultats médiévaux venant de la Tombe II, sur les tubes en os décorés de chevrons, plus la nouvelle date de la mandibule qui semble être de la fin du Moyen Âge. Je ne sais pas ce que vous en pensez, mais, pour moi, les tombes n'ont aucun sens. Ont-elles été creusées dans les années 1920 et l'ancien matériel ajouté ensuite, ou vice versa? De toute façon, je pense qu'on doit les considérer comme assez suspectes. »

Durant le printemps, je continuai à trouver des informations sur les bracelets en pierre, pour l'exposé que Ros Strong et moi préparions. J'avais écrit à une vingtaine de musées français, leur demandant s'ils avaient des bracelets en schiste dans leur inventaire. Plusieurs d'entre eux me répondirent. Pascal Paris, archéologue au Centre européen d'archéologie à Glux-et-Glenne, près d'Autun, m'envoya trois pages de bibliographie d'articles sur ce sujet et, parce qu'il travaillait sur un livre ayant pour thème les anneaux en schiste, il pouvait me suggérer de nombreuses références utiles. J'arrivai à obtenir un certain nombre de publications, et bientôt, j'eus assez de matériel pour l'exposé.

Hugh et moi envoyâmes plus d'images de l'écriture de Glozel à Hans Hitz qui trouva que quelques-unes avaient un sens pour lui et que d'autres ne signifiaient rien, parce que le « ductus », l'arrangement des traits des lettres, était mal organisé et atypique. Dans les années 1970, Patrick Ferryn avait fait des calques de l'écriture présente sur de nombreux objets au musée de Glozel. Lorsque Hugh démarra son étude, Patrick lui envoya des copies de ses transcriptions. En juillet, Hugh les fit parvenir à

Hitz, et nous fûmes contents et surpris de découvrir que la plupart des objets datés du Moyen Âge, semblaient n'avoir aucun sens, tandis que l'écriture sur les tablettes et les vases que nous pensions être gallo-romains et fabriqués à la même période où l'alphabet était employé, semblaient dans la plupart des cas, en avoir un. Hugh, Hans et moi décidâmes d'écrire un article sur ce sujet. Notre conjecture était que les verriers avaient copié les premiers signes gravés sur des objets en os et sur quelques céramiques. Nous avions un élément de recouvrement de sol portant une inscription, provenant d'un four, dont le sens nous échappait, et une brique avec des marques de cupules, également originaire d'un four, lesquelles cupules n'avaient pas davantage de sens. L'évidence de l'implication des verriers était flagrante.

Hugh reparla d'écrire notre livre, peut-être en collaboration avec Patrick et Hans. Nous tombâmes d'accord pour en rediscuter au colloque d'octobre. À la mi-juillet, juste avant notre départ pour nos vacances en Grèce, Hugh écrivit, une fois de plus, au sujet des tombes. Le mélange des différentes dates au carbone 14 était impossible à expliquer :

« Le problème avec tout ce qu'on a retiré des tombes, est que les os datent de trois périodes, c'est-à-dire 1300, 1600 et 1750 après J.-C., plus ce que j'appellerais être du matériel en céramique celtique. Les tombes doivent avoir été remplies et, je dirais même plus, creusées en 1750 après J.-C., de sorte que j'ai du mal à imaginer quiconque envisager un réassemblage à chacune de ces quatre périodes... Ou alors, on pourrait simplement dire que Morlet a disposé tout ce "sacré" fatras ! Et même, est-ce encore concevable en 1926 ? Je trouve cela extrêmement difficile à croire, qu'il ait eu l'opportunité de le faire. On pourrait argumenter qu'il avait, de toute façon, creusé le terrain faisant partie de ses fouilles, qu'il n'avait pas rebouché la tranchée, comme d'habitude, puis y avait construit les tombes avec les pierres du Vareille, et qu'un soir, il y avait fourré le tout. C'était faisable, mais je trouve cela vraiment presque impossible à croire... Je pense qu'on peut admettre que la plupart des urnes et des tablettes sont celtiques. Les céramiques médiévales (empreintes de mains, briques à cupules, etc.) sont indubitablement médiévales. Presque tous les os gravés datent aussi du Moyen Âge. Et ceci pouvait avoir été quelque peu bouleversé lors d'un réchauffement. Mais tout cela est compréhensible. Puis, on pourrait avoir deux épisodes

plus tardifs, aux environs de 1600 et 1750 après J.-C., où seuls des os humains et un harpon sont découverts. Peut-être que les objets vitrifiés sont aussi de 1750 après J.-C., puisque Vagn en a datés, en fait, de cette période; Oxford les situe, aux alentours de 1926, et nous avons eu tendance à croire en ces dernières datations. Les tombes ont dû être creusées vers 1750 après J.-C., et Dieu seul sait pourquoi leurs auteurs les ont truffées de tout ce qu'ils avaient à portée de main, à l'exception de l'évier de la cuisine! Et ceci constitue, de loin, ma meilleure approche pour tenter de comprendre Glozel. Mais n'importe quel sceptique ayant toute sa tête dirait simplement que tout cela était l'œuvre de Morlet. D'une manière ou d'une autre. »

Sam et moi n'étions pas du tout certains que les tombes dataient de 1750. Elles auraient pu avoir été creusées durant la période celtique, et remplies plusieurs fois depuis cette époque, si Glozel avait été toujours considéré comme un site sacré. La distribution des ossements humains (crânes et fémurs) suggérait quelque enfouissement rituel, mais nous n'avions pas encore la preuve de cette hypothèse.

Chapitre XII

Le colloque de 2001 et ses résultats

À la recherche d'informations

Le 10 octobre, nous arrivâmes à Vichy pour le colloque de 2001, où je devais faire un exposé sur les bracelets en schiste de Glozel. Le 3 octobre, nous prîmes l'avion pour Paris et passâmes une très plaisante semaine à circuler en voiture vers le sud, nous arrêtant à Sens, Arcy-sur-Cure, Vézelay, Autun et Moulins. À Autun, nous rendîmes visite à Pascal Paris, le jeune Français basé au Centre européen d'archéologie à Glux-et-Glenne, qui m'avait aidée dans l'élaboration de ma communication sur les bracelets. Nous en discutâmes, et je lui laissai une copie de mon intervention. Il avait été très serviable et accueillant jusqu'à ce que je mentionne Glozel; là, son expression s'assombrit et son attitude changea. Nous vîmes aussi des décorations de maisons faites en schiste au musée Rolin à Autun, et des bracelets taillés dans la même pierre, au musée Anne de Beaujeu à Moulins.

Sur la route de Vichy, nous nous arrêtâmes à Varennes-sur-Tèche pour voir un site où des bracelets avaient été fabriqués pendant l'Âge du fer. Roslyn Strong qui l'avait déjà visité un an auparavant, et rencontré son propriétaire, Pierre Fradin (sans aucune relation avec Émile), nous avait donné les directives pour arriver à une ferme isolée au bout d'un long chemin, en dehors du village. Pierre Fradin et sa femme nous reçurent

très cordialement et nous montrèrent la collection de fragments de bracelets, de noyaux, de tessons de poterie et de silex. Ces derniers, d'une couleur miel, suggéraient qu'ils pouvaient peut-être provenir du Grand-Pressigny. M. Fradin nous montra le champ où son fils avait trouvé les débris. Bien que le matériau vienne probablement de Montcombroux, le champ semblait avoir été le site où la matière première avait été transformée. L'eau adoucit le schiste et est nécessaire dans le procédé; un ruisseau traversait le champ des Fradin. Sam prit des photos, et lorsque nous prîmes congé, M. Fradin me fit cadeau d'un noyau de bracelet en guise de souvenir.

Une fois arrivés à Vichy, nous nous installâmes au Chambord qui était devenu notre résidence secondaire. Robert et Pierrette Liris, ainsi que Jerry Atlas, se joignirent à nous pour partager un dîner très convivial. Pendant le repas, Jerry nous apprit qu'il présenterait un exposé sur le Chasseur, une petite statue en os trouvée par Morlet, représentant un chasseur bisexué. Jerry était allé au Metropolitan Museum pour s'informer sur le style de l'objet; il était à présent convaincu qu'il était âgé de plusieurs milliers d'années et qu'il provenait du Proche-Orient. Malheureusement pour cette hypothèse, Hugh l'avait déjà échantillonnée. D'après son contenu en azote, elle datait de la période médiévale. Je soulignai cela à Jerry qui conclut qu'il était trop tard pour changer de sujet et qu'il le présenterait tel quel.

Le jour suivant, nous fîmes une balade en voiture, dans la campagne à l'est de Vichy, pour voir un nouveau musée, le musée du Verrier. Apparemment, il avait été financé en partie par Mme Chabrol, la fille de feu le Dr Léon Chabrol qui avait exploré la région et écrit plusieurs brochures sur les antiquités locales et les verriers médiévaux. Patrick Ferryn, qui venait juste d'arriver à Vichy, nous accompagnait. Vers 15h30, nous atteignîmes l'endroit après un trajet magnifique le long d'étroites routes sinueuses n'autorisant nullement la vitesse et bordées de champs d'un vert vif où paissaient tranquillement des vaches charolaises. Le musée était petit mais remarquable. On nous fournit de nombreux renseignements sur le Dr Chabrol et on nous montra un four servant à la fabrication du verre, en grandeur nature et partiellement reconstruit. Ceci nous aida à donner un sens à la Fosse ovalaire de Glozel, qui avait été aussi identifiée comme tel. Malheureusement, la plupart de ces informations concernaient les verriers du XVII^e siècle, et c'étaient ceux du XIII^e qui

nous intéressaient. Cependant, une planche murale montrait que les maîtres verriers de Venise étaient passés dans les environs de Vichy, au XIII^e siècle, en route vers la Normandie. Nous décidâmes d'essayer de trouver de plus amples informations. Ce soir-là, Patrick, Hugh (qui venait juste d'arriver), Sam et moi dînâmes ensemble à l'Alambic, notre restaurant préféré. Nous apprécîâmes un menu gourmet à un prix raisonnable et discutâmes longuement de Glozel. C'était agréable de revoir Hugh, après son absence du colloque de l'année précédente.

Vendredi matin, Hugh, Patrick, Sam et moi partîmes en voiture à Glozel afin de saluer Émile. C'était une magnifique journée ensoleillée et Émile semblait content de nous voir. Nous flânâmes dans le musée, puis nous prîmes un verre avec Émile et sa sœur qui avait souffert d'une attaque et se déplaçait à présent à l'aide d'un déambulateur. Émile, lui aussi, avait des difficultés pour marcher et ne descendait plus au Champ des Morts.

De retour à Vichy, nous déménageâmes au Grignan où nous devions rester pour trois nuits. Hans Hitz venait de débarquer et nous essayâmes de le rencontrer dans le hall de l'hôtel, mais il y avait trop de monde et nous dûmes différer cette entrevue. Au cours de la journée, Hugh nous apprit qu'il avait décidé que toutes les céramiques datées par TL, présentées comme étant gallo-romaines, étaient en fait médiévales. Il croyait que Vagn Mejdahl et lui n'avaient pas retiré complètement les grains de zircon de leurs échantillons d'argile avant de les tester et qu'à cause de cette erreur, ils avaient obtenu des dates qui étaient trop anciennes. Je trouvai qu'une date médiévale pour l'écriture était impossible à intégrer, et je suis désolée d'avoir montré mon désaccord avec cette idée.

À 19 heures, nous rencontrâmes les autres membres du comité scientifique du CIER et nous discutâmes des affaires courantes relatives au site. Au début de la réunion, Hugh nous distribua un mémo de quatre pages concernant trois points qu'il percevait comme de vrais problèmes: les harpons, les différentes dates des os déterrés dans les tombes et l'échantillon ressemblant à du charbon trouvé sur la tablette vitrifiée, qui indiquait que Morlet avait produit lui-même la vitrification dans une forge moderne.

René Germain nous informa que dorénavant aucune datation ne serait plus permise parce que la famille d'Émile ne pouvait accepter les résultats obtenus. Ils avaient aussi décidé que plus personne ne toucherait aux objets du musée. Hugh proposa qu'une datation TL soit faite sur ceux qui

étaient déjà sortis de la collection. Patrick et Robert, par exemple, possédaient chacun des lampes provenant de Glozel, qui pourraient être datées. René Germain ajouta qu'il essaierait de réunir des fonds pour ce projet. La journée se termina par un dîner festif en l'honneur des organisateurs et des participants au colloque qui commencerait officiellement le lendemain matin.

Le colloque

Hugh fut le premier à faire son exposé, celui sur lequel Hans Hitz et moi avions travaillé avec lui. Il établissait, pour la première fois et d'après Hans, qu'un certain nombre d'inscriptions gravées n'avaient aucun sens. Tous les galets et urnes qu'il avait examinés étaient déchiffrables, mais trente-cinq des quarante-deux morceaux d'os qui semblaient dater de la période médiévale apparaissaient être dénués de sens. Deux autres, portant des inscriptions et trouvés dans la Fosse ovale identifiée comme un four de verrier, semblaient être, eux aussi, sans signification. Donc, notre hypothèse était que les verriers avaient copié les signes gravés sur des objets anciens mais, ne comprenant pas la langue, ils les avaient reproduits d'une façon qui ne rimait à rien. Bien que Hugh ne crût plus à l'ancienneté des céramiques, il fit sa communication sans mentionner sa nouvelle théorie.

René Germain enchaîna, donnant une description détaillée des urnes et des vases de Glozel. Patricia Soto-Heim, associée au Musée de l'Homme, lui succéda. Elle discuta des détails anatomiques des os humains trouvés sur le site, soulignant que, robustes, avec des attaches musculaires marquées, il n'y avait cependant rien qui pouvait indiquer qu'ils étaient anciens.

À 15 heures, ce fut mon tour. Je fis ma communication sur les bracelets en schiste en français. Aidée par Sam pour les diapositives, j'étais très nerveuse mais tout se passa bien. Ensuite, Robert Liris prit la parole à propos des objets en argile et en forme d'étoile, que Morlet avait appelés « boules à pointes » ou « bobines ». On les trouve dans de nombreux sites néolithiques mais personne ne sait ce qu'ils représentent. Puis, il fut suivi de Michel Latour qui croyait que Glozel était du Paléolithique

supérieur. Il décrit les dents de panthère, le peigne en ivoire et l'os de panthère gravé. À un moment, Patricia Soto-Heim essaya bien de lui dire que la musculature impressionnante de l'homme de Glozel ne voulait pas dire qu'il était préhistorique mais l'orateur refusa de l'écouter.

Le dernier intervenant de la journée fut Jerry Atlas. Il parla du Chasseur qu'il croyait habillé d'un corset en brocard avec des boutons. De nouveau, il nous répéta que les conservateurs du Metropolitan Museum pensaient que l'objet avait été fait au Proche-Orient, il y a plusieurs milliers d'années. À la fin de sa présentation, il montra des images du Chasseur, délicieusement fantaisistes. Mais nous, et lui aussi, savions que les mesures d'azote faites par Hugh sur cet objet rendaient son interprétation complètement invraisemblable. Nous apprécions Jerry en tant que personne, mais nous ne pouvions pas nous empêcher de penser que son discours était un nouvel exemple d'affirmations dépourvues d'esprit critique et scientifique, comme il y en avait eu tant dans le passé à l'égard de Glozel, des assertions qui avaient contribué au scepticisme actuel.

À 19h45, Hugh, Patrick, Hans, Sam et moi, nous nous rencontrâmes dans la salle du petit déjeuner, pour discuter de notre projet de livre. Nous nous répartîmes les tâches : j'écrirais l'histoire en commençant par une introduction, Hugh se chargerait de résumer les analyses scientifiques, Patrick décrirait les objets et discuterait des liens avec ceux des autres sites, Hans parlerait de son travail sur la langue glozélienne et Sam essayerait de récapituler le tout, à la fin. Nous étions très contents des résultats de nos discussions qui se poursuivirent pendant le repas. L'atmosphère était néanmoins morose car peu de personnes participaient au colloque cette année-là.

La session du dimanche matin débuta avec le rapport de Guy Lesec sur la bisexualité. Je commençai à me sentir un peu lasse et retournai à l'hôtel pour me reposer un moment. L'état de mon estomac me recommandait de ne pas faire honneur au déjeuner et je me sentais fiévreuse. Mais, dans l'après-midi, je ne pus résister à aller à Glozel avec Patrick et Hans, pour une dernière visite du musée où nous rejoignirent Robert, Pierrette et Hugh. Il faisait un temps magnifique, et il y avait beaucoup de visiteurs. Nous retournâmes à Vichy avec Robert et Pierrette. Hugh et Patrick avaient dû nous quitter plus tôt.

Après une courte sieste dans la chambre de l'hôtel, je me réveillai me sentant beaucoup mieux. Nous allâmes dîner dans un petit restaurant tout

proche, avec Hans Hitz et Jeanne Sheridan, amie de Ros Strong, qui habitait désormais en Suisse. Jeanne nous raconta qu'elle avait entendu Robert Liris et Guy Lesec converser dans le hall de l'hôtel, au sujet d'une interview que Hugh avait accordée à un journal local et qui venait juste de paraître. Dans cet article, Hugh disait que la plupart des os gravés dataient approximativement de l'an 1300 et qu'ils portaient des signes copiés de l'écriture celtique ancienne par des verriers. Il ajoutait encore (ou le journaliste le croyait-il) que, peut-être, les maîtres verriers avaient jeté quelques ossements dans le four dans le but d'améliorer la qualité du verre. Apparemment, Robert et Guy étaient assez ennuyés et évoquaient des termes comme « sabotage », craignant des retombées désastreuses sur Émile et sa famille. Mais René Germain prit la chose sans se démonter. Le matin suivant, nous repartîmes pour Paris. Ce fut un bon colloque.

Une longue pause

Une fois rentrée aux États-Unis, je suggérai à Hugh que nous écrivions une lettre à Émile pour lui commenter l'article du journal. Il acquiesça, et nous envoyâmes un courrier quelques jours plus tard. Il soulignait, entre autres :

« Nous vous écrivons pour vous dire combien c'était agréable de vous rencontrer récemment à Glozel, ainsi que pour vous remercier de votre hospitalité. Bien que vous n'appréciez pas les résultats de nos examens, vous continuez à nous accueillir comme des amis.

Alice Gerard vient de finir la relecture d'une lettre du Dr Morlet, écrite le 22 août 1954. Elle a été interpellée par cette phrase : "Ce que nous cherchons actuellement est la preuve irréfutable de l'authenticité de nos trouvailles par la méthode du carbone 14." Cette déclaration, et bien d'autres encore dans cette lettre, démontrent son engagement dans l'emploi de méthodes scientifiques modernes pour découvrir la vérité sur Glozel.

Vous devez comprendre que la science avance pas à pas, peut-être à la façon dont on imbrique les pièces d'un puzzle. C'est seulement lorsqu'on a reconstitué toute l'image que le sens apparaît. Lorsque nous eûmes connaissance des premières datations du XIII^e siècle pour les os gravés, il

était impossible pour aucun de nous de comprendre comment cela pouvait être vrai. Notre dernier travail ajoute une autre pièce du puzzle susceptible d'expliquer ces dates.

Ainsi, nous aimerions vous éclairer sur un de nos plus récents travaux, le rapport présenté au colloque le 13 octobre. L'interview de Hugh McKerrell, qui a paru dimanche 14 octobre dans *La Montagne*, contenait une inexactitude et ne rendait pas bien compte de nos découvertes.

En 1982, Patrick Ferryn avait méticuleusement décalqué les signes gravés sur les objets de Glozel. L'an dernier, il envoya des copies à Hugh McKerrell. Dans beaucoup de cas, ce sont les seules copies exactes de l'écriture sur quelques spécimens en os. Au printemps dernier, il nous est venu à l'idée d'en envoyer quelques-unes à Hans Hitz qui avait grandement progressé dans le déchiffrement de l'écriture de Glozel. Nous étions très surpris d'apprendre que de nombreuses inscriptions sur les os gravés n'avaient aucun sens pour lui, bien qu'il puisse généralement traduire celles sur les galets, les tablettes et les vases. Nous trouvâmes que les signes sur une des dalles d'argile venant du sol de la Fosse ovale étaient aussi intraduisibles, tout comme ceux présents sur l'une des briques à cupules. Puisque nous sommes presque certains que les verriers ont fabriqué les deux derniers objets, nous suggérons qu'ils ont aussi copié les signes glozéliens sur les objets en os, reproduisant ainsi une sorte d'acte magique.

Ceci, bien entendu, n'est qu'une théorie, mais c'est celle qui s'accorde le mieux avec les faits aujourd'hui. Si nous apprenons autre chose, nous serons peut-être obligés de changer notre théorie; voilà, c'est l'essence même de la science. »

Nous ne reçûmes aucune réponse.

Hugh réévalue les dates les plus anciennes

À cette époque, Hugh était de plus en plus contrarié par les dates TL les plus reculées, celles qui avaient placé l'ancienne culture de Glozel à l'époque celtique ou gallo-romaine. Le laboratoire d'Oxford obtenait constamment des dates TL plus jeunes que celles mesurées par Vagn Mejdhal et Hugh. La plupart des dates d'Oxford étaient en fait médié-

vales ; Hugh commençait à suspecter qu'elles étaient correctes et que celles de Vagn étaient trop anciennes. Il m'expliqua la situation dans sa première lettre envoyée après son retour en Écosse :

« Le problème avec les dates TL que vous décrivez, est que les chiffres obtenus par Vagn sont significativement plus anciens que ceux d'Oxford. La raison de ceci *pourrait* être que les inclusions de quartz de Vagn comprenaient des zircons. En conséquence, il obtint un signal plus puissant qu'il ne l'attendait, et donc l'âge donné serait plus ancien... Vous noterez que tous les résultats d'Édimbourg (à une exception près) tournaient aux alentours de 2000 ans. Là réside le cœur du problème. Est-ce que ces mélanges quartz-zircon définitivement non séparés donnent des dates réalistes?... Cela dit, Vagn était pleinement satisfait que le zircon n'ait eu aucune incidence significative sur ses résultats anciens ou nouveaux. Et il se peut qu'il ait raison. Toutefois, je pense que nous avons besoin d'effectuer des contrôles. »

Le 28 octobre, il écrivait encore :

« Je pense que le problème avant 1975 (et quelquefois après), se résume essentiellement à ce que Vagn et moi n'avions pas respecté l'étape de séparation (un liquide visqueux) pour retirer les zircons des grains de quartz. Les zircons proviennent de simples grains d'impuretés (probablement bénignes) et de micro-inclusions transparentes (définitivement malignes) contenues dans le feldspath que nous avons promptement dissous à l'aide de hautes fréquences. Ceci nous laissa du quartz et en plus des zircons considérablement brillants qui nous conduisirent aux dates anciennes. Oxford avait enlevé tous les zircons, ainsi ils obtinrent des résultats aussi bons que l'on pouvait le faire avec des grains de quartz. Il faut dire aussi que leur technique de grains fins est probablement un procédé aussi solide que celui que l'on peut obtenir pour Glozel... Pour autant que je puisse en juger, les seules dates TL valables pour Glozel, sont du début du Moyen Âge, aux alentours de 1300, et de 1925. Toutes les autres dates anciennes n'ont aucun sens. »

Ces lignes me laissèrent dubitative et je répondis avec tous les arguments que je pouvais trouver. Les différences entre les dates d'Édimbourg et

d'Oxford pourraient être dues, pour les dernières, non pas aux zircons, mais aux échantillons à proximité de la Fosse ovalaire qui aurait pu réchauffer les céramiques jusqu'à donner une période médiévale. Certains résultats d'Oxford, obtenus par la méthode des grains fins sur les objets, tels que les urnes à visage et les tablettes, ne correspondaient à aucune période que nous avons identifiée. Les dates TL d'Oxford sur les tablettes gravées de la même écriture s'échelonnaient du V^e au XVI^e siècle, ce qui semble impossible.

Je soulignai que les bracelets en lignite, sur lesquels je venais de donner un exposé, disparurent de France après le II^e siècle de notre ère et que des dates médiévales invalideraient tout le travail de Hitz sur la langue. La théorie de Hugh impliquerait que des individus vivant au Moyen Âge n'aient pas seulement inventé (et non pas copié, parce qu'il n'y avait rien à copier) une véritable langue celtique qui apparaissait changer au fil des temps, mais aussi aient gravé les mêmes signes qui ne voulaient rien dire sur les objets en os. Tout ce que je pouvais dire ne changea aucunement les idées de Hugh. Il devint évident que le livre projeté ne pourrait pas voir le jour à cause des désaccords majeurs qui existaient entre nous au sujet de l'âge de l'écriture de Glozel. Ce n'était pas que nous étions complètement certains qu'il n'y ait pas eu de fraude à Glozel. La création d'au moins quelques objets en os gravés au XX^e siècle restait une possibilité que nous ne pouvions pas éliminer mais Sam et moi pensions encore, pour un certain nombre de raisons, que la période celtique était la date la plus probable pour la majorité des céramiques.

Au début de janvier 2003, Hugh m'écrivit pour m'annoncer qu'il avait reçu les résultats des tests au carbone 14 sur le morceau de matériau sombre prélevé sur la tablette vitrifiée GF 1637. Comme il le présentait, c'était du charbon d'un âge supérieur à 42 500 ans. Cela voulait dire que la tablette avait été chauffée dans une forge, probablement aux environs de 1925. Hugh pensait que ceci avait été fait sur une tablette fabriquée récemment, pour que des lettres puissent être scellées sous le verre, afin d'apparaître comme authentiquement anciennes.

En mai, Hugh envoya une lettre résumant ses doutes et révélant que ses idées n'avaient pas changé. Les dates récentes obtenues pour les os humains, le mélange d'objets de différents âges dans les tombes, les harpons peu convaincants et moins anciens qu'on ne le pensait, sa révision de l'âge du site, parce qu'il ne croyait plus dans les dates TL reculées et

aussi dans la toute dernière au carbone 14 indiquant une cuisson dans une forge pour une tablette vitrifiée, l'avaient convaincu que « le degré de fraude était très considérable ». Puisque je n'adhérais pas du tout à cette évaluation du site et que j'avais été dans l'incapacité d'influencer sa façon de voir les choses, notre correspondance s'interrompit pour un temps.

Notre décision de ne pas participer au colloque de 2002

Lorsqu'en juin, Robert Liris vint à New York, nous le rencontrâmes pour un déjeuner rapide dans un restaurant près de l'université de New York, lieu de la conférence de psychohistoire à laquelle il prenait part. Il nous confia qu'il ne savait pas si le CIER allait ou non publier le rapport de Hugh du colloque de l'année précédente, parce qu'il pourrait grandement contrarier la famille Fradin. Je savais que Hugh n'avait pas envoyé le texte de la communication qu'il avait faite. Pour autant que je sache, il n'avait rien transmis et je me faisais du souci que quelque chose d'inapproprié, comme par exemple la prise de position qu'il avait exprimée en octobre à la réunion du CIER, ne soit publiée par inadvertance. Je lui écrivis, lui suggérant de se renseigner sur ce qu'il se passait, pour éviter les erreurs possibles dans les *Actes du Colloque*. Malheureusement, il n'en fit rien.

Le colloque de 2002 approchant, René Germain nous envoya des lettres nous pressant d'assister à la réunion. Nous n'avions aucune communication à présenter cette année-là et étions désolés qu'aucun progrès n'ait été fait à propos de nouvelles datations TL ou d'identification des os d'animaux dans le musée. J'avais écrit au musée des verriers pour obtenir d'autres renseignements sur les premiers verriers établis dans la région et n'avais jamais reçu de réponse. Nous déclinâmes l'invitation de René. Au lieu d'aller à Vichy, nous projetâmes un voyage en Provence, en octobre, avec Elderhostel, qui avait pour thème la gastronomie et les vins du terroir.

En septembre, Hans Hitz m'écrivit pour me dire qu'un article de premier plan sur Glozel, venait juste d'être publié par Jacques Gossart et Patrick Ferryn dans *Kadath*. J'arrivai à m'en procurer une copie grâce à Roslyn Strong et le lus avec grand intérêt. C'était un excellent texte d'une ving-

taine de pages, qui donnait un résumé précis de l'histoire du site et qui concluait qu'il restait encore beaucoup de travail à faire. En le lisant, je réalisai que Sam et moi en savions cependant bien plus que leurs auteurs sur les récents travaux scientifiques réalisés sur le site. Nous avions abandonné nos projets d'écriture d'un livre parce que nous n'étions pas d'accord, mais peut-être existait-il une façon de collaborer malgré nos différentes interprétations des faits. Fin septembre j'écrivis à Hugh, lui proposant que nous essayions d'écrire un ouvrage résumant les informations sur Glozel, mais en exposant chacun nos propres théories, de cette façon, cela rendrait le livre très intéressant. Il me répondit que l'idée était bonne mais qu'il ne pouvait pas vraiment s'y mettre avant février à cause d'autres travaux en cours. Cela ne me posait aucun problème, aussi nous nous accordâmes pour commencer à y travailler à cette échéance. Il nous confia aussi qu'il avait été en communication avec Hans Hitz et Patrick Ferryn au sujet des nouvelles analyses des dates TL mais aucun des deux n'avait répondu, parce que Hugh pensait qu'ils ne pouvaient pas accepter cette idée.

Nous appreciâmes énormément notre voyage d'octobre à Elderhostel et nous étions ravis de l'avoir fait. Le week-end suivant notre retour, nous assistâmes à une réunion organisée par NEARA, près de Boston, dans le Massachusetts. Ce fut une rencontre intéressante, soulignant l'évidence des contacts interculturels entre les Amériques, l'Europe, l'Afrique et les Proche et Extrême-Orient. Patrick Ferryn était venu de Belgique et, bien entendu, tous les trois, nous discutâmes de Glozel. Il nous apprit qu'il avait écrit à Hugh au printemps, mais n'avait pas reçu de réponse. Nous le pressâmes de recommencer.

La maladie de Hugh

Juste avant de partir à la réunion de NEARA, nous reçûmes les *Actes du Colloque 2001*. C'est avec horreur que nous découvrîmes que le nom de Hugh apparaissait erronément comme coauteur du rapport de Jerry Atlas sur le Chasseur. Plus désolant encore, nous réalisâmes que la prise de position de Hugh sur les problèmes de Glozel avait été publiée en tant que sa contribution au colloque. Pour minimiser l'impact, il avait été imprimé en anglais et Guy Lesec l'avait résumé en français.

De retour à la maison, nous trouvâmes un long message de Hugh qui se plaignait des erreurs commises dans les *Actes du Colloque* et décrivait une méthode à laquelle il avait pensé pour tester ses conclusions sur l'âge obtenu par la datation TL. Nous étions heureux de voir qu'il pouvait encore envisager l'idée des dates TL celtiques. Malheureusement, il nous apprit qu'on lui avait diagnostiqué un cancer et qu'il devait être opéré rapidement. Il espérait nous contacter dans quelques semaines mais il ne serait plus sur Internet pour un certain temps.

Quelqu'un devait avoir traduit le rapport de Hugh pour le colloque car la famille Fradin réagit immédiatement. Au tout début de novembre, nous reçûmes une lettre de Robert Liris nous annonçant sa démission de la présidence des Amis de Glozel. La famille Fradin était opposée à d'autres recherches et ne voulait plus entendre parler de colloque. Robert ajouta qu'il soutenait toujours fermement René Germain et l'équipe scientifique. René et lui espéraient créer ensemble une nouvelle association qui serait capable de continuer à organiser des colloques sur Glozel. Le 20 novembre, une lettre de Robert Liris arriva, nous apprenant que la nouvelle structure avait vu le jour et que les colloques se poursuivraient. René Germain nous avait pressentis comme invités d'honneur à la prochaine réunion de 2003, ce que nous acceptâmes avec grand plaisir.

Nous attendions anxieusement des nouvelles de Hugh puisqu'il nous avait confié que l'opération en elle-même était dangereuse. Finalement, le 15 décembre, nous reçûmes une missive dans laquelle il disait qu'il était sorti de l'hôpital et était sur la voie de la convalescence. Il nous envoya aussi une copie d'une lettre de cinq pages venant de Patrick Ferry. Ce dernier lui expliquait qu'il avait été dans l'impossibilité de lui répondre à cause d'un dysfonctionnement d'ordinateur. Il expliquait qu'il n'était aucunement contrarié par les idées de Hugh car en ce qui le concernait, cela renforçait simplement la nécessité d'entreprendre d'autres études. Patrick recherchait des informations sur les premiers verriers, envisageant l'idée que l'écriture de Glozel puisse être des marques laissées par ces artisans du Moyen Âge, et avait découvert trois pistes qu'il voulait suivre.

Les enquêtes de Patrick Ferryn

L'une d'entre elles était un inventaire des marques dont se servaient les verriers gallo-romains en Normandie, malheureusement introuvable en Belgique où réside Patrick. Une autre référence était celle de « deux alphabets mystérieux » dans un ancien manuscrit précieusement conservé à la Bibliothèque nationale à Paris et inaccessible au public. Patrick n'avait pas le laissez-passer requis pour examiner ce document, mais se demandait si Hugh pourrait le faire. La troisième piste était celle de « l'assiette de Montaignesson », exhumée en 1845, dans la région de la Marne, à l'est de Paris. Elle était en céramique et avait été trouvée dans une tombe. Les signes inscrits sur son rebord ressemblaient apparemment à ceux de Glozel. Patrick avait écrit au musée des Antiquités nationales à Saint-Germain-en-Laye, où l'assiette était conservée mais il n'avait pas reçu de réponse.

Hugh était toujours limité dans ce qu'il pouvait faire et ne pouvait pas se rendre à la Bibliothèque nationale à Paris. Hans Hitz suggéra que nous demandions de l'aide à Serge Soupel, professeur de littérature anglaise à l'Institut du monde anglophone, rattaché à la Sorbonne, et qui n'aurait aucune difficulté à accéder au mystérieux manuscrit. Serge dit qu'il examinerait les alphabets et un an plus tard, en décembre 2003, il découvrit que les lettres étaient des variantes du grec et ne ressemblaient en aucune façon à celles de Glozel. Je me débrouillai pour obtenir l'écrit sur les marques de fabrication du verre en Normandie et me rendis compte qu'elles n'avaient rien en commun avec l'écriture de Glozel.

En attendant d'avoir d'autres échos sur ces pistes, je décidai de relire mes anciens courriels, pour voir quels éléments relatifs aux objets datés du XX^e siècle par TL (tout spécialement les trois pièces vitrifiées que Hugh croyait avoir été réchauffées dans une forge), pourraient se présenter. Sa découverte de charbon sur l'une d'elles avait été un facteur majeur déterminant pour sa nouvelle attitude et ses soupçons sur les objets de Glozel. À la fin décembre, j'envoyai à Hugh une longue lettre donnant toutes les raisons pour lesquelles je croyais que Morlet n'avait rien commis de frauduleux, en dépit du fait que les trois pièces eussent manifestement séjourné dans une forge. Au lieu de cela, j'avais trouvé des vieilles pho-

tos montrant que deux des objets étaient accolés lorsqu'ils avaient été déterrés, et que le troisième était attaché à un morceau d'argile du four. Aujourd'hui, les deux sont séparés et l'argile a disparu du dernier.

D'autres descriptions de ces objets montraient qu'ils devaient avoir été vitrifiés au Moyen Âge et réchauffés ensuite dans le foyer d'une forge, probablement pour faire apparaître les signes dissimulés par les morceaux ajoutés. Je pus citer à Hugh ses propres écrits, et l'ensemble des faits était convaincant. Le 2 janvier, Hugh répondit qu'il ne pouvait qu'être d'accord avec moi. Je poussai un soupir de soulagement. Il était clair que nous pouvions encore travailler ensemble.

En mars, Hugh et moi commençâmes à collecter tous les renseignements sur les os humains trouvés à Glozel. Je fis un tableau de toutes ces informations, et Hugh pensait qu'il pourrait avoir le temps de les rédiger. Cependant, il était très occupé à l'élaboration d'un guide touristique sur Arran pour les randonneurs et les touristes, guide qui les accompagnerait dans leur tour de l'île par le sentier côtier. Il avait aussi créé un nouveau site Internet *Walk the Arran Coastal Way* (En suivant la Côte d'Arran) qui semblait très attrayant, projet qui lui prenait aussi beaucoup de son temps libre et qui devait être lancé en avril.

Fin mars, je trouvai l'adresse e-mail de Laurent Olivier, un conservateur au musée des Antiquités nationales. Je lui écrivis et lui posai des questions sur la mystérieuse assiette dont Patrick avait parlé. A ma grande surprise, Olivier me répondit par retour du courrier, qu'en fait ce n'était qu'un morceau d'une coupe en céramique typique de la région Aisne-Marne et qui datait du V^e siècle avant J.-C. Immédiatement, j'envoyai un mot à Patrick qui me dit qu'il avait travaillé pendant des mois pour obtenir cette information et c'était la raison pour laquelle le conservateur m'avait répondu si vite. Patrick arriva à obtenir une bonne photo du fragment où apparaissaient des lettres qui ressemblaient beaucoup aux signes de Glozel.

Je fis parvenir le tout à Hans Hitz et à Hugh. Le premier était intéressé et pensait que l'écriture était un alphabet étrusque du nord, probablement importé lors de la période de La Tène à Montaignesson, où les inscriptions avaient été réalisées. Il subodorait que la langue devait être un dialecte gaulois, et fit une tentative de traduction des lettres : « pour l'homme bon ». Hitz me dit que le signe en forme d'échelle sur l'assiette, venait du phénicien et était aussi utilisé dans l'alphabet étrusque avec le

même dessin, mais il n'était pas reconnaissable dans l'écriture ancienne de Glozel (300 avant J.-C.); il devait avoir été introduit, lors de contacts avec les Étrusques, dans le second alphabet de Glozel (glozélique, 100 avant J.-C. – 200 après J.-C.).

Hugh change d'idée

Hugh était renversé par les nouvelles. Voici ce qu'il nous écrit:

« Les nouvelles au sujet de l'assiette de Patrick sont simplement étonnantes et merveilleuses. Si le Musée des antiquités a raison, et je ne doute pas que ce soit le cas, eh bien c'est la meilleure nouvelle que nous ayons eue depuis des années. Les lettres sur l'assiette sont, absolument et sans aucun doute, glozéliennes; aussi, découvrir une telle écriture sur un objet authentifié comme du premier âge de La Tène et découvert en 1845, est vraiment époustoufflant. Patrick mérite toutes les félicitations pour ce superbe travail, et vous de même, pour avoir aiguillonné le musée au bon moment... Le fait principal est que, en un instant, il authentifie complètement l'écriture trouvée à Glozel. En dépit de nos convictions particulières, c'est une magnifique et excellente nouvelle. Elle semble aussi confirmer les études de Hans sur les changements de séquence temporelle de l'écriture, qu'il a observés à Glozel et, par-dessus tout, elle confirme les premières datations des signes.

J'avais mûrement réfléchi sur ces dates pendant les derniers mois, et en particulier, comment les deux premières dates au carbone 14 pourraient s'insérer dans le schéma des choses. Vous vous souvenez que la dent de bœuf a été datée de 30 à 230 après J.-C. et le fémur, de 340 à 530 après J.-C. Il est vraiment impossible d'ignorer ces dates, en particulier celle de la dent de bœuf que j'ai rapportée moi-même de Glozel. Le fond du problème est que, ou bien nous devons accepter que les premières dates TL sont erronées, comme je l'ai fait, ou bien il y a une autre explication pour la réinitialisation partielle de nombreuses dates obtenues à Oxford. Plus j'y pensais, plus j'étais certain qu'en fait, ce sont les datations d'Oxford qui posent un problème, et que celles de Vagn et mes premières datations pourraient bien être justes. Puis arrive l'assiette qui, en une nuit, semble confirmer mes réflexions.

Tout cela est très exaltant, et je vais commencer à me concentrer à nouveau sur ces premières dates. Malgré tout, un détail a toujours tenu bon, à savoir la datation de 1974 déterminée par Stewart Fleming, à Oxford. C'est juste une date mais elle est importante en ce qu'il employa une technique de soustraction et le résultat qu'il obtint, 130 avant J.-C., nous pousse de nouveau à beaucoup réfléchir sur ce qui pourrait bien advenir. Aussi, je vais reprendre tous les chiffres et voir quel sens je peux tirer de toutes les évidences de datation... Laissez-moi réfléchir sur toutes ces premières dates à la lumière de la datation de l'assiette. Tout simplement, cette dernière ouvre largement le débat d'une façon des plus passionnantes. »

Dans sa lettre suivante, il continuait d'être réceptif à l'idée de dates celtiques, écrivant :

« J'aurais dû, peut-être, penser davantage aux réchauffements de la période médiévale, comme vous le suggérez à propos des commentaires que j'ai faits sur certaines dates intermédiaires d'Oxford concernant le matériel exhumé en 1983. Ces dernières semblent bien témoigner de réchauffements partiels, et nous savons qu'elles viennent toutes de la section jouxtant précisément le four. »

Il s'excusa de ne pas avoir travaillé sur les os de Glozel, expliquant que son nouveau site Internet sur la côte d'Arran venait tout juste d'être lancé en grande pompe, et qu'il devait bien avoir parcouru quatre-vingts kilomètres en trois jours. Je me demandai si je devais attirer son attention sur le fait que les signes sur l'assiette, strictement parlant, pouvaient ne pas être glozéliens. Peut-être aurais-je dû, mais je ne le fis pas. J'étais heureuse de constater la tournure que prenaient ses idées et décidai qu'il était aussi capable que moi de revenir sur les informations que nous possédions déjà sur l'écriture.

Au début de juillet, Sam et moi reçûmes une lettre de René Germain demandant si nous avions déjà pris des échantillons de la dent de panthère exposée au musée de Glozel pour une datation au carbone 14. Le professeur François Poplin, paléontologue au musée d'Histoire naturelle, était venu à Glozel pour examiner les os d'animaux disposés dans le musée et avait noté qu'un morceau manquait à l'extrémité d'une des

dents de panthère. Nous étions ravis d'apprendre ce qu'il faisait mais nous n'avions jamais prélevé de spécimen d'aucune d'entre elles, et nous le fîmes savoir à René.

Hugh se vit adresser la même requête. Il m'écrivit le 23 juillet, suggérant que si Poplin trouvait des dents de renne, nous devrions les faire dater au carbone 14, en Arizona. Sam et moi étions d'accord, et tous ensemble nous attendîmes les résultats de ses recherches. Au lieu de cela, nous reçûmes une lettre cryptée de Robert Liris, nous disant qu'il ne pouvait pas nous donner les résultats de Poplin, et que nous les découvririons au colloque. Cela ne présageait rien de bon mais il n'existait aucune façon d'en savoir plus.

Hugh décroche d'Internet

Je commençai à travailler sur l'exposé que je présenterais au colloque d'octobre, un résumé de tous les travaux scientifiques faits à Glozel, depuis le début. Comme Hugh avait accompli tellement de travail, je voulus mettre son nom sur ce rapport en tant que coauteur. Dès que j'aurais terminé la version anglaise, vers le milieu d'août, je lui ferais parvenir une copie par courrier électronique pour avoir son opinion. Mon message me revint : l'adresse e-mail de Hugh n'existait plus. Je me connectai sur le site consacré à la Côte d'Arran et constatai qu'il était fermé, lui aussi.

Plusieurs fois, par le passé, Hugh avait changé de messagerie et avait négligé de nous en avertir. Mais cette fois-ci, c'était différent. Le 27 août, j'appelai sa femme Christine sur l'île d'Arran. Je fus abasourdie lorsqu'elle m'apprit que Hugh était en phase terminale. Son cancer avait récidivé et il n'y avait aucun espoir de guérison. Je demandai si je pouvais lui écrire et Christine m'assura que cela lui ferait plaisir. Voici ma lettre :

« [...] je voulais vous contacter parce que je travaille actuellement sur l'exposé résumant toutes les analyses scientifiques faites sur Glozel, qui sera lu au colloque de cette année. Il se conclut par un appel pour poursuivre la collecte des informations, spécialement concernant les datations par le carbone 14 et la thermoluminescence.

En l'écrivant, je me suis rendu compte à nouveau de tout ce que Glozel vous doit. La plupart des renseignements contenus dans le rapport proviennent de vos écrits et de votre travail ; j'ai même employé quelques-uns de vos mots au début de la section sur la datation par la thermoluminescence. J'avais compté sur vous pour argumenter sur certains de ses différents aspects. Maintenant, au lieu de vous demander de le lire, j'écouterai votre voix dans ma tête et modérerai quelques-unes de mes déclarations en accord avec ce que vous auriez dit (et j'en ai une assez bonne idée). Je vous avais inscrit comme un des auteurs, assumant que vous seriez partie prenante dans les révisions. J'aimerais garder votre nom comme coauteur, à moins que vous n'y objectiez.

Cher Hugh, j'ai grandement aimé travailler avec vous durant ces sept années passées. Vous faites partie de ma vie et votre correspondance me manquera beaucoup, ainsi qu'à Sam. J'ai tellement de souvenirs comme notre déjeuner avec Mme Calvier, notre expédition à Montcombroux-les-Mines, lorsque nous déjeunâmes dans la capitale de la dinde, et nos séjours "arrosés" avec Émile. Glozel a toujours été stimulant et frustrant, et vous avez joué un grand rôle dans les progrès, par à-coups peut-être, mais vers une reconnaissance scientifique.

Je suis certaine que vous recevez les meilleurs soins possibles. J'espère que vous ne souffrez pas trop. Nous penserons à vous et à Christine. »

Quelques jours plus tard, une brève lettre de Hugh nous parvint, nous remerciant de la nôtre et ajoutant : « Bien entendu, je vous tiendrai au courant de la façon dont les choses se déroulent mais pour l'instant tout va assez bien. » Nous ne reçûmes plus rien. Le 5 octobre, nous nous envolâmes vers Paris où nous restâmes pendant plusieurs jours, puis prîmes le train pour Vichy et le colloque 2003.

Chapitre XIII

Les colloques de 2003 et de 2004

La réunion du CIER

Nous arrivâmes dans l'après-midi du 10 octobre à Vichy. Nous étions descendus, encore une fois, au Grignan. Le professeur Germain avait prévu une réunion du Centre international d'étude et de recherche à 17h30, dans une des salles de conférence de l'hôtel. À côté des membres habitués, Robert Liris, René Germain, Guy Leseq, Jacques Thierry, Serge Soupel et Hans Hitz, trois scientifiques français étaient présents : Patricia Soto-Heim, anthropologue au Musée de l'Homme, que nous avions déjà rencontrée, M. Heim, son mari, anthropologue également, et le professeur François Poplin, paléontologue ; les deux derniers étant devenus membres du comité. Le professeur Poplin, un homme aux cheveux blancs, de haute stature et aux manières impressionnantes, avait examiné, pendant l'été, les os d'animaux du musée de Glozel.

Germain nous indiqua qu'à cette réunion du CIER, le professeur nous ferait un rapport préliminaire sur ses travaux, incluant des faits qui ne figureraient pas dans sa présentation du lendemain. Ce qu'il avait à dire nous désappointa, même si nous nous y attendions. Il n'avait pas trouvé la moindre dent de renne au musée, et la soi-disant dent de renne en question était celle d'un bovidé. Il n'avait pas encore découvert qui avait bien pu couper le bout de la dent de panthère mais après les avoir exami-

nées avec soins, il avait conclu qu'elles n'avaient jamais été enterrées. Depéret les avait identifiées comme des canines supérieures mais Poplin assurait qu'elles étaient, en fait, celles d'une mâchoire inférieure. Il pensait que la plupart des os dans le musée étaient modernes et était certain qu'aucun n'était en ivoire. Son sous-entendu impliquait que tous les os gravés étaient des fraudes contemporaines. Lorsque nous lui demandâmes la preuve de ses convictions, il nous répondit simplement : « Quarante années d'expérience ».

SAMEDI

Comme à l'accoutumée, René Germain ouvrit la session du matin. Jacques Thierry fit les présentations et, puisque nous étions les invités d'honneur, fit un court panégyrique de nos vies et de nos carrières. Notre rapport sur les analyses scientifiques faites à Glozel fut la première communication. Je créditai Hugh pour la plus grande partie de ce travail, expliquant qu'il ne pourrait être parmi nous à cause de sa maladie. Le professeur Poplin me suivit. Enveloppé d'un long imperméable noir, il marcha à grandes enjambées jusqu'au podium. La version de son discours avait été modifiée par rapport à ce que nous avons entendu la veille. Puis, il partit pour Paris.

Hans Hitz donna la traduction d'inscriptions gravées sur plusieurs os, puis Jerry Atlas prit la parole, spéculant une fois de plus sur le Chasseur, sans toutefois apporter de nouveaux faits.

À 11 h 45, nous nous retrouvâmes dans le hall pour la remise des distinctions honorifiques. Robert nous avait prévenus de cette cérémonie mais nous n'avions aucune idée de ce qui allait se passer ou de ce qui serait dit. Madame Gesset, du cabinet du maire, dit quelques mots et nous remit une belle médaille en bronze. D'un diamètre de quatre centimètres environ, elle était frappée, sur son avers, d'une femme nue aux longs cheveux flottants, représentant les sources curatives de Vichy, ainsi que du nom de *Vichy* et, sur son revers, du blason de la ville et d'un texte de deux lignes : « Professeur Robert Gerard, VI^e Colloque Glozel ». Je remerciai en quelques mots, et nous dégustâmes nos verres de kir royal.

Il me fallut quelque temps pour que je réagisse au fait que mon nom ne figurait pas sur la médaille. Dans un premier temps, cela ressemblait à un exemple amusant de misogynie française mais, pendant le lunch à l'hôtel

de Grignan, nous discutâmes de cette médaille avec d'autres convives et nous convînmes que ce n'était pas acceptable. J'avais beaucoup travaillé sur Glozel et je n'étais pas simplement l'adjointe de Sam. Heureusement, de nombreux participants partageaient cet avis. René Germain me présenta des excuses et Jacques Thierry me dit qu'il irait en ville cet après-midi même et essaierait de faire ajouter mon nom sur la médaille.

Les exposés de la seconde partie de la journée se succédèrent: une description des trouvailles glozéliennes à Puyravel, un résumé de René Germain sur les caractéristiques des outils et des armes en os, et un long discours de Robert Liris sur les objets en os qu'il pensait avoir été utilisés comme crécelles. C'était une idée intéressante mais purement spéculative. L'un des problèmes des colloques de Glozel, est que presque aucune information scientifique n'est ajoutée à notre connaissance du site.

Au dîner, Jacques Thierry m'annonça qu'il n'avait pas réussi à faire modifier la médaille sur le champ. Il faudrait compter plusieurs semaines pour que mon nom soit ajouté. Elle nous serait donc expédiée ultérieurement, après que nous soyons rentrés chez nous.

DIMANCHE

René Germain inaugura la réunion matinale avec une description des os gravés et sculptés. À un moment de son exposé, je dus m'absenter parce qu'une journaliste de France-Culture voulait m'interviewer en français. Serge Soupel continua par une discussion sur une nouvelle et intéressante théorie, celle de l'expansion de la langue celtique. Un généticien anglais et un linguiste suisse avaient joint leurs efforts pour appliquer sur les mots de la langue celtique, la même sorte d'analyses faites sur des échantillons d'ADN venant de populations différentes. Leurs résultats indiquaient que les Celtes avaient atteint les îles Britanniques beaucoup plus tôt qu'on ne le pensait, en fait il y a près de 6000 ans (Forster & Toth, 2003). Le créateur du site Internet de Glozel, Jean-Louis Pigeon, termina la session en montrant une série de merveilleuses cartes postales anciennes: des personnages et des événements d'une époque disparue.

Après le délectable déjeuner de clôture au Grignan, je roulai jusqu'à Glozel, en compagnie de Hans et Karin Hitz. C'était un très bel après-midi d'automne, et la route vers le site était tranquille et bucolique comme d'habitude. Lorsque nous arrivâmes à Glozel, nous apprîmes qu'Émile

avait fait une mauvaise chute plus tôt dans la journée. Il portait un gros bandage autour de la tête et semblait étourdi et découragé. Sa famille arriva et l'entoura, mais c'était une triste occasion. Après notre visite au musée, nous rentrâmes à Vichy. Le matin suivant, nous partîmes pour Lyon pour rejoindre un autre groupe Elderhostel.

Le décès de Hugh et un intermède

Le 28 octobre, à notre retour en Amérique, nous trouvâmes une lettre de Christine, l'épouse de Hugh, nous annonçant qu'il s'était éteint le 28 septembre, avant notre départ pour la France. Nous nous attendions à de telles nouvelles et c'était difficile à accepter. Il y avait tant de choses dont nous aurions voulu discuter avec lui ! Sa voix continuait de résonner dans ma tête, critiquant mes suppositions quelquefois imprudentes, mais je savais que je ne le reverrais jamais plus. Nous étions très découragés, et durant un temps nous délaissâmes Glozel.

Pendant ce qui restait de l'automne, je terminai la mise en pages d'un livre sur une vieille dame pleine d'entrain, une résidente locale, dont la fille avait écrit la biographie. Le livre serait publié sur Internet. Le travail achevé, je réalisai qu'Internet pourrait être la réponse idéale au problème que posait un livre sur Glozel. Nous avons été incapables de trouver un éditeur intéressé par un sujet aussi obscur. J'avais déjà de nombreuses pages rédigées et pensais qu'il était grand temps d'aller de l'avant avec une telle publication, même si nous devions tout faire nous-mêmes.

Au début de décembre, nous fûmes agréablement surpris de recevoir non pas une médaille en bronze de la ville de Vichy, mais deux : une avec le nom de Sam et l'autre avec le mien !

Au printemps, je commençai à rédiger ce livre. J'avais un abondant matériel à lire attentivement et à résumer, ainsi que des illustrations à préparer. Le temps s'envola et avant que je ne le réalise, il était urgent d'écrire un autre rapport pour le prochain colloque de Glozel. Les nouvelles en provenance de Vichy n'étaient pas bonnes. Les Amis de Glozel avaient été officiellement dissous en septembre 2004, et remplacés dans la foulée par Les Nouveaux Amis de Glozel dont madame Calvier était l'une des administratrices.

Le colloque de 2004

Après notre arrivée en France, le 3 octobre, nous passâmes deux jours à faire du tourisme en Bourgogne, en descendant sur Vichy. Nous visitâmes le musée de Châtillon-sur-Seine, où le contenu de la tombe de la princesse de Vix, qui vivait au V^e siècle avant J.-C., était exposé. Elle était enterrée avec un torque en or et un énorme cratère étrusque en bronze, et portait trois bracelets en schiste à chaque poignet ainsi que des bracelets en or. Puisque j'avais fait un exposé sur les bracelets en schiste de Glozel, cela m'intéressait de la voir. Les objets luxueux et finement travaillés trouvés dans sa tombe, rendaient les objets de Glozel grossiers, plus tardifs pourtant de plusieurs centaines d'années, ce qui était même difficile à concevoir.

Le lendemain, nous allâmes sur le site de la bataille d'Alésia où Jules César vainquit le chef celte Vercingétorix, en 52 avant notre ère. C'était une journée ensoleillée mais venteuse, et bien qu'il n'y ait pas beaucoup de vestiges au sommet de la colline herbeuse où le siège avait eu lieu, nous essayâmes d'imaginer la scène telle qu'elle avait dû se dérouler, deux mille ans auparavant.

Lorsque nous visitâmes le musée où les objets issus du site étaient préservés, nous fûmes enchantés de trouver quelque chose qui ressemblait aux bobines de Glozel. L'objet était aussi en céramique, était creux et avait contenu une bille de la même matière à l'intérieur. L'étiquette indiquait un « hochet » et expliquait que de tels objets servaient, croyait-on, à éloigner les mauvais esprits des nouveaux-nés et des jeunes enfants.

La première soirée à Vichy, nous invitâmes René Germain à dîner à l'Alambic, notre restaurant préféré. J'avais un peu d'appréhension car, ni le français de Sam ni l'anglais de René ne permettaient qu'ils conversent aisément, mais nous partagâmes un agréable moment et nous étions contents de passer du temps, seuls avec René. Le jour suivant, le vendredi, nous roulâmes jusqu'à Glozel, passant une heure dans le musée. Émile sortit pour nous accueillir et resta avec nous tout au long de la visite. Il paraissait amical, mais visiblement plus éprouvé par l'âge et plus chancelant. Nous remarquâmes que certaines vitrines avaient été nettoyées et réarrangées. Avant notre départ, nous allâmes revoir l'alignement de blocs de pierre, et nous découvrîmes qu'il avait été envahi par de hautes herbes qui rendaient les pierres restantes difficiles à trouver.

La réunion du soir du CIER se tenait à l'hôtel de Grignan à 18h30. Huit personnes seulement étaient présentes. Le département avait octroyé à René un budget réduit pour cette réunion, et cela avait fait une grande différence. Hans Hitz et sa femme Karin étaient là, tout comme Serge Soupel, Robert Liris et Guy Leseq. La plus grande partie des deux heures fut consacrée aux explications concernant l'autodissolution des Amis de Glozel et à un essai de planification du colloque de 2005. La réunion de l'année suivante, la dernière, serait dévolue à s'efforcer de tirer des conclusions sur le site. Nous n'étions toujours que huit à table, mais les discussions animées, principalement en français, continuèrent pendant le repas. Nous réalisâmes, encore une fois, que nous travaillions avec un groupe de personnes intéressantes et dévouées.

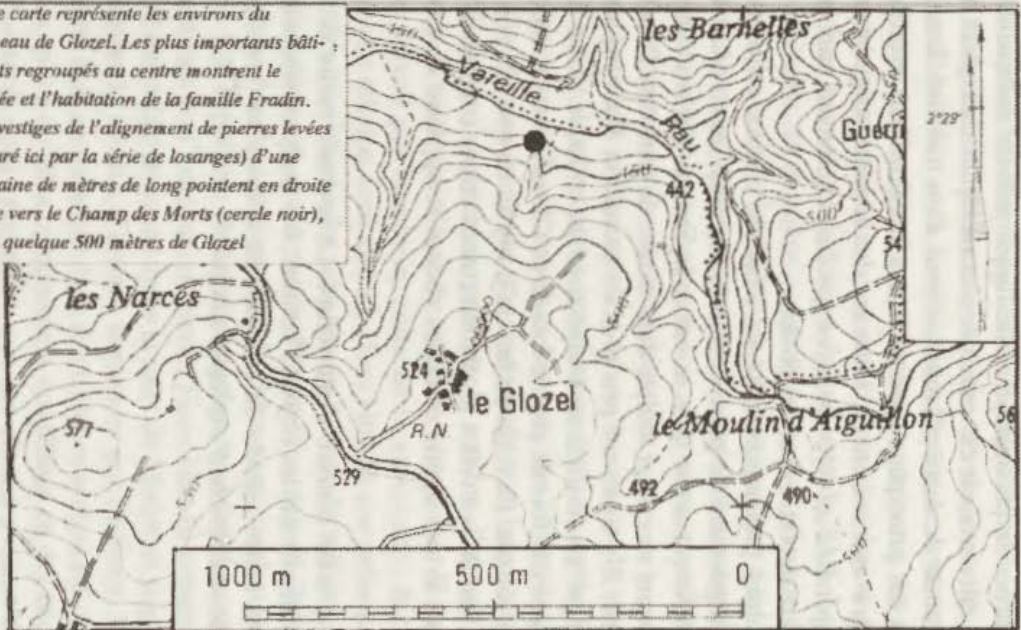
Après les habituels préliminaires, j'ouvris la session du samedi matin. J'avais identifié d'intéressantes corrélations entre les cycles climatiques pendant les deux mille ans passés et les dates des objets de Glozel (voir fig. 47). J'avais aussi surfé sur une centaine de sites Internet mentionnant le nom Glozel et j'avais été surpris par le nombre d'inexactitudes relevées. Serge Soupel, qui s'était vu remettre cette année-là une médaille pour son travail par la mairie, parla de la survivance des croyances mythiques en relation avec Glozel. Hans Hitz fit une présentation fascinante sur les inscriptions des tablettes qu'il avait déchiffrées. Madeleine Sabète nous démontra que certaines d'entre elles, dans le *Corpus des Inscriptions* de Morlet, étaient des doubles avec quelques variantes mineures. Son hypothèse était que quelqu'un avait fait des copies de certaines tablettes et d'anneaux en pierre. Hans Hitz fit remarquer que le livre avait été publié trois ans après la mort de Morlet, et suggéra que les copies étaient le résultat d'erreurs commises par l'éditeur. Mais Madeleine Sabète était certaine que deux des tablettes avaient été copiées l'une sur l'autre, parce qu'elles comportaient des fêlures en des endroits différents. Plus tard, nous réalisâmes que les photos avaient été prises à quelque soixante années d'intervalle. Une partie de la craquelure dans la première photo, prise lorsque la tablette avait été extraite du sol, aurait pu être aplanié à la main. Ce fendillement sur la dernière photo était le même que sur la première, à certains endroits, et différent sur d'autres. Guy Leseq se porta volontaire pour examiner les photos afin d'établir s'il s'agissait de deux tablettes différentes ou d'une seule, photographiée à différentes époques.

Le dimanche, René Germain nous parla des tablettes. Il projeta des agrandissements de photographies de lignes gravées indiquant le sens dans lequel elles avaient été exécutées, et montrant clairement la ligne arquée et l'amas de matière laissé au bout d'un trait tiré dans l'argile humide. Un des principaux arguments des antiglozéliens avait toujours été que les gravures avaient été faites sur des tablettes simplement cuites à basse température au XX^e siècle, ce qui était clairement impossible au vu des preuves apportées par ces photos.

Il y eut d'autres présentations dignes d'intérêt, comme celle de Robert Liris sur l'alignement de pierres, et celle de Guy Lesec décrivant une tombe en pierre construite dans le sud de la France, qui avait un masque de hibou portant un collier sculpté dans le mur du tombeau. Pour le dîner du dimanche, il y avait un peu plus de monde et l'atmosphère était joyeuse malgré les restrictions budgétaires du colloque. Avec les Hitz, nous visitâmes une fois de plus le musée de Glozel, et nous regagnâmes Paris le jour suivant. En dépit du fait qu'il n'y ait eu que très peu de participants et peu de nouvelles révélations, nous étions contents d'y avoir assisté. Nous avons appris certaines choses et apprécié de revoir nos amis.

C'est ici que notre histoire s'interrompt. La seconde partie de ce livre apporte des détails sur les objets, l'écriture, les analyses scientifiques et de nombreux autres aspects du site. Elle se termine sur la présentation d'une théorie susceptible d'expliquer Glozel.

Cette carte représente les environs du hameau de Glazel. Les plus importants bâtiments regroupés au centre montrent le musée et l'habitation de la famille Fradin. Les vestiges de l'alignement de pierres levées (figuré ici par la série de losanges) d'une centaine de mètres de long pointent en droite ligne vers le Champ des Morts (cercle noir), sis à quelque 500 mètres de Glazel



Enlarged portion of I.C.N. CARTE TOPOGRAPHIQUE 2730 Ouest, Le Mayet-de-Montagne, revised 1982

Portion agrandie de la carte topographique
de l'IGN, 2730 ouest, Le Mayet-de-Montagne,
révisée en 1982

FIGURE 1

Chapitre XIV

Le site

Le Champ des Morts

Glozel est un petit hameau, à environ dix-neuf kilomètres au sud-est de Vichy, une ville du centre de la France, devenue célèbre pendant la Seconde Guerre mondiale en devenant le siège du gouvernement du maréchal Pétain. L'histoire de Vichy remonte à la période romaine et, plus tard, elle fut connue comme ville thermale que fréquentèrent, à diverses époques, madame de Sévigné ou Napoléon III. Aujourd'hui encore, les curistes se pressent à Vichy pour prendre les eaux.

Lorsque l'on quitte la ville pour se rendre à Glozel, c'est un voyage dans le passé que l'on entreprend. Les magasins et les grands immeubles disparaissent pour laisser la place à une petite route sinueuse et ombragée qui suit le cours étroit de la rivière Sichon et qui, occasionnellement, traverse des petits villages de quelques maisons seulement. Bordée de chaque côté par des champs cultivés et de grands arbres, elle commence à grimper et, finalement, on oblique à gauche dans un chemin de terre encaissé, fléché de l'indication « musée de Glozel », pour aboutir sur une aire dégagée, face à une large grange. Le musée est à sa droite, coincé entre une remise et le corps d'habitation de la demeure des Fradin, faisant partie du même bâtiment.

Pour atteindre le Champ des Morts, on passe entre l'extrémité de la mai-

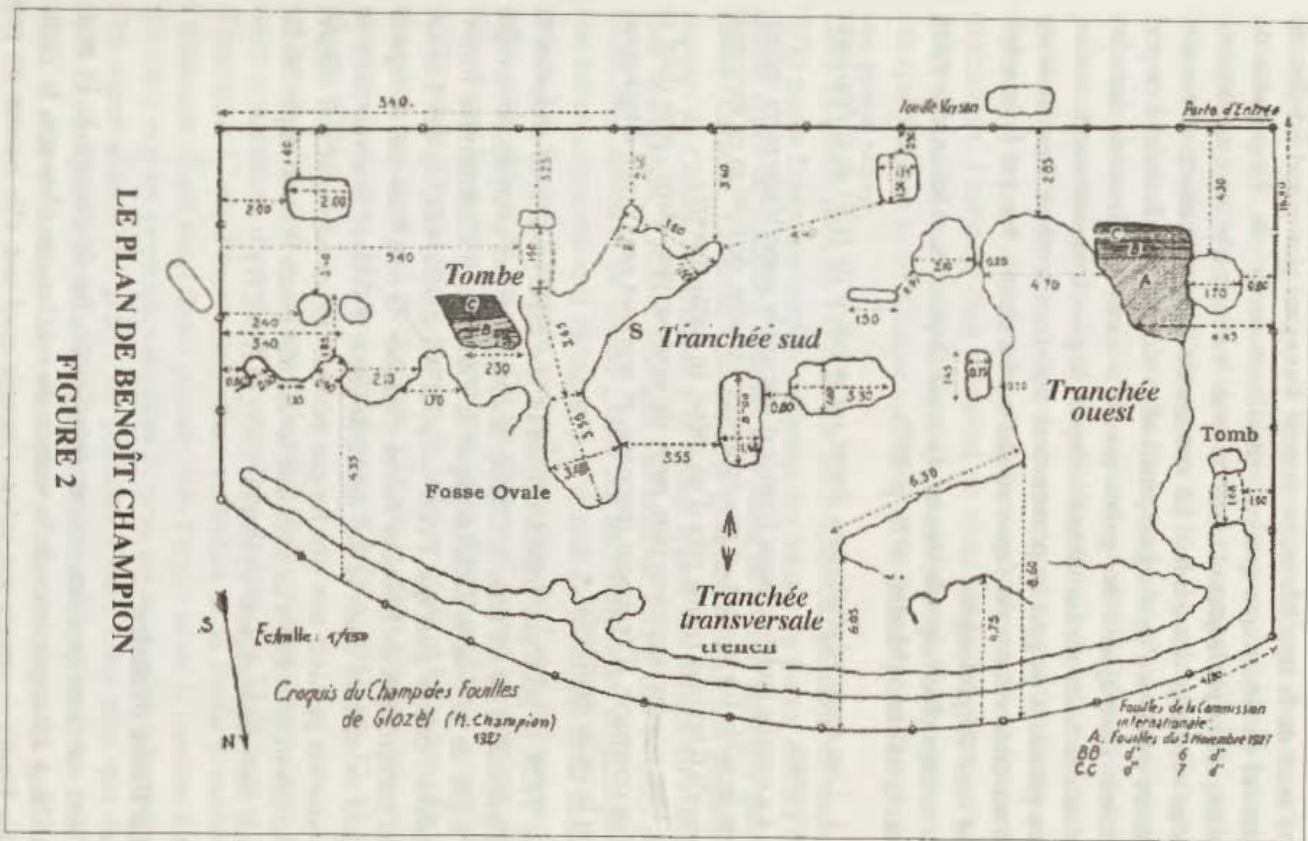
son et (à gauche) de la grange, pour descendre par un chemin qui, après avoir coupé une prairie presque plane, est clôturé d'un côté par du fil de fer barbelé et se transforme ensuite en une pente raide. Il sinue dans un bosquet de grands conifères pour déboucher sur une sorte de terrasse pentue surplombant le Vareille, petit tributaire du Sichon. Ce champ, à peu près rectangulaire, d'environ 40 mètres de large par 20 de long, était jadis enregistré sous le nom de champ Duranthon jusqu'aux découvertes de 1924; il est maintenant connu comme le Champ des Morts. La vallée du Vareille est orientée est/ouest; lorsqu'on se tient au milieu du champ, la rivière est en face et un peu en contrebas, sur la gauche, un petit ruisseau, puis un boqueteau, et sur la droite, un autre ruisseau, servent de limites naturelles au terrain. Ces ruisseaux ont créé des petits chenaux des deux côtés du champ dont le centre est peu surélevé et que Morlet appelait « le mamelon ». La pente de la colline au sud est fort raide et le site est difficile d'accès. Apparemment, le site n'a jamais été habité.

En 1927, Benoît Champion, technicien au musée de Saint-Germain-en-Laye, qui fut chargé d'examiner les objets conservés au musée de Glozel, fit le seul dessin encore existant du site archéologique. Il montre un enclos de 462 mètres carrés, fermé par un fil de fer barbelé pour les excavations de la Commission internationale de novembre de la même année; ceci avait été fait pour préserver la sécurité du site, mais des objets avaient été trouvés aussi bien en dehors qu'en dedans de ce périmètre protégé.

Ce plan (figure 2) donne la situation de la Fosse ovale et des deux tombes découvertes en juin 1927. Il montre aussi l'étendue des fouilles jusqu'à cette date et identifie les parties fouillées par la Commission internationale ainsi que les trois tranchées creusées par Morlet: la tranchée transversale qui traverse le champ vers le nord et les tranchées ouest et sud. La partie sud-ouest du champ, où la plupart des os gravés et sculptés avaient été découverts, n'avait été examinée qu'en 1928 lorsque la tranchée sud avait été prolongée vers le sud.

Joseph Grivel, auteur de *La Préhistoire Chahutée, Glozel 1924-1941*, a travaillé sur les archives de Glozel pendant plus d'une douzaine d'années. Bien que Morlet s'obstinât à dire que les objets découverts étaient distribués régulièrement dans tout le Champ des Morts, Grivel avait trouvé qu'en réalité la couche archéologique était stérile par endroits et remplie d'objets dans d'autres. Les bords de la Fosse ovale et la sec-

LE PLAN DE BENOÎT CHAMPION
FIGURE 2



tion nord de la tranchée ouest avaient fourni un plus grand nombre de matériel en céramique que partout ailleurs sur le site. Empreintes de mains, idoles phalliques et vases ornés de masques n'avaient été déterrés qu'au voisinage des tombes. Le nombre de tablettes baissait au fur et à mesure que l'on s'en éloignait, mais elles n'étaient pas limitées à ce seul endroit. La majorité des galets gravés avaient été ramassés dans les mêmes sections où les tablettes étaient le plus fréquemment trouvées. Les premiers os gravés provenaient des deux tombes ; les dernières découvertes avaient été faites au sud-est du champ, lorsque la tranchée sud avait été prolongée.

La stratigraphie originale du site, faite par Depéret dans les années 1920, était la suivante (Morlet, 1970, p. 257) :

- « 1. Une terre végétale gris foncé ou noirâtre de 0,30 m d'épaisseur moyenne.
2. La couche archéologique formée d'une argile jaune légèrement mélangée de sable fin siliceux, d'une épaisseur variable, de 0,60 m en moyenne jusqu'à 0,80 m et même près d'un mètre en certains points.
3. Une couche argileuse plus pure, de couleur plus claire, plus dure et plus compacte, d'épaisseur inconnue, et reposant sans doute directement sur la roche granitisée. »

En 1928, le géologue français Bruet fit une expérience pour contrôler la perméabilité du sol dans le Champ des Morts. Bruet avait découvert que l'argile de la couche archéologique de Glozel était extrêmement imperméable, encore plus que l'ocre rouge d'Arc-en-Barrois, où des fossiles de mammifères du Pliocène furent exhumés. Il concluait que n'importe quel os enterré dans le sol archéologique à Glozel pourrait bien se conserver pendant une très longue période. Bruet terminait son rapport par ces mots : « Enfin ce terrain se révèle aux essais comme imperméable aux eaux météoriques. » (Morlet, 1970, p. 269-271)

La Fosse ovulaire

Cette structure ovulaire, encore inexploitée, fut découverte le 1^{er} mars 1924, à 20 centimètres de la surface du sol, lorsque Florence, la vache des Fradin, y coinça son sabot. Orientée nord-sud, elle mesure un peu

plus de 2,80 mètres de long et de 90 centimètres de large dans sa section centrale. Le toit de la fosse avait disparu ; les parois en pierre restantes atteignaient une hauteur de 40 centimètres et comprenaient de petites briques à cupules, d'une taille moyenne de 10 x 7 centimètres. Certaines briques avaient des excroissances en forme de bosse, d'autres avaient des cupules creuses. Des restes d'argile cuite montraient qu'elles avaient été jointes entre elles par ce matériau qui s'était durci au contact du feu, et qui avait joué le rôle d'une sorte de mortier pour les pierres composant les murs de la fosse. Une couche d'argile rouge cuite enduisait les parois extérieures ; l'intérieur était recouvert de verre fondu indiquant qu'une température élevée avait été atteinte, et des globules de verre furent trouvés éparpillés sur le sol. Chaque extrémité de la structure était fermée par une grosse pierre.

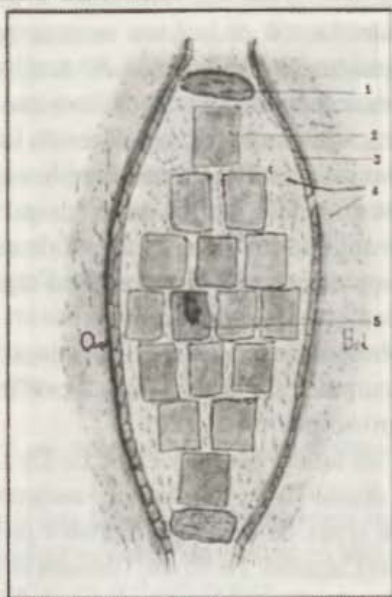
Dans un article paru en 1939, Le Dr Léon Chabrol, qui dans les années 1930 étudia l'industrie verrière ancienne des Monts du Forez, discuta de quatre types de briques à cupules provenant de quatre verreries différentes (Cartaillé, Le Bizin, Calinon et le Bois des Moles). Les briques à cupules de Glozel, appartenant à la même région des Monts du Forez, sont semblables. Chabrol souligna l'identité de forme des briques du Bizin, de Calinon et de Glozel ; elles ont un même ordre de grandeur, une même composition et partagent une identité de technique et de destination. Les briques à cupules sont utilisées dans les fours de verriers de cette seule région de France. On ne dispose d'aucune information sur l'âge de ces fours mais Chabrol croyait qu'ils étaient antérieurs à ceux du XVII^e siècle. Depuis que le mortier de la fosse ovale et les autres objets trouvés à proximité ont été datés du XII^e siècle, nous pensons que cette structure avait servi de four à cette époque (Chabrol, 1931, pp. 12, 13 et 23, 24; 1939, p. 14).

Le sol de la fosse était composé de seize dalles rectangulaires cuites à basse température, d'environ 27 centimètres de long, par 17 de large et 5 d'épaisseur. L'une d'entre elles, située au milieu de la tombe possédait l'empreinte d'une main droite pressée dans l'argile avant la cuisson. On pouvait y voir les empreintes digitales de ceux qui les avaient fabriquées. Des signes avaient été gravés sur plusieurs d'entre elles ainsi que sur deux des briques à cupules. De l'argile non cuite remplissait les interstices. Il était évident que les céramiques avaient été disposées après la

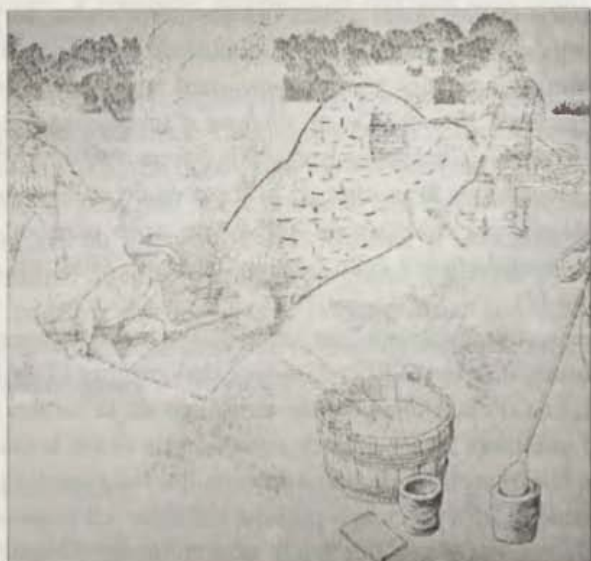
FIGURE 3

Plan de la fosse au niveau des dalles de céramique du sol :

1. Grosses pierres aux extrémités
2. Dalles posées au sol
3. Parois
4. Argile non cuite entre les céramiques.
5. Empreinte de main



Dessin de la Fosse ovale par Morlet



Dessin d'un four médiéval pour la fabrication du verre

chauffe des murs à température élevée, et qu'elles n'avaient pas été cuites après avoir été mises en place.

Ces dalles reposaient sur un sol d'argile cuite, épais de 8 centimètres environ, qui recouvrait une couche de larges galets plats, comme ceux trouvés dans la rivière. Sous ces pierres, il y avait une épaisseur d'argile dure non cuite, et en dessous d'elle la couche archéologique de terre argileuse normale. Plein sud, restaient les vestiges d'une petite section de mur semi-circulaire composé de briques plus épaisses, faites d'argile mélangée à des débris de quartz, et qui apparaissait comme faisant partie d'un four de verriers; lequel, peut-être, avait été construit au-dessus de la fosse. Un fragment de creuset en grès, contenant encore un morceau de verre, fut trouvé près du mur, ainsi qu'une grande quantité de charbon de bois, qui a depuis disparu. Immédiatement au sud de la fosse, les archéologues avaient découvert une surface en argile cuite, peut-être les restes décomposés d'un sol en céramique, comme celui de la fosse.

Ces descriptions étaient détaillées et précises mais elles ne furent pas écrites par le Dr Morlet avant 1926, c'est-à-dire deux ans après la découverte et la destruction de la fosse. Il ne la vit donc jamais dans son état original. Il subsiste aussi quelques confusions quant au mobilier qui s'y trouvait. D'après le Dr Morlet, les trouvailles faites dans la terre extraite de la fosse, incluaient une hache en pierre brisée avec une lame polie, trois lames en pierre gravées de signes, une hachette en pierre polie aux deux bouts, avec un seul signe, deux pierres utilisées comme marteaux, ornées de signes, ainsi que quelques éclats de roches volcaniques taillés grossièrement, servant de grattoirs ou de poinçons. Émile mentionne avoir trouvé dans la fosse, deux vases intacts en poterie rougeâtre grossièrement faits, des fragments de poterie, un crâne et des ossements humains. L'institutrice locale, Adrienne Picandet, décrit la découverte du crâne comme étant survenue un jour ou deux plus tard, lorsqu'elle visita le site et persuada Émile de creuser plus profondément dans le sol de la fosse. Bien que le crâne ait malheureusement disparu, que Mlle Picandet soit morte et que la mémoire d'Émile ne soit plus ce qu'elle était, il semble pourtant qu'il n'y ait aucun doute sur son existence. Donc, la Fosse ovalaire, servant primitivement de four à des verriers, semble avoir été reconvertie en sépulture; ceci se produisant probablement au XIII^e siècle. La plupart des objets trouvés dans le Champ des Morts semblent avoir eu une nature votive. La majorité des armes et des outils ne montre aucun

signe d'usure, sauf quelques limes en pierre, employées probablement pour polir des os, des marteaux en pierre ou des pics pour vraisemblablement creuser le sol.

Le seul métal jamais découvert sur le site était une canne en fer de verrier. Aucune pièce de monnaie n'y a jamais été trouvée, pas plus que ces poteries romaines rouges de belle facture, faites à Vichy à la même époque où les tablettes semblent avoir été gravées. La couche arable contenait des fragments de creusets en grès et des débris résultant de la fabrication de verre. Quelques tessons de différentes sortes de poterie en grès grossier, peut-être des ustensiles de cuisine, parsemaient la couche supérieure du sol. Les poteries en grès n'étaient pas faites en argile venant de Glozel.

Les tombes

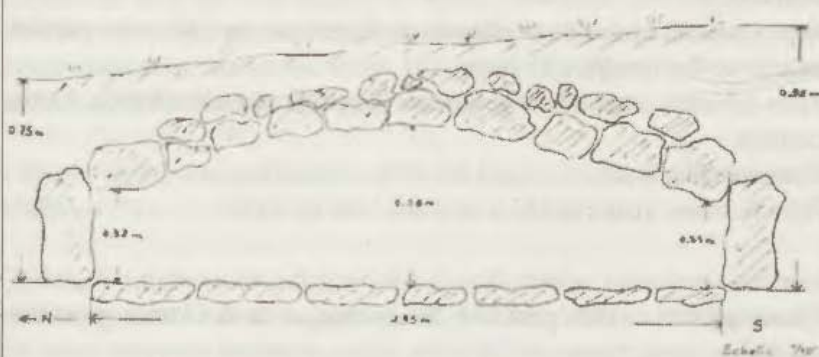
LA TOMBE I

La première tombe fut découverte le 14 juin 1927, lorsque la tranchée sud atteignit l'extrémité nord de la tombe. Elle fut localisée à quelque 4 mètres au sud-est de la Fosse ovalaire, et orientée nord-sud, l'entrée tournée vers le nord. De forme ovale, elle mesurait 1,95 mètre de long et, en dépit du sol pentu, était presque horizontale: l'extrémité sud à 95 centimètres environ de la surface du sol, celle du nord à 75 centimètres de profondeur.

La tombe était faite de gros blocs de roche volcanique locale, assemblés minutieusement sans mortier, et recouverte de larges dalles en pierre plates et irrégulières. L'espace en son milieu était de 53 centimètres de haut par 45 de large. À chacune de ses extrémités, il y avait deux pierres levées et une autre horizontale, posée sur elles, formant une sorte de portique rectangulaire, obturé par une grosse pierre placée verticalement. L'ouverture nord mesurait 35 centimètres de haut, celle au sud en faisait 32; les deux avaient 31 centimètres de largeur. Un homme mince pouvait avec difficulté se faufiler par l'entrée nord, mais cela devenait impossible par celle au sud. De larges pierres plates constituaient le sol de la tombe. Plusieurs signes alphabétiques avaient été gravés sur l'intérieur de deux des pierres composant le mur, placées juste à une des entrées. Plus



*Entrée de la Tombe II découverte
le 21 juin 1927*



*Plan de construction de la Tombe I,
similaire à celui de la Tombe II*

**LES TOMBES
FIGURE 4**

tard, après la destruction de la tombe, des gravures de rennes avaient été découvertes sur deux pierres murales: l'une montrait un renne marchant, l'autre, un renne terrifié par une bête sauvage.

La tombe contenait soixante-sept objets, enterrés sous une épaisse couche d'argile boueuse. Un morceau de crâne humain (du pariétal gauche) et deux molaires furent trouvés à l'entrée de la tombe, et deux fragments de fémur humain furent découverts à l'opposé. Les autres objets semblent avoir été regroupés principalement en deux endroits: l'un près des fragments du crâne, l'autre près de ceux du fémur. Deux vases et une tablette gravée étaient au centre de la tombe.

Ces soixante-sept objets en céramique, en pierre et en os fournirent des exemples de la plupart des différentes sortes d'objets trouvés sur le site.

En voici la liste:

Céramique:

- Sept vases ou urnes, deux décorés de lignes gravées, un avec cupules, quatre avec des masques à visage;
- Trois tablettes avec des inscriptions: l'une d'entre elles brisée, l'autre incertaine;
- Une idole phallique;
- Trois bobines, quatre poids et un rond, tous en argile.

Pierre:

- Quatre pierres ovales, peut-être des haches, avec des lames grossièrement polies;
- Deux galets plats, décorés de petites cupules rondes, et un galet rond poli;
- Deux limes à os en grès;
- Quatre galets gravés de signes;
- Quatre petits galets perforés, peut-être utilisés comme pendentifs;
- Douze petits galets polis avec une sorte de pédoncule à une extrémité pour nouer un lacet, probablement des éléments de collier;
- Un anneau en schiste avec des inscriptions sur un de ses côtés;
- Une lame en silex avec un bout cassé;
- Trois galets gravés de têtes d'animaux.

Os:

- Cinq pointes de lances avec des bases fourchues;
- Deux harpons: un large avec quatre barbelures; un autre petit avec deux barbelures, partiellement brisé;
- Six pointes en os, dont une avec cinq lignes obliques gravées;
- Une aiguille;
- Un bouton;
- Un os long aiguë à son extrémité;
- Deux petits tubes en os décorés contenant de l'ocre brune;
- Deux autres petits fragments pour un usage inconnu;
- Un sabot gravé d'un renne;
- Une petite boîte contenant encore de l'ocre, faite dans un tarse et gravée de lignes et de chevrons, avec trois cervidés, dont un avec des andouillers de renne.

La tablette avec des inscriptions la mieux conservée, est celle étiquetée GF840, identifiée par les études magnétiques de John Shaw, comme ayant subi deux cuissons. Hans Hitz déchiffra l'inscription de cette tablette qu'il dit être une dédicace se lisant comme suit:

« Kunot (le/la) donna à Insidos, (fils de) legios Cacos, (en l'honneur de) Multinos (?) »

GF743, le fragment de crâne trouvé dans la tombe, faisait partie d'un os pariétal gauche. Il avait été daté par C-14 entre 1850 et 1950 après J.-C. Un autre morceau du même crâne avait été découvert autre part dans le Champ des Morts. Les deux fragments contenaient 4 % d'azote, ce qui les rendait essentiellement modernes. GF730, la partie basse d'un fémur, contenait quant à lui 2,6 % d'azote, suggérant que les dates étaient situées entre le Moyen Âge et les Temps modernes. Deux autres morceaux du même fémur avaient été déterrés dans un autre endroit du Champ des Morts.

LA TOMBE II

Cette tombe avait été découverte lorsque la tranchée ouest avait atteint son extrémité nord. Elle fut fouillée le 21 juin 1927, sous la direction

d'un archéologue renommé, Émile Espérandieu, membre de l'Académie des inscriptions et belles-lettres. Elle avait été localisée à 20 mètres environ à l'ouest de la Fosse ovulaire. Espérandieu écrivait dans son rapport à l'Académie :

« À mon arrivée à Glozel [...] on ne voyait encore, de la tombe orientée du sud au nord, que l'une de ses extrémités, formée de deux blocs de pierre brute superposés. Tout le reste de la sépulture était engagé dans un sol herbeux, à la surface duquel n'apparaissait aucune trace de travail récent. » (*Mercur*, 15 juillet 1927)

Tout comme la Tombe I, les murs de la Tombe II étaient appareillés de grosses pierres assemblées sans mortier, et scellées aux deux extrémités par des blocs encore plus importants. Les grandes pierres composant le sol étaient recouvertes d'une épaisse couche de boue argileuse, non perturbée, ressemblant à la surface d'un rivage ondulée par le va-et-vient des vagues. Elle mesurait environ 1,42 mètre de long ; l'ouverture carrée nord était de 26 centimètres et sa base se trouvait à 80 centimètres environ de la surface du sol ; celle au sud qui n'était qu'une fente longitudinale, était enterrée à environ 1,10 mètre. Morlet commença à rassembler les objets se trouvant à portée de main ; plus tard, lorsque l'ouverture nord fut agrandie en enlevant plusieurs pierres, Émile s'y faufila et ramassa ce qui restait. En raison de la façon dont la cavité fut vidée, on a moins d'information sur la position des objets qu'on en possède pour ceux de la Tombe I. Une urne à visage était placée à l'entrée de la tombe, à côté d'un fragment de crâne, et une autre contenant des cendres d'os, était disposée en son centre.

Cent vingt et un objets furent trouvés dans cette tombe, présentant à nouveau la variété des objets trouvés précédemment. En voici l'inventaire :

Céramique :

- Trois vases : l'un d'eux bas et uni, contenant deux pointes en os et des cendres qui, après analyses, provenaient de la crémation d'os ;
- Un support de vase ;
- Quatre petites lampes aux bords droits ;
- Deux tablettes gravées, l'une d'entre elles étant bien cuite ;

- Une large empreinte de main d'environ 18,5 centimètres par 16,5;
- Une idole phallique, différente des autres, en raison du testicule gauche situé plus bas que celui de droite;
- Un phallus en céramique de 13 centimètres de long, et un pendentif phallique de presque 8 centimètres;
- Deux petits morceaux d'argile, l'un avec quatre sillons, l'autre avec onze cupules que Morlet présumait être des tampons à ocre;
- Trois bobines à pointes, un peson et une fusaiöle.

Pierre:

- Sept haches, mesurant de 9 à 14 centimètres;
- Un galet plat avec deux petites cupules;
- Quatre limes à os, toutes très usées;
- Cinq galets portant de courtes inscriptions;
- Trois galets perforés, un avec quelques signes, faisant peut-être partie d'un collier;
- Un véritable collier fait de onze ou douze pierres avec pédoncule;
- Un anneau en schiste;
- Une collection de pointes en roche volcanique;
- Deux morceaux d'ocre brune;
- Quatre petits galets gravés de têtes d'animaux;
- Une grosse pierre décorée de trois lignes de signes et d'une tête d'animal, ayant peut-être servi de massue, avec des marques d'usure;
- Un autre galet ovale avec deux têtes d'animaux et plusieurs lignes.

Os:

- Une pointe de flèche;
- Deux polissoirs au bout taillé en pointe;
- Deux fragments d'os taillés en pointe;
- Deux petits harpons, l'un avec trois barbelures, l'autre avec deux;
- Cinq fragments de tubes en os décorés, peut-être des récipients à ocre. Deux d'entre eux ont été datés de la période médiévale par le C-14 (détails ci-après);
- Un fragment de vertèbre d'animal, décoré de signes alphabétiformes;
- Cinq petits morceaux d'os: une pointe, deux boutons, un ovale avec des lignes et un pendentif perforé mais brisé, avec deux signes alphabétiformes.

Quelques-uns des plus petits objets avaient été ramassés le jour suivant l'enlèvement du sol de la tombe; ils comprenaient les deux tubes en os datés au carbone 14. Cette tombe contenait aussi trois fragments de crâne humain. L'un était la mandibule GF755 qui contenait 1 % d'azote et avait été datée au carbone 14 entre 1460 et 1640 après J.-C. Les deux autres étaient des morceaux de pariétaux, n'ayant jamais fait l'objet d'une mesure de leur pourcentage d'azote ou n'ayant jamais été datés au carbone 14. La pièce GF749, très épaisse, comportait un trou et, à l'intérieur, une incision en forme de gouttière, faite post mortem. Deux des petits tubes en os provenant de cette tombe avaient été datés au carbone 14 à l'université d'Arizona, en 1995. GF403 contenait 1,3 % d'azote et avait été daté entre 1230 et 1390 après J.-C. GF1773 contenait 1,2 % d'azote et datait de 1250 à 1300 après J.-C. L'anneau en schiste avait une inscription qui, d'après Hitz, se lit:

« Veda a fait ceci (pour) Octu »

John Shaw, expert en paléo-magnétisme de l'université de Liverpool, croit que la tablette GF1594, fort cuite et trouvée dans la tombe, a été chauffée deux fois. D'après Hitz, on peut y lire:

« Lupeka Pitios, (fils de) Cathenos, (la) donna à Cato Ruluna »

Deux techniciens, Butavand et Schopfer, examinèrent les tombes, peu après leur découverte. Leurs lettres confirment l'authenticité des Tombes I et II (*Mercur*, 15 août 1927, pp. 213-217, et 1^{er} septembre 1927, pp. 459-460). Ils soulignaient que la végétation poussant au-dessus des tombes était très ancienne, que les racines et radicelles qui avaient poussé entre les pierres les composant étaient vraiment d'origine et intactes, et qu'elles avaient même pénétré dans certains vases. Les tombes ne pouvaient donc pas avoir été construites récemment.

Ces tombes, tout comme bien d'autres éléments de Glozel, présentent des problèmes insolubles avec nos connaissances actuelles. La Tombe I contenait des lettres celtiques, des gravures de rennes et des exemples d'objets qui paraissent dater de la période celtique. Elle renfermait aussi une partie d'un crâne de moins de 200 ans, dont un autre morceau avait

été découvert plus loin dans le champ, ainsi que le fémur d'un individu mort vraisemblablement entre le XVI^e et le XX^e siècle. Deux autres fragments de ce fémur avaient été trouvés ailleurs sur le site. La Tombe I avait été ouverte par le dessus, ce qui avait permis d'établir un relevé sommaire des positions dans lesquelles se trouvaient les objets qui furent prélevés dans l'urgence, sous une pluie battante et, malheureusement, il n'en subsiste pas de copie.

Il est certain qu'au moins deux dépôts supplémentaires furent effectués dans la Tombe I après la période celtique: une fois pour l'ajout du fémur et, au cours des deux cents dernières années, pour le fragment de crâne. D'un autre côté, la Tombe II avait été ouverte devant des témoins à la réputation notoire, quelques-uns d'entre eux étant des archéologues ayant de nombreuses années d'expérience dans ce domaine. Avant son ouverture, la tombe était recouverte de terre et de végétation, toutes deux intactes. On y pénétra par l'extrémité nord, après que les grosses pierres furent retirées et l'entrée agrandie. Tout comme la Tombe I, elle contenait une sélection d'objets paraissant dater de la période celtique, et il semblait qu'elle aussi avait fait l'objet d'ajouts au moins à deux reprises après sa construction, si celle-ci avait bien eu lieu durant la période celtique: premièrement au XIII^e siècle, lorsque les petits tubes y avaient été déposés, et ensuite la mandibule, au XVI^e.

Deux tombes supplémentaires avaient apparemment été trouvées à Glozel. Dans les archives du site, il en existe des photos avec les dates de leur découverte: 31 juillet et 2 septembre 1927, mais sans plus d'informations. Aucune autre tombe ovale fermée par des pierres sèches n'avait été découverte dans le Bourbonnais et en Auvergne. Des tombes comme celles-ci avaient été fouillées dans d'autres régions de France, dont une, par exemple dans la région des Alpes, datée entre 100 avant J.-C. et 700 après J.-C. L'orientation nord-sud des tombes de Glozel est unique.

L'alignement

À l'époque où Morlet faisait ses fouilles, le sentier vers le Champ des Morts passait à gauche de la grange, et pour cette raison, personne n'avait remarqué cet alignement à l'est du chemin actuel, qui fut seulement reconnu pour tel en juillet 1993. Aujourd'hui, on y dénombre cent

onze pierres restantes, disposées suivant un axe nord-sud le long d'une vieille route près de la maison des Fradin, allant jusqu'au bord de la colline dominant le Champ des Morts. Émile se souvient que quelques-unes d'entre elles étaient aussi hautes qu'un homme.

Les pierres s'élevant au-dessus du niveau du sol avaient, pour la plupart, été brisées dans les années 1920, pour construire la grange des Fradin. À l'extrémité de cet alignement, se trouvait un espace où les monolithes avaient été complètement déterrés. Puis, au sommet de la colline, les bases de trois autres pierres pouvaient être vues dans l'herbe, plantées en cercle autour d'un petit bosquet avec un gros rocher placé en son centre, où Émile, il y a bien longtemps, avait fixé un crucifix sur son sommet. L'alignement pointe directement vers le bas de la colline où se trouve le Champ des Morts. Les pierres qui le composaient, provenaient d'un endroit distant d'au moins trois kilomètres, où l'on trouve ce type de granite particulier.

Les monuments mégalithiques commencèrent à apparaître en France durant le V^e millénaire avant J.-C., et apparemment ne furent plus construits après la fin du III^e millénaire.



Émile Fradin à côté des restes de l'alignement
(photo Robert Liris)



Le Champ des Morts dans les années 1920

FIGURE 5

Archéoastronomie à Glozel

En 1986, Hans Hitz visita Glozel avec le professeur Heinz Schilt de Bienne, en Suisse, astronome et mathématicien, pour effectuer des relevés astronomiques dans les environs de Glozel. Il écrit :

« Comme point d'observation, nous choisîmes le Rez de Montauban - situé tout près de Puyravel, non loin de Chez Guerrier et de Glozel - avec une élévation représentative de 646 m. Depuis ce promontoire, avec l'aide d'un théodolite, nous relevâmes les coordonnées des viseurs astronomiques marquant la course du Soleil S et de la Lune L, en direction de l'est, du sud-est, du sud et du sud-ouest, et nous calculâmes, avec un ordinateur, les dates pour la période celtique et gallo-romaine.

Pour ce qui est de l'observation du Soleil S, les points caractéristiques de sa course sont les solstices et les équinoxes. À partir du Rez de Montauban, on note son lever au solstice d'hiver (le 21 décembre) précisément sur le mamelon portant le nom Rez du Soleil, en direction de La Grive. Je pense que ce viseur solstitial devrait confirmer le système archéoastronomique de Glozel et ses environs. Quant au coucher du Soleil, le même jour, on l'observe sur les ruines du château de Montgilbert, en direction de Randier. Les levers solaires aux équinoxes (21 mars et 23 septembre) ont lieu en direction de Séchaud, et les couchers, le même jour, se produisent entre Les Carrières et Les Barnelles.

D'autres marqueurs solaires complètent le système à l'occasion des fêtes celtiques, c'est-à-dire Samhain (1^{er} novembre) – aujourd'hui la Toussaint ou encore Halloween – et Imbolg (1^{er} février). Ces jours-là, on observe le lever du Soleil en direction du Grand Roc, sur Les Arbaudis, et le coucher exactement en direction de Glozel. Le sud, à partir du Rez de Montauban, est localisé par le Rocher des Cheirs, qui culmine à 789 m.

En ce qui concerne l'observation de la Lune L, nous savons que sa course est irrégulière pendant une année. Par ailleurs, déjà à l'époque des mégalithes, on connaissait une singularité de la Lune, à savoir qu'elle atteint deux positions extrêmes toutes les 9,3 années quand elle effectue son petit et son grand périple. À partir du Rez de Montauban, les levers de la Lune lors du grand périple ont lieu en direction du Roc de Gabelous, et les couchers en direction de Moulin Piat. Remarquons que dans le toponyme Gabelous, on retrouve le mot gaulois *gabalos*, qui signifie « fourche » (Delamarre, 2003 : 172). Les levers de la Lune lors de son

petit périple ont lieu au Bois de la Curat, et les couchers en direction du Moulin d'Aiguillon et de Diot. »



FIGURE 6

Le Rez de Montauban près de Puyravel

Les sites périphériques

Hans Hitz a évoqué la trouvaille d'une aiguière gauloise en bronze, faite à Montgilbert, au siècle dernier :

« Comme on le sait, il n'a jamais été découvert d'objets métalliques à Glozel ; néanmoins, la mention de plusieurs objets gaulois en bronze, exhumés lors d'une fouille clandestine près des ruines du château de Montgilbert, en 1867 – à 1 kilomètre à l'est de Glozel –, parmi lesquels une aiguière aujourd'hui exposée au Musée de la civilisation gallo-romaine de Lyon, rappelle la présence d'un site gaulois à l'emplacement du château (Bertrand, 1901). On peut même se demander si les Glozéliens ne s'y étaient pas installés car on ignore où se trouvait leur habitat. Notons qu'une inscription de Glozel parle d'une plaquette en cuivre (oumai), ainsi que du transport de minerai de cuivre (chalku) sur la Loire (Legreo), et la paléographie incite à penser que ce texte remonte au II^e siècle de notre ère, soit à l'époque gallo-romaine. Glozel n'est éloigné de la Loire que d'une trentaine de kilomètres et on retrouve un gisement de cuivre (les mines de Charrier), près de Laprugne, à 15 kilomètres seulement de Glozel. »



Vue aérienne des environs de Glozel, en bordure du Varelle

FIGURE 8

Cinq sites, dans un rayon de 5,6 kilomètres autour du Champ des Morts, ont livré des objets ressemblant à ceux conservés au musée de Glozel. Certains avaient été trouvés avant que Glozel ne devienne célèbre, d'autres furent identifiés à l'apogée des fouilles et d'autres encore, quelques années plus tard. Les découvertes initiales n'avaient pas été faites par le Dr Morlet ou la famille Fradin.

Au lieu-dit Chez Guerrier, se trouvait une ferme à flanc de coteau de l'autre côté du Vareille, à environ 500 mètres du Champ des Morts. En 1928, le propriétaire, M. Mercier, trouva un galet gravé d'une tête et d'une poitrine de cheval, de vingt et un signes et de cinq lignes parallèles. Le Dr Morlet creusa et découvrit d'autres galets. En tout, vingt galets, dont la plupart portaient des gravures d'animaux et quelques signes, furent exhumés du site.

Quelques objets glozéliens furent trouvés dans des souterrains annulaires, de mystérieuses enceintes souterraines, communes dans la région bourbonnaise. Au moins quarante de ces enclos ont été découverts et il y en a peut-être encore d'autres. Très peu de renseignements sont disponibles quant à l'âge et l'emploi de ces constructions. Olivier Giron, membre des Amis de Glozel, qui a étudié un certain nombre de ces souterrains, croit qu'ils datent entre 400 et 800 après J.-C. et qu'il s'agissait de sanctuaires dédiés à la propitiation des morts récents. Ce sont des constructions circulaires, étroites et juste assez hautes pour qu'un homme s'y tienne debout, et ayant un pilier en pierre en leur milieu. La plupart d'entre elles contiennent une sorte de « chapelle » ayant une petite ouverture vers l'extérieur, dans le plafond. Bien qu'il ait été suggéré qu'elles servaient d'entrepôts de vivres, nombre d'entre elles étaient traversées par un ruisseau rendant cette explication caduque.

Deux tessons de poteries provenant du souterrain du Cluzel, situé à 4 kilomètres au nord de Glozel, furent datés par TL, à Oxford, entre 400 et 720 après J.-C. Des céramiques d'un autre souterrain, à Guérande, datées par TL par Henri François à Fontenay-aux-Roses, remontent à une période entre la fin du IV^e siècle et celle du VIII^e siècle. Cinq ou six objets typiquement glozéliens, comprenant une idole bisexuée, furent découverts dans le sol boueux du souterrain du Cluzel en 1928.

Puyravel, un autre souterrain annulaire, à 2,4 kilomètres de Glozel, fut découvert en 1915, lorsque le sol au-dessus du tunnel s'effondra. Le trou fut immédiatement comblé par le propriétaire mais, en 1928, après avoir

eu vent des trouvailles de Glozel, celui-ci décida de le rouvrir avec l'aide de voisins. Treize objets en pierre y furent trouvés: quatre haches (l'une d'entre elles était *énorme*), quatre galets gravés de signes glozéliens (dont trois portant des têtes d'animaux), un petit galet avec une seule tête d'animal, un polissoir en grès, un nodule en schiste gravé de plusieurs signes, et une pioche en pierre avec un manche. Une pointe faite dans un andouiller fossilisé, portant cinq signes, fut aussi trouvée, ainsi qu'un morceau d'ocre brune, semblable à ceux contenus dans les tombes.

À Palissard, à 500 mètres de Glozel, on trouva une plaque en argile gravée des lettres NIX, et Chez Gentil, un peu au nord-est de Chez Guerrier, ce fut une autre plaque d'argile cuite avec un signe mystérieux. Au Moulin Piat, à 2,4 kilomètres au sud de Glozel, des polissoirs en pierre et des anneaux en granulite brune furent exhumés en 1939. L'un de ces anneaux possédait une douzaine de caractères glozéliens sur une face et deux sur l'autre (Cote, 1959, p. 151).

Plus loin encore, mais toujours dans l'Allier, il y avait eu deux trouvailles antérieures, toutes deux des nodules en schiste recouverts de quelques signes. La première avait été faite à Montmorault, en 1908, et la deuxième en 1917, à Montcombroux-les-Mines, le site des ateliers de fabrication des bracelets en schiste de la période de La Tène.

Lors des excavations de 1983, organisées par le ministère de la Culture, Jean-Loup Flouest fouilla patiemment et méticuleusement chez Guerrier, à Puyravel et au Cluzel. Chez Guerrier, il tomba sur une plaque en schiste triangulaire, une lame en silex et une hachette. À Puyravel et au Cluzel, il ne trouva rien de glozélien mais seulement des fragments de poteries datant peut-être du Moyen Âge.

Chapitre XV

Les inscriptions de Glozel

De mystérieuses inscriptions sont gravées sur de nombreux os, pierres et céramiques trouvés à Glozel. Des symboles ressemblant à des signes alphabétiques et à des animaux identifiés comme des rennes, apparaissent ensemble sur des objets. Est-ce que cela signifie que les Glozéliens ont inventé l'alphabet à la fin de l'ère glaciaire ? Morlet en était convaincu, mais de nombreux archéologues spécialisés dans cette période demeuraient sceptiques.

Puisque le dernier renne était supposé avoir quitté la France 9000 ans avant J.-C., et qu'il n'y avait aucune preuve de l'existence d'un alphabet avant 1100 avant J.-C., la fraude était l'argument le plus évident pour expliquer l'écriture de Glozel. Néanmoins, tout le monde n'adhérait pas à cette conclusion. Pendant des années, un certain nombre de linguistes courageux ont essayé de déchiffrer ces étranges signes. Aujourd'hui, des érudits s'accordent à faire remonter les inscriptions à la seconde partie de l'Âge du fer, la période de La Tène, plusieurs siècles avant l'époque du Christ. Si l'écriture pouvait être comprise, nous serions en possession d'informations majeures sur ceux qui ont fabriqué ces objets. Cette compréhension est peut-être la clé la plus importante dont on a besoin pour résoudre l'énigme de Glozel.

Hans Hitz, microbiologiste suisse à la retraite, a étudié les inscriptions de Glozel depuis plus de trente ans. Depuis ses années de lycée, il a toujours

été intéressé par la préhistoire et les langues anciennes. Il a participé à de nombreuses fouilles et visité des sites mégalithiques en France, Espagne, Angleterre et Irlande. Au début des années 1970, lorsqu'il vint pour la première fois à Glozel, il étudia les alignements astronomiques en relation avec le site. Très rapidement, son intérêt changea et se porta vers les inscriptions pour lesquelles il a maintenant une théorie cohérente pour leur développement et leur histoire. Hitz pense que Glozel était le sanctuaire d'un certain culte de l'au-delà, dont l'origine remonte à l'Âge du fer tardif et qui s'est poursuivi jusqu'au début de la période gallo-romaine. Des fidèles s'y rendaient, venant peut-être d'autres parties de la Gaule, pour y dédier leurs offrandes (vases, urnes, tablettes en céramique, pierres gravées de représentations animales, idoles phalliques, outils votifs et armes), qui étaient ensuite enterrées dans le Champ des Morts. De nombreux ex-voto étaient gravés de signes alphabétiformes pouvant être de courtes dédicaces ou des noms d'individus ou de divinités. Hitz identifia des noms gaulois sur certains des objets, et suggéra des traductions pour un grand nombre d'entre eux. Ses efforts constituent les premières tentatives de déchiffrement menées de manière systématique et rationnelle (Hitz, 1997, 1998, 2000, 2001, 2002, 2003, 2004, 2005, 2007).

Les premières tentatives de déchiffrement

Dès les premières découvertes, plusieurs spécialistes et érudits se sont attaqués au problème de l'écriture de Glozel, chacun voyant les signes à travers le filtre de ses propres connaissances et préjugés. Pas moins d'une douzaine de tentatives de traduction ont été effectuées à partir de 1924 et dans les années 1930. Nous sommes redevables à Hans Hitz pour les informations sur ces premiers efforts dont quelques-uns sont décrits ci-après. Nous commençons par le fouilleur du site : Antonin Morlet.

Les idées de Morlet

C'est dans la seconde brochure *Nouvelle Station Néolithique* qu'Antonin Morlet publia ses idées sur l'écriture, et il les reprit quelques années plus

tard dans son livre *Glozel* (Morlet, 1929). Il pensait que l'écriture de Glozel était faite de « signes » et de « syllabes ». Malgré le caractère alphabétique des « signes », ceux-ci ne formaient pas, à proprement parler, un alphabet. Il employa l'expression de « signes mnémoniques » signifiant une sorte d'idéogramme (un symbole représentant une idée ou une chose, mais pas un son). Morlet appela les syllabes des « écritures idéographiques » se référant à une sorte d'« écriture-mot ». Il considérait que certains symboles étaient des signes numériques, principalement ceux qui étaient accompagnés d'animaux, et pensait qu'ils indiquaient le nombre de têtes dans le troupeau.

En tout, Morlet dénombra 111 signes dans l'écriture de Glozel. Néanmoins, ses idées sur la forme et le nombre de signes n'étaient pas assez précises pour réussir à la déchiffrer.

Il résuma ses théories dans sa publication *Origines de l'Écriture*, en 1955. Ce travail présente une transcription des inscriptions datant de l'Âge de la pierre, incluant une vue d'ensemble complète des inscriptions paléolithiques et néolithiques à travers l'Europe. Morlet pensait que la civilisation de Glozel était reliée, par la faune et l'art animalier, à la période du Magdalénien supérieur (aux environs de 15000 ans avant J.-C.), soit au Paléolithique; et donc, Glozel précédait le Néolithique. Il soulignait qu'il existait en Europe des inscriptions inconnues, datant du Paléolithique et du Néolithique, possédant certaines ressemblances avec celles de Glozel. Ces premières inscriptions avaient été trouvées sur des parois de grottes, des pierres, des outils et sur des céramiques. Parce qu'on ne peut pas identifier la langue dans laquelle elles sont écrites, personne n'a jamais réussi à les déchiffrer.

Certains linguistes ont avancé que ces premiers signes étaient les témoins de l'existence d'un système de symboles écrits pan-méditerranéens, antérieur à l'alphabet phénicien, et que les signes de Glozel, datant du Néolithique, avaient été puisés dans ce répertoire de signes anciens. Morlet le pensait, ainsi que Salomon Reinach. Plus récemment, Marie Labarrère-Delorme écrivait: « [...] l'écriture découverte à Glozel dans l'Allier, n'est pas unique; d'autres lieux dans le monde offrent une écriture comparable, notamment en Amérique du sud [...]. Cette écriture est la mémoire d'une culture néolithique dont l'extension a pu être très vaste. » (Labarrère-Delorme, 1996)

Néanmoins, ces linguistes qui acceptent l'authenticité de l'écriture de

Glozel, soulignent qu'elle appartient à une lignée clairement issue de l'alphabet phénicien; donc elle ne pouvait pas être antérieure à l'Âge du fer, époque où la langue phénicienne atteignit l'Espagne et où l'alphabet grec, dérivé du phénicien, arriva en Italie et dans le Sud de la France.

Différents spécialistes considéraient que les textes de Glozel étaient gallo-romains, ou phéniciens, ou hébraïques, ou celtiques, ou ibérico-puniques. Des études informatiques ont montré qu'ils n'étaient pas sémitiques, ni berbères, ni basques, ni chinois, ni finnois ou ibériques. Bien que les savants eussent espéré trouver une tablette bilingue sur laquelle aurait été écrit un texte en deux langues différentes, l'une glozélienne et l'autre déjà connue, personne ne découvrit une pierre de Rosette pour Glozel.

Gallo-romaine, selon Camille Jullian (1926)

Depuis le début, le célèbre historien et linguiste français, Camille Jullian, spécialiste de la période gallo-romaine, manifesta de l'intérêt pour Glozel. Il ne pensait pas que l'alphabet de Glozel fût néolithique car, pour lui, les inscriptions semblaient être en relation avec une écriture italique de la période des empereurs romains, et traiter de formules magiques, peut-être des sortilèges, comme les inscriptions gallo-romaines gravées sur de nombreuses plaques en plomb. Le 3 septembre 1926, Camille Jullian lut, devant l'Académie des inscriptions et belles-lettres, un communiqué par lequel il prétendait résoudre le mystère de Glozel une fois pour toutes :

« Les figurines où l'on a cru voir des idoles, déclarait-il, sont des poupées d'envoûtement, qui font, comme chacun sait, partie du bric-à-brac des sorciers. Quant aux briques à inscriptions, il faut y voir de ces *laminæ litteratae* dont parle Apulée, les tablettes où l'on inscrivait les formules magiques d'incantations, d'envoûtement, de recettes. Sur les briques de Glozel, ces formules se réfèrent surtout à la chasse, à la pêche, à la vie rurale, à l'amour. Elles sont gravées soit en cursives latines, soit par lettres liées. Je ne parle que de briques authentiques. De toute manière, il faut exclure absolument l'époque néolithique ou préhistorique. » (Fradin, 1990, p. 64)

D'après lui, donc, d'autres n'étaient pas authentiques. Malgré cela, Jullian ne visita jamais Glozel ! Quelques-unes de ses transcriptions des textes de Glozel étaient clairement incorrectes, comparées aux originaux. Morlet, qui trouvait les hypothèses de Jullian assez improbables, lui envoya une lettre dans laquelle il lui demandait si l'on pouvait assimiler les nombreux signes « alphabétiques » de Glozel (voir l'ouvrage de Morlet, *Glozel*, p. 164) aux vingt-deux lettres de l'alphabet latin qui, nécessairement, correspondaient aux signes ésotériques des tablettes magiques. En juillet 1927, Jullian remarqua qu'il avait identifié dans la dernière ligne d'une des grandes tablettes en céramique, quelque chose comme « Glozel » ou « Glosel ». Le célèbre connaisseur de langues gallo-romaines révéla aussi qu'il avait déchiffré quelques inscriptions. Voici sa version d'une tablette :

« Ainsi nous parle Ax...

Afin que vous vous aidiez à aimer

Faites ainsi à la nouvelle lune,

Autour des calendes d'avril :

Allez au Sichon prendre des bains... » (Torchet, Ferryn, Gossart, 1978, p. 119)

Ses traductions ne furent pas prises très au sérieux, même dans les années 1920. C'est le Vareille, et non le Sichon, qui coule en bas du Champ des Morts. Malgré tous ces problèmes, Jullian situe ces écritures près de ce que nous pensons maintenant être leur véritable période.

Phénicienne, selon le lieutenant-colonel de Saint-Hillier (1927)

Un des premiers essais de transcription fut celui du lieutenant-colonel de Saint-Hillier, un vieux militaire, galant, plein d'entrain et très au fait de l'histoire et de la linguistique. En 1927, il publia une sorte de grammaire glozélienne, dans laquelle il déchiffrait, ou pensait déchiffrer, vingt-sept inscriptions du site. Sa traduction d'une des tablettes, inventoriée

984 2003 et représentée en figure 20, se lit comme suit (*Le Matin*, 4 janvier, 1928):

« Le jour des nocces
Abondamment il déjunc,
Il fait des saletés, il fait du mal,
Et brise les meubles.
Cachez, ne maudissez pas
Ils sont mariés
Et elle et lui. »

Il croyait que le glozélien était un dialecte phénicien lié à l'arabe ordinaire, mais sans article. Il décida qu'une colonie de Phéniciens et de Libyens avait vécu à Glozel entre 1500 et 1100 ans avant J.-C.

Hébraïque, selon Daniel Voelter (1930)

Dans un essai de 1930, Daniel Voelter, professeur de théologie à Amsterdam, donna son opinion sur les signes de Glozel :

« Le nouveau livre sur Glozel du Dr Morlet, très détaillé et avec de nombreuses illustrations, m'a inspiré l'écriture de cet ouvrage. Je me sens obligé de faire de sérieuses objections à la théorie expliquant le caractère néolithique et l'origine de l'alphabet de Glozel. En opposition à cette interprétation, j'essaye de montrer que l'alphabet de Glozel est un ancien alphabet sémitique, qui ne peut venir que des Sémites, et plus particulièrement des Hébreux qui vinrent s'installer à Glozel et dans sa région. La nature hybride et l'excès de lettres de l'alphabet sont expliqués par l'histoire mouvementée de ce peuple. Avec l'aide de l'alphabet que j'avais été capable d'identifier, on pouvait lire les inscriptions en hébreu dans la mesure où elles avaient été bien conservées. » (Voelter, 1930)

Voici, à titre d'exemple, une de ses traductions :

« La faible céréale se courbe,
Le jardin est clôturé,

La pluie noie le bétail :
Le donateur est reconnaissant !
Pour enduire un mur, il faut de l'argile. »

L'essai de Voelter n'avait aucun sens par rapport au site, et les autres érudits ne le prirent pas au sérieux non plus.

Celtico-gaélique, selon G. Tourtchaninov (1966)

En 1966, un an après la mort du Dr Morlet, Mme Annie Morlet apprit que le linguiste Gueorgui Tourtchaninov avait traduit une inscription caucasienne sur un objet appelé la pierre de Maikop. Elle contacta le professeur russe de l'Institut de linguistique de l'Académie des sciences, espérant qu'il pourrait résoudre l'épineux problème des inscriptions de Glozel.

D'avril 1966 à avril 1969, des lettres furent régulièrement échangées entre madame Morlet et le professeur Tourtchaninov. Ce dernier reconnut rapidement que les signes glozéliens étaient une écriture alphabétique celtique venant du groupe celtique d'origine irlandaise, qu'il data de 1000 avant J.-C. Il traduisit plus d'une vingtaine d'inscriptions et son travail aurait été présenté dans un article et sous la forme d'un communiqué lors d'une rencontre consacrée aux études celtiques. Mais, soudainement, la correspondance s'interrompt. Mme Morlet contacta le professeur Viktor Balakhonov afin d'obtenir des nouvelles de Tourtchaninov. Finalement, elle reçut une copie du travail qu'il avait préparé, intitulé : *Monuments d'écriture et de langue des peuples du Caucase et de l'Europe de l'Est*. Il n'y a aucune trace de ce travail dans les archives de Mme Morlet qui, depuis, est décédée. (Information communiquée par Jean Guillemin, extraite des archives de Glozel)

Celtique, selon B. S. I. Isserlin (1967)

B. S. I. Isserlin, professeur anglais de linguistique, se présenta comme défenseur de l'écriture de Glozel. Sa première hypothèse était que les

inscriptions pouvaient être celtiques ou gallo-romaines, bien qu'il lui manquât des preuves archéologiques pour étayer cette idée (Isserlin, 1976).

L'alphabet grec qui fut apporté par les commerçants grecs à Marseille, dans le sud de la France, vers 600 avant J.-C., fut rapidement copié par les Celtes vivant dans la région. À cette époque, les alphabets ibérique et étrusque étaient aussi en usage (tous les deux ayant des ressemblances avec les signes glozéliens), ainsi que des lettres latines (bien avant les campagnes de Jules César en Gaule) et finalement, des exemples d'écriture phénicienne et de sa cousine punique peuvent être trouvés dans la région. Isserlin démontra que l'écriture de Glozel était parfaitement concevable à cette époque. Néanmoins, il arriva à la conclusion qu'il n'y avait pas assez de correspondances entre ces langues et celle de Glozel. Il ne fit aucune comparaison entre les lettres glozéliennes et celles du lépontique ou de la Gaule cisalpine, bien que les informations à ce sujet fussent disponibles depuis 1911.

Isserlin essaya, en vain, de réduire l'écriture de Glozel à l'un des dénominateurs communs des écritures linéaires qui existaient à cette époque. D'après lui, l'usage de cette écriture à des fins magiques constituait la seule possibilité. Il est intéressant de constater qu'Isserlin conçut son idée d'après des signes particuliers comme celui du svastika, par exemple. Bien que le nom d'Isserlin apparaisse dans la littérature comme celui d'un traducteur potentiel de l'écriture de Glozel, il ne réussit jamais à traduire ou à identifier la langue.

Le programme informatique de T. D. Crawford (1977)

À partir des années 1970, les épigraphistes furent confrontés à un nouveau défi qui consista à s'aider d'un ordinateur pour déchiffrer un langage inconnu. En 1977, l'Anglais T. D. Crawford essaya de trouver des correspondances entre l'écriture de Glozel et le chinois, le finnois, l'ibérique, le berbère et le basque, en employant des analyses statistiques et les inscriptions de trente-quatre tablettes.

Il était nécessaire de transcrire les signes sur des cartes imprimées avant de les soumettre à une analyse informatique. Et c'est là que se présentèrent les premières difficultés. Crawford conclut finalement que la liste

des symboles dessinés par Morlet n'était ni complète, ni exacte, et qu'il devait y avoir cent trente-trois signes. Bien qu'il ait arrangé les signes de Glozel selon sa propre idée, aucune révélation attendue ne survint. Se posa alors la question de la direction de l'écriture; Crawford pensait qu'elle n'était pas encore fixée à Glozel, ce qui rendait la lecture difficile. À l'aide des programmes informatiques, Crawford joua un long moment avec le style des signes de Glozel: il établit des paramètres de fréquence pour certains signes et alterna tous les textes possibles en suivant ces lignes jusqu'à constater son échec.

Le chercheur anglais avait débuté par l'hypothèse que les signes de Glozel étaient des symboles syllabiques, en gros comparables au linéaire B crétois. Quand il eut fini ses travaux, son analyse informatique l'avait conduit à la conclusion que le matériel de Glozel ne pouvait pas être authentique et que le glozélien ne pouvait pas être une langue naturelle (Crawford, 1977).

Ibéro-punique, selon Donal Buchanan (1981)

L'Américain Barry Fell était un passionné du décryptage des textes paléographiques, et Donal Buchanan, un de ses disciples. Ce dernier était convaincu qu'on trouvait une notoire influence ibérique à Glozel et que le site était florissant au II^e siècle avant J.-C.

On voit clairement d'après les inscriptions, selon Buchanan, qu'à partir de 500 ans avant J.-C., Glozel était une sorte de « bazar » où les marchands vendaient des onguents, des médicaments, des amulettes, divers charmes de fertilité, des animaux, des esclaves et des objets utilitaires. Peut-être ce « bazar » n'existait-il qu'à certaines périodes de l'année, mais il se pourrait qu'il fût permanent. Donc, Glozel aurait pu être une sorte de marché ou un centre d'échanges de marchandises (Buchanan, 1981).

Toujours selon lui, la langue des inscriptions de Glozel était sémitique et ressemblait à l'arabe classique, mais certaines formes du vocabulaire se rapprochaient de l'hébreu. Il pensait que l'écriture de Glozel était probablement un dialecte ibéro-punique provenant du phénicien via le carthaginois. Buchanan traduisit quelques inscriptions gravées; l'une d'entre elles, présente sur un anneau de pierre, mentionnait: « Pour rendre la

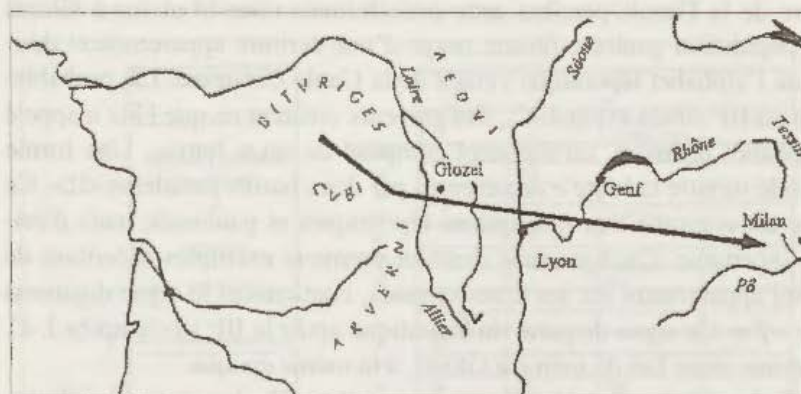
lance d'amour plus dure » ; sur une aiguille en os, il lut : « pointu » ; et sur un petit anneau en os, qu'il croyait servir à attacher des animaux, il releva : « Numéro 395 – pour être sacrifié ». Néanmoins, l'absence de pièces de monnaie, de poteries contemporaines et de métal dans la collection, rend cette interprétation particulière invraisemblable.

Les travaux personnels de Hans Hitz

Hitz pense que l'écriture de Glozel est étroitement apparentée à l'alphabet lépontique du nord de l'Italie et de celui de la Gaule cisalpine. D'après l'historien romain Tite-Live, au début du IV^e siècle avant J.-C., Ambigat, le roi des Bituriges Cubes, une tribu gauloise vivant dans le centre de la Gaule, dans l'actuel Berry (non loin de Glozel), envoya son neveu Bélouèse envahir la plaine du Pô, en Italie du Nord. Ce dernier était accompagné par les représentants des tribus voisines, en particulier les Insubres et les Éduens. Une fois arrivés sur le côté est des Alpes, ils conquièrent la région connue sous le nom de Gaule cisalpine, près des lacs de Côme et Majeur. Là, ils rencontrèrent des Lépointiens, des Celtes qui vivaient près du lac de Lugano et parlaient le lépointique, une langue celte cousine du gaulois parlé alors en France.

Les voyageurs occidentaux, qui n'avaient pas de langue écrite, furent aussi en contact avec l'alphabet lépointique. La culture lépointique avait emprunté des lettres étrusques pour écrire les sons de sa propre langue. Les Étrusques eux-mêmes avaient emprunté des lettres aux Grecs qui étaient arrivés dans le sud de l'Italie au VIII^e siècle avant J.-C., pour écrire leur langue, toujours non déchiffrée. Au moins sept groupes en Italie, Romains inclus, empruntèrent des lettres étrusques pendant cette période. Les Celtes, nouveaux arrivants en provenance de Gaule, employèrent les lettres lépointiques pour transcrire les sons de leur langue celtique qui se répandit en Gaule cisalpine, dans l'Italie septentrionale où ils s'étaient eux-mêmes établis. Ces alphabets ne furent pas exactement copiés et, dans chaque cas, des variantes particulières virent le jour, selon les peuples qui les avaient empruntés.

Durant les quelques siècles qui suivirent, un échange intensif entre les peuples et les idées se fit entre la Gaule transalpine (par-delà les Alpes, dans ce qui est maintenant la France) et la Gaule cisalpine (figure 9). La



L'expansion des Celtes à partir du centre de la Gaule vers la plaine du Pô (Hitz, 2000)

ALPHABET PRIMAIRE			GLOZÉLIQUE		
Urnes/vases			Vases/urnes		
Petits galets			Anneaux, objets décorés		
			Petites tablettes I		
			Grandes tablettes		
			Grandes tablettes		
			Petites tablettes II		
Période celtique de La Tène			Période gallo-romaine		
III ^e siècle avant J.-C.	II ^e siècle avant J.-C.	I ^{er} siècle avant J.-C.	0	I ^{er} siècle après J.-C.	II ^e siècle après J.-C.

Datation préliminaire des inscriptions de Glozel d'après la paléographie (Hitz, 2005)

FIGURE 9

finalité est que l'alphabet lépontique fut importé en Gaule transalpine. Nous n'avons que peu de preuves des langues écrites autre part dans le centre de la France pendant cette période mais nous trouvons à Glozel une population gauloise faisant usage d'une écriture apparemment dérivée de l'alphabet lépontique venant de la Gaule Cisalpine. Là, probablement au III^e siècle avant J.-C., des graveurs créèrent ce que Hitz a appelé l'Alphabet primaire, un alphabet composé de seize lettres. Une forme spéciale montre la lettre *e* représentée par deux barres parallèles <II>. Ce signe est commun aux inscriptions lépontiques et gauloises, mais d'origine incertaine. Quelques-uns des tout premiers exemples d'écriture de Glozel apparaissant sur les urnes et vases, contiennent le signe digamma pour *v/ff/w*. Ce signe disparut du lépontique après le III^e siècle après J.-C. et semble avoir fait de même à Glozel, à la même époque.

Au fil des siècles, cet Alphabet primaire s'est développé en glozélique, un alphabet de vingt-quatre lettres et plus de cinquante ligatures (symboles représentant les combinaisons de plusieurs lettres). Le glozélique, dans lequel Hitz peut voir l'influence des alphabets latin, grec et étrusque sur l'Alphabet primaire, voit le jour au I^{er} siècle avant notre ère, et perdure jusque dans le II^e siècle après J.-C. Hitz base cette datation sur les alphabets de l'Age du fer, les apparitions de ligatures dans les écritures, quelques formes grammaticales et les types de noms propres.

Dans son article intitulé « De la persistance des influences linguistiques de l'Italie septentrionale sur les parlers régionaux du centre de la France », Serge Soupel a fourni des éléments intéressants qui confirment la théorie de Hitz (Soupel, 2000). Le pays des Lépointiens est à la même latitude que Glozel, et les cols des montagnes qui les séparent étaient fréquemment franchis pendant l'Age du fer et jusqu'à la période gallo-romaine. Entre 300 avant et 300 après J.-C., le climat de cette région géographique, incluant la France et l'Italie, s'était réchauffé et les cols des Alpes servaient de lieux de passage, même en hiver (Fagan, 2004, p. 192).

Soupel cite aussi les travaux de Pierre Bonnaud, géographe historien de l'université de Clermont-Ferrand, qui avait abondamment écrit sur la langue de l'Auvergne, où se trouve Glozel. Bonnaud avait trouvé des ressemblances entre la langue française locale et celle de l'Italie septentrionale du point de vue des formes grammaticales et du vocabulaire. Elles sont suffisamment impressionnantes pour qu'il crût qu'il y avait eu des

Glazel, les os de la discorde

	Celtique ?	Celtique		Grec	Etrusque	Latin		
		La Tène	Hallstatt					
	Glozelique	Gaulois cisalpin	Lépointique	Grec	Etrusque	Latin		
	→	→ ←	→ ←	←	←	→		
	(France)	(Nord de l'Italie)	(Suisse S/ Italie N)	(Grece)	(Nord de l'Italie)	(Italie centrale)		
	env. 100 av. J.-C. - 200 apr. J.-C.	300 av. J.-C.	600 300 av. J.-C. av. J.-C.	Ville av. J.-C.	Ville av. J.-C.	IVe s. av. J.-C.	Ier s. apr. J.-C.	
	Glazel	Gaulois cisalpin	Galaesica	Lugano	Grec	Etrusque	Latin	Latin cursif
a	Λ Λ Λ	Λ	Λ A	Λ Λ	Δ Δ	A	Λ	Λ Λ
b					Β Β		B	B
c /g/ç/	Ϸ				Ϸ Ϸ	Ϸ Ϸ	C	C C Ϸ
d	Ϸ Δ				Δ Δ		D	A
e	Ϸ	E	Ϸ	Ϸ	Ϸ	Ϸ	E	Ϸ
f/gh/	Ϸ Ϸ ?		Ϸ	Ϸ	Ϸ	Ϸ	F	Ϸ
z	Ϸ		Ϸ	Ϸ			Z	
ch, h	Ϸ Ϸ H				H		H	H
th	Ϸ		Ϸ		Ϸ Ϸ	Ϸ Ϸ	Ϸ	Ϸ
i	I	I	I	I	I	I	I	I
k	K K	K K	X X	X	K	K	K	K
l	L J	L	J	J	L	J	L	L
m	W M	M	M	M	M	M	M	M
n	W H H	N	N	N	N	N	N	N
o	O	O	O	O	O	O	O	O
p	P 1	P	1	1	P	1	P	P
q	Ϸ Ϸ	Ϸ	Ϸ	Ϸ	Ϸ	Ϸ	Q	Q
r	R P	D A	D	D	P R	Ϸ P	R	R
s	Ϸ Ϸ Ϸ	Ϸ Ϸ Ϸ	Ϸ Ϸ Ϸ	Ϸ Ϸ	Ϸ Ϸ	Ϸ Ϸ Ϸ	S	J
t	X + T	X	X +	X	T	Ϸ	T	T
u	Y V	V	V U	V	Y V	Y V	V	V
j	Ϸ ?							
ph	Ϸ				Ϸ			
kh	Y A	Y	Ϸ	Ϸ	Y Ϸ	Ϸ		
ks/x	Ϸ Ϸ ?						+	X

L'alphabet glozelique de Glazel, France (Hitz, 2002), en comparaison avec les alphabets gaulois cisalpin (Lejeune, 1988, p. 7), lépointique (de Marinis, 2000, Vol. 2, p. 185), grec (Jensen, 1958, p. 480), étrusque (Jensen, 1958, p. 486), latin (Wachter, 1998) et latin cursif (Speidel, 1996, p. 33)

FIGURE 11

Les inscriptions de Glozel

Le vocabulaire de Glozel semble représenter une forme locale du gaulois. Par exemple, Hitz découvrit, sur une large tablette, l'expression *nemu chlausei*. Étant donné que le mot gaulois *nemeton* signifie « lieu sacré », et que *chlausei* suggère « Glozel », Hitz traduisit la phrase par « au lieu sacré de Glozel ». Il y a d'autres correspondances :

GAULOIS	GLOZÉLIQUE
<i>oberte</i> signifiant « offert »	<i>opert</i>
<i>legasit</i> signifiant « a construit »	<i>legusit</i>
<i>avot</i> signifiant « a fait »	<i>avot/avut</i>
<i>dede</i> signifiant « donné »	<i>dete/tede</i>
<i>eu</i> signifiant « offert »	<i>eu</i> signifiant « dédié »

Quelques noms propres lépontiques semblent avoir été importés. Par exemple :

LÉPONTIQUE	GLOZÉLIQUE
Setu-pokios	Seta, Setun
Setupk	Zatopk
Atios	Ati
Atecu	Attec
Uenia	Uenit

Bien que les voyelles *a, e, i, o, u*, apparaissent dans l'alphabet de Glozel, elles sont souvent omises dans les inscriptions glozéliennes. Cette particularité est aussi trouvée dans l'étrusque (sous une autre forme) et dans l'inscription gallo-grecque de Collias (Gard) en France. Un certain nombre de consonnes, spécialement *m, n, l, r, s*, montrent une variabilité de formes dans des inscriptions différentes. La lettre *t* apparaît simultanément sous la forme d'une croix, comme dans le gaulois et le lépontique, et comme la majuscule *T* dans le grec, l'étrusque et le latin. L'alphabet de Glozel diffère de la plupart des exemples d'écritures gauloises primaires, en ce sens qu'il contient la lettre *q*, qui montre une divergence dialectale dans le celtique, indiquant peut-être que les Glozéliens constituaient un groupe isolé, voire marginalisé.

Hitz pense que le glozélien s'écrivait de gauche à droite et d'une écriture « continue », avec presque aucune séparation entre les mots, ce qui rend

bien sûr la traduction plus difficile. Comme dans toute écriture de cette période, il n'existait aucune ponctuation. On pouvait voir que les inscriptions avaient manifestement été réalisées par de nombreuses personnes différentes, et certaines sont exécutées avec plus de soin que d'autres.

Hitz a ébauché une chronologie de la langue telle qu'elle apparaît sur les objets. La plupart des petits galets portent de courtes inscriptions d'un ou deux mots ; dans certains cas, il s'agit de noms. Les textes les plus longs figurent sur les tablettes. Les traductions de quelques pièces de Glozel, faites par Hitz, sont reproduites aux pages suivantes (figures 13, 14 et 15).

Au colloque de 2004, Hitz, présenta une inscription provenant d'une des deux plus grandes tablettes trouvées (figure 21, en bas à droite) :

Unattaen, (fils du)
puissant Appus dans le
bois (?) avec un petit
taureau (?) pour la fête (?)
est allé (?)
(en l'honneur de) Ljinos,
Lutako Penal Hemu avec un mouton (?), (et ?)
le fameux Siko-rix Unniel Kalilic avec un porc (?)
A offert Caepital Nettital Cun-iudu
un gâteau d'offrande (?)
pour Zatopk Cicito Napiset à Closau (Glozel)

Hitz trouva le nom de *magister*, ou « maître », sur deux autres tablettes, ainsi que l'équivalent d'« esclave » sur deux tablettes.

L'assiette de Montaignesson

En 2003, Patrick Ferryn attira notre attention sur un petit tesson de poterie inscrite appelée l'assiette de Montaignesson. Dans un ouvrage publié à l'issue de trente-cinq années de fouilles, Léon Morel, receveur des Finances en retraite, à Reims, relate notamment les découvertes faites en 1868 par M. Charles Leboeuf, commissaire de police à Avranches, dans une sépulture gauloise située à l'est du cimetière d'Étrechy, au lieu-dit

Montaignesson, dans le canton de Vertus, dans la Marne (Morel, 1898). Dans les pages de son livre, Morel rend compte des renseignements recueillis et reproduit le dessin des objets exhumés par son prédécesseur. On y apprend qu'à environ quatre kilomètres de Vertus, se trouve un champ de sépultures découvertes vers 1845, qui livrèrent beaucoup de squelettes, de vases en terre et d'anneaux en bronze. C'est en retournant sur les lieux, quelque vingt-trois ans plus tard, que Charles Leboeuf découvrit le fragment d'assiette, de cinq centimètres à peine, portant cinq lettres en creux. En joignant nos efforts et en nous adressant au musée des Antiquités nationales de Saint-Germain-en-Laye pour en savoir plus, nous avons obtenu une photographie du fragment en question, grâce à l'amabilité de M. Laurent Olivier, conservateur du département Âge du fer. Par la suite, M. Olivier devait nous confirmer qu'il s'agit bien d'une céramique noire, probablement cuite entre 700 et 800° C et que le diamètre de l'objet entier devait être d'une vingtaine de centimètres (courrier du 3 avril 2003). D'après ses caractères typologiques (vraisemblablement un élément de vaisselle domestique), l'ustensile devrait dater du V^e siècle avant J.-C. mais il ne faut pas perdre de vue que c'est une trouvaille ancienne du XIX^e siècle, dont le contexte archéologique précis est inconnu.

En ce qui concerne l'inscription, Hans Hitz remarque que le premier signe à gauche semble entier sur le dessin mais n'est plus complet sur la photo. Sur base du croquis, on pourrait avancer une lettre <d>. Un déchiffrement du texte – en posant une lecture dextroverse – a été tenté en comparant les signes avec les alphabets de l'Âge du fer. La lettre <d> devrait être empruntée à l'alphabet grec occidental, le symbole <a> apparaît en lépontique – qui est un alphabet étrusque du Nord –, le signe d'une échelle <H> présente une grande similitude avec la lettre <h> d'un alphabet étrusque, et la lettre <u> est étrusque. Hitz peut ainsi lire le nom DACHDU. Le signe <H> se retrouve à Glozel sous une forme identique, par exemple dans le toponyme CHLAUSEI pour Glozel, sur une grande tablette, et dans le nom CHUDA, sur un galet exhumé à Puyravel, un site voisin de Glozel. En tout cas, l'inscription de l'assiette devrait contenir un alphabet gaulois spécifique de l'époque de La Tène, importé de la Gaule cisalpine (Ferryn, Hitz, Gerard, McKerrell, 2009).

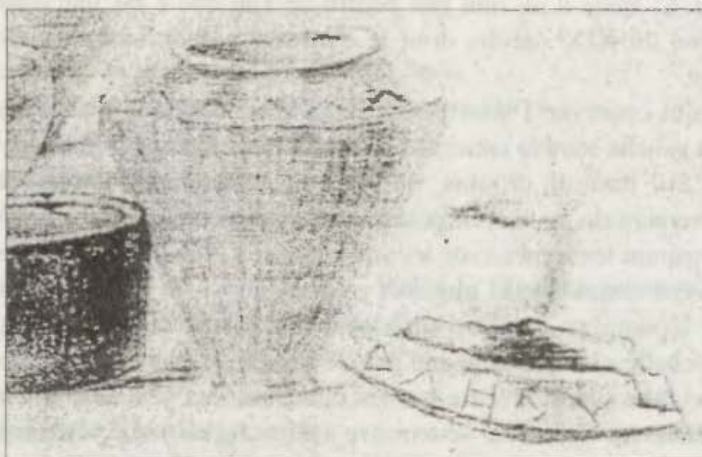


8436

Fragment de l'assiette de Montaignesson

(photo copyright Loïc Hamon)

Musée des Antiquités nationales de Saint-Germain-en-Laye)



*Dessin du fragment derrière lequel était déposé un petit gobelet,
extrait de la Planche 20 de l'ouvrage de Léon Morel*

FIGURE 12



ATAEV

Ataev

Urne, inventaire :

GF9

Hauteur : 26 cm,

diamètre : 11 cm

(Morlet, 1978, p. 55)

Autres inscriptions

L'inscription sur cette urne est une dédicace. Le nom *Ataev* pourrait être un nom propre ou un mot dérivé de *ata*, « père » en gaulois. L'apparition du symbole digamma *v/f/w* à la fin, peut indiquer que l'inscription a été faite au début de l'écriture glozélienne, environ 300 ans avant J.-C.

Ataev

(en l'honneur de) *Ataev*



S

e

t

u

Setu

Galet

(Morlet, 1978, p. 29)

Ce galet semble porter aussi une dédicace. Le nom *Setu* apparaît dans deux inscriptions de Glozel. Les lettres pour *t* et *s* sont les mêmes que celles de l'alphabet de la Gaule cisalpine, mais la lettre *e* a une forme différente : deux lignes parallèles.

FIGURE 13



X Y ~ N A H W Y

Tuca an uan
Urne, inventaire :
984.2.0033
(Morlet, 1927, p. 7)

Cette urne porte une dédicace à une personne noble, Tuca, ou à une divinité Tu(n)ca (?), qui pourrait représenter une déesse du destin, apparentée au mot gaulois *tonketa* ou au grec *tyche* « destin ». Cette inscription se lit *Tuca anuan*, « Tuca est le nom », avec le mot gaulois *anuan* et une ligature pour <ua>



Y X ~ N A H W Y
H < = D T ~
I =

Avtvoie/nkēteda
Urne, inventaire : GF782
(Morlet, 1927, p. 9)

Ceci est probablement aussi une dédicace. Le verbe *av(o)t* peut représenter le mot gaulois *av(v)ot* (« a fait »). Il y a deux noms: *N(i)ke* et *Teda*, et le mot *Voie*, écrit avec le digamma, peut se réserver à la tribu des Boïens

avt Voie
Nke
Teda

Le Boïen Nikos (l'a) fait pour Teda
(Les Boïens, immigrants de la Gaule cisalpine, étaient une tribu gauloise au nord de Glozel.)

Les traductions de Hitz pour les urnes 984.2.0033
(haut) et GF782

FIGURE 14



<i>yuntica /</i>	Vun Tn
<i>mueitutag /</i>	Camu Eitutag
<i>ekhenkouz /</i>	Ekhen Kousni
<i>aieutulsie /</i>	eu tulsiec
<i>ckikicnema /</i>	Kikic nemu
<i>chlauseitct /</i>	Chlausei tet
<i>laptoulstaj /</i>	Lap Toulstaj
<i>vnkeupai /</i>	vake Upa Tn
<i>nipvet /</i>	Lpt Vetii

ii /
Tablette GF305
(Morlet, 1978, p. 71)



Vun Tun a dédié (l'a offerte) (?)
Ekhenhi Kousias (?)
Le Toulousain Kikic est venu (?)
au lieu sacré (?) de Chlause
(Glazel).
Laptos a vaincu (?) à Toulouse
Vepa Tun, (fils de) Laptios
Vetios (?)



Tablette GF840
(Morlet, 1978, p. 73)

Kunut a donné à
Inzito laxto (?)
(fils de) Iegios Cacos
(en l'honneur de)
Multinos (?)



FIGURE 15

INSCRIPTIONS TYPIQUES ET ATYPIQUES

	Lisible	Publiés	Atypique	Total
Pierres	65	13	10	75
Urnes/Vases	15	11	0	15
Os	65	13	30	95
Tablettes	45	15	20	65
Total	190	52	60	250

(Hitz)

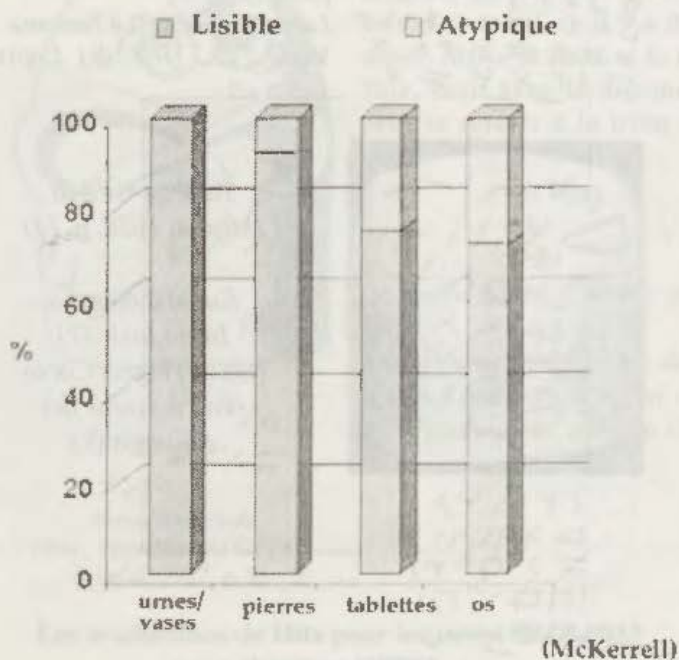


FIGURE 16

Le *Corpus des Inscriptions* de Morlet comprenait des dessins de la plupart des textes de Glozel, et Hans Hitz dut compter sur ce matériel pour ses traductions. Néanmoins, toutes les transcriptions de Morlet n'étaient pas fidèles. En août 1982, Patrick et Brigitte Ferryn avaient fait des relevés sur calques extrêmement précis des inscriptions sur les os, les pierres et les céramiques conservées au musée. Patrick les envoya à Hugh McKerrell dès qu'il apprit qu'une nouvelle étude des écritures était en cours.

Au printemps 2001, Hans Hitz consulta ces transcriptions afin de vérifier si elles avaient un « ductus », c'est-à-dire si elles avaient un sens. Il conclut :

« On peut distinguer depuis les inscriptions de Glozel des textes à la fois typiques et atypiques. Les textes typiques sont rédigés en écriture de Glozel et peuvent être déchiffrés à l'aide de la langue gauloise, voire du vieux-celtique. En revanche, les textes atypiques, présents surtout sur os et tablettes d'argile, sont illisibles et incompréhensibles en raison de leur graphisme généralement irrégulier et maladroit, et (ou) parce qu'ils se distinguent par des signes étranges, en comparaison avec l'écriture de Glozel. C'est ainsi que ces derniers ne laissent pas deviner de relation avec une écriture ou une langue connue.

La plupart des gravures et signes sont illustrés dans l'ouvrage *Glozel - Corpus des inscriptions* (Morlet, 1969). Quelques photographies sont tirées du livre *Glozel - Les graveurs du silence* (Liris et al., 1994). D'autres clichés figurent dans les *Actes du VI^e et VII^e Colloque international sur Glozel, Vichy, Mobilier en os et en ivoire / Tablettes à inscriptions* (Germain, 2004, 2005).

Il faut noter qu'un Corpus complet des inscriptions de Glozel accompagné de documents photographiques n'existe malheureusement toujours pas de nos jours, ce qui rend difficile, sinon impossible, une lecture précise de certains textes. Par conséquent, on ne peut que conclure qu'il est délicat de recenser la totalité des inscriptions lisibles et typiques de Glozel, en raison d'un certain nombre de textes devant être qualifiés d'atypiques et de témoins dépourvus de sens. Dans mon livre *Der altkeltische Hintergrund der Inschriften von Glozel* (Hitz, 2007), les déchiffrements sont limités à 52 textes lisibles et typiques, à partir d'au moins 250 inscriptions connues. »

Ces résultats montrent que les inscriptions sur les os constituent, de très loin, la catégorie des inscriptions dépourvues de sens. La plupart de celles gravées sur les galets et toutes celles sur les urnes/vases sont tenues pour authentiques (car étant compréhensibles), ainsi que les deux tiers de celles trouvées sur les tablettes.

Les analyses d'azote de McKerrell avaient révélé que la plupart des os gravés en contenaient entre 1 et 2 % ; les cinq os décorés datant du XIII^e siècle avaient aussi entre 1 et 2 % d'azote. Nous en déduisons que la majorité des os gravés datent probablement de la période médiévale. Donc, les lettres doivent avoir été recopiées sur ces objets à cette époque, en se servant de pièces celtiques gravées comme modèles. Bien que Hitz ait identifié la plupart des inscriptions sur les os comme étant dépourvues de sens, deux des plus importantes d'entre elles ont donné des textes lisibles : l'une est le Chasseur (figure 29), affichant un taux d'azote de 1,3 %, dont Hitz a traduit les signes comme suit : « Urc Dag est beau » (?); l'autre, le manche de poignard (figure 44), sur lequel on peut lire : « Cie et Ep(a)d (pour) Ugius a fait C(a)d ». Ce dernier avait été daté au C-14 comme étant du XIII^e siècle, et contenait 1,4 % d'azote. On suppose que les verriers du XIII^e siècle sont responsables de certaines de ces copies. Une céramique du sol de la Fosse ovalaire, datée par TL du XIII^e siècle, porte une inscription incompréhensible, tout comme une des briques en argile ayant fait partie des parois du four. Les autochtones, croyant en une vieille religion préchrétienne, peuvent aussi avoir décoré des os à cette époque.

La figure 17 nous montre sept signes que l'on ne rencontre que dans les inscriptions atypiques, dépourvues de sens. Elles n'apparaissent jamais dans celles qui sont authentiques (compréhensibles), identifiées sur les os, les pierres et les céramiques. On n'est pas certain que les tablettes en céramique et les anneaux en pierre qui demeurent incompréhensibles ont été fabriqués au Moyen Âge, puisque malheureusement on ne dispose d'aucune datation TL ou autre. Il n'est pas impossible que des apprentis se soient entraînés sur ces objets abandonnés ensuite sur le site. Hitz continue à creuser la question.



Signes dépourvus de sens trouvés par Hitz sur des objets de Glozel. À côté de chaque signe se trouve le numéro d'inventaire des objets conservés au musée de Glozel, sur lesquels ils apparaissent



*Une céramique du sol de la Fosse ovale avec son inscription dépourvue de signification.
Une autre de ces dalles de sol a été datée par TL
comme étant du XIII^e siècle*

FIGURE 17

Chapitre XVI

Les objets en céramique

Les objets les plus étranges exhumés de la couche archéologique à Glozel, sont ceux en argile. Ils comprennent les urnes à visage, qui ont des antécédents remontant à la période néolithique, ainsi que des idoles phaliques ou statuettes, des empreintes de mains et des bobines, ces trois derniers types d'objets semblant être propres au site. On a également trouvé, dans cette même couche, des lampes en argile, des poids, des anneaux et des supports de vase. Des céramiques furent encore découvertes dans la couche arable située au-dessus, et incluaient, pour autant que l'on puisse le deviner, des restes de creusets en grès, utilisés dans la fabrication du verre, ainsi que quelques morceaux de ce qui pourrait avoir été des poteries domestiques, faites de la même matière. Elles n'intéressaient pas Morlet, parce qu'il était clair qu'elles n'étaient pas préhistoriques, et peu de ces objets ont subsisté. L'analyse chimique a démontré que les pièces en argile provenant de la couche archéologique avaient été fabriquées avec l'argile de Glozel. Celles en grès ne l'étaient pas, ce qui veut probablement dire qu'elles avaient été faites ailleurs.

Les urnes et les vases funéraires

Lorsque vous déambulez dans le petit musée de Glozel, vous réalisez que

des yeux ronds et profondément enfoncés vous observent depuis une étagère bien remplie, à gauche de la porte. Sur ses rayonnages sont disposées les quelque quatre-vingts urnes et vases en céramique qui ont été conservés. Un des motifs décoratifs de ces objets en céramique, est un visage évoquant celui d'un cadavre dont les yeux, surmontés de sourcils très marqués, vous fixent intensément. Il y a bien un nez, mais pas de bouche sur ce masque à visage qui pourrait être un vestige celtique d'une religion beaucoup plus ancienne, celle de la Grande déesse du Néolithique. Des cupules, un autre motif décorant ces récipients, sont aussi associées aux sites funéraires néolithiques. Les urnes de Glozel ont pu être utilisées pour un rituel de consécration; ce sont peut-être les objets les plus intéressants du site.

Antonin Morlet publia, dans trois de ses livres, des photos de soixante-huit urnes et vases trouvés à Glozel, mais cinquante de ces objets ont disparu depuis qu'existe le musée. Les poteries sont fragiles; quelques-unes ont été brisées durant la perquisition policière de 1927 et d'autres au cours des décennies suivantes.

Au niveau des différences entre les deux types d'objets, on constate que les urnes sont plus grosses que les vases, qu'elles sont généralement plus décorées et qu'elles possèdent une ouverture plus étroite que le diamètre de l'objet. Les vases sont plus petits et plus bas; quelquefois, ils ont des becs et un pied, et leur ouverture est souvent de la même dimension que leur diamètre. Neuf urnes ou vases ont été trouvés dans les deux tombes: six dans la Tombe I et trois dans la Tombe II. Les autres étaient éparpillés dans le Champ des Morts, souvent avec d'autres objets, une sorte d'assemblage qu'Émile Fradin appelait un « nid ». Ils pouvaient avoir été déposés lors d'un rituel de consécration. Jacqueline, la fille d'Émile, trouva, en 1964, une grande urne qui contenait un collier en céramique fait de petits objets en forme d'étoile que Morlet appelait des « bobines ».

La plupart des urnes et des vases en argile de Glozel, sont très grossiers. Quelques-uns ont manifestement été montés au colombin, mais le restant a simplement été creusé et façonné à la main, la durée de fabrication étant alors de l'ordre de quinze à vingt minutes. Leurs parois et leur fond sont épais; un grand nombre de fonds ont une épaisseur de 3 centimètres et un grand vase en a une de 6 centimètres.



Morlet Fig. 178



Morlet Fig. 183



GF293 photo Robert Liris



GF57 photo Robert Liris



GF301 Morlet Fig. 175



984.2.096 photo R. Liris

FIGURE 18

URNES Â VISAGE



GF782



GF18



984.2.0033 avec signes bifides



FIGURE 19 (photos Robert Liris)

La couleur de ces récipients en céramique varie de l'orange au rouge, quelquefois même jusqu'au noir, ce qui atteste de différentes températures de cuisson; quelques-uns furent chauffés à seulement 300 °C, d'autres à 500 °C, et certaines pièces vitrifiées ont dû dépasser les 700 °C. Pendant leur séjour dans le Champ des Morts, ceux dont la cuisson n'était pas complète, ont absorbé l'eau du sol, devenant mous et malléables, et certains se sont même désintégrés au moment de leur mise au jour.

L'argile du Champ des Morts est naturellement mélangée à du sable et à d'autres impuretés, et n'était pas purifiée lorsqu'elle était utilisée pour la fabrication de ces objets. Cela rendait l'argile granuleuse, rigide et friable. Quelques-unes de ces urnes sont faites d'un matériau plus fin et ont des parois de 0,95 centimètre d'épaisseur. Elles semblent avoir été recouvertes d'une sorte d'engobe, tout comme certaines tablettes.

Ces objets sont d'une grande variété: chacun est unique en taille, forme et décoration. René Germain les a classifiés par formes (Germain, 2000). Les formes ovoïdes sont les plus nombreuses, comptant vingt-trois exemples. Elles peuvent être hautes ou basses et n'ont pas toujours une forme régulière ou symétrique. Leur ouverture sur le dessus est étroite et de facture simple. Cette forme est clairement celle qui était la plus facile à réaliser.

On trouve vingt-quatre récipients de forme sphéroïdale qui, en général, sont plus petits. Quelques-uns semblent avoir été façonnés avec plus de soin et leur embouchure circulaire a été modelée sans en briser la courbe. Des vases aux côtés droits, de forme cylindrique ou conique tronquée, sont parmi les plus grands de la collection. Ils sont seulement au nombre de douze. Quelques-unes des ouvertures sont plus larges, faites hâtivement en pressant de l'argile dessus, créant ainsi un rebord.

Parfois, il n'existe qu'un seul objet de la même sorte: par exemple, celui qui ressemble à un pot ayant une partie basse ovoïde surmontée par un genre de cône tronqué, et qui repose sur un socle circulaire. L'auteur Robert Charroux pensait que ce vase représentait une soucoupe volante! Deux vases ressemblent à des cloches renversées, avec de larges embouchures. Deux des trois grandes urnes imitent la forme de l'amphore, fine et élancée, sans col ni anse.

Parmi les plus petits vases, le plus grand nombre est représenté par des bols ronds ou à parois droites. Une douzaine de ceux-ci ont un pied cir-

culaire. L'embouchure de ces objets est de la taille de celle des vases; il n'y a eu aucune constriction pour créer un rebord. Ces vases semblent avoir été fabriqués pour contenir certains produits particuliers.

Une douzaine d'autres vases sont appelés « grosses lampes » par le Dr Morlet, parce qu'ils avaient deux becs verseurs obtenus par la simple pression de la partie supérieure de l'argile fraîche. Germain pense que c'étaient des récipients destinés à contenir et à verser un liquide. À peu près un quart des vases rentrent dans cette catégorie.

Les pieds des urnes et des vases ont deux formes différentes. Environ près la moitié d'entre eux sont munis d'une base plate afin qu'ils puissent tenir debout sans support; pour le reste, les pieds sont arrondis. Des supports en céramique furent trouvés dans le Champ des Morts, et devaient avoir été conçus pour maintenir ces récipients. Les urnes à fond rond auraient aussi pu être enfoncées dans un sol meuble pouvant leur servir d'assise.

Excepté pour les vases aux becs verseurs, les embouchures sont presque toutes circulaires. Cinquante ont une ouverture comprise entre 4 et 5 centimètres de diamètre; une douzaine est plus petite, entre 2 et 3 centimètres. Pour ce type d'objets, l'étroitesse de l'embouchure et la profondeur de l'urne rendaient impossible l'introduction d'une main d'homme ou de quelque chose de plus grand.

Trente et un vases et urnes ont une hauteur comprise entre 10 et 15 centimètres, cette dernière étant la plus courante; quatorze ont entre 16 et 21 centimètres; la hauteur de deux d'entre eux est de 35 centimètres; le plus haut fait 54 centimètres et a la forme d'un petit menhir. Trente vases ont moins de 9 centimètres de haut. La largeur des plus grands objets est de 15 à 18 centimètres; deux ont 17,5 centimètres de largeur. Un autre vase a une hauteur de 10 centimètres et une largeur de 26.

La majorité des urnes et des vases possèdent des motifs et des inscriptions; seuls deux ou trois objets ne sont pas décorés. L'un d'entre eux est l'urne trouvée dans la Tombe II, celle qui contenait des cendres sombres qui, d'après les tests, provenaient d'os d'animaux ou humains; ainsi que deux pointes en os, une double et une simple.

On trouve plusieurs sortes de décorations. Des masques à visage sans bouche, décrits précédemment, décorent quarante-cinq urnes et vases. Un vase possède deux masques, et trois autres ont chacun quatre

masques, un sur chaque côté du vase. On peut remarquer plusieurs caractéristiques sur ce masque : les sourcils sont arqués et très en relief, le nez est court et carré à la base, les orbites sont creusées par un cercle d'argile, et une dépression, représentant la pupille de l'œil, y a été ménagée au centre. Quelquefois, l'argile apparaît comme avoir été simplement pincée pour figurer les sourcils, le nez et les yeux. La proéminence des sourcils et la profondeur des yeux traduisent peut-être une intention de représenter le faciès d'un cadavre.

Sur vingt-sept urnes ou vases, des lignes ne dépassant pas 3 centimètres ont été tracées à l'aide d'un outil fin. Sur certaines pièces, c'est la seule décoration. Parfois, des lignes couvrent entièrement la surface de l'objet. Sur l'un d'eux, il y en a trois rangs ; deux obliques et une droite, créant ainsi des chevrons. Cette sorte de décor est quelquefois utilisée autour de l'embouchure circulaire. Fréquemment, les lignes et les cercles sont combinés. Dix-sept urnes sont décorées de trous obtenus avec un objet circulaire ou de cupules faites avec les doigts. Parfois, ces dernières constituent l'unique décor. Le motif en forme de serpent bifide apparaît sur six urnes, accompagné soit de signes, soit d'un masque à visage. Il est toujours en relief et c'est la seule décoration sur la surface de la poterie. Quatre vases possèdent un décor solaire qui consiste en des rayons partant d'un centre. Ces rayons sont incurvés d'un quart de cercle vers la droite ; chaque motif a quatre ou cinq branches. Deux de ces signes solaires se retrouvent sur un vase.

Il ne fait aucun doute que ces objets en céramique n'ont pas été fabriqués par des potiers professionnels. Chaque urne, chaque vase est différent, et on a peu soigné leur forme et leur fini. Tous semblent avoir été faits rapidement et dans le but bien défini d'être ensuite enterrés. Des cendres d'os d'animaux ont été trouvées dans deux vases : dans l'un d'eux, on avait ajouté des pointes en os, dans l'autre, un collier. Un certain nombre de ces colliers, dont certains pouvaient à l'origine avoir été placés dans des vases, furent exhumés du site. N'importe qui pouvait bien avoir façonné ces poteries, mais leur décoration devait avoir été exécutée par des spécialistes. Cela suggère un groupe où seuls les initiés étaient capables de préparer les éléments décoratifs dont on avait besoin pour des rites spéciaux.

Hans Hitz pense que de nombreux vases et urnes de Glazel furent fabriqués entre 300 et 100 avant J.-C., parce qu'un certain nombre de lettres

employées pour les décorer appartiennent à l'Alphabet primaire de Glozel. Il a identifié le digamma qui, croit-il, disparaît de Glozel après 200 avant J.-C., sur plusieurs objets, et a suggéré aussi des traductions pour l'écriture.

Trois urnes à visage ont été datées par la thermoluminescence. Les deux premières sont réellement des fragments de petits vases grossiers. E/744106 et E/744107 ont respectivement été datés 210 et 80 après J.-C., à Édimbourg; GF18 a été daté à Risø ainsi qu'à Oxford comme étant de la période médiévale. Cet objet a peut-être été fabriqué à la période celtique, puis suffisamment recuit au Moyen Âge pour que la date s'en trouvât changée. De son côté, Hitz a étudié ces lettres et ne leur a trouvé aucun sens. Il est possible que cet objet ait été créé par des verriers médiévaux.

La symbolique des décorations

1. LE MASQUE À VISAGE

À Troie I, datant du III^e millénaire avant J.-C., des archéologues ont trouvé des visages ayant les mêmes caractéristiques: des yeux ronds regardant fixement sous une barre de sourcils, un nez mais pas de bouche. Ils apparaissent sur les couvercles de poteries et sur des pierres. Les versions les plus récentes évoquent la face d'une chouette. Ce motif se rencontre aussi sur des vases datant du IV^e millénaire avant J.-C. et provenant de Los Millares, en Espagne. En fait, des versions de ce visage ornent des piliers en pierre, des plaques en os ou en pierre, des pots en céramique et des monolithes de la période mégalithique en Irlande, Espagne, Portugal et dans le sud de la France.

Marija Gimbutas, auteure de *La civilisation de la déesse*, fait la jonction entre ce motif décoratif et la déesse de la mort, un des aspects de la Grande déesse néolithique. Elle souligne qu'en raison de la coutume d'excarnation (consistant à laisser les cadavres être dévorés par les oiseaux) qui existait en Europe occidentale jusqu'à l'Âge du bronze, il n'est pas surprenant que la manifestation principale de la déesse de la mort néolithique, soit le vautour et la chouette, souvent trouvés autour des temples et associés aux funérailles. Des restes d'oiseaux de proie ont

été trouvés sur de nombreux sites paléolithiques et néolithiques (Gimbutas, 1991).

Robert Liris, Jean Prachinetti et Guy Lesec ont suggéré, à propos de la symbolique du masque à visage trouvé sur les urnes de Glozel, que l'ancienne croyance païenne a pu survivre jusqu'à la période celtique, dans un enclos sacré. Ils soulignent que le motif apparaît aussi à Glozel comme un élément décoratif sur un collier et sur une petite plaque en os portant des inscriptions (Liris, 2000). Dans son livre *Glozel, les graveurs du silence*, Robert Liris décrit poétiquement le masque comme une évocation de la mort, monde souterrain où la parole n'est plus possible.

2. LES CUPULES

Ce motif décoratif est très ancien, remontant aussi loin que le Paléolithique moyen. Des pierres triangulaires gravées de cupules étaient délibérément placées sur les tombes. Les cupules sont utilisées comme éléments graphiques dans de nombreuses tombes mégalithiques à couloir. On les trouve à Malte, en Bretagne et en Irlande. Marija Gimbutas dit à leur sujet que « [...] des cupules sont souvent rencontrées sur des surfaces dissimulées dans le sol ou à la base des orthostats (pierres ou dalles dressées). Ces gravures n'étaient pas destinées à être vues par des mortels, mais constituaient un rite de communication avec le divin, une évocation de la puissance régénératrice de la Déesse, contenue dans la pierre. Ce sont les symboles du centre, la source ou le point focal où la vie commence et s'écoule... » Des cupules, des ronds et des motifs faits de points disposés en cercle sont les symboles les plus abondants que l'on trouve sur les sites funéraires néolithiques. À Glozel, des cupules ornent des urnes et des vases et sont aussi gravées sur des pierres. Un petit menhir décoré de cupules fut trouvé non loin de Glozel.

3. LE SYMBOLE BIFIDE

Guy Lesec et Robert Liris ont aussi écrit à propos de ce symbole qui semble être en relation avec le serpent. Ils ont remarqué que ce dernier est l'une des plus anciennes figures présente dans la mythologie et en même temps une des plus ambiguës. Les associations suscitées sont nombreuses et le serpent représente un intercesseur du passé, venant du

monde des morts. La forme bifide sous laquelle ce symbole apparaît à Glozel, est unique (Lesec, 2000). Toutefois, il y a quelques années de cela, Robert Liris identifia une figure ressemblant au bifide de Glozel sur le chapiteau sculpté du XIII^e siècle de l'église de Thurci, village situé dans les environs de Glozel. On y voit un prêtre touchant de ce symbole le bras d'une femme sur le point de se marier (première partie, figure 5). L'explication de Liris est que la scène dépeinte est une tentative de libérer la femme de tout péché avant d'entrer dans l'état sacré du mariage.

Les tablettes

Les tablettes gravées de Glozel, faites de l'argile du Champ des Morts, furent matière à controverse presque aussitôt qu'elles furent signalées en 1925. La découverte de l'écriture sur un site qui semblait être de la période néolithique, c'en était trop pour être accepté, d'autant plus que les objets (empreintes de mains, statuettes et bobines) étaient uniques à Glozel.

Voici la description que fit le Dr Morlet de la première tablette gravée découverte :

« [...] [elle] se trouvait dans la terre rouge à briques, amoncelée à l'extérieur des murs [de la fosse], à une profondeur approximative de 0 m 20, à 0 m 50 environ de la fosse (côté ouest). Les signes, parfois assez superficiels, semblent tracés sur l'argile à l'aide d'un instrument pointu avant qu'elle ait été soumise à l'action du feu, mais après dessication au soleil, car les traits n'ont subi aucune déformation à la cuisson. Cette brique, donnant assez l'impression d'un carreau de dallage, mesure environ 13 cm x 15 cm 5 sur 3 cm 5 d'épaisseur. Le revers, sans aucun signe, présente la même coloration jaune pâle que les grandes briques du fond de la fosse. Du côté de l'inscription, on voit certaines portions comme usées par le frottement alors que d'autres parties de la brique sont revêtues d'une patine brunâtre qui s'étend jusqu'au fond des caractères. » (Morlet, 1925, p. 13)

Au premier coup d'œil, on ne décela pas les signes sur cette brique, et ce n'est qu'après l'avoir séchée qu'ils apparurent progressivement.



Morlet, figure 243
984.2.002



984.2.003
(photo Robert Liris)



984.2.005 (photo Robert Liris)



GF887 (photo Robert Liris)



GF1593
Notez le svastika
dans le haut



GF287, la première tablette datée par
TL (100 avant J.-C.)

FIGURE 20



Morlet Fig. 237 GF834



GF305 Morlet Fig. 236



Tombe II. GF1594
Morlet Fig 298.



Tombe I. GF840
Morlet Fig 268.

GF902

Une des plus grandes tablettes, environ 38 centimètres de hauteur. A la dernière ligne, Hans Hitz et Camille Jullian ont lu le mot Clozet ou Closau (Glozel)



FIGURE 21

Trois tablettes furent trouvées dans la Tombe I et deux dans la Tombe II; deux ont disparu, une fut exhumée par la Commission internationale lors de ses investigations sur le site; une fut déterrée par le Comité d'études en 1928, et neuf autres trouvailles furent mentionnées dans des articles du *Mercure*. La plupart furent découvertes aux alentours des tombes, mais quelques-unes provenaient d'autres emplacements.

Dans le *Corpus des Inscriptions* (Morlet, 1978, p. 84), Morlet déclarait que plusieurs centaines de tablettes avaient été ramassées dans le Champ des Morts pendant les excavations faites à Glozel. Aujourd'hui, on ne peut plus voir que quatre-vingts tablettes dans le musée ainsi que de nombreux fragments. Un peu plus de la moitié des tablettes, tout comme la première qui fut découverte, sont recouvertes d'une fine couche d'argile brune ajoutée après qu'elles aient été gravées. Celles-ci ont mieux résisté aux outrages du temps que celles qui n'étaient pas enduites d'argile, et les signes inscrits y sont plus distincts. La gravure sur les tablettes dépourvues d'enduit semble être plus profonde, et il est quelquefois possible de voir les traces de l'objet pointu utilisé et de comprendre comment le scribe l'avait tenu. Des agrandissements des lignes gravées sur quelques tablettes montrent que l'on s'est servi de l'outil de gauche à droite et de haut en bas. L'effet « de vague produite par l'étrave d'un bateau », un petit dépôt d'argile à la fin du geste, est clairement visible et atteste du fait que les attaques d'outil étaient faites dans de l'argile humide. L'écriture, si l'on peut l'appeler de ce nom, n'est pas la même sur toutes les tablettes; un certain nombre de scribes semblent avoir été en charge de ces gravures.

La plupart de ces tablettes sont inscrites d'un seul côté; deux sont gravées sur les deux faces; quelques-unes sont anépigraphes; et deux ont des cupules sur l'autre côté. La forme de ces tablettes est carrée ou rectangulaire. La plus grande d'entre elles mesure 40 centimètres par 36, et la plus petite 7 centimètres par 5. Aucune ne se ressemble. Quelques-unes sont en bon état, d'autres ont été sévèrement endommagées et les signes y sont presque illisibles. Elles ont été soumises à différents degrés de cuisson. Certaines sont d'une couleur très sombre, montrant que les températures de cuisson étaient élevées. Quelques exemplaires sont vitrifiés et couverts d'une couche de verre fondu. La plupart étaient fragiles et malléables lorsqu'elles ont été trouvées, ayant été enfouies dans la terre assez longtemps pour absorber l'eau du sol. C'est une des caracté-

ristiques des tablettes qui a conduit les adversaires du site à jeter le doute sur leur fabrication qu'ils suspectaient être récente. Mais les études menées par Barbetti en 1976, montrent que cinq des six tablettes testées avaient été cuites au moins à 500 °C. Dans les années 1920, Morlet lui-même souligna que l'argile de Glozel prenait un ton rosâtre seulement lorsqu'elle était chauffée à 450 °C ou plus.

Sur certaines des tablettes, les inscriptions sont linéaires ou organisées. Sur d'autres, c'est un méli-mélo de signes qui apparaissent incohérents à Hans Hitz, qui a travaillé sur le déchiffrement d'un certain nombre de tablettes. Sur les quarante-huit tablettes qu'il a examinées, quarante-cinq sont lisibles; parmi ces dernières, vingt-sept semblent cohérentes; dix-huit n'ont aucun sens.

Il divise les tablettes en trois groupes de style d'écriture. Le premier réunit les tablettes qui sont faciles à déchiffrer, parce qu'elles contiennent presque toutes les voyelles nécessaires à la compréhension du texte; l'item GF305, en figure 21, illustre ce groupe. Sa traduction est donnée dans le chapitre XV (figure 15), ainsi que celle de la tablette trouvée dans la Tombe I. Les plus grandes tablettes de ce groupe peuvent être déchiffrées avec moins d'effort; sur les plus petites, l'écriture n'est pas aussi uniforme et les voyelles sont oubliées occasionnellement. Dans le second groupe, les textes contiennent un grand nombre de ligatures; la tablette GF834 (figure 237 de *Glozel* et aussi montrée ici en figure 21) est un exemple de ce groupe. Hitz l'a traduit comme suit:

Isec Volca
l'allié (?)
a fait (pour) Péru
Eccu. Feuille
Runik, (fils d')
Auctochos (?)
- a donné - (?)
à Mutos (?)

Le troisième groupe est difficile à déchiffrer en raison de la facture médiocre des signes.

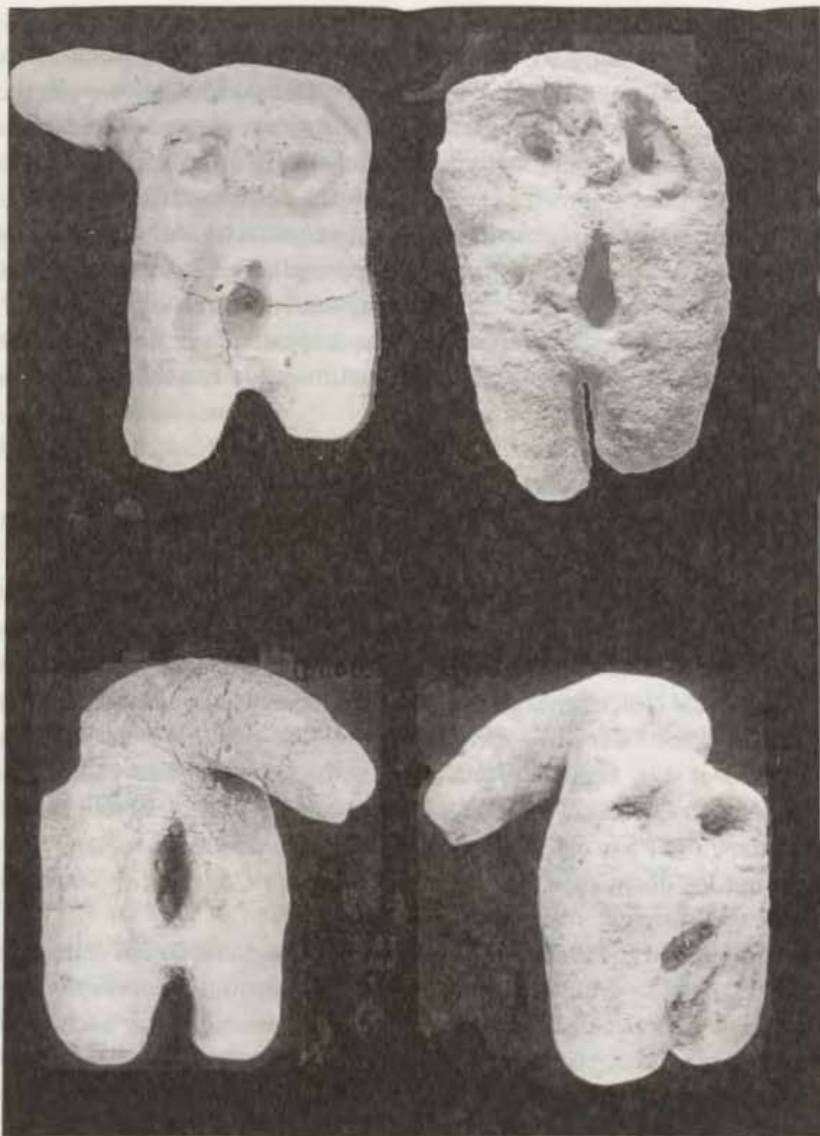
Neuf tablettes ont été datées de la période celtique par thermoluminescence. Deux de ces mêmes tablettes furent datées à Oxford de la période

médiévale, ainsi qu'une troisième tablette et deux fragments gravés. Quatre tablettes vitrifiées ont été datées d'une période plus récente (voir le chapitre XX pour l'explication de ces dates). Malheureusement, aucune de ces tablettes datées n'a été déchiffrée, et aucune des tablettes déchiffrées n'a été datée, même si récemment Hitz a réussi à lire trois mots sur l'un des fragments datés. La plupart des pièces datées par TL dans les années 1970, n'étaient que des fragments et ont été détruits dans le processus de datation. Les rapports appartenant au musée ne sont pas assez précis pour identifier desquels il s'agissait ni même s'ils ont résisté à l'opération. Hitz pense que quelques-unes des tablettes sont plus vieilles que d'autres, à cause des signes utilisés; de nouvelles datations par TL seraient d'une grande aide.

Les idoles bisexuées

Ces statuettes en céramique si bizarres, dans quelques cas dotées d'un pénis, de testicules et d'une vulve, ont dû être très choquantes pour les premiers chercheurs à Glazel. Bien qu'ils les aient appelées « idoles bisexuées », « idoles néolithiques » et « symboles phalliques », aucun de ces noms n'est vraiment approprié. Toutes les « idoles » ne sont pas bisexuées et sont beaucoup plus que de simples symboles phalliques. Leur apparence pourrait les associer à d'anciennes croyances religieuses, mais elles n'ont pas été faites durant la période néolithique. René Germain, qui les décrit dans un article des *Actes du Colloque de 2001*, les appelle tout simplement des statuettes (figure 22).

Aujourd'hui, le musée de Glazel compte une vingtaine de ces statuettes. En 1925, dans le premier fascicule de sa publication *Nouvelle Station Néolithique*, Morlet décrit la découverte de la première et y inclut une photographie. La statuette fut trouvée dans un amas de débris de céramiques, à l'entrée de la Fosse ovale, contre le mur est, et était complètement recouverte d'ocre. En 1926, dans le troisième fascicule, il mentionna la trouvaille de quatre autres statuettes et ajouta des photographies de deux d'entre elles. L'année suivante, il en trouva onze de plus, et publia deux autres photos dans le quatrième fascicule. *Glazel*, publié en 1929, contient des photographies de sept autres statuettes, l'une ayant été ramassée dans la Tombe I, près du fragment de crâne, là où devait être la



En haut, à gauche GF1092 ; en haut, à droite GF295

En bas, à gauche GF1091 ; en bas à droite G14

(photos Robert Liris)

FIGURE 22

tête d'un corps enterré; une autre dans la Tombe II, de nouveau à l'entrée de la tombe. Dans cette dernière, se trouvaient deux symboles phalliques: un pénis en céramique et un autre avec testicules. À l'exception de la première statuette trouvée près de la Fosse ovalaire ainsi que des deux autres prélevées dans les tombes, la localisation de la provenance de ces objets en céramique n'est pas connue. Mais Jean Guillerme a découvert des preuves que toutes avaient été trouvées aux alentours des tombes.

Neuf de ces statuettes décrites par Morlet dans ces publications ont disparu. Tout comme les urnes et les vases, elles sont extrêmement fragiles et plusieurs ont été chauffées à des températures si basses (en dessous de 300 °C) que des tests TL n'ont pu être faits sur elles. Quelques-unes semblent avoir été cuites sur des feux puisque, lors de leur mise au jour, on a constaté que des morceaux de charbon de bois y étaient collés. Une statuette vitrifiée était cimentée par du verre fondu sur une tablette, elle-même vitrifiée, lorsqu'on l'a trouvée.

Les statuettes semblent avoir été modelées à la main, à partir d'un bloc rectangulaire d'argile. La hauteur moyenne est de 15 centimètres, allant de 10 à 20 centimètres. La largeur équivaut à peu près à la moitié de la hauteur, et l'épaisseur entre 3 et 5 centimètres.

À la partie supérieure, généralement sur le côté droit, une extension phallique de 4 à 6 centimètres est attachée. Ce pénis est modelé avec précision: au bout, une petite dépression ronde représente l'anneau du prépuce tandis que le gland découvert se termine dans le méat. Très souvent, seul le renflement balanique apparaît sous le fourreau du prépuce qui couvre entièrement le gland. Dans certains cas, le fourreau s'étire en une sorte de cône prépuccial. Le pénis est en érection sur douze des statuettes et au repos sur sept d'entre elles. Quelques-unes des statuettes ont perdu leur pénis.

Le masque à visage vu sur certaines des urnes et des vases est présent sur presque toutes les statuettes, occupant l'espace au centre de la section rectangulaire. Une certaine pression sur l'argile a produit des sourcils proéminents, courbés et en relief au-dessus d'un nez court. Quelquefois les orbites sont de simples trous faits dans l'argile mais plus souvent, ils ont été soigneusement encerclés par un sillon lenticulaire qui leur donne plus d'intensité dans le regard. Il n'y a pas de nez. Seulement douze statuettes se composent d'un pénis et d'un masque à visage. La présence de

ce masque suggère que les statuettes datent de la même période que les urnes. La seule statuette datée a été classée dans la période médiévale, mais elle fut trouvée aux alentours de la Fosse ovulaire, et donc a été recuite.

Dix-huit de ces statuettes sont bisexuées, ayant un pénis et un vagin. L'organe sexuel féminin y est représenté en dessous du masque à visage par une vulve de 2 centimètres de long environ, de forme ovale ou triangulaire. Près de son sommet, dans certains cas, le potier a modelé le renflement de la lèvre vaginale; en son centre, il y a un trou; seule la fosse naviculaire en forme de croissant et ayant une dépression frontale, a été exactement représentée.

Dans le cas des statuettes au pénis en érection, le masque à visage et le vagin sont sur le côté frontal, avec un pénis s'élevant sur la droite. Dans le cas des statuettes au pénis tombant, le devant montre seulement un vagin et le masque sur l'autre côté. Dans le bas de la statuette deux testicules pendent; celui de droite est plus long que celui de gauche, ce qui est anatomiquement correct. Parce qu'il y a un espace de plus d'un centimètre à la base entre les deux, ils ressemblent à deux jambes courtes et épaisses. La représentation des testicules, montrés entourés par le scrotum, est assez juste.

En plus de ces statuettes, un certain nombre de petits pénis ont été découverts. Il y a deux représentations phalliques sur lesquelles le gland s'étire en avant, encerclé par une dépression en forme d'anneau; en fait, elles pouvaient être portées en guise de pendentifs. Sur la face concave de l'un de ces phallus, de chaque côté du sillon longitudinal médian, les corps érectiles s'y appuyant, sont montrés comme si le pénis avait été dépecé.

René Germain spécule que ces statuettes, à cause de la façon dont elles sont associées aux tombes, font partie des éléments d'un culte des morts. L'ocre sur la première indique une intention votive, une préparation du symbole qui lui confère plus d'efficacité dans la mission pour laquelle elle était faite. Il conclut: « Avec de telles statuettes, qui possèdent des attributs de la virilité et de la procréation réunis, nous sommes en droit de penser à des symboles de la fertilité, chargés d'assurer la survie et la pérennité du groupe, utilisées comme ex-voto, destinés à s'attirer la clémence de quelque divinité. » (Germain, 2001, p. 44)

Guy Lesec a souligné que de nombreux éléments du culte romain d'Attis

et Cybèle (objets hermaphrodites, objets sexuels masculin et féminin et symboles de fertilité) sont présents à Glozel. D'après Mircea Eliade (Eliade, 1983, p. 275) « Cette mythologie archaïque et les rites sanglants [...] constituent la souche d'une religion de salut devenant extrêmement populaire aux premiers siècles de l'ère chrétienne dans tout l'empire romain. »

Le culte d'Attis et de Cybèle, la Grande Mère de Toute Chose, arriva de Phrygie, en Asie Mineure. Dans une version, Attis est le fils de Cybèle, mais dans l'*Encyclopedia Britannica*, édition de 1965, page 732, on trouve : « D'après Pausanias, Attis était un bel adolescent, né de la fille du dieu-fleuve Sangarios, descendant de l'hermaphrodite Agdistis, un monstre surgi de terre des semences de Zeus. Étant tombé amoureux d'Attis, Agdistis le frappa avec furie alors qu'il était sur le point de se marier ; ce qui eut pour résultat qu'Attis se castra et mourut... D'après Anobius, Attis s'émascula sous un pin, au pied duquel des violettes fleurirent de son sang. Rongé de remords, Agdistis fit la requête auprès de Zeus, que le corps de l'adolescent ne devrait jamais se corrompre ni se perdre. »

Attis accompagnait Cybèle lorsque le culte et son symbole, une petite météorite noire, furent apportés à Rome en 204 avant J.-C., et établis dans un temple sur la colline du Vatican où ils demeurèrent pendant six siècles. Le grand prêtre de Cybèle était identifié à Attis, et le pin sacré, lui, était vénéré par les membres du culte.

Les prêtres de Cybèle étaient des eunuques qui parfumaient leurs cheveux et les enduisaient d'huile. Les prêtres, les prêtresses, leurs acolytes et les initiés célébraient les rites de ce culte avec de la musique au tempo rapide et des danses déchaînées jusqu'à ce qu'une frénésie s'empare des participants qui se mutilaient par castration, devenant ainsi des candidats à la prêtrise. Bien que les citoyens romains fussent bannis de ce culte sanguinaire, dans les premiers temps, au début de l'empire, l'adoration d'Attis et de Cybèle était devenue l'une des trois religions principales avec celle d'Isis et de Mithra.

Malgré la fascination que procure cette histoire, elle semble trop sophistiquée, et peut-être trop tardive historiquement, pour le site de Glozel. Guy Lesec, médecin de son état, souligna aussi que les idoles phalliques de Glozel montraient les mêmes sortes de développements sexuels anormaux que ceux rencontrés chez les humains.

Les empreintes de mains

Plusieurs notifications signalent la découverte de quinze empreintes de mains, aux alentours des tombes. La première fut celle trouvée sur une des céramiques du sol de la Fosse ovale; une autre fut découverte plus tard dans la Tombe II. Aujourd'hui, seulement huit de ces empreintes sont encore exposées dans le musée.

Ces empreintes, toutes de la main droite, ont été faites par pression de la main dans une plaque rectangulaire d'argile humide, de 20 à 30 centimètres de long, par 15 de large, et de 2 à 3 centimètres d'épaisseur. Les mains qui les avaient imprimées étaient longues et très larges. Une empreinte moyenne avait 25 centimètres de long, avec un majeur long de 11,5 centimètres. La plus grande empreinte avait une largeur de 26 centimètres. Pour certaines, il avait suffi d'une seule impression mais la plupart ont été retouchées. Ces dernières étaient profondément marquées, peut-être par plusieurs pressions; et avec un doigt, celui qui avait pris l'empreinte avait tracé une ligne joignant la dépression du pouce à celle de l'auriculaire.

Champion, le technicien qui examina les objets de Glozel pour le compte de la Commission internationale, suggéra que cela avait été fait pour prévenir l'identification, par les empreintes digitales, de la personne qui les avait faites.

Il semble cependant probable que celui qui les avait imprimées ait vécu il y a très longtemps. L'empreinte sur la céramique du sol de la Fosse ovale doit dater de la période médiévale puisque c'est l'âge de la fosse; une autre empreinte a été datée de cette même période par Vagn Mejdahl en 1979. Cette dernière, en particulier, aurait pu être datée originellement de la période celtique, puisque des échantillons, ramassés en 1979, proviennent tous du pourtour de la Fosse ovale, et donc il est possible qu'ils aient été réchauffés. On n'a pas assez d'éléments pour conclure si ces objets ont été fabriqués en premier lieu par les Celtes, et ensuite copiés par les verriers, ou s'ils ont tous été faits par ces derniers.

Les objets en céramique



*Peson ou
pendentif*



Empreinte de main



*Tampon
à ocre*



Support de vase



Pesons



Lampes

FIGURE 23

Les lampes

On trouve dans le musée quinze petits récipients mesurant 1 à 2 centimètres de hauteur et 5 à 10 centimètres de largeur; tous ont un bec verseur. Ils ont reçu le nom de lampes, et si c'est bien là leur usage, ils ont dû contenir une sorte de mèche et de l'huile. Mais aucune trace de dépôt n'a été trouvée dans aucun d'eux, et il n'y a pas de décoloration sombre sur l'argile ou de résidu de suie provenant de la combustion de quelque chose à l'intérieur. Quelques-uns sont triangulaires, d'autres circulaires ou bien ovales. Certains sont décorés de lignes sur les côtés et sur le rebord, et quelques rares exemplaires sont ornés de signes. Quatre ont été trouvés dans la Tombe II. On a daté quatre spécimens par la thermoluminescence: trois datent de la période celtique et un, provenant des environs de la Fosse ovalaire, a été daté du début du VI^e siècle après J.-C.

Les pesons

Bien qu'ils aient été appelés « pesons », on n'est pas sûr de leur fonction. Il y en a une vingtaine environ dans le musée, petits cylindres d'argile de 4 à 5 centimètres de long par 3 à 5 centimètres de diamètre. Chacun se termine par une projection conique d'un centimètre de long; un trou a été percé dans la plupart de ces appendices. Quelques-uns de ces objets en argile ont la forme d'un losange avec un milieu plus large et des bouts plus fins. Ils ont pu être utilisés comme contrepoids dans un métier à tisser, mais aussi servir comme pendentifs. Quatre d'entre eux ont été trouvés dans la Tombe I, et un dans la Tombe II. Aucun n'a été daté.

Les anneaux d'argile

De nombreux petits anneaux d'argile non décorés ont été trouvés pendant les fouilles. Ils ont un diamètre compris entre 2 et 5 centimètres, une largeur de presque un centimètre, et un trou en leur milieu. L'un d'eux possède trois trous; un autre est décoré de plusieurs cercles sur l'extérieur. Morlet les appelle des fusaiöles ou des pesons pour fuscaux (des



Fusaioles?



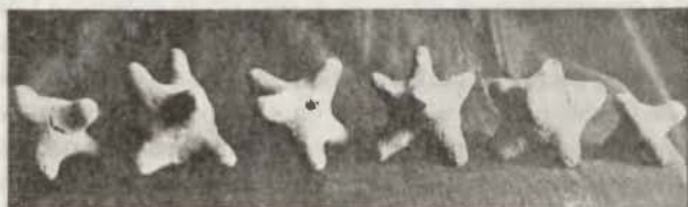
Cuillère



Cuillère



Bobines



Bobines composant un collier

FIGURE 24

pois pour donner de la stabilité lorsque le fuseau tourne lors du filage). Il en reste seulement quinze dans le musée. L'un a été trouvé dans la Tombe I et l'autre dans la Tombe II. Aucun n'a été daté.

Les « bobines » ou boules à pointes

Quinze de ces énigmatiques objets sont exposés dans le musée. La plupart sont en forme d'étoile à six branches, aux bouts arrondis, mais deux d'entre eux ont quatre branches, toutes sur le même plan, avec un creux en leur milieu. Certains ont une perforation à la base d'une ou plusieurs branches. L'un est décoré de chevrons. Sur le plus large, on découvre une circonvolution en forme de sillon, qui ressemble à la trace d'une corde qui encerclait l'objet. Ils mesurent entre 4 et 10 centimètres. Trois ont été trouvés dans chaque tombe. Un spécimen a été daté par TL de 380 avant J.-C., à Édimbourg.

Comme déjà mentionné, un collier fait de petites « bobines », chacune d'environ 3 centimètres de diamètre, et noircies par le feu, a été trouvé par Jacqueline, la fille d'Émile, dans un grand vase à visage de chouette, en 1965, des années après que les fouilles eurent cessé.

Le Dr Morlet pensait que ces boules étaient des « bolas », deux ou trois boules lourdes, attachées par des cordes et servant pour la chasse au petit gibier. Mais cela ne semble plus être la meilleure des explications : seule une des boules de Glozel aurait pu convenir à cet usage.

Robert Liris a écrit un excellent article sur ces objets (Liris, 2001). Quoique les « bobines » de Glozel soient uniques, des objets apparentés probablement à ces dernières, et datant de la période néolithique à l'ère gallo-romaine, ont été trouvés dans plusieurs endroits. Certaines de ces boules à six protubérances ont été exhumées dans des habitats lacustres en Suisse, et étiquetées comme « jouets » ou « hochets ». Elles contenaient de petites pierres, et chaque branche se terminait par une perforation. Un objet semblable ayant des excroissances mais pas de trou et une anse cassée, a été découvert sur le site celtique d'Alésia, et se trouve maintenant au musée de la bataille. L'étiquette le décrit comme un « hochet » et précise que son usage était d'éloigner les mauvais esprits des nouveau-nés et des très jeunes enfants. Dans les îles Orkney, de petits objets en forme d'étoile, plutôt plats, ont été ramassés. Plusieurs objets

bizarres mais d'origine inconnue, évoquant les formes à quatre branches de Glozel, ont été trouvés dans la Marne.

Différentes interprétations ont été avancées pour ces objets. V. Gordon Childe identifia ceux des îles Orkney comme anthropomorphiques, ayant des bras et des jambes allongés. Liris est d'accord avec cette interprétation pour les formes à quatre pointes de Glozel, qu'il assimile à des représentations de la Grande déesse néolithique en train d'accoucher (la dépression entre les branches). Quant aux boules à six protubérances, il pense qu'elles représentent les seins nourriciers de la Grande mère, une des versions de la déesse néolithique, ayant pour fonction de protéger les petits enfants des esprits malins.

Les tampons et cuillères à ocre

On a aussi trouvé une dizaine de tampons, sous six formes différentes. Leur longueur varie de 5 à 8 centimètres, pour une largeur de 3 à 5 centimètres. Les semelles des tampons sont striées en creux de lignes parallèles et obliques, ou creusées de petites cupules, destinées à retenir la poudre d'ocre. Cette poudre était probablement versée à l'aide de petites spatules plates ou légèrement excavées, en forme de cuillère, dont plusieurs exemplaires ont été retrouvés encore imprégnés d'ocre (figure 24).

Les supports de vase

Plusieurs vases de Glozel ont un fond arrondi. Un certain nombre de supports de vase, de formes variées, ont été extraits du Champ des Morts; l'un d'eux provient de la Tombe II mais aucun n'a été daté.

Chapitre XVII

Artefacts et restes osseux

À l'époque des fouilles, le Champ des Morts a livré plusieurs sortes d'objets en os : des harpons, des hameçons, des aiguilles, des pointes diverses, des poinçons, des spatules ou cuillères, des polissoirs, des dents perforées d'animaux, des épingles, des pendentifs, des boutons, des os gravés d'animaux ou de signes ou les deux, des bas-reliefs d'animaux, et des sculptures animalières. Des ossements humains et animaux ont été aussi ramassés sur le site. Bien qu'un certain nombre d'objets en os aient aujourd'hui disparu, il en reste encore près de mille dans le musée de Glazel. Je suis grandement reconnaissante envers René Germain pour les informations à ce sujet.

Les outils et les armes en os

Ces objets ont été taillés, façonnés et polis dans des os d'animaux ; la plupart de la cinquantaine d'entre eux faisant partie de la collection sont faits d'os longs et denses.

Douze aiguilles figurent en photo dans le livre *Glazel* de Morlet. Moins fines que celles produites durant la période magdalénienne, elles auraient quand même servi. Le corps de l'aiguille est cylindrique, le chas est, ou ovale, ou cylindrique et percé des deux côtés. L'une des extrémités est en

pointe bien effilée, l'autre est aplatie dans la région du chas. La plupart sont polies. Les aiguilles les plus longues, jusqu'à 20 centimètres, sont fabriquées avec soin, probablement dans un humérus. Les plus petites, dont quelques-unes n'ont seulement que 5 à 6 centimètres de longueur, sont plus épaisses.

Six pointes de tailles variées sont exposées, quelques-unes d'entre elles étant affûtées aux deux extrémités. Elles ressemblent aux aiguilles mais sont généralement sans trou et leur corps est plus épais. Certaines possèdent une perforation proximale.

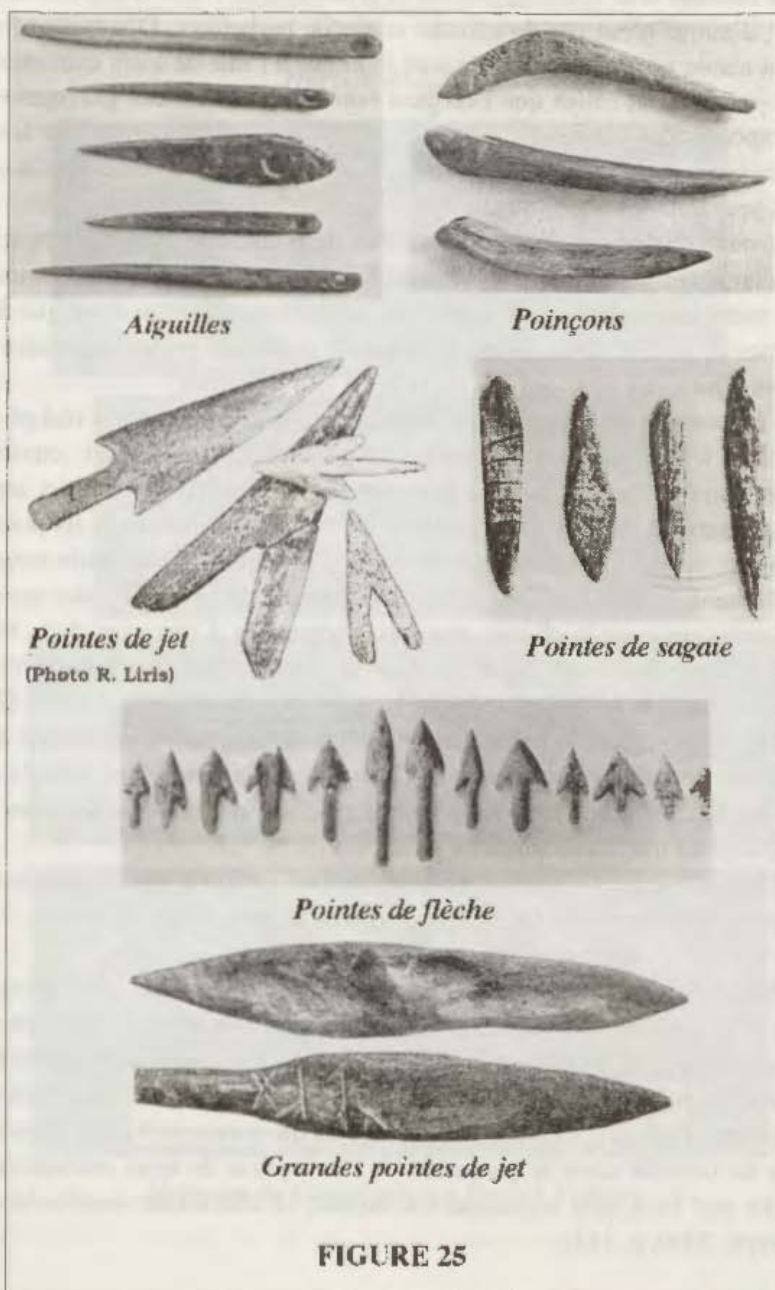
Huit objets différents exposés paraissent être des pointes de jet. Quelques-unes ont des encoches près de l'extrémité plus arrondie, qui pourraient aider à fixer la pointe à une hampe à l'aide d'un lien. La pointe est toujours limée et polie; certaines sont simples, d'autres sont doubles. Morlet déclare que de nombreuses pointes de sagaie à la base fourchue, ont été trouvées dans le Champ des Morts. Il en montre neuf dont la longueur était comprise entre 5 et 14 centimètres.

Il existe des photos de dix poinçons qui sont plus larges et plus courts que les pointes. Les plus petits, environ 5 centimètres de long, avec une base aplatie, pouvaient être tenus entre le pouce et l'index. Les plus larges, environ 10 centimètres de long, ont une base cylindrique et pouvaient tenir dans la paume de la main. Il en reste encore une centaine dans le musée.

Cinq objets que Morlet appelle « poignards » ou « grand poinçons » sont présents à Glozel. Ils font environ entre 10 et 15 centimètres de long et possèdent une robuste pointe triangulaire ou ronde. La plupart ont une base globulaire, parfois perforée d'un trou pour les suspendre, parfois comportant une saillie à une extrémité afin que la main, utilisant l'outil, ne puisse glisser. L'un d'eux a une décoration en dents de scie.

Une lame de silex de 3 centimètres de long par 2 centimètres de large équipait un manche en os de 6 centimètres de longueur, en forme de cône tronqué, formant ainsi un poignard court qui aurait pu être utilisé comme burin. Une lame en os, pointue et aiguisée, de 2 centimètres de large, a été insérée dans un os long. Ce bel objet bien exécuté mesure un peu plus de 18 centimètres de long.

Dans le livre *Glozel*, on trouve les photos de dix-huit pointes de flèche, parfois marquées d'incisions. Leur longueur varie entre 1 et 5 centimètres. La plupart sont triangulaires; quelques-unes ont un long pédoncule



pour faciliter leur emmanchement et possèdent des barbelures très effilées; d'autres n'ont pas de manche et pas de barbelures. D'autres encore n'ont aucun pédoncule mais ils sont fourchus à l'une de leurs extrémités. Ces pointes sont celles que l'on peut voir sur plusieurs des gravures sur os exposées dans le musée. Sur l'une des pointes, on remarque une fente qui aurait pu être un réceptacle à poison. Beaucoup des pointes de Glozel sont peut-être des objets votifs.

On trouve également un certain nombre de pointes de sagaie. Elles sont plus larges et varient en longueur de 5 à 14 centimètres. Quelques-unes ont une base fourchue, d'autres ont un pédoncule plus long que les pointes de flèche. Toutes sont cylindriques et ont des pointes aiguës et polies. Quelques-unes ont des encoches à leur extrémité.

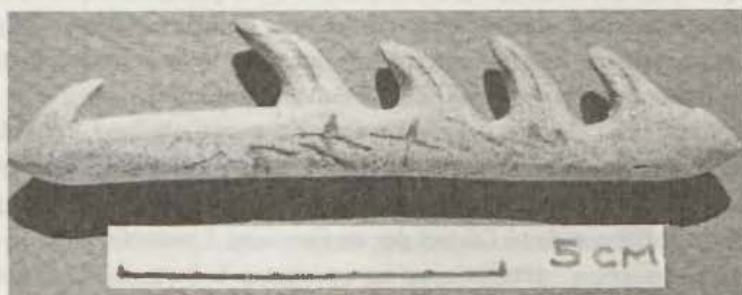
Les harpons de Glozel sont fort intéressants. Patrick Ferryn a rédigé un article à leur sujet (Ferryn, 2000), que je résume comme suit: environ vingt harpons, taillés dans de l'os, ont été découverts par Morlet ainsi qu'un autre en schiste. Leur taille va de 4 à 12 centimètres et ils possèdent une ou deux rangées de barbelures. Ceux qui ont une seule rangée de barbelures sont toujours mieux façonnés et devaient être des armes performantes pour la chasse, une fois emmanchés. Ceux avec deux rangées de barbelures sont beaucoup plus grossiers et avaient probablement une destination votive, comme le harpon en schiste par exemple. Des barbelures sont parfois entaillées, ce qui laisse supposer la possibilité d'y déposer un quelconque poison. D'autres spécimens sont gravés de signes. Sur quelques harpons, on peut voir des marques laissées par le polissage au moyen de limes en grès.

L'efficacité de ces harpons a généralement été critiquée par les antiglozéliens. En octobre 1926, l'abbé Breuil écrivait à Arnold Van Gennep:

« Que ce soit au niveau de la forme ou de la technique de fabrication (à savoir au couteau et à la lime), les harpons ne ressemblent, ni à ceux du Magdalénien, ni à ceux de l'Azilien, du Maglémosien ou des Palafittiques (les habitants des villages lacustres suisses), ni à ceux de l'Énéolithique des Balkans; tous sont en os, sauf un qui est en pierre; ni ivoire, ni bois de cervidé dans le gisement. À l'exception de trois exemplaires moins mal faits, leur technique est stupide, et leur forme inutilisable. » (Ferryn, 2000, p. 113)



Harpon de Lubana



Harpons de Glozel (photos Patrick Ferryn)

FIGURE 26

Camille Jullian, le comte Begouen, et plus récemment Jean-Pierre Adam, ont exprimé la même réserve à l'encontre des harpons. Adam les décrit comme suit en 1983 : « [...] des harpons à simple ou double barbelure, dont la taille est tellement élégante et efficace qu'ils seraient incapables de faire le moindre mal à une grenouille arthritique. » (Ferryn, 2000, p. 114)

Ces harpons ont deux caractéristiques peu communes. Pour plusieurs, la longueur des barbelures *décroît* au fur et à mesure qu'elles s'éloignent de la partie distale (pointe). En général, sur des harpons fonctionnels, c'est l'inverse : la longueur des barbelures *s'accroît* en s'éloignant de la pointe, ce qui est théoriquement logique ; le trait en pénétrant une proie crée une blessure de plus en plus large. L'autre aspect inhabituel remarqué sur trois harpons est une sorte de crochet à l'extrémité de l'embase du fût (la partie proximale). Ceci aurait pu être intentionnel pour améliorer de quelque manière la fixation du harpon à la hampe.

Patrick Ferryn a consulté plusieurs experts ; tous lui ont répondu qu'ils n'avaient jamais vu de tels harpons, qu'ils n'étaient pas répertoriés dans les collections connues, et qu'ils étaient de vraies aberrations fonctionnelles, ce qui rendrait l'utilisation des harpons de Glozel impossible. Cependant, Ferryn trouva dans plusieurs publications faisant autorité, des représentations de harpons ayant la première caractéristique inhabituelle, où la longueur des barbelures décroît à partir de la pointe vers la base. L'une de ces publications était signée par un des experts qu'il avait approchés, et qui avait nié toute connaissance d'une telle singularité. Quelques-uns de ces harpons – ceux trouvés à Bruniquel-Plantade (dans le Tarn et Garonne), dans la grotte de la Vade dans les Pyrénées, et dans celle de Lespugne (Haute-Garonne), – dataient de la période magdalénienne (aux environs de 17000 à 10000 avant notre ère).

Il découvrit aussi que des harpons ayant un crochet à la base, ont été mis au jour dans une région située entre Berlin et la mer Baltique, ainsi qu'en Eurasie. Ces pièces furent publiées dans les années 1930, et donc ne pouvaient avoir été copiées à Glozel par un faussaire. Une collection de quarante-sept harpons, certains avec un crochet à la base, a été exhumée d'un site dénommé Lubana, près de la rivière Havel, en Allemagne, datant du Mésolithique. Les harpons du type Havel furent décrits en 1985 par les professeurs Janusz K. Kozłowski et Stefan K. Kozłowski (Kozłowski, 1985).

Dans une communication personnelle, Ferryn souligne le fait que, bien que quelques-uns des harpons de Glozel fassent songer à l'industrie typique du Magdalénien et du Mésolithique, nous manquons d'éléments pour conclure qu'ils sont réellement préhistoriques. Il épingle aussi la différence entre l'état de conservation d'un os humain et les harpons en os de Glozel. L'os humain est fragile et très endommagé; les harpons, eux, sont très bien conservés. En 1927, le Dr Stephen-Chauvet remarqua cette altérité et suggéra que les harpons avaient été traités afin d'assurer leur préservation, comme cela se faisait couramment à l'époque néolithique. Une fois l'os décharné, il était suspendu dans la fumée d'un feu pendant un certain temps, ce qui lui conférait une plus grande dureté et une plus longue résistance.

Au moins un des harpons de Glozel a une provenance sûre: Pierre Guitet-Vauquelin, le rédacteur en chef du quotidien *Le Matin*, trouva un harpon cassé le 4 janvier 1928, alors qu'il fouillait dans un endroit qu'il avait lui-même choisi, en dehors des limites de la clôture en fil de fer barbelé. Il décrivit sa trouvaille avec moult détails dans *Le Matin*. Deux harpons furent aussi trouvés dans chaque tombe.

Deux des harpons de Glozel possèdent un taux d'azote élevé (4,2 % et 4,1 %). Le premier, à deux barbelures et un crochet à sa partie proximale, est illustré en figure 26 (984.2.152); le second, à six barbelures (202.2.154), fut daté au carbone 14, en 1998, entre 1520 et 1650 après J.-C. (Morlet 1929, p. 63, fig. 93) Pendant le test, ils furent percés comme s'ils étaient des os frais: le foret produisit du matériel osseux en spirale au lieu de poudre. Depuis les années 1920, ces harpons, en particulier, furent l'objet de suspicion, et pourraient être de manufacture récente. Les niveaux d'azote sont connus pour huit autres harpons: cinq ont entre 1 % et 2 % d'azote, ceci suggérant qu'ils sont médiévaux, mais trois ont des niveaux d'azote plus bas et pourraient être plus anciens.

Morlet montre des images de six hameçons. Ceux-ci sont beaucoup plus petits que les harpons, et ne possèdent qu'une seule barbelure. L'un d'entre eux est gravé de quelques signes; plusieurs ont des entailles, destinées peut-être à contenir des substances toxiques. Ces hameçons possèdent un renflement à la base, probablement pour faciliter leur fixation.

Objets de décoration ou de parure

Cinq petits tubes à ocre en os sont exposés dans les vitrines du musée. Deux furent trouvés dans les déblais de la Tombe II et datés au carbone 14 du XIII^e siècle après J.- C. Morlet montre des photos de six petites cuillères en os ; une douzaine d'entre elles sont encore en place au musée. Elles étaient imprégnées d'ocre lorsqu'elles ont été découvertes et ont pu être utilisées pour étaler l'ocre sur des objets ou sur des corps humains. Quelques-unes ont un manche décoré.

On trouve aussi des photos de six épingles sinueuses, qui se terminent par des pointes et qui peuvent avoir été employées pour fermer des vêtements ou comme épingles à cheveux.

Quatre objets ressemblant à des peignes furent trouvés sur le site. L'un a trois dents et deux trous comme s'il pouvait avoir été porté en pendentif ; un second a quatre dents dont deux ont été cassées après avoir été trempées dans de l'acide par Bayle. Le troisième, gravé d'une tête d'animal et de signes, a des dents qui se terminent en demi-cercle. Des peignes ressemblant à ce dernier ont été trouvés sur d'autres sites et paraissent avoir servi de peigne pour carder la laine pendant l'Âge du fer. Un quatrième peigne est très abîmé.

Des disques ronds à un ou deux trous ont pu servir de boutons. Morlet en montre cinq ainsi que sept chevilles en os ayant un rétrécissement en leur centre, qu'il nomme « boutons-clavettes » ; ils auraient pu être utilisés comme nos boutons de type *duffle-coat* (figure 28, en bas à droite).

De nombreux pendentifs ont été découverts sur le site ; Morlet en montre vingt-deux, et cent demeurent encore dans le musée. Ils ont été fabriqués dans une grande variété de formes et de tailles. Certains étaient perforés et d'autres possédaient un pédoncule pour être suspendus. Certains étaient pointus à une de leurs extrémités, d'autres à leurs deux extrémités. Des pendentifs sont gravés de quelques signes alphabétiformes ou sont ornés de gravures de têtes d'animaux ou de sculptures artistiques en bas-relief. Quelques-uns sont décorés de lignes parallèles et plusieurs sont recouverts de signes. Depéret en avait trouvé un in situ lors des fouilles de la Commission d'études mais Hans Hitz pense que ces inscriptions n'ont aucun sens.

(photos Robert Liris)

Épingle sinueuse

Sifflet

Navette

Os bifide

Peigne

Collier

Pendentif

FIGURE 27

Quelques pendentifs ont manifestement été fabriqués pour être portés ensemble, tels un collier et une ceinture. Un assortiment de quatorze petits objets avec pédoncule a pu être utilisé comme collier : les os sont décorés de traits et chacun a une encoche latérale pour y passer une cordelette. Trente os ovoïdes devaient être enfilés ensemble pour constituer un collier. Quinze os étaient unis, trois avaient un cercle autour de la perforation, quatre étaient décorés de signes, six d'animaux et deux de signes et d'animaux. Le plus grand collier, avec ses quarante-deux éléments, est composé d'anneaux sculptés mesurant entre 5 et 17 mm. Il n'y a qu'un seul anneau uni ; le reste est orné soit d'animaux, d'inscriptions alphabétiformes, d'un masque de chouette ou de formes géométriques, soit de motifs végétaux.

Sept dents d'animaux perforées et travaillées sont illustrées dans *Glozel*. Certaines sont gravées de quelques signes. Elles doivent avoir été utilisées comme pendentifs ou comme éléments d'un collier.

Morlet décrit la découverte de bagues et en montre trois petites sur un total de quinze encore existantes aujourd'hui. L'une est décorée de masques néolithiques, une autre de petits cercles et de lignes ondulées, la troisième de quelques signes. Mais l'appellation de « bagues » pour ces objets est discutable. Les trois décrites ci-avant étant bien trop petites pour des doigts humains, et les autres bien trop grandes, il se peut qu'elles aient été portées en pendentif. Plusieurs de ces grandes sont gravées de quelques signes ; une seule est unie. Des plaques en os portant des signes, très détériorées, ont aussi été trouvées ; l'une d'entre elles avait été perforée et a pu être un pendentif.

Divers objets en os

Morlet n'avait aucune idée de l'emploi possible d'un de ces objets que nous appelons maintenant bifide, et qui apparaît aussi dans la céramique, sur six vases. Quant à l'usage fait de plusieurs sabots de cerf, perforés, décorés de signes et de gravures de têtes d'animaux, il reste également inconnu. L'un d'eux avait peut-être pu servir de sifflet. La phalange d'un renne, décorée de signes, est montrée par Morlet mais ne se trouve plus dans le musée. Une belle pièce, au trou central entouré de rayons, est illustrée en figure 27. Toutefois, Morlet n'était pas certain de son usage mais croyait qu'elle avait pu être utilisée comme navette.



Boutons



Pointes en forme d'olive



Tubes à ocre



Dents d'animaux



Hameçons pour la pêche



Bagues



Pendentif orné de signes

(photos Robert Liris)



Bouton-clavette

FIGURE 28

Gravures artistiques d'animaux, bas-reliefs et sculptures

Quatre techniques stylistiques ont été employées pour créer ces pièces: gravure, bas-relief, demi-relief et ronde-bosse. Des hachures ou des pointillés pouvaient accentuer les caractéristiques des animaux. Des signes alphabétiformes apparaissent sur des objets hachurés et sur certains sans hachures. On trouve des hachures sur des bas ou demi-reliefs et sur toutes les pièces en ronde-bosse. Sur certains objets, y compris sur quelques-uns en relief, les signes sont gravés à proximité d'animaux mais ne les touchent jamais. Cela devient impossible sur ceux sculptés en ronde-bosse et explique pourquoi ils sont anépigraphes.

Les animaux représentés sur des os ont été identifiés par le Dr Morlet comme étant des rennes, des chevaux, des cerfs, des bovins, des félins (panthère, lion et chat sauvage), des caprins, des lapins, des renards, des ours, des chiens, des loups, des sangliers, des bouquetins, un lézard, un oiseau d'eau, un blaireau et un carcajou.

Actuellement, le musée compte plus d'une soixantaine d'os gravés (sans compter les anneaux et les éléments de colliers). Les os sculptés se divisent en deux catégories: la première comprend les petits os ou des fragments d'os, lesquels figurent dans presque tous les cas une seule tête d'animal, à l'exception d'un os décoré de trois têtes, de deux autres montrant la partie avant d'un animal, et d'une ou deux pièces restituant une scène. La seconde catégorie est composée d'os longs décorés d'animaux en entier, souvent montrés en groupe. Trente-cinq gravures sur os représentent des chevaux, huit des cervidés et cinq des bovins.

Plus de cent os sculptés en bas-relief peuvent être divisés de la même façon que les os courts ou fragmentés: de petits os gravés avec juste assez de place pour figurer une partie d'un animal, et de plus longs permettant de représenter l'animal en entier ou en groupe. Quelques-uns de ces derniers, faisant office de manches d'outils ou d'armes, sont décorés avec soin sur toute leur surface. Des scènes illustrent des rennes s'affrontant et des troupeaux de chevaux en plein galop.

L'emploi de plaques en os galbées donna aux sculpteurs de Glozel l'opportunité de montrer leur habileté à mettre en scène des chevaux, plusieurs rennes et des taureaux galopant et chargeant. Quelques-unes des pièces les plus marquantes sont reproduites en figures 29, 30 et 31. L'une est une omoplate coupée et creusée; sur un de ses côtés est sculptée la



*Haut : GF 1670,
renne se léchant la patte
Centre gauche : le Chasseur
Centre droit :
têtes de femme et d'homme
Bas droit : GF 311, cheval au galop
(photos Robert Liris)*

FIGURE 29

partie avant d'un renne, et sur l'autre, un cheval au galop (item GF311). Cet objet est gravé de trois groupes de signes, tous de tailles différentes. Le plus petit est invisible à l'œil nu. D'après Hans Hitz, l'objet contient une inscription: « P(e)rti ». Ce nom évoque Perta, une divinité gauloise de la source (cf. Le Peïroou, près d'Uchaud, département du Gard). À côté du Champ des Morts, une source jaillit (d'après *L'énigme de Glozel*, par A. Audollent, 1927). C'est précisément là qu'a été découverte l'omoplate, « vidée de sa moelle osseuse comme si on avait voulu en faire un récipient » (d'après le texte figurant sur une carte postale). Hitz ajoute: « Y a-t-il ici matière à considérer que Glozel représentait un sanctuaire de source en l'honneur de la divinité Perta? On peut suggérer que les pèlerins espéraient recevoir une guérison par l'eau de cette source. »

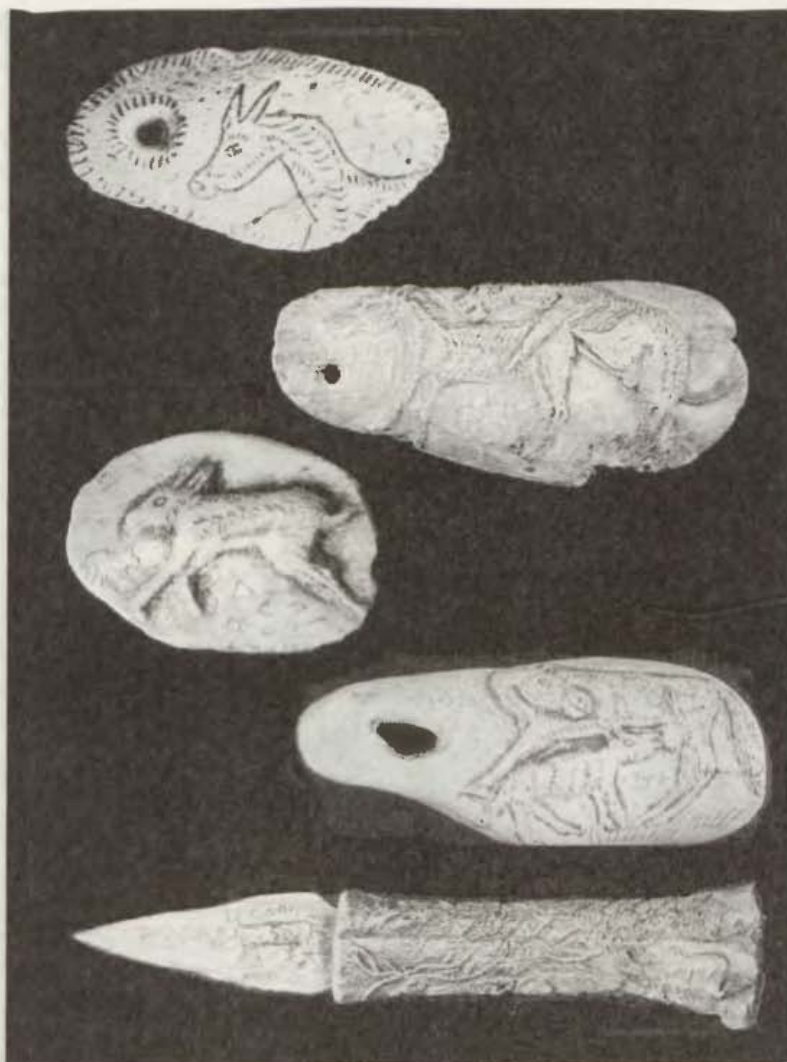
Une autre plaque en os est décorée d'un renne en demi-relief; l'animal lèche son sabot (item GF1670). L'extrémité est perforée de façon à ce que la pièce puisse être portée en pendentif (figure 29).

Deux objets montrés en figure 30 sont des exemples peu communs d'art animalier, illustrant des sujets normalement non représentés dans la pré-histoire. Le premier, une jument allaitant son petit, est très réaliste et vivant; mais la mère a un pis comme celui des vaches et non pas des mamelles comme les juments. Sur le second, un cheval et une jument sont accouplés. Ces deux pièces affichent un style semblable: dans les deux cas, des hachures couvrent le dos des animaux, suggérant qu'elles ont été exécutées par la même personne.

Une panthère blessée, une pointe en os fichée dans la tête, est sculptée sur un os long ayant un trou à une extrémité (un autre pendentif). Au sujet de cette pièce, Morlet écrit: « Les moustaches hérissées, la bouche entrouverte dans un miaulement de douleur, l'animal soulève une patte comme pour arracher le trait qui la blesse. » (Morlet, 1929, p. 254) De petites indentations représentent les taches sur la fourrure de l'animal. Une longue inscription a été gravée sur l'autre côté de l'os.

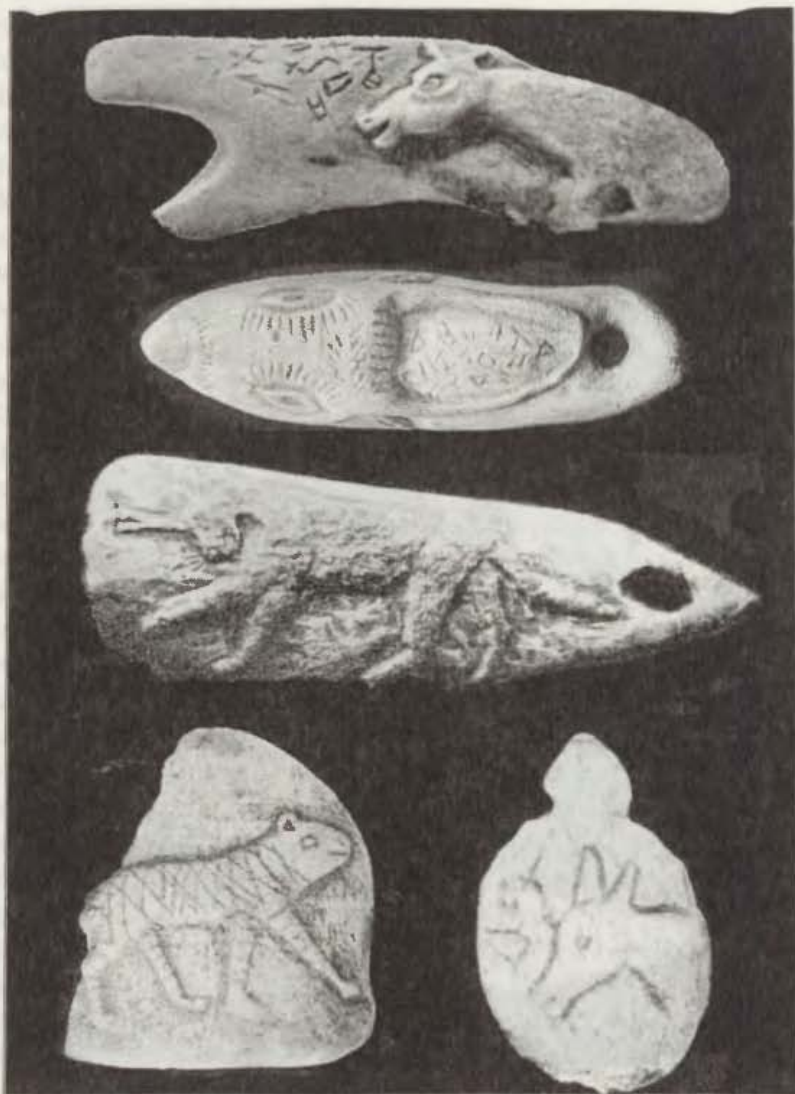
Un cervidé a été magnifiquement gravé en bas-relief sur une ramure. Cet objet est fourchu et a pu servir de poinçon ou de polissoir. Il y a une inscription alphabétiforme dans l'espace devant la tête sculptée.

Une autre pièce fascinante représente ce que Morlet appelait un bovidé. La présence d'une perforation suggère un autre pendentif. Il y a un assemblage de lettres à l'arrière. Ces trois objets sont illustrés en figure 31.



Animaux gravés sur des os de Glozel
Trois gravures de chevaux ainsi qu'un lièvre et un loup
(photos Robert Liris)

FIGURE 30



*Animaux gravés sur os
Haut et bas : caprins
Milieu : bovidé et panthère
(photos Robert Liris)*

FIGURE 31

On dénombre plus de quarante pièces représentant des chevaux, trente des cervidés, dix-huit des rennes, cinq des bovidés, cinq des chiens ou des loups, deux des félins, deux des lapins et un ours. Ces animaux sont mis en scène dans des tableaux de chasse, de combats et de poursuites, et dans des poses individuelles.

La plupart des os gravés en demi-relief et en ronde-bosse furent trouvés après 1929, à l'extrémité sud de la même tranchée sud-est dans laquelle les premiers os gravés furent découverts en 1928. Cet endroit était au pied d'un terrain très pentu menant à la ferme des Fradin, à environ 14 mètres vers le sud de l'enclos délimité en 1927.

Beaucoup d'animaux différents sont représentés, et certains ne peuvent être identifiés. Cela comprend ceux précédemment cités ainsi qu'un sanglier et un renard. Il y a cinq gravures d'ours, cinq de félins, cinq de chiens ou de loups et une de cheval, mais aucune de renne. Sur neuf des vingt-six objets, les animaux sont représentés en pleine course.

Représentations humaines

Le Chasseur, dont on a représenté le pénis et souligné les seins, porte un collier et une dague dans la main droite et semble se tenir debout sur le corps d'un animal blessé par une flèche. Plusieurs signes alphabétiformes sont gravés en dessous de l'animal ainsi qu'à l'arrière de cette petite pièce sculptée dans un os long, découverte en 1931. Hitz les traduit ainsi : « Urc Dag est beau (?) ». Une tête d'homme, taillée dans un bois de cervidé, se trouvait à 5 centimètres du Chasseur, près de l'endroit où avait été découvert le collier constitué d'anneaux. L'homme porte une barbe et des cheveux coupés à hauteur des oreilles. Celle d'une femme aux yeux ronds, aux joues saillantes et au nez court, fut aussi découverte à peu près à la même date. En dépit des inscriptions, les mesures d'azote indiquent que la tête de l'homme et le Chasseur furent réalisés au Moyen Âge.

Les ossements humains à Glozel

Une trentaine de fragments d'os humains sont exposés dans le musée. Certains furent trouvés dans les tombes mais la plupart étaient enterrés.

Tous sont des morceaux de crâne ou de fémur, à l'exception de deux côtes cassées. Ceci ne correspond pas à une distribution normale. Lorsqu'ils furent exhumés, ces os étaient d'un brun rougeâtre, vraisemblablement colorés par de l'ocre mais cette coloration a aujourd'hui quasiment disparu.

Une des premières trouvailles fut un crâne presque complet, découvert par Émile Fradin pendant la fouille de la Fosse ovalaire. Plusieurs autres os non identifiés, mais probablement des fragments de fémur, l'accompagnaient. Mademoiselle Picandet, l'institutrice qui s'était rendue sur le site aussitôt après les découvertes, confirma avoir vu ces restes osseux. Pendant quelque temps, le crâne fut rangé dans le cabinet du médecin de Ferrières mais lorsque le Dr Morlet vint pour le chercher en 1925, il avait disparu (Latour, 1996, p. 19).

La Tombe I contenait une partie d'un fragment du bas d'un fémur gauche (GF730, partie du même fémur que GF742, un milieu d'os, et GF749, la tête d'un fémur); un fragment de la partie supérieure d'un fémur droit (GF719); un fragment de pariétal gauche (GF743, provenant du même crâne GF745), et deux dents.

La Tombe II contenait trois fragments de crâne: une mandibule (GF755) et deux morceaux de pariétal. L'un d'eux (GF749) était très épais et avait un trou et une sorte de gouttière creusée à l'intérieur. Dans les années 1920, des cendres contenues dans deux vases en céramique trouvés dans la Tombe II à Glozel furent analysées et identifiées comme des restes d'os humains par le professeur Couturier, en raison de leur teneur élevée en phosphore. Dans la tranchée ouest, on découvrit un fragment de tête de fémur droit (GF734), un morceau de fémur droit, un autre de mandibule avec trois dents et encore un éclat de fémur gauche (GF737).

Dans des endroits non identifiés, on collecta un fragment de fémur gauche (GF721), un morceau de crâne (GF748/752), une mandibule presque complète (984.2.227), deux éclats supplémentaires de fémur, une partie d'os frontal et une autre d'un os occipital.

En 1928, les ossements humains de Glozel furent analysés par le Dr Jean Buy, professeur d'anatomie à l'École de médecine de Clermont-Ferrand qui conclut ainsi: « [...] sur une base purement anatomique, les os examinés semblent appartenir à une race ancienne à l'alimentation en partie végétarienne, et dont la musculature puissante a produit des points d'attachement grands et larges en haut relief, conduisant à penser que ces

hommes étaient physiquement très actifs, accoutumés à de longues marches, et probablement droitiers. » (Buy, 1970)

Patricia Soto-Heim, du Laboratoire d'anthropologie biologique du Musée de l'Homme, qui s'est penchée sur les os, confirme qu'on peut déduire l'existence d'une population robuste habituée au travail physique, ayant des attaches musculaires marquées, particulièrement apparentes aux fémurs. Ces individus semblent appartenir à une population intermédiaire entre les chasseurs et les agriculteurs plus récents. L'usure des dents est caractéristique d'une population agricole (Soto-Heim, 2001).

Renseignements spécifiques sur les os humains de Glazel

1. Un crâne humain presque entier enterré sous la Fosse ovale, fut découvert par Émile Fradin, en mars 1924. Il y avait plusieurs autres os non identifiés.

2. Un fragment de fémur trouvé dans la Tombe I, le 14 juin 1927, avait un taux d'azote de 1,2 % (Morlet, 1970, p. 223-225).

3. Deux dents furent retirées de la Tombe I, le même jour.

4. Un fragment de la partie inférieure d'un fémur gauche (GF730), partie du même fémur GF742, une partie médiodiaphysaire, et une tête de fémur (GF760). Cette dernière contenait 2,6 % d'azote. GF730 fut trouvé dans la Tombe I, le 14 juin 1927, mais il n'y a aucune information quant à l'endroit d'où proviennent GF742 et GF760. GF730 doit appartenir à un individu ayant eu de très puissants muscles des jambes (Latour, 1996, fig. 1; Buy, 1970, fig. 2 et 3).

5. Le fragment de la partie supérieure d'un fémur droit (GF719), ayant un taux d'azote de 2 %, et des encoches faites probablement par un outil en silex fut trouvé dans la Tombe I, le 14 juin 1927 (Latour, fig. 2; Buy, fig. 5).

6. Un morceau d'os pariétal gauche (GF743), partie du même crâne GF745. GF743 fut découvert dans la Tombe I, le 14 juin 1927, alors que GF745 fut trouvé dans la tranchée transversale. Buy souligna que GF745 était très épais et qu'il possédait un sillon, résultat d'une constriction cérébrale, près d'une suture (Latour, photo 3d; Buy, fig. 1 et 2). GF743 contenait 4 % d'azote, et fut daté au carbone 14 entre 1850 et 1950 après J.-C. GF745 fut aussi daté de la même époque.

7. Une mandibule (GF755) contenant 1 % d'azote fut trouvée dans la Tombe II, le 21 juin 1927. La pièce fut datée par carbone 14 entre 1450 et 1640 après J.-C. On pouvait voir des entailles à l'extérieur, peut-être faites par un outil en silex. Cet individu avait un menton carré et une tumeur bénigne (Buy, fig. 7 et 8).
8. Un fragment de pariétal (GF749) fut découvert dans la Tombe II, le 21 juin 1927. Il était épais et possédait un trou et un sillon creusé à l'intérieur, faits après la mort. Lors de la trouvaille, l'intérieur était coloré par de l'ocre (Latour, fig. 4 et 5; Buy, fig. 17 et 18).
9. Un autre fragment de pariétal, non numéroté, l'accompagnait. Il n'y a aucune autre information à son sujet (Latour, fig. 3; Buy, fig. 6).
10. Un fragment de tête de fémur droit (GF734), contenant un taux de 1,2 % d'azote, trouvé dans la tranchée ouest, avec des marques apparentes de lame de silex sur la surface de la tête (Latour, fig. 8 et 9; Buy fig. 12 et 13).
11. Un morceau de fémur gauche (GF737), avec un taux d'azote de 2,4 %, daté par carbone 14 entre 1440 et 1525 après J.-C., trouvé dans la tranchée ouest; l'individu était probablement vieux et souffrait de la maladie de Paget (Latour, fig. 13 et 14; Buy, fig. 24 et 25).
12. Un fragment d'un fémur droit trouvé dans la tranchée ouest (Latour, fig. 10, 11 et 12; Buy, fig. 19).
13. Une mandibule avec trois dents, découverte dans la tranchée ouest (Latour, fig. 15 et 16; Buy, fig. 14 et 15).
14. Un fragment d'un fémur gauche (GF721), avec un taux d'azote de 0,8 % (Latour, fig. 17; Buy, fig. 16).
15. Un fragment de sommet de crâne (GF748/752), avec un taux de 3 % d'azote, semble avoir appartenu à un individu âgé.
16. Une mandibule presque complète (984.2.227), avec un taux d'azote de 2 %, qui se trouvait dans la collection personnelle du Dr Morlet.
17. Un morceau de fémur, qui n'existe plus aujourd'hui, avait été daté entre 340 et 530 après J.-C. Nous ne possédons que le numéro attribué à Oxford: OxA2358.
18. Buy décrit également un fragment d'os gauche frontal, dont on ne connaît pas la provenance, et qui a une épaisseur double de la normale. Il y a aussi quelques éraflures en surface, faites à l'aide d'un outil en silex (Buy, fig. 9).

19. GF754, un os de la mâchoire, affichait un taux de 2,5 % d'azote (Latour, fig. 18 et 19).

20. Deux morceaux d'os humains ont été brûlés lors de la datation à Saclay, en 1957. L'un a été daté entre 1690 et 1950 après J.-C., l'autre entre 1670-1950 après J.-C.

21. Deux fragments de côte sont déposés dans la vitrine avec les autres os humains. Un autre fragment de fémur et un gros morceau d'un os occipital sont aussi enregistrés comme ayant existé, mais il n'y a pas d'information complémentaire à leur sujet.

Les os d'animaux

En plus des os utilisés pour faire des outils, des armes ou des sculptures, des os d'animaux non travaillés furent trouvés dans le Champ des Morts. Parmi ceux-ci, il y avait des dents, des morceaux de mâchoire et des fragments de petits os. Charles Depéret examina et décrit les trouvailles de Glozel dans les années 1920 et les divisa en trois groupes:

1. Animaux vivant encore dans la région: chien, renard, sanglier, chèvre et bétail.

2. Un groupe d'animaux n'étant plus présents à Glozel: chat sauvage, bouquetin et daim.

3. Un groupe d'animaux qui migra de la région, il y a bien longtemps: panthère et renne. Aujourd'hui, les deux canines supérieures d'une panthère sont dans le musée, mais d'après le paléontologue François Poplin, ces dernières n'ont jamais été enterrées et ont été mal identifiées par Depéret qui les décrit comme étant des canines inférieures. Trois dents de renne et deux sabots de renne décrits par Depéret ont disparu du musée, bien que les étiquettes soient toujours là, attachées à des os de vache.

Remarques

Beaucoup d'outils et d'armes en os (aiguilles, pointes, certains poignards, harpons et hameçons) ressemblent à ceux fabriqués pendant le Magdalénien. On ne dispose cependant encore d'aucune datation pour

soutenir l'idée qu'ils sont préhistoriques. Les analyses d'azote de plusieurs harpons, d'une navette, d'un hameçon, d'un poignard et d'une cuillère à ocre, renvoient toutes à la période médiévale.

La plupart des os gravés et sculptés furent trouvés à part des dépôts contenant des poteries et des outils en os ou en pierre. Mais ils sont reliés aux autres trouvailles de Glozel par l'énigmatique figure bifide qui apparaît sur les os et les céramiques ainsi que par la présence des mêmes signes sur les objets en os autant que sur ceux en pierre ou en céramique. Bien entendu, ces deux similarités pourraient résulter d'une copie à l'époque médiévale des pièces les plus âgées. L'évidence qui soutient cette explication pour les signes alphabétiformes sur les os gravés, est présentée dans le chapitre XV sur les inscriptions de Glozel. Les cinq os gravés datés par carbone 14, sont tous du XIII^e siècle après J.-C.

Il est dommage que les os de renne gravés aient disparu du musée. Ils représentaient la meilleure garantie d'authentification des gravures de rennes sur les pierres et les os.

Les constatations concernant les os humains à Glozel sont déconcertantes. Depuis les datations au carbone 14 et les analyses d'azote, il est clair que la plupart des os ne datent pas d'avant le XV^e siècle de notre ère, et que certains remontent à une période aussi tardive que le XIX^e siècle. Une partie de fémur fut trouvée dans la Tombe I, et les deux autres parties du même fémur furent déterrées ailleurs dans le Champ des Morts. Un fragment gauche d'un os pariétal daté au carbone 14 du XIX^e siècle fut découvert dans cette tombe, et une autre partie du même pariétal fut ramassée dans un endroit différent du site. La Tombe II contenait une mandibule du XV^e siècle, datée au carbone 14.

Chapitre XVIII

Les objets en pierre

Le musée de Glozel renferme environ 500 objets en pierre récoltés dans le Champ des Morts ou dans des sites environnants. On peut les diviser en trois groupes : des pierres travaillées, des galets (gravés ou pas, incluant des pierres polies), des anneaux et des plaques en schiste.

Les galets sont polis, ronds, gris foncé et faits d'une roche dure appelée diorite ou basalte noir. Sur l'échelle de Mohs, sa dureté est de 6,5, semblable à celle d'une lime en acier trempé, mais moindre que le silex ou le quartz qui ont une dureté de 7. La plupart des informations suivantes sont extraites de l'excellent article de René Germain « Le Mobilier Lithique » publié dans les *Actes du 5^e Colloque* (Germain, 2002). D'autres renseignements sont tirés du livre *Glozel* de Morlet.

Les objets lithiques

D'après Morlet, un grand nombre de pointes en silex ou en roche volcanique furent trouvées à Glozel ; la plupart étaient triangulaires mais quelques-unes avaient une forme plus allongée. Elles avaient été travaillées sur un côté par de simples retouches latérales.

De nombreux poinçons (objets en pierre finement pointus, utilisés pour percer ou forer) furent aussi exhumés du site ; certains étaient en silex. En 1929, il y avait aussi plus de cent exemples de différentes sortes de petits

outils en pierre, comprenant des pointes de flèche finement taillées et des petites lames, généralement brisées, en silex ou en roche volcanique. La plupart ne sont que très peu retouchées.

Une douzaine de pics à pédoncule, de plus de 20 centimètres de long, furent découverts au cours des excavations. Aujourd'hui, un seul demeure encore dans le musée. Ils avaient la forme d'un triangle allongé, taillés dans de gros morceaux de roche locale, avec une lame latérale et un arrondi très marqué pour permettre de fixer l'instrument à un manche. Ces outils, en comparaison avec la plupart des autres, montraient des signes d'usure et pouvaient avoir servi comme pics pour creuser les trous dans lesquels étaient enterrés les objets. Ils pouvaient aussi avoir été le soc d'une charrue primitive. D'autres outils en pierre ressemblant à ceux-ci et datant du Néolithique ont été trouvés en France.

Claire Gaillard, membre de l'Institut de paléontologie humaine et du CNRS (Centre national pour la recherche scientifique), a étudié les cent cinquante-quatre pièces entrant dans cette catégorie qui, maintenant, sont exposées dans le musée de Glozel (Gaillard, 2000). Parmi celles-ci, elle pense que vingt-quatre d'entre elles, certaines en silex et quelques fragments en schiste ou en microgranite, n'ont jamais été utilisées.

Les outils utilisés, trouvés à Glozel, comprennent des objets faits de douze variétés de silex, ainsi que de jaspe et de quartz hyalin. On note une prépondérance de trois types de silex : trente et une pièces en silex blond-beige, dix-sept de couleur caramel laiteux et trente d'un ton gris cendré avec des points blancs. Le silex caramel ressemble à la pierre exportée du Grand-Pressigny, dans la vallée de l'Indre, environ à quatre-vingts kilomètres de Glozel, durant la période néolithique. Les origines des deux autres types principaux sont inconnues ; le silex pourrait provenir de dépôts alluviaux de l'Allier ou des vallées du Cher et de l'Indre.

Ces objets comprennent des lames, des pointes, des burins, des éclats et plusieurs sortes de grattoirs. Chronologiquement, leur style et leur facture semblent les rapprocher des phases culturelles du Paléolithique moyen, du Paléolithique supérieur, du Mésolithique, du Néolithique et du Chalcolithique, couvrant une période de plus de 100 000 ans. Bien que ceci puisse indiquer une longue période d'occupation humaine à Glozel, de nombreux outils en silex sont de provenance non spécifiée, à cause des relevés archéologiques presque inexistantes sur le site. Malgré le fait que les sept pointes en silex, trouvées in situ par des archéologues invités, aient été



Lames en silex



Haches polies



Burins



Galets perforés



Galets à pédoncule



Galets avec cupules

*Harpon
en diorite*



FIGURE 32

mentionnées dans le *Mercur*e, il n'y a aucune autre indication que des peuplades de ces premières périodes aient vécu ou chassé à Glozel.

Parmi les autres découvertes, il y avait un certain nombre de petits éclats qui ne correspondaient à aucun des matériaux trouvés sur le site. Si Glozel avait été un atelier de taille du silex, des matières premières aussi bien que des éclats y auraient été retrouvés. Claire Gaillard souligne que ceci est inexplicable. Certains silex avaient été calcinés, et pouvaient être datés, même si tout ce que l'on pouvait en déduire était la date de la combustion. Il peut y avoir quelques objets en silex contemporains des tombes de Glozel, s'ils datent de la fin de l'Âge du fer.

Galets

La plupart sont en roche locale, principalement en diorite et en basalte dur, déjà mentionnés, et ont été érodés en des formes rondes et polies par les eaux fluviales. Cependant, ceux-ci n'auraient pas pu provenir des eaux du Varenne coulant à Glozel, car les pierres issues de cet endroit ne sont pas encore assez rondes et polies par le temps. Les galets de Glozel ont dû venir de l'Allier, du Sichon ou de la Besbre.

1. GALETS AVEC CUPULES

Il subsiste environ une douzaine de ces galets au musée. Chacun d'entre eux possède de trois à sept cupules, parfois sur un côté ou en ligne, parfois formant des dessins géométriques. Le fond de chaque cupule est une cavité circulaire, plus petite et décentrée par rapport au bord de la même cupule. Ceci est caractéristique d'un forage irrégulier fait par une pointe en silex étroite et pointue à son extrémité, mais irrégulière dans sa partie supérieure.

2. GALETS PERFORÉS

Nombre de ces galets sont de forme carrée, ronde ou ovale. Aujourd'hui, dans le musée, le plus gros ne mesure pas plus de 13 centimètres de long. Certains, les plus grands, montrent des marques d'usure à une extrémité et auraient pu être utilisés comme contrepoids d'un métier à tisser.



Ours avec trois signes



Renne de Chez Guerrier



*Tête de renne trouvée le 6 novembre
1927, par des membres de
la Commission internationale*



Tête de loup



Cheval avec signes trouvé sur le site de Chez Guerrier

GRAVURES D'ANIMAUX SUR PIERRE

FIGURE 33

Les plus petits, d'environ 1 centimètre de longueur, étaient probablement des éléments de collier en pierre. À une occasion, on trouva un ensemble de trente-quatre petits galets dont plusieurs étaient décorés de gravures animalières. Certains portaient une amorce de perforation suggérant que la manufacture de ces pierres était peut-être locale.

3. GALETS AVEC PÉDONCULE

Certains petits galets avaient été travaillés afin de créer un pédoncule pour suspendre à une sorte de cordelette. Il semblerait qu'ils aient été assemblés pour former des colliers. Chacune des tombes en contenait un qui consistait en une douzaine de morceaux. On s'aperçoit que, sur la sculpture sur os appelée « le Chasseur », ledit chasseur en portait un.

4. GALETS AVEC GRAVURES D'ANIMAUX

Une cinquantaine de ces galets, toujours en diorite ou en basalte, existent encore, ainsi que plusieurs grandes plaques de granite à grain fin. Ces dernières, dont deux provenaient du mur de la Tombe I, sont gravées de rennes.

Les galets, de différentes formes et tailles, paraissent avoir été utilisés sans retouche, et la plupart des gravures sont sur un seul côté. Seulement quelques-uns d'entre eux combinent des gravures animalières avec des inscriptions. La facture de ces pièces varie: certaines sont assez grossières pour avoir été faites par des enfants ou par des apprentis, d'autres sont de vraies œuvres d'art.

Quarante pour cent de ces galets gravés représentent des rennes, vingt-cinq pour cent environ dépeignent des chevaux, vingt pour cent sont gravés de cervidés autres que des rennes, et dix pour cent montrent des bovins. Quelques-uns sont gravés d'autres animaux: ours, lapins, loups, élans, bouquetins, chiens et poissons.

En 1999, Robert et Alice Gerard ont examiné les traits de plusieurs galets au microscope à balayage électronique (Gerard, 1999). Ils pouvaient voir clairement, sur l'un d'entre eux (GF60), le renne courant, des marques ressemblant à celles laissées par un outil en silex. Ce dernier avait été utilisé pour gratter la surface avant qu'une nouvelle gravure ne soit exécutée.



Signes sur une hache polie



Signes et symboles sur galets ; certains peuvent avoir servi de pendeloques



Galet perforé ; remarquez le svastika



Galet avec un symbole bifide



SIGNES GRAVÉS SUR GALETS

FIGURE 34

5. GALETS AVEC INSCRIPTIONS

Ceux-ci sont généralement petits, de formes variées, avec peu de signes. Quelquefois, les signes sont associés à des lignes ou des gravures d'animaux. Quelques-uns sont complètement recouverts de signes.

6. HACHES POLIES

La collection compte encore une vingtaine de haches en pierre, de 5 à 15 centimètres de long. Elles sont pour la plupart de forme ovale, et le polissage très grossier existe seulement sur le tranchant. Il semblerait qu'elles n'aient pas été fabriquées comme outils pour couper, mais auraient pu être utilisées pour frapper ou briser quelque chose, ou bien comme objets votifs. Des signes ont été gravés sur les plus petites; trois d'entre elles furent découvertes in situ, une autre lors des premières trouvailles.

7. HARPONS ET POINTES DE FLÈCHE

La présence de harpons et pointes de flèche en schiste poli, mais complètement inutilisables en tant qu'armes réelles, renforce l'idée qu'un grand nombre de ces objets étaient de nature votive.

8. MORTIERS ET PILONS

On a trouvé deux de ces objets grossièrement façonnés.

Commentaires

On connaît la provenance de trois galets gravés de rennes: l'un fut découvert par la Commission internationale, l'autre par le Comité d'études, et le troisième par l'archéologue expérimenté, Mr Desforges, au printemps 1928 (*Mercur*e, 15 juin 1928). Quatorze autres galets furent trouvés in situ pendant les fouilles répertoriées.

René Germain pense que ces objets (galets, colliers, pendentifs, plaques et bracelets) étaient utilisés comme talismans ayant une sorte de fonction protectrice, ou déposés comme offrandes rituelles. Il souligne que les animaux représentés sur les galets ne sont pas réalistes, mais souvent stylisés ou dessinés comme une représentation idéalisée de l'animal. Les artistes suivaient certaines conventions, par exemple: huit rennes ou cervidés sur dix, figurés isolément, sont montrés avec la tête tournée sur leur

gauche, tandis que ceux dont la tête est tournée à droite font partie d'un groupe.

Bracelets en schiste

Des anneaux et des bracelets faits de différentes variétés de la même roche sombre, avaient été trouvés dans un certain nombre de tombes européennes et de villages remontant aussi loin que le V^e millénaire avant J.-C., au début de la période néolithique. Les bracelets continuèrent d'apparaître, en France, dans des tombes pendant l'Âge du cuivre, puis disparurent aux environs de 2000 avant J.-C., jusqu'à la fin de l'Âge du bronze. L'Âge du fer fut l'apogée de leur popularité. Les bracelets étaient échangés sur une large zone: on en a trouvé en Allemagne, en Autriche, en Suisse, en France, en Espagne, en Italie et dans les îles Britanniques.

Les anneaux sont de grandeurs variées: les uns sont trop petits pour passer au-delà du poignet, d'autres ont la taille de bracelets, et certains sont assez grands pour être portés sur le haut du bras. Il y a de vrais anneaux, parfaitement ronds, d'autres un peu aplatis. Ils furent découverts sur des squelettes d'hommes et de femmes dans des tombes de l'Âge du fer, et montraient souvent des signes d'une longue utilisation. Dans certains cas, des bracelets brisés avaient été perforés et joints par des cordelettes, ou portés comme pendentifs. Ils servaient fréquemment au négoce et apparaissaient dans les tombes des individus riches comme dans celles des plus humbles, en association avec du mobilier typique des sépultures de l'Âge du fer. Ces objets décoratifs devaient avoir possédé, aux yeux des peuples préhistoriques, des vertus particulières, voire peut-être magiques.

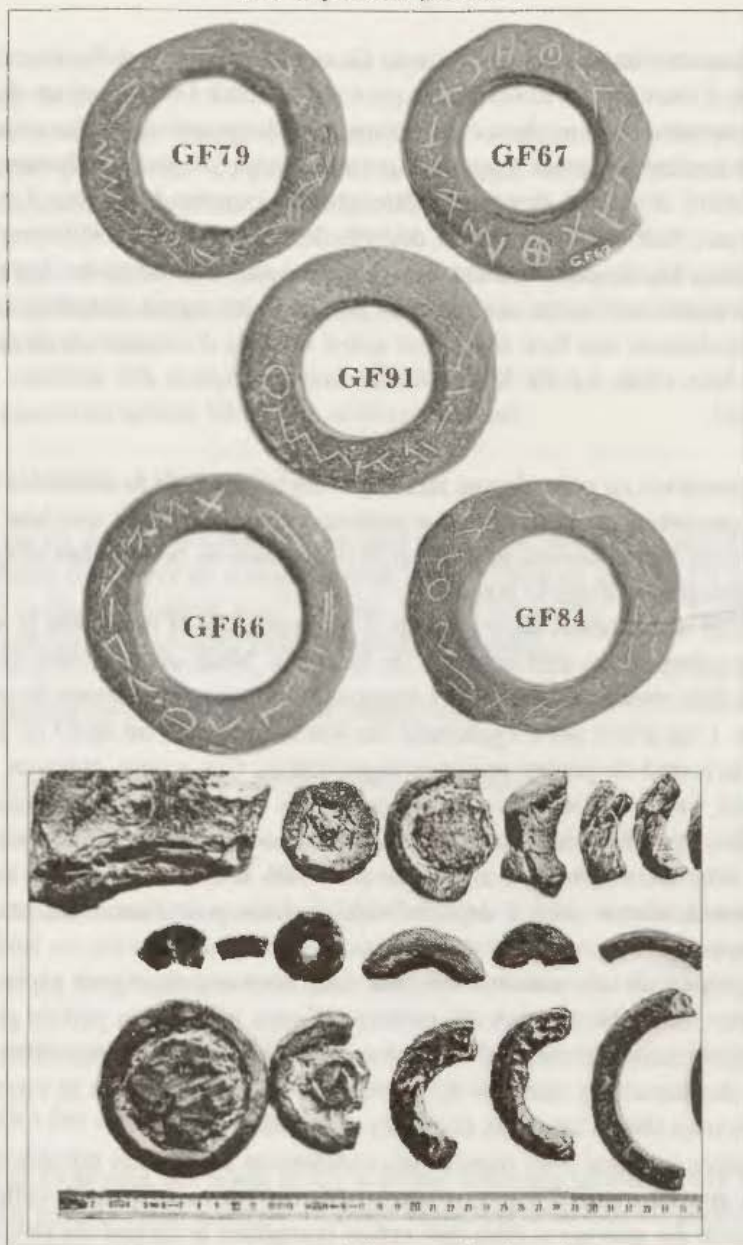
Des anneaux faits de la même roche, mais avec des symboles alphabétiques et des motifs décoratifs, sont présents dans le petit musée de Glozel. Bien que le Dr Morlet se réfère à eux comme étant des « anneaux en schiste », la pierre utilisée n'est pas un schiste dans le sens géologique du mot, mais une sorte de schiste bitumeux avec une forte composante de matière organique. Christian Chevillot, qui fouilla le site de Chalucet, écrivit à propos de ce matériau:

« Diverses dénominations ont été employées pour cette roche de couleur noire à gris-noir, légère et feuilletée: schiste, schiste bitumeux, sapropélite, jayet et enfin lignite... [c'est] un charbon fossile feuilleté, non pas composé d'un seul morceau de bois mais d'une multitude infinie de particules organiques où les éléments minéraux dominent. » (Chevillot, 1976, p. 422)

Montcombroux-les-Mines et Buxières-les-Mines, tous deux près de Vichy, avaient des veines de lignite et étaient des endroits où l'on trouvait des ateliers de bracelets en schiste. Madame Anne-Marie Décluset, à Montcombroux-les-Mines, possède une belle collection de fragments de bracelets, d'outils en silex et de polissoirs en grès associés à l'ensemble. Pierre Fradin, de Varenne-sur-Tèche, à quelques kilomètres de Montcombroux, trouva un autre atelier de fabrication d'outils, ainsi que des instruments en silex et des morceaux de poterie grossière, dans un champ labouré pour la première fois huit ans auparavant. Des photographies prises par Patrick Ferryn illustrent les différentes étapes de la fabrication de bracelets. Les dimensions internes des fragments photographiés semblent aller de 6 à 8 centimètres. Les centres des anneaux découpés, trouvés dans plusieurs ateliers, étaient considérés comme des talismans dans le passé et étaient, en fait, utilisés comme monnaie en Bretagne au XIX^e siècle. Celui découvert à Sorbiers, il y a longtemps, était inscrit de quatre symboles alphabétiques; un autre palet gravé fut trouvé à Montcombroux au tout début du XX^e siècle.

En 2000, Patrick Ferryn prit des photos de treize de ces objets conservés au musée de Glozel: onze anneaux, un partiellement brisé et le disque central d'un bracelet. Ensemble avec les illustrations de Morlet dans son *Corpus des Inscriptions*, on a pu identifier seize anneaux.

Comment se distinguent-ils des anneaux et des bracelets trouvés ailleurs? Presque tous les anneaux de Glozel sont plus petits que ceux provenant des autres gisements et la plupart sont gravés de symboles alphabétiques et d'éléments décoratifs. Ils ne sont pas parfaitement ronds et leur finition est plus grossière que celle des bracelets entiers découverts à Saint-Menoux, à Vix et dans d'autres sites. La facture rudimentaire des anneaux de Glozel tient peut-être au fait que, tout comme les urnes et autres objets de la collection, ils semblent avoir été fabriqués à la hâte, peut-être pour être utilisés immédiatement lors d'un rite consécateur.



Etapas de fabrication des bracelets

(photos Patrick Ferryn)

FIGURE 35

Le diamètre interne des anneaux de Glozel varie entre 2 et 8 centimètres. Onze d'entre eux, visibles sur les photos de Patrick Ferryn, ont un diamètre interne de moins de 4 centimètres, plus large que celui des anneaux pour les doigts, mais trop petit pour y passer un poignet humain, et n'étaient donc pas destinés à être utilisés comme bracelets. Un des anneaux était uni ; trois étaient décorés de symboles alphabétiques sur les deux faces ; deux avaient des symboles sur un côté et des hachures décoratives sur l'autre ; six anneaux portaient des signes alphabétiques sur seulement une face et un était gravé de têtes d'animaux et de signes des deux côtés. Le Dr Morlet donne une description des anneaux dans *Glozel* :

« Considérés au point de vue technique, les anneaux de la station de Glozel, présentent un bord intérieur uniformément poli, tandis que leur bord extérieur laisse souvent apercevoir la dépression de petits éclats détachés par percussion avant le polissage.

Ce sont des anneaux dans lesquels il est impossible d'introduire la main. Il ne saurait donc être question de bracelets. Nous avons trouvé cependant deux morceaux d'anneaux beaucoup plus grands, couverts de caractères. L'un d'eux porte également sur son bord interne un motif de décoration formé de petites incisions rapprochées. Ces grands anneaux pouvaient, au contraire, servir de bracelets. Ils devaient, par leur grandeur même, être plus fragiles, ce qui explique que nous n'en retrouvons que des fragments. Peut-être aussi, ces morceaux d'anneaux en demi-cercle étaient-ils réunis deux à deux à l'aide de liens pour former un bracelet complet.

La plupart de ces anneaux ont une face couverte de signes alphabétiques semblables à ceux des tablettes ; l'autre est unie ou parfois gravée de petits traits parallèles d'ornementation. Quelques-uns cependant portent des caractères linéaires des deux côtés ; et sur l'un d'eux se voient en outre trois têtes d'animaux (capridés et cervidés).

D'autres anneaux sans signes mais exactement pareils aux précédents ne sont peut-être que des pièces inachevées ou, plus exactement, celles où l'œuvre du graveur n'était pas venue compléter le travail du polisseur. Nous avons trouvé également de petits anneaux en forme de bagues. L'introduction du doigt y est facile et ils ont pu, semble-t-il, servir à cet usage. L'un d'eux présente sur une face de petites rayures d'ornementa-

tion. Ces mêmes rayures existent sur certains anneaux de schiste de plus grande dimension.

Enfin, nous avons trouvé trois *intérieurs d'anneaux*, détachés par de multiples percussions: ce qui semble indiquer que les anneaux de schiste étaient fabriqués sur place. » (Morlet, 1929, pages 36-39)

Hanz Hitz a traduit les inscriptions de sept de ces anneaux qui contiennent tous une dédicace (Gerard et al., 2001). Trois de ces bracelets furent découverts in situ.

1. L'anneau en schiste 984.2.181 se lit comme suit:

« Tote, le Cube, a fait (pour) Tovanos »

Tote est un nom, *Cuve* doit être le nom de la tribu des Cubes parce que l'alphabet de Glozel ne contient pas de lettre *b*. *Avot* en gaulois « a fait » est le verbe, et *Tovanui*, pour *Tovanos*, est un autre nom. Deux ligatures sont présentes: <ot> dans *Tote* et <nu> dans *Tovanui*.

2. L'anneau en schiste GF67 se lit comme suit:

« Le Cube Tote – l'a fait – (pour) le fils d'Antiautos »

On voit de nouveau le nom de *Tot(e)* avec l'omission de signe de la voyelle *e* (Hitz, 2001) et *Kuva* représente comme *Cuve* la tribu des Cubes (Cubi), mais le verbe « a fait » manque ici. Le nom *Antiautcnoui* (au datif en *-oi*) contient *Antiautos* avec le patronyme gaulois *-cnos* « fils de ». Il y a deux ligatures <ot> dans *Tot(e)* et dans *Antiautcnoui*.

3. L'anneau en schiste GF84 se lit:

« Veda a fait ceci (pour) Octu »

Veda et *Octu* sont des noms et il y a le mot *sinte* qui probablement veut dire en gaulois *sinde* « ceci ». Comme verbe, on trouve *av* en gaulois et *avot* signifie « a fait ».

Dans ce texte il y a une ligature <av> dans *av* et peut-être une autre <si> dans *sinte*.

4. L'anneau en schiste GF82 se lit:

« Eoch a fait »

Le premier symbole est problématique. Le nom *Eoch* est apparenté au nom gaulois *Eochaid*. Comme verbe, il y a *avut* à comparer au gaulois *avot* « a fait ».

5. L'anneau en schiste GF66 se lit:

« Tece a dédié (à) Aphu Divana (?) »

Le nom *Aphu Divana* n'est pas clair, mais la lettre *ph* dans *Aphu* doit avoir été empruntée à l'alphabet grec. Tout comme pour *Divana*, le mot est probablement relié à la racine *deval***deiva* qui veut dire en gaulois « divin ». Et il y a peut-être un nom *T(e)ce* qui est difficile à lire. Le verbe *eu* peut être comparé au gaulois *eu* « u offert » (Hitz, 2000). Il y a une ligature <na> dans *Divana* et peut-être une autre <cc> dans *Tece* (?).

6. L'anneau en schiste GF 91 se lit:

« Titiu a donné (à) Vinno »

Titiu et *Vinno* sont des noms. Le texte est mutilé et on rencontre une lettre *e* qui doit appartenir à un verbe, peut-être au gaulois *dede* « a donné » (?). Il y a une ligature <nn> dans *Vinno*.

7. L'anneau en schiste GF70 se lit:

« Anuetio a donné »

Sur une face, il y a *Anu*, avec une double ligature dans le nom <anu>, combiné au nom *-etio*. Dans *dt* on trouve probablement de nouveau le verbe *d(e)t(e)*, « a donné ». Comme faisant partie du contenu du texte sur les deux premiers anneaux en schiste, on peut lire les noms de *Cuve Tote* et *Kuva Tote*; on peut en conclure que cet homme Tote était un Cube qui

vivait à Glozel, où il gravait des inscriptions. Et aussi que les Bituriges qui vivaient dans le centre de la Gaule, au nord-ouest de Glozel (ce qui est maintenant le Berry), avaient le surnom de Cubi, donc étaient des Bituriges Cubi.

Les Bituriges étaient une tribu divisée en deux groupes; les Bituriges Cubi dans le comté du Berry, au centre de la Gaule, avec Avaricum (aujourd'hui Bourges) comme capitale, et les Bituriges Vivisci dans le Bordelais, dans le sud-ouest de la Gaule, avec Burdigala (aujourd'hui Bordeaux) comme capitale.

Le royaume de Glozel

Les plaques en schiste

Un certain nombre de plaques en schiste, pour la plupart gravées de signes, et au moins une avec des dessins d'animaux, furent trouvées à Glozel. Des archéologues invités en détérèrent six in situ, parmi lesquelles un cercle en schiste gravé de neuf lettres. Le schiste, dont la dureté sur l'échelle de Mohs est de 2, est beaucoup plus facile à graver que la diorite ou des galets en basalte.

Chapitre XIX

Le renne de Glozel

Une des toutes premières controverses à Glozel concernait un renne gravé sur un galet. L'abbé Breuil lui avait conféré le nom générique de cervidé ou encore de cerf élaphe mais pas celui de renne. Le professeur Auguste Brinkmann du Musée zoologique de Bergen, identifia clairement une photo de ce cervidé comme étant celle d'un renne typique. La distinction entre les deux est importante. Les cerfs rouges existent encore de nos jours en Europe, mais des zoologues n'ont trouvé aucun reste de renne datant de plus de 9000 ans BP, au-delà de la Scandinavie australe. Glozel n'est pas le seul site où de telles polémiques sont apparues, ainsi que le précise Paul Bahn :

« À part quelques descriptions de cerf géant (Mégacéros) et des affirmations sporadiques d'élans ou de daims, toutes les représentations paléolithiques sont soit des cerfs rouges, soit des rennes. Occasionnellement, il est difficile de différencier les deux types de cerfs; par exemple, sur le célèbre bâton de Lortet gravé sur toute sa surface de scènes représentant des rennes et des poissons, certains scientifiques y voient des cerfs, d'autres des rennes. Vraisemblablement, tous sauf un des quatre-vingt-onze cerfs sur les murs de Lascaux sont présumés être des cerfs rouges... mais un certain nombre d'experts des caribous identifient des rennes parmi quelques-uns d'entre eux... » (Bahn, 1988, p. 124)

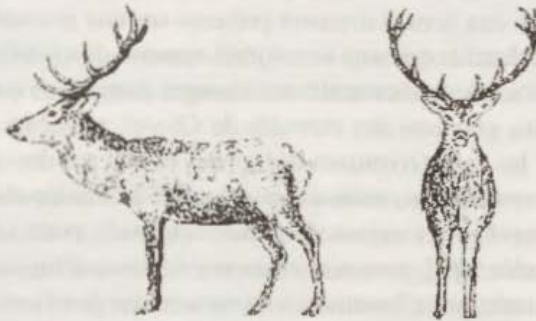
En 1997, soixante-dix ans après que le Dr Morlet eût affirmé que ce galet représentait un renne, les auteurs présentèrent à un archéologue américain qui avait travaillé sur des sites paléolithiques français, plusieurs photos de gravures de Glozel, identifiées comme étant des rennes. Il nous confia qu'il pensait que c'étaient des cerfs rouges et non pas des rennes. L'un de nous (Robert « Sam » Gerard), qui avait observé un grand nombre de caribous (appartenant à la même espèce que les rennes) dans la toundra de l'Alaska septentrional, n'était pas convaincu de l'interprétation de l'archéologue. Nous décidâmes donc d'enquêter sur différents critères qui permettraient de faire la distinction entre les deux animaux, en étudiant des photos de cerfs rouges et de rennes prises dans des livres de référence et auprès d'autres sources.

Après une étude très poussée, nous identifîâmes trois critères que nous pensions être à même de nous aider à distinguer les rennes des cerfs rouges vus de côté (pratiquement, tout l'art animalier de l'Âge de la pierre est de profil). Ce ne sont pas des caractéristiques anatomiques subtiles que seul un zoologue pourrait discerner, mais des traits évidents aisément identifiés dans la plupart des interprétations animales. Nous avons ajouté un quatrième critère, celui qui avait été mentionné par le Dr Brinkmann, en 1927.

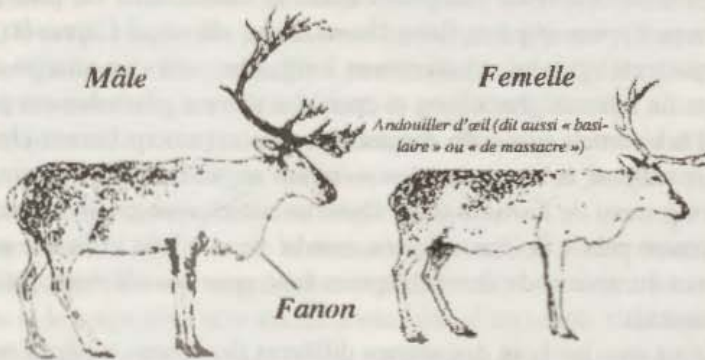
Caractéristiques des rennes vus de profil (voir figure 36)

1. La description générale de leurs bois, est celle d'un arc se courbant vers l'arrière pour revenir vers l'avant, avec des cors normalement près de la base et de leur extrémité, tandis que la portion du milieu du merrain est souvent sans fourche ni branche.
2. Seuls les rennes possèdent un andouiller d'œil qui se développe à partir du pivot et grandit en une surface plane centrée au-dessus de la face de l'animal, tombant jusqu'au museau de certains mâles adultes. La partie avant de cette surface verticale comporte souvent des projections piquantes.
3. Un fanon ou crinière de gorge, plus proéminent chez le renne mâle, crée l'apparence d'un renflement rond dans la région de la gorge et de la poitrine.

RENNES ET CERFS ROUGES



Cerf rouge



Rennes

Mâles et femelles portent des bois mais ceux de la femelle sont plus petits. Ceux des mâles tombent en décembre et ceux de la femelle au printemps, après le vêlage

FIGURE 36

4. Les andouillers supérieurs des rennes peuvent se ramifier ou quelquefois être larges et aplatis en comparaison de ceux des cerfs rouges, qui ne se ramifient jamais, mais finissent en pointes multiples, appelées époïs.

Bien entendu, les zoologues auraient encore beaucoup plus de critères, mais ceux-là semblent assez utiles pour faire la distinction lorsqu'un ou plusieurs d'entre eux sont clairement présents sur une gravure. Quand on considère ces éléments qui sont considérés comme distinctifs pour toutes les représentations de rennes et de cerfs rouges dans notre corpus, et que l'on examine les gravures des cervidés de Glozel, plusieurs d'entre eux semblent avoir les caractéristiques des rennes et non pas des cerfs rouges. Afin de tester ces critères, nous avons contacté le Musée zoologique de Bergen, en Norvège, et avons demandé leur aide pour identifier les rennes. Le 28 août 1997, nous recevons une réponse d'Ingvar Byrkjedal, zoologue au musée, nous fournissant les raisons qui justifient ses identifications des dix figurations que nous lui avons envoyées comme étant celles de rennes et non pas de cerfs rouges.

Il nous indiqua que les rennes (*Rangifer tarandus*) peuvent être différenciés des autres cervidés européens ayant la même taille ou plus petits (cerf rouge *Cervus elaphus*, daim *Dama dama*, chevreuil *Capreolus*), par un corps rectangulaire relativement long, des pattes et un cou assez courts et un museau plutôt long et épais. La tête est généralement portée plus à l'horizontale que celle des autres espèces, principalement chez les animaux courant, et le cou est plus ou moins aligné horizontalement dans le prolongement de l'arrière-train. Dans les autres espèces, le museau est notablement plus « pointu », le cou courbé vers le haut et la tête portée au-dessus du niveau du dos (exception faite pour les animaux paissant, bien entendu).

Il expliqua que les bois des rennes diffèrent des autres espèces par les axes antérieurs ramifiés et les postérieurs très incurvés, étant peu ou prou palmés (étalés comme les doigts d'une main). L'élan *Alces alces* est plus gros que le renne; il possède un long museau, un cou assez court, et son port de tête est assez bas, mais le bout de son museau est franchement arrondi, et son épaule massive crée une stature qui diffère clairement du profil corporel rectangulaire du renne.

De plus, les élans, surtout les mâles, ont une barbe très développée pendante comme une touffe sous le menton. Leurs bois montrent les axes des andouillers antérieurs uniquement comme un prolongement des pointes dirigées vers l'avant, sur les deux côtés; les bois poussent plus latéralement et sont fréquemment étalés en forme de palme.

Byrkjedal pensait que toutes les photos que nous lui avions envoyées étaient celles de rennes, et émit un commentaire sur chacune d'entre elles.

Le renne blessé (GF1818): les andouillers postérieurs courbés, les andouillers antérieurs ramifiés, un museau épais, un cou court, un corps long et rectangulaire, sont des caractéristiques typiques du renne. La tête est plus haute que le niveau du dos, mais cela pourrait être attribué à l'animal rejetant la tête vers l'arrière lorsqu'il a été atteint par deux sagaies! (Ce renne est illustré au début du chapitre I.)

Le renne léchant son sabot (GF1670): les andouillers postérieurs recourbés, les andouillers antérieurs ramifiés, le museau épais, le cou court, le corps long et des pattes courtes; un renne typique. (Figure 37)

Renne galopant: les andouillers postérieurs recourbés, les andouillers antérieurs ramifiés, le museau épais, le cou court, le corps allongé, les pattes courtes; toutes les caractéristiques du renne. Un cerf rouge au galop, en particulier s'il est blessé comme cet animal le montre, aurait porté la tête beaucoup plus haut. (Figure 37)

Renne courant (GF60): de nouveau un animal en pleine course. Bien que sommaire, l'image représente magnifiquement un renne. Le museau, le cou et le corps sont sans aucun doute ceux d'un renne, et la façon dont la tête est portée pendant la course, est typique de cette espèce. L'image saisit merveilleusement bien les caractéristiques du renne courant – c'est exactement ce à quoi tous les rennes ressemblent! L'apparence vague de l'image renforce l'impression d'un cliché instantané d'une créature se déplaçant rapidement. (Figure 37)

Renne gravé sur une omoplate (GF311): la tête et le museau de profil montrent une certaine ressemblance avec ceux d'un cerf rouge, et le cou est plus semblable à celui d'un cerf qu'à celui d'un renne; toutefois, les bois très détaillés ont toutes les caractéristiques de ceux d'un renne. (Figure 37)



*GF1670 : bas-relief d'un
renne sur pendentif*



GF 60 : renne courant



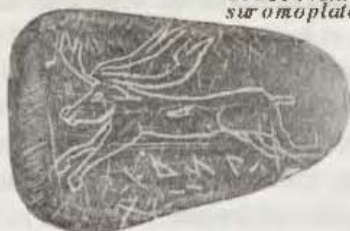
*GF61 : renne entouré
de signes*



*GF311 : renne
sur omoplate*



*984.2.201 :
renne femelle avec faon*



renne galopant avec signes

(photos Robert Liris)

FIGURE 37

Renne et faon (984.2.201): un renne femelle avec son petit (nouveau-né?). Le renne est la seule espèce de cervidés où les femelles portent des bois. Elles sont séparées des mâles lors de la période de vélage, donc ce renne est bien une femelle. C'est une image très convaincante – l'artiste doit avoir observé de visu une scène comme celle-ci pour l'avoir si exactement représentée – et pas seulement cela, car il faut du temps et un effort considérable pour traquer un renne femelle et son petit, afin de les représenter comme ils le sont sur cette image, sans les déranger. Une scène charmante d'art animalier qui montre que les espèces ne sont pas uniquement des proies. (Figure 37)

Renne surmonté de signes (GF61): une interprétation plus sommaire. Une fois encore, la forme de dessin des bois, la tête de profil, le port de tête, la forme du corps et la longueur des pattes sont ceux d'un renne. (Figure 37)

Le manche de poignard (984.2.132): les animaux représentés sur les deux images, possèdent les caractéristiques des rennes (ramure, tête, cou, stature). L'animal baissant la tête montre des bois quelque peu étranges, mais le reste de l'animal suggère un renne... (Figure 44)

Il est clair que de nombreux cervidés de Glozel sont des rennes et certains semblent avoir été dessinés consécutivement à des rencontres de visu. Seul un individu qui a observé un renne, aurait pu savoir que la femelle portait des bois, et que les animaux sont souvent capturés dans des fosses ou des pièges. Le musée de Glozel contient huit objets, cinq en pierre et trois en os, montrant un cervidé adulte avec des bois et un faon nouveau-né. Sur base des critères du Dr Byrkjedal, ces scènes ne peuvent qu'illustrer un renne femelle et son petit.

Nous n'avons aucun moyen de dater les galets mais nous pensons que ceux gravés de signes ont été façonnés pendant la période celtique. Pour les os, c'est différent; de récentes datations au carbone 14 et les analyses d'azote faites par McKerrell et autres, indiquent que la plupart des os gravés datent de la période médiévale, longtemps après que les rennes aient disparu de la Montagne Bourbonnaise. Les rennes qui y sont gravés sont aussi moins réalistes, quelquefois presque fabuleux.

Les livres de Morlet *Glozel* (1929) et *Glozel II* (1962) contiennent des photos de quarante-cinq animaux gravés sur pierre; neuf d'entre eux proviennent des deux tombes trouvées en juin 1927. La plupart se trouvent sur des galets de diorite ou de basalte dur, érodés par le courant fluvial.

Quelques-uns sont gravés sur des plaques de granite plus grandes et plus grossières. Ces gravures incluent dix cervidés identifiés comme des rennes; cinq sont accompagnés de lettres et deux sont gravés sur des pierres plus grandes mais sans symboles alphabétiques, et représentent des scènes de capture de rennes à l'aide de fosses ou de filets.

Par contraste avec les gravures sur les os dont les informations sur la localisation, la profondeur et la date de découverte manquent pour presque toutes, trois des gravures de rennes sur pierre ont une origine attestée. Un galet gravé fut trouvé par la Commission internationale pendant le second jour de fouille, le 6 novembre 1927. La tranchée commencée le jour précédent avait été marquée avec des repères en plâtre, seulement connus des membres de la Commission, afin de détecter d'éventuelles perturbations du terrain pendant la nuit. Morlet décrit la scène de la découverte de cette pièce :

« À 11 heures et quart, M. Forrer, qui travaille côte à côte avec M. Peyrony, annonce: "Un galet!" La Commission se rassemble. L'objet tombé au fond de la tranchée est replacé par M. Peyrony dans son gîte naturel. Tout le monde examine à son aise les conditions de la trouvaille. Aucune trace suspecte n'est relevée. L'abbé court laver au ruisseau cette pièce large d'environ 10 centimètres. On l'entoure. Une magnifique tête de cervidé, soulignée par une inscription de six lettres bien glozéliennes, apparaît. » (Morlet, 1970, p. 118)

Les membres de la Commission finissent par conclure que cet objet, comme presque tous ceux qu'ils avaient trouvés, n'était pas authentique mais ils ne présentèrent aucune preuve pour contredire la croyance unanime dans l'authenticité de la pièce, exprimée par de nombreux témoins de sa découverte. L'animal possède à la fois un fanon et un andouiller d'œil, identifiant clairement un renne (figure 33).

Le 12 avril 1928, un autre galet gravé, le renne courant, examiné ci-avant par Ingvar Byrkjedal, fut déterré de la couche archéologique, à une profondeur de 60 centimètres, par les membres du Comité d'études (figure 37). C'était le premier jour des fouilles officielles; les membres avaient choisi un endroit où le terrain était vierge, pour commencer une nouvelle tranchée. Leur rapport officiel, mentionné aussi dans *Le Petit Historique* de Morlet (1970, pp. 195-197), précise:

« Comme un ouvrier travaillait seul, dans le milieu de la fosse, le bruit d'un petit choc, suivi des mots: "Je trouve quelque chose", fut nettement perçu par MM. Audollent, J. et W. Loth, Arcelin et Foat, qui ne quittaient pas l'ouvrier des yeux. [...] Toute l'assistance fut bientôt auprès de la tranchée [...]. Les membres du Comité demandèrent à M. Audollent de retirer le galet qui, après avoir été atteint par l'outil, présentait un plan incliné de 30° environ sur l'horizontale [...]. Le galet roulé, de 0,17 m x 0,10 m environ, est un schiste noir métamorphique qui porte au revers trois légères encoches déterminées par l'outil qui l'a frappé; les gravures sur l'autre face, notamment un renne courant et de nombreux caractères, sont absolument intactes.

Signé: J. Loth, Dr Bayet, Ch. Depéret, Aug. Audollent, F. W.G. Foat, William Loth, F. Arcelin, A. Van Gennep, Harry Söderman, Tricot-Royer, F. Roman, Salomon Reinach. »

La découverte in situ d'un troisième galet gravé d'un renne, au printemps 1928, fut décrite par M. Desforges, archéologue expérimenté, dans un article paru dans le *Mercur*e du 15 juin 1928. Ces galets portant des représentations de rennes ainsi que des signes alphabétiformes, sont d'une grande importance pour la compréhension de la question des rennes à Glozel, à cause de leur indiscutable provenance. Comment peut-on expliquer la présence de signes alphabétiformes datant de la période gallo-romaine sur des galets gravés de rennes? Pourquoi des images de rennes gravées sur un os médiéval? Plusieurs réponses viennent à l'esprit. La première, bien sûr, est celle d'une fraude. Bien que les détracteurs de Glozel aient toujours soutenu que les nombreux objets trouvés là, avaient été façonnés récemment, les conditions de leurs trouvailles fournissent la preuve claire et nette de leur authenticité.

Une autre explication possible est que les images de rennes aient été gravées lors de la période holocène, il y a quelque 9000 ans. Peut-être ont-elles été trouvées beaucoup plus tard par des peuples de l'Âge du fer, utilisant l'écriture alphabétiforme de Glozel? Les Celtes qui adoraient le dieu cerf Cernunnos, ont pu croire que ces objets étaient des talismans magiques et ont ajouté des signes aux gravures de rennes.

Une troisième possibilité à considérer, est l'extension de la survie des

rennes dans la région, quelques centaines d'années avant J.-C. En raison du manque de fossiles, les zoologues supposent généralement que la population des rennes de l'Europe centrale a migré vers le nord, après le recul des glaciers à la fin de l'Âge de glace. Mais il y a des exceptions connues. Eriksen déclare :

« [...] une récente découverte d'un métatarse de renne dans un niveau du village du début du Mésolithique de Rottenburg-Siebenlinden I [...] indique que cette espèce pourrait avoir survécu pendant quelque temps comme vestige d'une population vivant dans les régions montagneuses telles que la Forêt-Noire ou le Jura suisse. » (Straus, 1996, p. 111)

Nowak écrit :

« Dans les temps historiques, la seule espèce *Rangifer tarandus*, se trouvait en Irlande, Écosse, Scandinavie, Allemagne et Pologne [...]. Le genre survécut en Allemagne jusqu'à l'époque romaine, dans les îles Britanniques jusqu'au Moyen Âge, et en Pologne jusqu'au XVI^e siècle. » (Nowak, 1991, p. 118, 197)

Hall note qu'un restant de la population des rennes survécut sur les îles de la Reine-Charlotte, en Colombie britannique jusqu'au début du XX^e siècle, lorsqu'ils furent exterminés par une chasse immodérée. Ils s'étaient adaptés à un climat maritime relativement chaud et humide ayant des températures moyennes pour janvier et juillet respectivement de -0,5 °C et 11,75 °C (Hall, 1981). La saga des Orcades, écrite par des Islandais, raconte que les comtes des Orcades arpentaient le nord de l'Écosse (Caithness) pour chasser le cerf rouge et le renne au XII^e siècle de notre ère. Sans doute ces troupeaux ne survécurent-ils pas aux chasseurs du Moyen Âge.

Il y a à peu près quarante-cinq ans que des rennes ont été réintroduits dans la région boisée et montagneuse des Cairngorm, au sud-est du Loch Ness, en Écosse ; aujourd'hui, le troupeau se porte bien. C'est une région des Hautes-Terres (Highlands) écossaises dont le climat, les colonies végétales et l'élévation (500 à 1 000 mètres) ressemblent aux Bois Noirs, non loin de Glozel. Une comparaison entre les données climatiques d'aujourd'hui dans les Cairngorm avec celles des Bois Noirs, montre la

proche similitude entre les deux régions. Des études paléoclimatiques basées sur l'analyse des pollens, ainsi que d'autres données, indiquent que les tendances climatiques et de la végétation en Europe occidentale, ont changé plusieurs fois pendant la période holocène (12 500 ans BP jusqu'à nos jours). Antérieurement à 300 avant J.-C., pendant une période froide appelée le minimum homérique, qui dura environ de 1 200 à 300 avant J.-C., les conditions de survie pour les rennes des Bois Noirs étaient encore plus favorables que celles régnant de nos jours dans les Highlands d'Écosse. Les habitants de Glozel auraient pu rencontrer pendant cette période froide des rennes et auraient pu garder leur mémoire vivante en les gravant sur des pierres.

Les gravures médiévales de rennes demandent une autre explication. Il y a des indices (voir le chapitre sur les inscriptions de Glozel) montrant que les symboles alphabétiformes gravés sur des os datant du Moyen Âge furent copiés sur les signes inscrits sur les galets celtiques. La même chose pourrait s'avérer exacte pour les représentations de rennes et pourrait expliquer la facture quelque peu fantastique de ces animaux.

Il n'y a encore aucune preuve, à part les gravures, que les rennes survécurent dans la région de Glozel. Depéret, qui était paléontologue et géologue, identifia, sur le site, treize dents, un astragale et une seconde phalange appartenant tous à des rennes. Aucun de ces objets n'a pu être retrouvé dans le musée aujourd'hui.

L'analyse chimique des os

Le squelette de renne fut analysé par le géologue et paléontologue français, Louis Depéret, en 1898. Il fut découvert que les os de renne étaient constitués de matière osseuse et de matière minérale. Les ossements de renne furent analysés par le géologue et paléontologue français, Louis Depéret, en 1898. Il fut découvert que les os de renne étaient constitués de matière osseuse et de matière minérale.

Chapitre XX

Les analyses scientifiques du mobilier de Glozel

Pendant les quatre-vingts dernières années, des scientifiques ont utilisé un certain nombre de méthodes d'analyse différentes afin d'ajouter à notre connaissance des objets de Glozel. Les premiers tests, des analyses chimiques faites dans les années 1920, furent exécutés pour recueillir des informations sur la composition du verre et des poteries ainsi que sur l'âge des os. Depuis, les techniques de datation par la thermoluminescence, le carbone 14, l'archéomagnétisme, des analyses d'activation neutronique, des analyses de pollens, des analyses thermiques différentielles et des examens au microscope à balayage électronique ont été utilisés pour les objets ainsi que pour le gisement. Malheureusement, le grand nombre et la variété des tests scientifiques faits à Glozel n'ont aucunement résolu les énigmes posées par le site.

L'analyse chimique du verre

Le verre de Glozel fut analysé pour la première fois dans les années 1920 par le professeur Croze et par M. Bruet, vice-président de la Société géologique de France (Morlet, 1970, p. 275-284), en utilisant les techniques de spectrographie et la chimie par voie humide classique. Les résultats des premières analyses sur le verre et la poterie ont été confirmés et

développés par des tests plus récents faits dans les années 1990 au réacteur de Slowpoke à l'université de Toronto, au Canada, par la technique d'activation neutronique. En général, les nouvelles analyses et les anciennes sont concordantes. Les examens les plus récents ont identifié sept types de verre, trois d'entre eux ayant un taux élevé de potassium, typique de la période médiévale. Ce taux élevé de potassium est une caractéristique du verre médiéval français fabriqué avec des cendres de plantes locales au lieu d'alcalin importé, ce dernier produisant un verre ayant un taux élevé de sodium. Ces trois verres auraient pu être tous faits à Glozel, en utilisant des fougères locales et du sable du Vareille. Trois autres verres contenaient un mélange de sodium et de potassium; leur origine n'avait pas pu être déterminée. Un verre ayant un taux inhabituellement élevé d'arsenic et de sodium, n'aurait pas pu être fabriqué à Glozel, et a pu être importé du Proche-Orient.

Analyses faites sur les céramiques de Glozel

1. LES ANALYSES CHIMIQUES DE LA POTERIE

En 1928, Bruet examina une tablette de Glozel portant des inscriptions, ainsi qu'un échantillon d'argile crue de Glozel, en utilisant un microscope à lumière polarisée afin d'identifier les constituants de l'argile. Il trouva que les mêmes minéraux étaient présents dans les deux échantillons et dans les mêmes proportions, ce qui permit de conclure que la tablette était faite d'argile de Glozel. Bruet observa que dans la tablette, la structure colloïdale de l'argile avait été altérée par une cuisson d'au moins 600 °C (Morlet, 1970, p. 273).

En 1976, des études archéomagnétiques menées par Barbetti montrèrent que les objets ne pouvaient pas avoir été fabriqués à partir de vieilles céramiques reconstituées, et démontrèrent à nouveau que cinq objets sur les six avaient été chauffés à au moins 500 °C. En 1976, Zimmerman appliqua la technique de datation au zircon sur deux objets, et trouva qu'il n'existait aucune possibilité d'irradiation pour les vieillir.

Des techniques employant les analyses thermiques différentielles sur quatorze objets en céramique, trouvés à Glozel, furent conduites par

Vagn Mejdahl en 1980; elles établirent que dix de ces objets avaient été chauffés à au moins 500 °C.

La récente analyse d'activation neutronique faite à Toronto sur une idole phallique et cinq tablettes gravées, confirme que les objets étaient en argile de Glozel mais que les échantillons de poterie en grès avaient manifestement une autre provenance. Cette poterie était utilisée pour faire les creusets servant à la fabrication du verre et constituaient une partie des débris trouvés dans le Champ des Morts.

2. LA DATATION DES CÉRAMIQUES PAR THERMOLUMINESCENCE (TL)

L'étude des céramiques de Glozel par la thermoluminescence est presque aussi ancienne que la méthode de datation elle-même. En décembre 1971, Mme Greta Ringström, une amie du Dr Harry Söderman, demanda à Vagn Mejdahl, de l'Administration danoise de l'Énergie atomique, s'il pouvait dater par thermoluminescence un objet en céramique provenant de Glozel. Il lui répondit qu'il en serait ravi, et Mme Ringström œuvra pour que Sture Silow, fidèle visiteur suédois à Glozel, puisse rapporter au Danemark une tablette en céramique portant des inscriptions. Mejdahl conclut que 2500 ans environ s'étaient écoulés depuis la cuisson de la tablette. Il présenta ses résultats en mars 1973 à une conférence archéologique et scientifique en Grande-Bretagne.

Après qu'il eût écouté la présentation de Mejdahl, le chimiste britannique Hugh McKerrell s'en retourna à son laboratoire au Musée national des antiquités à Édimbourg en Écosse, et s'attacha à dater un fragment d'une tablette de Glozel qu'il avait laissée de côté sur une étagère. Ce fragment avait été pris à Glozel par Glyn Daniel, et personne n'avait jugé bon de le faire dater. Les tests TL déterminèrent qu'elle avait été fabriquée probablement au début du II^e siècle après J.-C. Intrigué, Hugh McKerrell rejoignit Mejdahl dans son programme de datation d'autres céramiques de Glozel.

La première étude importante utilisant la thermoluminescence, réalisée en 1974, consista à établir l'authenticité de dix-neuf objets en céramique. Entre-temps, deux collègues français, Henri François et Guy Portal, s'étaient joints à l'équipe écossaise et danoise, et leur première publication, authentifiant les céramiques de Glozel, parut dans la revue *Antiquity* (McKerrell et al., 1974).

Dates TL: (E/Édimbourg, O/Oxford, R/Risø, Danemark)

Note: les échantillons numérotés 18 à 27 furent ramassés près de la Fosse ovale, tout comme ceux numérotés 33 à 37. Un numéro d'inventaire suit parfois la localisation du laboratoire.

Dates TL jusqu'en 1979:

- 1A. 100 avant J.-C. – R – GF287: tablette inscrite
- B. 830 après J.-C. \pm 240 – O – GF287: tablette inscrite
2. 120 après J.-C. – E: tablette inscrite
3. 110 avant J.-C. – R & O: tablette inscrite
4. 160 avant J.-C. – R: tablette inscrite
5. 380 avant J.-C. – E: bobine
6. 90 avant J.-C. – E: lampe
7. 210 après J.-C. – E: urne à visage
8. 80 après J.-C. – E: urne à visage
9. 290 avant J.-C. – E: lampe
10. 250 après J.-C. – E: lampe
11. 290 avant J.-C. – E: tablette inscrite
12. 160 avant J.-C. – E: tablette inscrite
13. 170 avant J.-C. – E: tablette inscrite
14. 350 avant J.-C. – E: tablette inscrite
15. 910 après J.-C. – E: large brique
- 16A. 1110 après J.-C. – E: tablette inscrite (cuite deux fois)
- B. 1320 après J.-C. – O: tablette inscrite
17. 1750 après J.-C. – E: tablette vitrifiée
- 18A. 1770 après J.-C. \pm 100 – R – GF8: argile
- B. 1930 après J.-C. \pm 20 – O – GF8: argile
19. 1130 après J.-C. \pm 100 – R – GF16: mortier de la fosse
- 20A. 980 après J.-C. \pm 150 – R – GF18: urne à visage
- B. 1440 après J.-C. \pm 110 – O – GF18: urne à visage
- 21A. 1210 après J.-C. \pm 60 – R – GF36: argile vitrifiée
- B. 1330 après J.-C. \pm 130 – O – GF36: argile vitrifiée
22. 1180 après J.-C. \pm 160 – O – GF1080: symbole phallique
23. 980 après J.-C. \pm 100 – R – GF712: empreinte de main
24. 1440 après J.-C. \pm 60 – R – GF1112: mortier de la fosse

- 25A. 1720 après J.-C. \pm 100 – R – GF1164: brique à cupules
B. 1927 après J.-C. \pm 12 – O – GF1164: brique à cupules
26A. 340 avant J.-C. \pm 200 – R – GF1428: tablette inscrite
B. 750 après J.-C. \pm 290 – O – GF1428: tablette inscrite
27. 1920 après J.-C. \pm 15 – E – GF1637: tablette vitrifiée

1985 Dates TL: Oxford – échantillons pris dans des trous fouillés auparavant et remplis de débris d'objets servant à la fabrication du verre

28. 1910 après J.-C. \pm 18 – 984.2.006: tablette vitrifiée
29. 1920 après J.-C. \pm 14 – 984.2.022: tablette vitrifiée
30. 1360 après J.-C. \pm 125 – 984.2.055: bloc inscrit
31. 1290 après J.-C. \pm 140 – 984.2.030: fragment inscrit
32. 1350 après J.-C. \pm 125 – 984.2.057: fragment inscrit

1983 Dates TL: Oxford – échantillons pris à proximité immédiate de la Fosse ovale

33. 420 après J.-C. \pm 190: fragment inscrit
34. 510 après J.-C. \pm 180: lampe
35. 1300 après J.-C. \pm 85: fragment vitrifié
36. 860 après J.-C. \pm 220: fragment vitrifié
37. 750 après J.-C. \pm 250: fragment inscrit

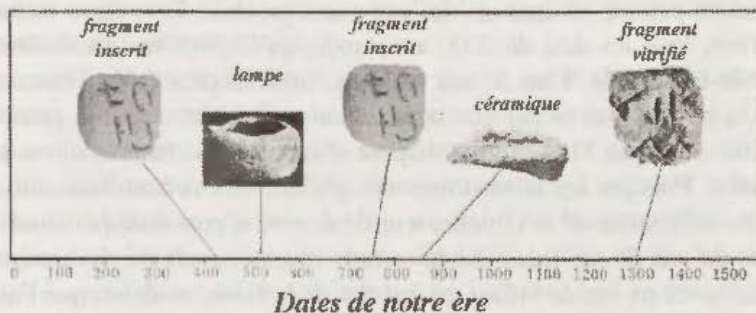
En 1979, le groupe avait pratiqué trente-neuf datations par TL sur vingt-sept objets. Les dates se répartissaient en trois séquences: une période ancienne de 300 avant J.-C. à 300 après J.-C.; une période médiévale située aux environs du XIII^e siècle; et une période récente. Quinze de ces objets dataient de la première période; ils se composaient de tablettes inscrites, de lampes, d'urnes à visage et de ces objets énigmatiques que Morlet appelait « bobines ».

Huit pièces dataient de la période médiévale; quatre étaient associées à l'industrie de la fabrication du verre: deux morceaux de mortier de la Fosse ovale, un fragment d'argile vitrifiée et une grosse brique du sol de la fosse. Les quatre autres avaient toutes été trouvées sur le pourtour de la Fosse ovale: une tablette, un symbole phallique, une urne à

visage et une empreinte de main; en fait, cette dernière peut être médiévale. Des empreintes de main furent trouvées dans la Fosse ovalaire et aucune n'avait été datée de la première période. Mais les trois autres objets posent un problème si on les considère comme médiévaux. Barbeti, dans ses recherches archéomagnétiques, a constaté que la même tablette avait été cuite à deux reprises: la première fois au-dessus de 500 °C, la seconde à une température plus basse. Il semble raisonnable de conclure que les dates TL originales donnant la période celtique auraient pu être modifiées pour donner celles du Moyen Âge à cause de l'exposition à la chaleur de la Fosse ovalaire, chaleur qui peut remettre à zéro l'horloge TL. Un morceau d'argile et une brique avec cupules ont été datés du XVIII^e siècle et une tablette vitrifiée du XX^e siècle.

En 1983, des tests faisant partie des nouvelles recherches sur Glozel initiées par le ministère de la Culture, furent conduits par le laboratoire de datation par thermoluminescence d'Oxford sur cinq échantillons de céramique, déterrés eux aussi près des restes de la Fosse ovalaire. L'éventail des dates se situant entre la moitié du IV^e siècle et la période médiévale peut seulement être expliqué par la remise à zéro de l'horloge TL de ces objets. Autrement, on devrait supposer que la langue celte à Glozel a survécu jusqu'au début du Moyen Âge. En 1985, des scientifiques d'Oxford datèrent cinq céramiques provenant du musée: deux tablettes vitrifiées furent datées comme étant récentes; les trois autres fragments gravés étaient médiévaux.

LES DATES TL DE 1983 PROVENANT D'OXFORD FAITES SUR DES MORCEAUX TROUVÉS PRÈS DE LA FOSSE OVALE



Comparaison de dates TL

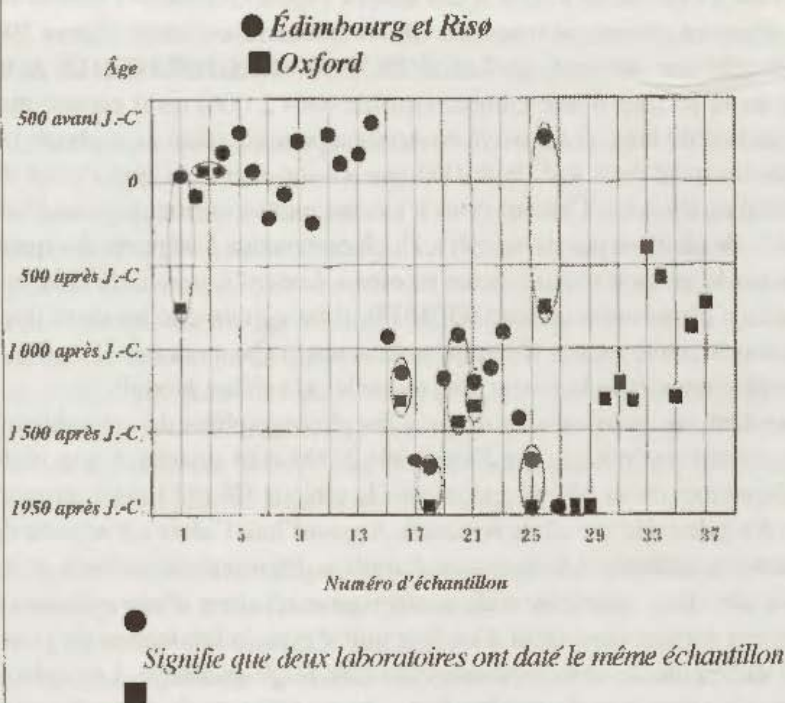


FIGURE 38

Huit de ces objets datés par TL à Risø et Édimbourg, furent aussi datés à Oxford. Dans trois cas, les résultats provenant des trois laboratoires étaient en accord, et dans un des cas assez proches. Pour deux tablettes inscrites, Risø les data de 2000 ans, tandis qu'Oxford les situait dans la période médiévale. Une de ces tablettes, trouvée près de la Fosse ovulaire, a pu être altérée par une seconde cuisson. L'autre était la première tablette datée par TL, et on ne dispose d'aucune information sur sa provenance. Puisque les laboratoires ont prélevé des échantillons sur des parties différentes de la tablette, leur désaccord a peut-être été causé par le fait qu'une de ses faces, datée comme récente, avait été davantage en contact avec un feu de brûlis, ou de celui de la Fosse ovulaire, que l'autre face exposée à une chaleur insuffisante pour modifier la date. Dans les deux derniers cas, un morceau d'argile et une brique avec cupules furent datés du XVIII^e siècle à Risø et des années 1920 à Oxford.

Les objets en céramique trouvés à Glozel et récemment datés (figure 39), ont éveillé une profonde méfiance. En 1998, McKerrell retira un morceau de la surface d'une tablette vitrifiée (984.2.006) qu'il pensait être du charbon de bois, et l'envoya en Arizona pour être daté au carbone 14. Il s'avéra qu'il était âgé de 46000 ans, ce qui signifiait que c'était du charbon ou du coke. Comme nous n'avions aucune information sur l'utilisation de charbon par les verriers, Hugh commença à se poser des questions sur la cuisson récente de ce morceau. Lorsqu'il trouva du coke sur la surface d'une autre tablette (GF1637), il fut certain que les deux fragments avaient été recuits récemment dans une forge moderne. Il était difficile de comprendre la raison pour laquelle cela s'était produit.

Cependant, on pouvait voir d'après les photographies de ces tablettes dans *Glozel* de Morlet, que l'item 984.2.006 était attaché à une idole phallique lors de sa découverte, et que la tablette GF1637 avait un morceau d'argile collé sur un de ses côtés. Aujourd'hui, l'idole est séparée de la première tablette, et le morceau d'argile a disparu de la seconde. L'intérieur des deux tablettes est de couleur grise résultant d'une cuisson en réduction comme dans celui d'un four utilisé pour la fabrication du verre, mais différente de celle obtenue dans une forge moderne. Les échantillons de verre trouvés sur les deux objets diffèrent de ceux du verre actuel ; et l'idole phallique, en fait, a cinq couches différentes de verre sur elle, ce qui veut dire qu'elle est passée cinq fois au feu. La meilleure explication pour ces objets récemment datés, est qu'ils étaient déjà vitri-

fiés lorsqu'on les a trouvés, et que Morlet les a cuits dans une forge pour les séparer; les deux manipulations ayant masqué les signes sur les tablettes en dessous. En ces temps reculés il y avait une forge chez Guerrier, située tout près de Glozel.

Il y a une explication différente pour les quatre autres objets restants: un morceau d'argile, une brique avec cupules, et deux tablettes vitrifiées. Aucun d'entre eux ne possède de signes recouverts par du verre, et il n'y aurait eu aucune raison de les chauffer dans une forge, même si la fraude en était l'explication. Au lieu de cela, un feu d'écobuage pourrait expliquer les dates modernes de ces objets. En 1889, le Champ des Morts fut nettoyé après de nombreuses années de jachère. Les restes de trois grosses souches et une certaine quantité de charbon de bois, qui auraient résulté de la combustion de tels feux, furent trouvés dans le champ dans les années 1920.

LA THERMOLUMINESCENCE

La technique de datation par thermoluminescence pour déterminer l'âge d'objets enterrés en céramique, a été utilisée dans les recherches archéologiques depuis les années 1960. Ce genre de matériau enseveli est exposé à de constantes radiations de faible intensité (alpha, bêta, gamma et cosmiques) de ses cristaux intérieurs et du sol environnant. Cette énergie libère des électrons qui voyagent à travers la structure cristalline dans laquelle quelques-uns restent prisonniers des impuretés et demeurent dans des états de plus haute énergie. Cette énergie conservée (la dose accumulée) augmente avec le temps passé dans le sol et est relâchée sous forme de lumière lorsqu'un échantillon de céramique est chauffé à au moins 500 °C.

L'âge de l'échantillon (depuis la cuisson originale de l'objet ou sa dernière exposition à une haute température) est déterminé par:

1. la mesure de l'intensité de luminescence,
2. la comparaison de la luminescence mesurée à une source radioactive calibrée,
3. la mesure de la dose de radioactivité annuelle du site original.

$\hat{\text{Age}} = \text{dose accumulée} / \text{dose de radiation annuelle}$

Glozel, les os de la discorde

Dates récentes par thermoluminescence			E/Edimbourg	O/Oxford	R/Risø
Réf. Lab.	N° musée	Age	Technique TL	Photo	Objet
17. E/764002	néant	1750 après J.-C.	inclusions de quartz	non	tablette vitrifiée
18. R/794001	GF8	1770 après J.-C. ± 100	idem	oui	argile
O/198.f	GF8	1930 après J.-C. ± 20	grains fins	idem	idem
25. R/794009	GF1164	1720 après J.-C. ± 100	inclusions de quartz	idem	brique à cupules
O/198.f8	GF1164	1927 après J.-C. ± 12	grains fins	idem	idem
27. E/756001	GF1637	1920 après J.-C. ± 15	inclusions de quartz	idem	tablette vitrifiée
28. O/198.d1	984.2.006	1910 après J.-C. ± 18	grains fins	non	idem
29. O/198.d2	984.2.022	1920 après J.-C. ± 14	idem	idem	idem

FIGURE 39

D'ordinaire, une grande quantité du bois provenant de l'abattage des arbres aurait été transportée à la ferme afin d'être utilisée comme bois de chauffage, mais à cause de l'escarpement de la colline, cela semble improbable. De grands feux destructeurs étaient capables de vitrifier des matériaux dans des collines fortifiées de l'Âge du fer. En 1889, un écobuage d'arbres et de broussailles de grande envergure à Glozel, qui fit aussi remonter près de la surface des matériaux enterrés lorsque les arbres furent déracinés, aurait certainement été à même de cuire une seconde fois quelques objets en céramique de telle sorte que leur datation paraisse plus récente.

Aucune explication pour ces objets récents ne résout le problème posé par le fait qu'Oxford et Risø aient obtenu des dates TL différentes sur les trois mêmes pièces. Comme suggéré plus haut, il est possible que les deux laboratoires aient fait des tests sur des parties différentes des mêmes tablettes. Le dessus d'un objet enterré, exposé à un important brûlis d'un champ, aurait donné une date plus récente que celle recueillie sur le dessous. Le dernier feu aurait remis l'horloge TL à l'heure du temps présent. Il est intéressant de constater que tous ces écarts d'âge concernent les objets en céramique qui ont pu être recuits lors d'un écobuage. Les deux pièces chauffées dans la forge ont été datées des années 1920 par Oxford et Édimbourg.



*Tablette vitrifiée 984.2.006
et idole phallique
lors de leur découverte*



Idole seule aujourd'hui



Tablette seule aujourd'hui



GF1637 lors de sa découverte. Aujourd'hui, le morceau attaché a disparu

**OBJETS VITRIFIÉS CONTROVERSÉS
DE GLOZEL**

FIGURE 40

Données magnétiques sur les céramiques de Glozel

Des échantillons de plusieurs tablettes furent envoyés à John Shaw, à l'université de Liverpool, afin d'obtenir l'analyse de leurs propriétés magnétiques. Il fut en mesure de démontrer que les deux tablettes cuites dans la forge, ainsi que l'idole phallique, avaient eu une première cuisson au-dessus de 700 °C, suivie d'une autre aux environs de 400 °C. Seule la cuisson initiale aurait pu assurer la vitrification. Les tablettes auraient pu, à l'origine, être faites et cuites pendant la période celtique, il n'en demeure pas moins qu'une vitrification dans un four aurait modifié l'horloge TL, effaçant ainsi la trace d'une première cuisson. Il détermina aussi que les deux tablettes trouvées dans les tombes et datées de la période médiévale avaient subi des cuissons antérieures. Dans ce cas, la première aurait pu avoir lieu à l'époque celtique et la seconde au Moyen Âge.

Discussion des analyses des céramiques

Les analyses de datation TL et magnétique suggèrent qu'il y a, en fait, deux périodes d'occupation de Glozel et non trois. Les objets qui semblent appartenir à la première sont les tablettes inscrites, les urnes à visage, les vases, les idoles phalliques, les bobines et les lampes. Hans Hitz a identifié les écritures trouvées sur de nombreux objets cités ci-dessus, comme appartenant à une langue celtique dont l'origine est aussi ancienne que 300 avant notre ère et qui se prolonge jusqu'au III^e siècle après J.-C. La même écriture se retrouve sur les bracelets en schiste de Glozel, qui, bien que très répandus à l'Âge du fer, ne se rencontrent pas en France après 300 de notre ère.

Un examen réfléchi des évidences pointe vers une recuisson comme étant la meilleure explication pour rendre compte des dates TL médiévales obtenues pour quelques-unes de ces pièces apparemment plus anciennes.

Les dates TL médiévales semblent être associées à la fabrication du verre, cautionnées par les dates carbone 14 médiévales et les analyses du verre. Des empreintes de main, des briques avec cupules, une céramique



Une urne à visage

Un vase

Des bobines

Deux idoles phalliques

Une tablette

Des lampes

**CÉRAMIQUES DE GLOZEL
DATANT DE LA PÉRIODE CELTIQUE**

FIGURE 41

FIGURE 42

**CÉRAMIQUES DE GLOZEL
DATÉES DE LA PÉRIODE
MÉDIÉVALE ET PROBABLE-
MENT FABRIQUÉES À CETTE
ÉPOQUE.**



Briques à cupules



Une empreinte de main



**Une céramique du sol
de la Fosse ovulaire**

du sol du four et des morceaux d'argile, appartiennent tous à cette époque. La période récente est représentée par un objet en céramique recuit.

Le fait que toutes, sauf une date TL d'Oxford, soient médiévales ou modernes, a conduit à une méfiance, très répandue parmi les scientifiques faisant autorité en Grande-Bretagne et en France, envers les dates TL les plus anciennes obtenues à Édimbourg et Risø. Cette perception défavorable compromet toute possibilité de nouvelles fouilles à Glozel. Il est important que d'autres mesures TL, ainsi qu'au carbone 14, soient faites dans l'espoir de prouver que le site était occupé durant la période celtique ou même avant celle-ci. Le tout premier candidat pour cette datation TL est le vase trouvé par la fille d'Émile Fradin, en 1965, qui contenait un collier en céramique fait de bobines.

Analyses effectuées sur les os

1. LES ANALYSES CHIMIQUES SUR LES OS

Du temps de Morlet, la seule façon de dater le matériel de Glozel consistait en des analyses chimiques par lesquelles on déterminait la quantité de matière organique qui avait disparu des os depuis leur enfouissement. Ces premières analyses donnaient une idée approximative de l'âge des os testés, mais il était clair qu'ils n'étaient pas modernes. Aujourd'hui, on peut convertir ces premières mesures pour déterminer le taux d'azote (N) restant dans les os. Si l'azote décroît avec le temps, il existe d'importantes variations dans le rythme de sa disparition. Les os modernes contiennent 4 % environ d'azote, mais les os néolithiques n'ont montré qu'un taux variable entre 2,9 % et 0,1 % d'azote.

En 1928, neuf objets en os de Glozel, furent analysés par Maheu et Randoïn du Laboratoire de police de Paris, en marge du rapport de Bayle sur Glozel. Des conversions de leurs résultats révèlent des niveaux d'azote entre 0,3 % et 2,5 % pour ces pièces qui ne sont certainement pas modernes. À peu près à la même date, Morlet prit les arrangements nécessaires pour faire faire des analyses chimiques sur onze os de Glozel, dans quatre laboratoires européens incluant ceux des universités de Porto, d'Oslo et de Lyon. Des taux d'azote pour ces objets allaient de 0,1 % à 2,2 %. Deux alènes, le poinçon trouvé par les journalistes du *Matin*, et une pièce gravée de signes et d'une chèvre en bas-relief trouvée enfoncée dans l'argile de la tranchée pendant les fouilles du Comité d'études, tous avaient un taux extrêmement bas d'azote (Morlet, 1970, p. 215-229).

En 1976, Hugh McKerrell détermina le taux d'azote contenu dans quatorze morceaux d'os de Glozel; dix non décorés et non humains. Les niveaux étaient compris entre 0,2 % et 0,7 %. Maheu et Randoïn avaient aussi analysé un certain nombre d'os de mouton et de veau, non travaillés; leurs taux convertis d'azote variaient entre 0,0 % et 0,6 %, manifestement anciens aussi. On se demande si c'est une indication de sacrifice animal appartenant à une période ancienne.

En 1997, Hugh McKerrell et Alice Gerard échantillonnèrent soixante-deux os du musée de Glozel, douze os humains et le restant des os d'animaux travaillés et décorés. Les niveaux d'azote variaient entre 0,5 % et

4,2 %. Un de ces objets, un hameçon, fut analysé chimiquement en 1928 et 1997 : en 1928, le taux trouvé était de 2 % d'azote ; en 1997, il était de 2,1 %, démontrant une bonne concordance entre la plus ancienne analyse et la plus récente (McKerrell et Gerard, 1999).

2. DATATION AU CARBONE 14

Dans les années 1940, vers la fin de la décennie et une bonne dizaine d'années après qu'il eût arrêté les fouilles à Glozel, Morlet apprit qu'une nouvelle technique, le carbone 14, pourrait pour la première fois dater avec précision les os anciens. Puisque les os perdent le carbone 14 à une vitesse mesurable, une fois qu'un animal ou un humain meurt, une mesure du reste de carbone 14 peut donner l'âge de l'os. Morlet envoya des os décorés à Harry Söderman, un ancien membre du Comité d'études, qui résidait temporairement aux États-Unis, pendant qu'il rédigeait ses mémoires. Söderman confia les os à Robert Gerard, un scientifique du Lamont-Doherty Earth Observatory de l'université de Columbia. Gerard les passa ensuite au nouveau laboratoire de datation au radiocarbone à Columbia. Malheureusement, un comité consultatif se prononça à l'encontre d'une datation des os, lesquels furent renvoyés au Dr Morlet.

En 1957, Morlet renvoya les mêmes os au laboratoire français de datation au radiocarbone de Saclay pour y être étudiés, mais on considéra qu'ils étaient trop fragiles pour être datés car, en ces temps-là, une partie importante de n'importe quel petit objet était détruite par l'opération de datation, étant donné qu'on avait besoin d'une grande quantité d'os pour procéder aux examens. Au lieu de cela, Morlet leur envoya deux os humains pour être testés : ils dataient des années 1950 et étaient essentiellement modernes ; les résultats ne furent jamais publiés. À cette époque, on rencontrait des difficultés à dater des os par le carbone 14 ; les scientifiques qui faisaient les datations manquaient de confiance dans leurs résultats. Depuis, les dates obtenues ont été corrigées pour corréliser les analyses et les cernes des arbres, et McKerrell trouve que les dates corrigées pour ces os pourraient remonter à n'importe quelle période à partir de 1650 ans après J.-C.

En 1975, McKerrell envoya une dent de bœuf, trouvée dans une urne à Glozel, à East Kilbride, en Écosse, pour être analysée. La datation la

situait entre 30 et 230 après J.-C., très près des dates obtenues, à la même époque, par thermoluminescence pour des céramiques de Glozel. La même année, un échantillonnage comprenant quatorze morceaux d'os était aussi testé à East Kilbride. La datation obtenue, aux environs de 17000 ans avant J.-C., ne fut pas publiée parce que les échantillons semblaient avoir été contaminés par une sorte de cire qui ne pouvait pas être complètement éliminée. Les taux de fluor trouvés dans ces os étaient exactement les mêmes que ceux obtenus pour d'autres os de Glozel récemment datés de la période médiévale par le radiocarbone, indiquant que la date très ancienne n'était pas fiable. Le fait que les os furent analysés tous ensemble comme s'il s'agissait d'un seul échantillon invalide aussi les résultats.

En 1984, trois dates au carbone 14 furent obtenues à Oxford: un morceau de charbon de bois donnait une date comprise entre 1020 et 1220 après J.-C.; un anneau en ivoire de 1400 à 1490 après J.-C.; et une partie de fémur humain fut datée de 340 à 530 après J.-C. Malheureusement, il n'y a aucune trace du numéro d'identification du fémur, pas plus que d'une photographie. Le charbon de bois avait été séparé d'une tablette inscrite, déjà datée par TL de 1350 ± 125 après J.-C., ce qui était cohérent avec la datation du morceau de charbon de bois.

En 1995, Alice et Robert Gerard firent parvenir à l'université d'Arizona, deux petits tubes en os, décorés, trouvés dans la Tombe II en 1927, pour les tester au carbone 14, en utilisant la technique de la spectrométrie de masse par accélérateur (SMA), susceptible de déterminer une date à partir de très petits fragments d'os. À la grande surprise générale, les deux dates étaient médiévales: 1250 à 1300 après J.-C. Ces objets avaient été choisis en partie parce qu'ils avaient une provenance bien établie: la tombe fut fouillée en un jour sous la direction d'Espérandieu, de l'Académie des inscriptions et belles-lettres.

Deux ans plus tard, après que Hugh McKerrell eût recommencé à travailler sur Glozel, une nouvelle sélection d'os pour datation fut préparée en tenant compte du taux d'azote trouvé dans les échantillons d'objets du musée. Ils comprenaient l'item GF743, partie d'un crâne humain exhumé de la Tombe I, en 1927; 202.2.154, un grand harpon en bois de cerf, orné de plusieurs signes alphabétiques; GF309, décoré d'une horde de rennes et de signes; 984.2.132, le manche d'un poignard décoré de rennes et de signes; et GF1716, représentant des rennes s'affrontant.

En 2000, René Germain organisa l'envoi de trois morceaux d'os humain de Glozel, pour datation par le laboratoire de l'université d'Arizona: GF745, partie du même crâne que GF743, précédemment daté; GF755, une mandibule; et GF737, un fragment de fémur gauche. La figure 43 montre les résultats de ces datations dans l'ordre chronologique.

Les dates du XIII^e siècle des objets en os gravés d'animaux, dont deux de renne, furent pour le moins surprenantes et déroutantes, jetant immédiatement la suspicion sur le fait de se trouver en présence de faux modernes façonnés dans de l'os ancien. Nous décidâmes d'utiliser un microscope très puissant pour examiner les détails des gravures des représentations animales et des inscriptions alphabétiques. Des études au microscope d'objets en pierre et en os fournirent des indications sur l'usage des objets, la nature des diverses stries ainsi que sur les outils utilisés pour les créer. Grâce à de tels travaux, White (1982) distingua une variété de burins en silex et la manière de les employer pour produire les différentes incisions sur les objets en pierre et en os. Cook (1991) fit de même pour étudier les entailles sur des os humains. Et Sievcking (1980) pour authentifier des pièces en os décorées, afin de déterminer si les sillons gravés qui entrecoupaient les craquelures naturelles avaient été faits avant ou après l'apparition de ces dernières.

En 1997, lors d'une visite au musée de Glozel, nous avons utilisé la technique mise au point par d'Errico (1994), consistant à faire des moules en silicone, pour quatre galets gravés et une hache polie. À notre retour aux États-Unis, nous avons donc moulé en résine uréthane des parties sélectionnées des moulages des galets, ainsi que deux moulages d'objets en os de Glozel (un harpon et le manche de poignard) qui nous avaient été envoyés par Hugh McKerrell.

DATATIONS AU CARBONE 14 DE GLOZEL

Objet	Date d'analyse	Laboratoire	Date de l'objet
Os humain	1957	Saclay	1690-1750 après J.-C.
Idem	idem	idem	1670-1950 après J.-C.
Dent de bœuf	1975	East Kilbride	30-230 après J.-C.
14 os	idem	idem	17.000 avant J.-C.
Fragment d'anneau	1984	Oxford	1400-1490 après J.-C.
Charbon de bois	idem	idem	1020-1220 après J.-C.
Fémur	idem	idem	340-530 après J.-C.
GF1773 Tube en os	1995	Arizona	1250-1300 après J.-C.
GF403 Tube en os	idem	idem	Idem
GF309 Troupeau de chevaux	1997	idem	1280-1410 après J.-C.
984.2.132 Manche	idem	idem	1260-1410 après J.-C.
GF1716 Rennes affrontés	1998	idem	1250-1390 après J.-C.
GF743 Crâne	idem	idem	1850-1955 après J.-C.
202.2.154 Harpon	idem	idem	1520-1650 après J.-C.
Charbon	idem	idem	> 44.000 avant J.-C.
GF755 Mandibule	2000	idem	1450-1640 après J.-C.
GF737 Fémur	2000	idem	1440-1525 après J.-C.
GF745 Crâne (même que GF743)	idem	idem	1850-1955 après J.-C.

**DATES AU CARBONE 14 CLASSÉES
EN FONCTION DES TAUX D'AZOTE**

Objet	Taux d'azote	Date
GF721 Fémur	Inconnu (0,8 ou 1,1 ?)	340-530 après J.-C.
GF309 Troupeau de chevaux	1 %	1280-1410 après J.-C.
GF755 Mandibule	1 %	1450-1640 après J.-C.
GF1773 Tube en os	1,2 %	1250-1300 après J.-C.
GF1716 Rennes affrontés	1,2 %	1250-1390 après J.-C.
GF403 Tube en os	1,3 %	1250-1300 après J.-C.
984.2.132 Manche	1,4 %	1260-1410 après J.-C.
GF737 Fémur	2,4 %	1440-1525 après J.-C.
GF743/745 Crâne	4 %	1850-1955 après J.-C.
202.2.154 Harpon	4,1 %	1520-1650 après J.-C.

FIGURE 43



984.2.132 : les deux faces du manche de poignard

**LES TROIS OS DATÉS
DU XIII^e SIÈCLE
PAR CARBONE 14 SMA**



GF309 : le troupeau de chevaux



Deux rennes s'affrontant (les deux faces)

FIGURE 44

Le renne courant



*Photo n° 10, par MEB
(microscope électronique
à balayage), de marques
sur la gravure du renne,
montrant de larges sillons*



984.2.132 :

le manche de poignard



*Photo n° 6-9, par MEB,
montrant l'intersection d'une
craquelure et d'une ligne
gravée sur la tête du renne*



Photo n° 12, par MEB

FIGURE 45

Les moulages en résine furent envoyés au Laboratoire de microscopie électronique à balayage de l'observatoire Lamont-Doherty de l'université de Columbia, où nous obtînmes treize micrographies ayant un grossissement de 18 à 40 fois. Bien que le microscope électronique à balayage soit capable de grossir au-delà de 100 000 fois, l'avantage principal pour nos objectifs est sa plus grande puissance de résolution et sa profondeur de champ infinie, comparées à celles du microscope optique. Un archéologue américain qui est une autorité en matière de procédés de gravure sur os et sur pierre, à qui nous montrâmes les images MEB, nous aida à identifier certaines caractéristiques.

Le renne courant

La figure 45 montre le renne courant, dont le Dr Morlet disait : « Le galet sur lequel a été gravé le *renne courant*, devait porter tout d'abord d'autres dessins qui furent effacés par raclage nettement apparent à certains points. » (Morlet, 1929, p. 221) D'après notre collègue archéologue, le large sillon qui apparaît en bas de l'image MEB 10, ressemble manifestement à une sorte de marque faite par le côté d'un large burin en silex qui, dans ce cas, a été utilisé pour effacer les gravures précédentes. Il n'était pas tout à fait certain au sujet des lignes gravées sur le galet. À certains égards, elles avaient l'air d'avoir été tracées par un outil métallique, mais le scientifique déclara que les propriétés de la diorite pourraient embrouiller les interprétations. Des lignes sont répétées plusieurs fois, creusant en profondeur et en élargissant le trait initial. Donc, une marque typiquement striée, faite par un outil en silex, pouvait commencer à ressembler de plus en plus au profil idéal d'une rainure en « V », laissée par un outil en métal. Cependant, des artisans de l'Âge du fer ont pu avoir utilisé des outils en silex ou en métal. À cause de la dureté des galets en diorite ou basalte (6,5 sur l'échelle de Mohs), le silex aurait été plus efficace que le métal ordinaire disponible à l'époque celtique.

Le manche de poignard

Antonin Morlet décrivit cette pièce comme le manche d'un poignard ou

d'un outil, fait d'une sorte d'os de patte d'animal. Ingvar Byrjedahl a identifié les cervidés gravés sur cet objet comme étant des rennes. En décembre 1997, le manche fut daté au radiocarbone aux alentours de 1260-1410 après J.-C., par le Laboratoire de spectrométrie de masse par accélérateur de l'université d'Arizona.

La photographie du manche, prise par Morlet en 1929, peu après sa découverte, montre clairement une fêlure longitudinale (figure 45). Des observations attestent qu'un os enterré dans un sol humide développe rapidement, après son exhumation, des fissures quand il sèche. Une ligne gravée verticale (marquant le muscu du renne) traverse la fêlure horizontale. Sieveking (1980) a démontré que, si une fissure est antérieure à une ligne gravée, l'entaille s'enfonce profondément dans celle-ci, tandis qu'une ligne gravée avant qu'une fêlure ne se produise maintiendrait une profondeur uniforme. L'image au microscope électronique à balayage n° 6-9 semble montrer que la ligne gravée avait été faite avant que la fissure ne survienne, donc avant l'enfouissement.

L'image MEB n° 12 montre la fêlure comme une ligne irrégulière allant du bas à gauche vers le haut à droite, et touchant les extrémités inférieures d'une série de quatre hachures. Entre chacune de celles-ci, la fissure prend la forme d'une série d'arcs ayant une projection pointant vers le bas au contact de chaque hachure. La fêlure apparaît parfaitement droite à l'œil nu mais, lorsqu'elle est agrandie, elle ressemble à une onde faite d'arcs et de projections. Ce motif correspond à ce qu'on pourrait s'attendre à voir si une craquelure se développant était affectée par des points de fragilité antérieurs (hachures) déjà gravés dans les couches supérieures de l'os.

Notre collègue archéologue pense que la ciselure et la gravure du manche ont été faites par un outil métallique. En considérant la datation au carbone 14 de cet objet, ce n'est pas inattendu. Il confirmait aussi que les ciselures et gravures du manche paraissent être antérieures au développement de la fêlure. Si c'est le cas, l'objet pourrait ne pas avoir été exécuté dans les années 1920, et a dû être façonné quand l'os était frais, au XIII^e siècle.

Discussions des résultats du carbone 14

Un examen du tableau de la figure 43, montrant les résultats par ordre croissant de taux d'azote (N) obtenus par le radiocarbone, met en lumière plusieurs choses.

Six objets ont un taux d'azote entre 1 % et 2 %; cinq ont été datés du XIII^e siècle après J.-C. Un fémur ayant un taux de 2,4 % date de la fin du XV^e ou du début du XVI^e siècle; deux objets ont 4 % ou plus d'azote, et datent du XVI^e siècle ou plus tard. Il y a une relation claire, bien que pas totalement cohérente, entre le taux d'azote et l'âge. Trente-deux os sur cinquante, décorés ou gravés et analysés chimiquement en 1997, ont des niveaux d'azote entre 1 et 2 %, suggérant qu'ils puissent aussi dater de la période médiévale.

Quatre des cinq os humains datés varient entre les XV^e et XIX^e siècles. Sept des douze os humains analysés chimiquement ont un taux d'azote de 2 % ou plus. On doit en conclure que la plupart des os humains testés à Glozel sont plus récents d'au moins plusieurs centaines d'années que les os moyenâgeux décorés.

Actuellement, la seule confirmation par C-14 de quelque chose de plus ancien que la période médiévale à Glozel, vient de la dent de bœuf du I^{er} siècle, trouvée dans un vase, et le fémur datant du IV^e siècle après J.-C. Encore que les dates TL et les mesures d'azote suggèrent que certains objets doivent remonter à une période antérieure. De nouvelles datations au radiocarbone devraient constituer une priorité, et les candidats les plus vraisemblables pour une date reculée sont des os ayant un niveau d'azote inférieur à 1 %. Quoique Maheu et Randoïn aient répertorié six objets, Morlet onze, et que les analyses de 1997 en trouvèrent douze ayant un taux au-dessous de 1 %, aucun d'eux n'a été daté au carbone 14. Deux bons candidats pour ce test sont G1670, le renne se léchant la patte, et G310, un capridé avec signes. Tous les deux possèdent un taux d'azote de 0,5 %, le plus bas que nous ayons trouvé. Deux des alênes analysées par Couturier ont aussi un niveau d'azote très bas. Malgré que ces dernières ne puissent être maintenant identifiées, il y a un certain nombre d'alênes et de poinçons dans le musée, et aucun d'entre eux n'a été daté au carbone 14 ou analysé pour leur niveau d'azote au cours des soixante-dix dernières années.

Glozel et les cycles climatiques

Des informations concernant les cycles du climat pour le site de Glozel pendant les trois mille dernières années pourraient être pertinentes (Denton, 1973). La figure 46 illustre les variations de la frontière entre les aires climatiques continentale et méditerranéenne en Europe, entre 1200 avant et 900 après J.-C. Lorsque la frontière recula vers le nord, la France connut un climat chaud, stable, avec peu de tempêtes et de sécheresse. Lorsqu'elle s'avança vers le sud, le climat fut moins prévisible, avec des hivers très froids et des tempêtes plus fréquentes (Crumley, 1994).

La figure 47 donne une idée générale de la manière dont les dates TL et carbone 14 des objets de Glozel, sont en corrélation avec les cycles climatiques des derniers trois mille ans en Europe. Le premier cycle, le froid minimum homérique, céda le pas à une période chaude globale, l'optimum romain, juste au moment où, d'après les théories de Hitz, l'écriture de Glozel se serait développée. Cette période était plus chaude qu'aujourd'hui, et les cols alpins conduisant vers l'Italie du Nord étaient praticables toute l'année. Nous avons les dates TL de Glozel, ainsi que celles au carbone 14, pour cette période. Entre 400 et 900 ans après J.-C., pendant la période intermédiaire froide du minimum correspondant à l'époque des Vandales (subdivision proposée par des climatologues américains - NDT), nous ne possédons aucune date valable pour Glozel. L'agriculture devait être plus difficile à cette altitude pendant une telle période de froid. L'endroit était aussi touché par la peste et les invasions. La détérioration climatique a pu contribuer à l'intervalle dans les dates du site. Entre 900 et 1300 après J.-C., pendant l'optimum médiéval, nous avons des datations TL et au carbone 14. Pendant le petit Age glaciaire qui suivit la période chaude médiévale, les seules dates au carbone 14 sont celles d'un anneau en os et cinq fragments de crâne humain et de fémur - une distribution hétéroclite d'ossements. Il est clair que la plupart des dates correspondent aux périodes les plus chaudes, coïncidant avec l'activité du site.

CYCLES CLIMATIQUES HISTORIQUES

Positions de la ligne de démarcation entre les climats continental et méditerranéen pendant la période comprise entre 1200 avant et 900 après J.-C.



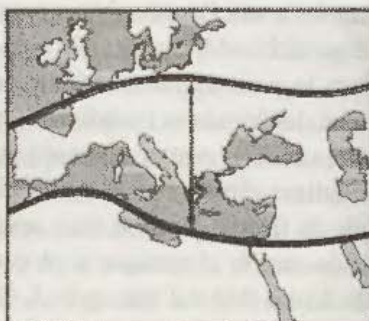
*1200 à 300 avant J.-C.
Le minimum homérique*



*Circa 300 avant J.-C.
à 300 après J.-C.
L'optimum romain*



*400 à 900 après J.-C.
Le minimum de l'époque des
Vandales*



*L'étendue de la frontière durant
cette période*

*(Adapté de Historical Ecology,
Carole Crumley, éditeur, 1994, p. 194-195)*

FIGURE 46

FIGURE 47

COMPARAISON ENTRE LES CYCLES CLIMATIQUES ET LES DATES TL ET C14 DE GLOZEL.

● Dates TL

□ Dates C14

CHAUD
300 avant - 300 après J.-C.
L'optimum romain

CHAUD
900-1300 après J.-C.
La période médiévale chaude

FROID
1200-300
avant J.-C.
Le minimum
homérique

FROID
400-900
après J.-C.
Le minimum
'de l'époque
des Vandales

FROID
1300-1850
après J.-C.
Le petit Âge
glaciaire.

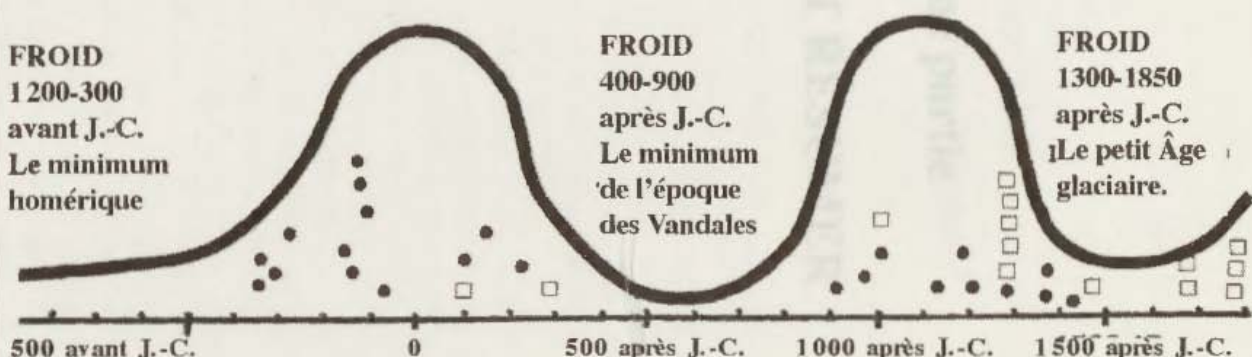
500 avant J.-C.

0

500 après J.-C.

1000 après J.-C.

1500 après J.-C.



Troisième partie

POUR TOUT RÉSUMER

Chapitre XXI

Glozel est-il authentique ?

Sur la page de garde de l'exemplaire du *Glozel* qu'il nous avait envoyé en 1955, Morlet avait écrit : « La vérité n'est-elle par la fille du temps ? » Le temps a prouvé que Morlet était dans l'erreur à propos de l'ancienneté de Glozel. Aucun objet n'a été daté du Néolithique, bien qu'il soit possible que l'un d'entre eux appartienne à cette période si d'autres datations étaient faites. La question de l'authenticité est toujours discutée : nous espérons que le temps qui passe donnera raison à Morlet.

Les premiers soupçons de fraude à Glozel virent le jour en 1925, après que Morlet eût publié sa brochure initiale consacrée au site. Ils concernaient les écritures que les archéologues patentés ne pouvaient accepter comme provenant d'un site néolithique. Ironiquement, deux des premiers critiques furent Émile Espérandieu et Salomon Reinach qui, plus tard, devinrent de fervents supporters après avoir fouillé dans le Champ des Morts. En 1927, un certain nombre de scientifiques menés par Vayson de Pradennes, ancien président de la Société préhistorique française, avaient commencé à poser des questions sur l'âge de Glozel et son authenticité. Entre 1927 et 1931, les partisans et les détracteurs de Glozel échangèrent un torrent d'accusations et de contre-accusations (voir la première partie du livre). En dépit du fait que d'éminents scientifiques fussent représentés dans les deux camps, ces débats n'ont changé les opinions de personne. Même la justice était en plein état de confusion lorsqu'en 1931, le procureur Besson débouta la Société préhistorique française dans le pro-

cès pour fraude contre Émile Fradin. Il s'appuya sur le fait que toutes les charges avaient été réfutées par des scientifiques de renom, tout comme l'étaient ceux qui les avaient portées.

Les arguments passionnés de Morlet, rejetant les critiques relatives à l'authenticité des objets, sont clairs, logiques et précis dans les faits, autant que nous puissions le dire. Mais ils n'ont pas réussi à convaincre les quelques scientifiques français et britanniques qui avaient pris la peine de les lire. Nous les avons inclus dans le chapitre II de ce livre; il est donc inutile de les répéter ici. Il existe une autre manière de s'interroger sur l'authenticité de Glozel.

Commençons par les résultats des analyses scientifiques. Quinze objets en céramique (tablettes, vases, lampes et bobines) ont été datés de la période celtique par la technique de la thermoluminescence; dix-sept autres, comprenant une idole phallique, entre 400 après J.-C. et le XV^e siècle. Ce ne sont manifestement pas des faux modernes.

Pendant les années 1926, 1927 et 1928, la revue bi-hebdomadaire *Mercurie de France* publia vingt articles décrivant les fouilles à Glozel par vingt scientifiques expérimentés, des archéologues pour la plupart. Tous étaient convaincus qu'ils avaient fait des découvertes authentiques dans un sol vierge. Deux rapports de ces « fouilles de contrôle », comme on les nommait, figurent dans la première partie de ce livre. Pendant ces fouilles, des spécimens de chaque objet glozélien furent exhumés et chaque fois rapportés par d'autres personnes que le Dr Morlet ou Émile Fradin. Prenons par exemple les bobines si mystérieuses, uniques à Glozel, comme le sont les tablettes gravées, les idoles phalliques et les empreintes de main. Dix bobines furent découvertes in situ et signalées par écrit par des scientifiques en visite. Ceci est une preuve valable de leur authenticité, ainsi que pour des objets trouvés avec elles.

Le 13 juin 1926, l'ethnographe Arnold Van Gennep découvrit à Glozel une bobine, une idole phallique, un poinçon en os, une urne à visage et une lampe en argile, tous objets trouvés in situ dans un sol vierge (*Mercurie*, 1^{er} juillet 1926, p. 96-98). Le 24 août 1926, Salomon Reinach, directeur du Musée national de Saint-Germain-en-Laye, déterra une bobine, un vase, une aiguille en os et une tablette inscrite. Deux jours plus tard, il déclarait à l'Académie des inscriptions et belles-lettres: « J'affirme sans hésitation, ne pouvant récuser le témoignage de mes yeux et l'évidence des découvertes faites en ma présence, que tous ces

objets, si extraordinaires qu'ils paraissent, sont authentiques, non retouchés, de même provenance. » (*Ephémérides* 1, p. 45)

Le 10 septembre 1926, Émile Espérandieu et Leite de Vasconcellos, tous deux scientifiques confirmés, visitèrent Glozel. Ils découvrirent une bobine, une tablette avec inscriptions, deux pointes et un grattoir en silex. Espérandieu écrivit plus tard : « J'ai la conviction absolue que tout est parfaitement authentique des trouvailles faites à Glozel. » (Grivel, 2004, p. 218) Leite de Vasconcellos déclara : « Les objets portent en eux-mêmes les preuves indiscutables de leur antiquité. » (*Mercur*, 1^{er} octobre 1926) Le jour suivant, Espérandieu et l'archéologue Lucien Mosnier exhumèrent une bobine, une aiguille en os, un fémur humain fossilisé, une tablette inscrite, une lame en silex et une hache en pierre gravée d'un signe. Dans une lettre non publiée, Mosnier écrivit à Morlet : « Je certifie avoir assisté, en tant que correspondant de la Commission des monuments historiques (section préhistorique), à la plupart des fouilles du gisement de Glozel ; je suis convaincu de son authenticité. Ce gisement est vierge de tout remaniement et les objets portent une patine propre à la matière première de chacun d'eux. » (Grivel, 2004, p. 217)

Le 14 septembre 1926, les géologues Charles Depéret et Pierre Viennot déterrèrent une bobine, une tablette, une lampe et une plaque de schiste gravée d'animaux. Depéret rapporta plus tard, à l'Académie des sciences : « L'authenticité de tous les objets recueillis ne laisse de place à aucun doute. » (Grivel, 2004, p. 218) Le 23 octobre 1926, Joseph Loth, professeur au Collège de France, visita le site et trouva une bobine, un galet gravé de signes et une brique à cupules et signes. Un article dans le *Mercur* rapporte : « M. Loth reconnaît que tous ces objets étaient parfaitement en place, dans un terrain vierge de tout remaniement. » (*Mercur*, 15 novembre, 1927, p. 81) Le 5 mai 1927, le journaliste Jean Labadie déterra une bobine et une plaque de schiste avec inscriptions. Il écrivit plus tard : « Aucun objet n'est faux à Glozel. » (*Mercur*, 1^{er} septembre 1927, p. 459) Le 19 mai 1927, de retour à Glozel, Joseph Loth dégagea une bobine, une tablette inscrite, une idole phallique et une aiguille en os cassée (*Mercur*, 15 novembre 1927, p. 81). Le 19 juin 1927, Reinach et Espérandieu retournèrent à Glozel. Ils y trouvèrent une bobine, un fémur humain fossilisé, un galet gravé d'animaux et de signes, une hache ayant une lame polie et une lampe (*Mercur*, 15 novembre 1927, p. 81). Il existe encore nombre de découvertes enregistrées et des témoignages.

J'avais évoqué le fait que la thermoluminescence avait résolument daté de la période celtique un certain nombre de pièces en céramique. Bien que nous ne puissions pas dater les objets en pierre, leur découverte en association avec des céramiques authentifiées, est aussi la preuve qu'ils ne sont pas des fraudes récentes. L'écriture sur les galets qui, chronologiquement, appartient à la période celtique, ainsi que la présence de bracelets en schiste qui n'apparaissent plus en France au-delà de 300 après J.-C., constituent davantage d'évidences encore.

Un témoignage frappant, en faveur de l'authenticité d'un galet, est apporté par les éditeurs du journal *Le Matin*, qui se rendirent à Glozel le 4 janvier 1928. Ils choisirent de fouiller en dehors du Champ des Morts, dans un endroit où ils durent, en premier lieu, déraciner à la pelle un petit arbre avec de nombreuses racines. Ils écrivirent : « Il nous a fallu à maintes reprises arracher des souches dont il fallait couper les racines à la bêche, les racines aussi grosses que le manche de nos pioches [...] Nous dégageons de la masse argileuse un galet noirâtre, elliptique, portant trois signes glozéliens classiques [...] Nous l'avons déterré à 1 m 35 du front de taille par 60 centimètres de profondeur au milieu d'une véritable chevelure de racines drues. » (*Le Matin*, 6 janvier 1928)

Un autre rapport, écrit par M. Desforges, un des membres fondateurs de la Société préhistorique française, confirma l'authenticité du galet gravé d'un renne et d'une pointe de lance en os. Desforges fouilla au printemps 1928; ce fut la dernière des fouilles contrôlées :

« J'ai pu fouiller moi-même en compagnie du Dr Morlet et d'Émile Fradin.

Le sol est formé d'une couche de terre arable noire, de 0 m20 à 0 m30 d'épaisseur; puis une couche d'argile jaunâtre qui varie entre 0 m30 et 0 m50 d'épaisseur. Au-dessous se trouve une sorte d'argile arénacée beaucoup plus dure. La couche noire et une partie de l'argile (0 m10 environ) sont garnies d'un réseau inextricable de ronces, de genêts et surtout de fougères.

C'est sous ce réseau, à 0 m30 environ dans l'argile, soit à 0 m50 ou 0 m60 de la surface, qu'on rencontre des objets préhistoriques. Il est donc matériellement impossible que ces objets aient pu être enfouis frauduleusement par le haut. [...]

Nous travaillions depuis à peu près une demi-heure, et nous avions abattu environ un mètre de profondeur du front de taille, quand le Dr Morlet, avec son couteau, rencontra un objet résistant, qu'il dégagait avec la plus grande précaution.

Il s'agissait d'un galet en roche noirâtre, à peu près parallélépipédique, de 10 centimètres de long, sur 5 de large, et 3 d'épaisseur, gisant à plat, à 30 cm de profondeur sur l'argile, soit à 60 centimètres de la surface. Je remarquai qu'il était entouré de radicelles, dont une encore vivante. Le terrain était compact, non remanié; et quand le galet fut retiré, son gîte demeura bien net. Nous débarrassâmes vivement ce galet de l'argile qui y adhérait, et fûmes agréablement surpris d'y voir une gravure représentant une tête de renne de toute beauté. [...]

Nous fûmes assez longtemps sans rien rencontrer. À cinq mètres au moins de notre point de départ, le couteau d'Émile Fradin sectionna, au grand désespoir du Dr, une superbe pointe de sagaie en os. On dégagait avec précaution la partie restée en place. L'objet, pointu aux deux extrémités, mesure à peu près cinq à six centimètres de longueur. Quant à la cassure, nous pûmes constater que l'os était absolument fossilisé, presque friable; l'extérieur était recouvert d'une belle patine jaunâtre.

J'ai rapporté de là-bas une impression bien nette: le gisement de Glozel est absolument authentique. » (*Mercury*, 15 juin 1928, p. 720-722)

Les analyses du taux d'azote des objets en os ont montré que la plupart d'entre eux sont âgés de plusieurs siècles, voire même des millénaires, mais ils demeurent les objets les plus controversés de Glozel. La datation au carbone 14 du Moyen Âge pour cinq os gravés a inévitablement suggéré une idée de fraude dans l'esprit des détracteurs du site. D'après eux, soit le Dr Morlet, soit Émile – ou les deux à la fois – ont découvert de vieux os, les ont gravés et les ont enterrés dans les années 1920. Il est vrai qu'aucun os gravé n'y avait été trouvé avant que Morlet n'arrive sur la scène en 1925; le premier os ne fut découvert qu'en juin 1927, lorsque les deux tombes furent exhumées. Commencant en 1928, alors que la tranchée est du site s'étendait plus au sud, un nombre croissant d'os gravés d'animaux apparut, certains représentant des rennes. Parce que la plupart de ceux-ci n'avaient pas été découverts avant 1928, aucun n'est mentionné dans les rapports ci-dessus. Mais deux surgirent lors d'excavations connues; Joseph Loth trouva un petit pendentif en os, gravé d'un

animal, et Émile Espérandieu déterra une tête sculptée d'un animal au museau allongé.

Nous pensons que nos recherches utilisant la microscopie électronique à balayage, nous ont donné une preuve qu'au moins sur deux de ces os gravés, les traits avaient été faits avant que l'os n'ait été enterré. Notre démonstration atteste du fait que les fêlures sur l'os qui se développent peu de temps après que l'os est déterré, recourent les lignes gravées sur ces deux pièces sans montrer aucun dommage sur le bord de la craquelure, à l'endroit où elle coupe l'entaille laissée par la ligne gravée. Ceci indique que ces lignes étaient déjà présentes avant que l'os ne se fêle et qu'il ne soit enterré. Ces objets ne sont pas contemporains des céramiques et des galets gravés; ils paraissent avoir été faits par des inconnus au XIII^e siècle, mais certainement pas inscrits et enterrés au XX^e siècle.

Puisqu'il existe des écrits garantissant la fiabilité des découvertes de chaque type d'objets de Glozel, qui donc déciderait de se donner du mal en fabriquant des exemples frauduleux de pièces semblables? Certainement pas Morlet ou Fradin. Des rapports contemporains signalent que des étudiants de la section Arts de l'université de Clermont-Ferrand ont essayé d'introduire, apparemment avec succès, de faux objets sur le site. En 1928, un visiteur fut pris la main dans le sac avec des objets gravés qu'il avait créés pour enfouir dans le gisement. En 2004, dans une émission radiophonique de France Culture, Philippe Marlin, fondateur de l'Œil du Sphinx, parla de ses récentes visites en Dordogne. Il déclara que les villageois des Eyzies lui avaient raconté qu'il était de notoriété publique que dans les années 1920, des faux avaient été apportés à Glozel par des voisins qui étaient dépités par le manque de touristes aux Eyzies, dû à la renommée de Glozel qu'ils voulaient discréditer.

Ceci pourrait expliquer la présence des deux harpons modernes parmi les objets de Glozel. Il existe quelques autres anomalies dans le musée: des os de vache étiquetés comme appartenant à des rennes; des objets décrits comme étant plus anciens que les tests le montrent; des dents de panthère qui n'ont jamais été enterrées; et quelques faux possibles. Ces objets douteux n'invalident aucunement l'authenticité de plus de deux mille pièces encore présentes dans le musée.

En outre, personne n'a encore proposé une méthode réaliste pour insérer les pièces discutables dans la couche archéologique bien définie du sol jaune argileux. Vayson de Pradennes suggéra que les objets avaient été

introduits horizontalement à partir d'un des côtés d'une tranchée existante. Malheureusement pour sa théorie, de nombreuses fouilles enregistrées documentent le fait que les objets furent trouvés à plusieurs mètres (plus d'une longueur de bras) du bord de la tranchée et, par conséquent, trop loin pour avoir été enfouis manuellement et horizontalement. De plus, cette méthode aurait été extrêmement peu commode pour introduire de fragiles objets en céramique. La Commission internationale suggéra que les objets frauduleux avaient été enfoncés verticalement, en enlevant la couche arable, en plaçant les pièces dans la couche archéologique et en redéposant la couche supérieure. La Commission d'études vérifia cette hypothèse et établit qu'un tel procédé laisserait des traces évidentes d'un remaniement de sol; la couche arable serait mélangée à l'argile du dessous et cela prendrait des années pour que le terrain recouvre son aspect original.

La découverte d'objets glozéliens dans les sites voisins de Puyravel, Le Mercier, Le Cluzel et Palissard renforce l'authenticité des fouilles de Glozel. Ces trouvailles périphériques furent faites par des personnes autres que Morlet ou la famille Fradin, même si Morlet examina ultérieurement deux de ces sites. Ainsi, Charles Depéret a décrit un galet particulier qu'il exhuma à Puyravel (Depéret, 1928):

« Plusieurs personnes étaient entrées avant moi dans la grotte de Puyravel, notamment mes collaborateurs, MM. Arcelin, Mayet et Roman, qui avaient fait un grattage superficiel du plancher de la grotte et s'étaient arrêtés, parce qu'ils pensaient avoir atteint la roche solide de ce plancher. Arrivant huit jours après, je me dis que des hommes n'auraient pas creusé une grotte où ils ne pouvaient se tenir debout, et j'eus le premier l'idée de continuer la fouille plus bas. À coups de pic, je fis défoncer le plancher formé de blocs de granulite cimentés par une argile compacte. Sur ce plancher très dur et inviolé, à 0 m 40 de profondeur, j'eus le plaisir de recueillir, moi-même, un beau galet schisteux avec, d'un côté, une tête de cheval, et de l'autre, une page d'écriture identique à celle de Glozel, puis un autre galet rond de granulite dure, couvert de caractères glozéliens. Les conditions de la trouvaille sont impeccables, et défient toutes les critiques de M. Dussaud. »

Et Depéret ajoutait, dans un article qu'il publia à ce propos:

« La situation de la grotte artificielle de Puyravel est à l'abri de toute critique, l'orifice étant bouché par un épais terre-plein d'éboulis anciens et n'ayant jamais été visité avant les fouilles.

L'existence, sous le plancher compact de cette grotte, de plusieurs pièces avec écriture de Glozel [...] est à notre sens tout à fait décisive. »

La preuve la plus incontestable que nous ayons, personnellement, de l'innocence de Morlet, vient de notre correspondance des années 1950. Ses efforts acharnés et répétés pour obtenir des dates au radiocarbone sur les objets en os de Glozel, dans les laboratoires aux États-Unis et en France, à cette époque, sont un témoignage de son intégrité. Quel contrefacteur aurait cherché activement à faire faire des analyses pointues qui auraient révélé ses supercheries ?

Il sera limpide, pour n'importe quel lecteur arrivé à cette page, que nous croyons que Glozel est authentique. Bien que nous nous soyons efforcés d'être objectifs, nous n'avons pas encore découvert un argument parmi ceux proférés par les opposants de Glozel, qui pourrait être soutenu par des faits documentés.

Comment peut-on expliquer la dépréciation persistante qui frappe le site malgré les datations par thermoluminescence ou radiocarbone, et les découvertes d'objets en place faites par d'éminents spécialistes ? La déclaration de l'archéologue britannique Colin Renfrew, prononcée après avoir pris connaissance des résultats des premières dates TL, est probablement, la meilleure réponse à la question. Il dit :

« Jusqu'à présent, les découvertes de Glozel défont trois principes cohérents auxquels les sites archéologiques authentiques se conforment presque invariablement [...] »

1. Les trouvailles, en tant qu'assemblage ainsi que la majorité des découvertes isolées, sont sans parallèle significatif ailleurs, dans la même région ou en dehors. [Cette affirmation est incorrecte puisque des trouvailles indépendantes furent faites dans la même région.]

2. L'assemblage de trouvailles, qui est daté résolument par TL, ne contient aucun objet typique des cultures parfaitement documentées de cette région et période [...] pas de fragments de poterie typique, pas de pièces de monnaie.

3. L'assemblage montre de sérieuses inconsistances chronologiques qui, d'un point de vue de la stylistique, sont difficilement conciliables avec l'authenticité de tous les objets [...] (quelques) gravures d'animaux sur des os, incluant un renne, sont manifestement semblables par leur style aux gravures paléolithiques [...] et portent aussi des signes de l' "écriture" de Glozel. Il est difficile d'imaginer que ceci aurait pu être le fait d'autre chose qu'une duperie. » (Renfrew, 1975, p. 220)

Autrement dit, parce que nous ne pouvons pas l'expliquer, cela doit être une imposture. Glozel n'est pas, manifestement, un site archéologique majeur. Malgré tout ce que nous avons appris, il y a des aspects du gisement qui demeurent encore des non-sens. Quoique nous croyions à l'authenticité de cette culture celtique unique et isolée, qui produisit beaucoup de ces objets, on est en droit de se demander si Glozel mérite bien l'énergie intellectuelle et le temps investis à la fois par ses partisans et ses opposants. À n'en pas douter, la langue exige une étude en tant que témoin rare d'écriture celtique de cette période. Les objets médiévaux restent quant à eux un puzzle fascinant.

La véritable importance de Glozel réside en tant qu'exemple affligeant et indéfendable d'une censure archéologique. Pendant quatre-vingts ans, de véritables examens du site ont été bloqués à cause d'un préjugé et d'une désinformation (A. Gerard, 2000). Un des objectifs de ce livre est de restituer les faits aux lecteurs afin qu'ils puissent se forger par eux-mêmes une idée sur l'authenticité ou non de Glozel.

Les premières tentatives de dénigrement du site utilisaient des fausses déclarations, des omissions et des sous-entendus. Les exemples suivants proviennent de deux articles.

En 1930, un texte écrit par Vayson de Pradennes, intitulé « Les falsifications de Glozel », parut dans *Antiquity*. Vayson débuta par la description des commencements de l'affaire de Glozel, le 1^{er} mars 1924, avec la découverte de la Fosse ovale, une structure déroutante qu'il écarta d'un revers de main comme étant simplement un four de verriers. D'après la version de l'histoire par Vayson, les objets glozéliens tels que des haches, des urnes à visage et des tablettes inscrites commencèrent à apparaître après que M. Clément, maître d'école local, qui enquêta sur le site à la demande de la Société d'émulation du Bourbonnais, eût prêté des livres sur l'archéologie à Émile Fradin, le jeune homme de dix-sept

ans, découvreur des premiers objets. Le 9 juillet 1924, Clément vint sur le site pour la première fois.

Assertion inexacte :

« Dans une lettre du 13 octobre 1924, adressée au Président de la Société d'Emulation, [le maître d'école] Clément narra que le jeune Fradin lui avait juste fait parvenir l'extrémité d'un galet en schiste avec trois signes gravés, comme ayant été trouvé près de la "tombe"... Ceci était le premier objet glozélien. » (V. de Pradennes, 1930, p. 204) Page 206, Vayson déclare que le premier pot en céramique apparut et fut donné par Émile au Dr Morlet en août 1926.

Toutefois, le 1^{er} mars 1924, Émile découvrit un crâne humain, plusieurs autres fragments d'os et deux urnes à visage. Dans les jours qui suivirent, il trouva des fragments de tablettes inscrites, encore d'autres urnes, une aiguille en os, plusieurs galets gravés de signes étranges et une tête de hache cassée. Plus tard, quarante-trois témoins signèrent des affidavits déclarant qu'ils avaient vu ces derniers objets au printemps 1924, avant que Clément ne vienne sur le site de Glozel.

Assertion inexacte :

« J'ai observé avec surprise, cependant, que tout était faux, à l'exception des briques et des creusets, et manifestement le travail d'un seul individu. Sur les os et les pierres polies, on pouvait voir des traces d'outils métalliques, et sur certains des marques évidentes de lime. La poterie qui était tout juste cuite, dénotait une ignorance totale de toutes les techniques ; c'était le travail, non pas d'un homme primitif, mais d'un enfant ; les dessins incisés sur la surface, malgré une contrefaçon maladroite et manifeste, montrent des traces laissées par des outils en métal sur certains objets. C'était, en plus, presque impossible, au vu de leur manque de cuisson et leur condition fraîche, que ces objets aient pu être enterrés à une profondeur superficielle, dans le terrain humide de la localité pendant les siècles. » (V. de Pradennes, 1930, p. 212)

N'importe quel observateur attentif peut constater que les objets ne sont manifestement pas le travail d'un seul individu. Plusieurs styles sont présents dans les gravures animales aussi bien que dans les inscriptions. Nous savons maintenant, grâce aux analyses TL, que de nombreuses

céramiques furent enterrées pendant presque 2000 ans. Puisque des analyses récentes des objets en os gravés suggèrent qu'un certain nombre datent du XIII^e siècle après J.-C., des traces d'outils métalliques, s'il y en a, ne sont donc pas surprenantes.

En 1968, l'article de Dorothy Garrod « Souvenirs de Glozel », basé sur l'entretien de la BBC fait la même année par Glyn Daniel pour un documentaire sur le site, fut publié dans *Antiquity*. L'article raconte la même histoire déjà écrite par Vayson, et inclut les mêmes erreurs factuelles et les mêmes spéculations sur la culpabilité d'Émile. Un exemple typique: « Morlet avait plutôt d'étranges idées et était un personnage très nerveux et crédule. Il n'avait pas réalisé qu'Émile reproduisait simplement des objets qu'il avait vus dans différents livres archéologiques qu'on lui avait prêtés. » (Garrod, 1968, p. 172)

Assertion inexacte:

« *Le premier jour de nos fouilles, nous ne trouvâmes aucun objet, et ceci était caractéristique pour n'importe qui creusait à Glozel, parce que, bien entendu, les mystificateurs n'avaient pas eu encore le temps d'approvisionner nos trous des trouvailles requises.* » (Garrod, 1968, p. 174)

En vérité, un poinçon taillé dans un andouiller de cerf avait été découvert l'après-midi du premier jour. À la fin de la journée, l'extrémité de la tranche fut marquée avec des témoins en plâtre qui étaient en place le matin suivant; il aurait été impossible d'introduire des objets contrefaits sans être détecté.

Assertion inexacte:

« *Cinq policiers et un commissaire de police investirent la ferme des Fradin, prenant les habitants complètement par surprise. Ils fouillèrent les locaux et trouvèrent des outils et des objets glozéliens pas encore finis, comprenant des tablettes en argile gravées, séchant sur les poutres d'une grange.* » (Garrod, 1968, p. 176)

Une descente de police a bien eu lieu, mais « des tablettes d'argile gravées et non finies, séchant sur les poutres d'une grange » n'étaient pas parmi les objets trouvés. Rien de ce qui fut trouvé à la ferme, n'apporta la preuve d'une fraude. Pour autant que je le sache, cette description sur-

réaliste ne fut jamais réfutée dans les pages d'*Antiquity*. En vérité, dans un éditorial en mars 1975, Glyn Daniel, alors éditeur du magazine, écrivit :

« Assurément, nos collègues qui arrivent à ces conclusions par la thermoluminescence et supputent audacieusement sur les conséquences archéologiques et historiques de ces nouvelles datations pour Glozel, ne nient pas que la police française a fait une perquisition dans une grange à Glozel et y a trouvé des tablettes gravées en attente de cuisson. » (Daniel, 1992, p. 112)

D'après Daniel, si des objets en os ornés ressemblant à de l'art paléolithique ont été trouvés avec des objets celtiques, cela signifie que Glozel est une falsification ancienne.

« Personne ne nie que les gravures paléolithiques et la hache néolithique au manche gravé d'inscriptions étranges sont des faux ; si elles avaient été trouvées, comme les fouilleurs incompetents de Glozel le déclarent, en association avec du matériel daté par TL de 700 avant J.-C. à 100 après J.-C., et si ces dates avaient été confirmées par des méthodes indépendantes, alors elles seraient des contrefaçons exécutées à cette période ; d'ailleurs, comme de bien entendu, il y avait des faux dans l'Antiquité. » (Daniel, 1992, p. 110)

Notons comment Daniel fait, en premier lieu, une déclaration invérifiable : « Personne ne nie que les gravures paléolithiques et la hache néolithique au manche gravé d'étranges signes sont des faux », et ensuite tire des conclusions basées sur ce fondement branlant.

En 1999, Paul Bahn et Colin Renfrew contribuèrent à un chapitre intitulé « Garrod et Glozel : la fin d'un fiasco » dans le livre *Dorothy Garrod et les progrès du Paléolithique*. Lorsque Sue Broome et Aubrey Manning qui nous avaient interviewés, Hugh McKerrell et moi, en 1999, lors de leur radio-reportage sur le site pour la BBC, approchèrent Colin Renfrew pour obtenir des informations sur Glozel, il les renvoya à ce chapitre. Dans les extraits qui suivent, on peut déceler le même procédé, usant de demi-vérités ou de mensonges péremptoirs, pour étayer des conclusions négatives.

Assertion inexacte :

« [...] Des objets à moitié fabriqués furent trouvés dans la ferme locale [...]. » (Bahn et Renfrew, 1999, p. 77)

La même désinformation est répétée à nouveau. Sans aucun doute, quelques périodiques français ont-ils dans un premier temps relaté de la sorte les résultats de la perquisition mais des journalistes responsables ont immédiatement rétabli qu'il n'y avait aucun fondement à une pareille conclusion.

Assertion inexacte :

« On devrait aussi se rappeler que les analyses au carbone 14 des os du site, ont produit une date aux environs de 17000 ans (obtenue à partir du carbone contenu dans quinze os différents!); une autre date autour de 2000 ans, ainsi que quelques résultats modernes. Cela veut dire que maintenant les glozéliens doivent expliquer comment un site prétendument "néolithique" peut contenir des os paléolithiques et des tablettes gallo-romaines, tous portant la même écriture; comment une culture qui est totalement inconnue ailleurs, a perduré, on ne sait comment, inchangée dans l'espace d'un lieu unique, le trop célèbre "Champ des Morts", pendant plusieurs millénaires, mais sans laisser la moindre trace d'une habitation ou d'un foyer. » (Bahn et Renfrew, 1999, p. 79)

Ce paragraphe est rempli d'inexactitudes. Deux datations au carbone 14 sur des os humains, faites en 1957, au laboratoire de Saclay en France, ont donné des dates modernes. Dans ces années-là, la datation au carbone 14 produisait souvent des résultats erronés sur des os humains, et le scientifique qui mena ces analyses écrivit au Dr Morlet qu'il n'avait aucune confiance dans les conclusions. La date de 17000 ans, révélée par des tests faits en Écosse, en 1975, sur des os contaminés par une sorte de cire, ne fut sérieusement prise en compte que par ceux qui rêvaient d'un site résolument préhistorique. Aucune de ces premières datations au radiocarbone n'a été publiée parce que les scientifiques qui procédèrent à ces tests mettaient fortement en doute leur validité. Aucun de ces quinze os testés en 1975 ne portait une inscription de Glozel. La culture de Glozel n'existe pas que dans un unique champ: des galets gravés des mêmes

signes et d'animaux semblables à ceux trouvés à Glozel, furent découverts, en 1928, dans plusieurs sites environnants. Depuis cette époque, d'autres furent explorés. Le fait que de récentes fouilles n'ont pas apporté du mobilier neuf, n'invalide aucunement les premiers objets découverts, dont certains ont une origine fiable. Depuis le tout début, Glozel a été identifié comme une sorte de site sacré et non pas comme un habitat. Je ne connais personne qui clame que la culture de Glozel s'est étendue sur de « nombreux millénaires ».

Pour asseoir leurs affirmations, Bahn et Renfrew continuent de citer les conclusions du résumé français de 1995, un compte rendu complètement biaisé et incomplet des travaux de 1983.

Assertion inexacte :

« [...] les seuls exemples d'objets glozéliens trouvés dans le Champ des Morts en 1983, proviennent des sédiments qui ont été dérangés lors des premières fouilles [...] les recherches furent incapables de trouver une couche archéologique intacte contenant des objets glozéliens in situ. » (Bahn et Renfrew, 1999, p. 79, 80)

Ce n'est pas surprenant, si l'on considère que les archéologues ont creusé seulement cinq petits trous dans le site, tous dans des endroits déjà fouillés.

Assertion inexacte :

« [...] des analyses de pollen révèlent que les sédiments du site datent de la période sub-atlantique (soit entre le Moyen Âge et le Présent). » (Bahn et Renfrew, 1999, p. 80)

Le pollen échantillonné en 1983, provenait de sols remaniés, excavés auparavant, où la couche arable contenant du pollen moderne avait été malencontreusement mélangée avec de la terre provenant de la couche archéologique. Des échantillons plus récents de sol vierge, à l'extérieur du Champ des Morts, n'ont montré aucun pollen dans la couche archéologique. Ce résultat est corroboré par des analyses de sédiments originaux à l'intérieur d'un fémur humain exhumé dans les années 1930 par le Dr Morlet. Aucun pollen ne fut trouvé. Réunis, ces résultats prouvent

que le sol non remanié de la couche archéologique ne contient aucun pollen, et que les données palynologiques de 1983 ne sont pas valables (R. Gerard, 2000).

Assertion inexacte:

« [...] des analyses physiques et chimiques des dépôts du site, montrent que l'absence de sels d'acide carbonique, la rareté du calcium ainsi que le pH acide à tous les niveaux, excluent la conservation des os pour une durée étendue [...] la géochimie du champ établit clairement que ces objets en os doivent avoir été enterrés au cours des périodes récentes. » (Bahn et Renfrew, 1999, p. 80)

La conservation des os enterrés varie grandement et dépend d'un certain nombre de facteurs. Des objets en os furent trouvés in situ à Glozel par des fouilleurs compétents. La plupart de ces os, après analyses, semblent dater de la période médiévale, et ont donc été exposés à des conditions acides pendant 700 ans, mais pas pendant des milliers d'années. Cependant, un fémur daté par Oxford du IV^e siècle après J.-C. subsista dans le Champ des Morts.

Assertion inexacte:

« Mais, les "tablettes inscrites en argile" que les spécialistes en datation TL ont datées, n'appartiennent pas à l'Âge du fer, pas plus qu'au Moyen Âge ; elles furent façonnées au XX^e siècle. » (Bahn et Renfrew, 1999, p. 82) [...] Si maintenant on accepte que l'assemblage d'objets remarquables de Glozel n'est pas cohérent en tant qu'assemblage préhistorique, et si l'on pousse plus loin l'acceptation que l' "écriture" sur les tablettes et que les animaux gravés sont modernes, alors on ne peut pas échapper à la conclusion qu'ils ont été concoctés avec l'intention de duper. » (Bahn et Renfrew, 1999, p. 81)

Sur quelle base supposent-ils que ces tablettes inscrites et ces animaux gravés sont modernes ? Nous savons qu'ils ne le sont pas et que, sur plusieurs d'entre eux, l'inscription est dissimulée sous le verre médiéval, témoignant qu'elle n'avait pas été ajoutée au XX^e siècle sur d'anciennes tablettes. Et maintes preuves plaident en faveur de l'authenticité de plusieurs galets ornés d'animaux.

Pour être honnête, des informations exactes sur Glozel ne sont pas faciles à trouver. Sur plus de cent sites Internet sur lesquels j'ai fait des recherches, pas un seul n'a livré de faits avérés sur le site. La plupart ne mentionnent pas les dates TL, ni celles au carbone 14, alors que ces dernières ont été publiées. D'autres ressassent les contre-vérités mentionnées ci-avant. D'autres encore suggèrent que le site avait primitivement été occupé par des réfugiés de l'Atlantide, voire par des visiteurs extra-terrestres. Presque toutes les sources originales à propos de Glozel sont françaises. Aucune évaluation avisée et pondérée de Glozel n'a été publiée en anglais depuis les deux articles écrits par McKerrell et al., dans la revue anglaise *Antiquity* dans le courant des années 1970. Pourtant, c'est davantage que le manque d'information qui est en cause ici.

Lorsque nous avons tenté d'employer le radiocarbone pour les os de Glozel, en 1954, l'archéologue d'Harvard, Hallam Movius, déclara à Wallace S. Broecker, étudiant fraîchement diplômé de l'Observatoire géologique de Lamont, qui aurait dû faire les analyses au carbone 14, qu'il serait préjudiciable pour sa carrière de s'impliquer dans cette affaire. Broecker est aujourd'hui un des leaders scientifiques mondiaux dans l'étude des changements climatiques et de la circulation océanique, mais en ces temps-là, il écoutait ses aînés.

Lorsqu'en 1974, Hugh McKerrell, muni de ses dates TL, s'adressa au périodique archéologique français *l'Anthropologie*, on lui rétorqua : « Plus rien en provenance de ce site pernicieux ! ». Il y a dix ans, lorsque j'approchai le journal *Anthropology* avec l'idée d'écrire un article sur Glozel, j'obtins la même sorte de réponse. L'éditeur avait parlé à Paul Bahn, leur consultant archéologue, qui lui avait dit que rien sur ce site ne devait jamais être publié.

Il y a quelques années, j'écrivis à l'éditeur d'*Antiquity*, afin de protester sur le fait que Glozel avait été mentionné comme un exemple de fraude célèbre, offrant de fournir des informations démontrant que cette déclaration était erronée ; je n'ai jamais reçu de réponse. Quand, dans les années 1990, Jacques Thierry demanda au ministre français de la Culture la possibilité d'entreprendre de nouvelles fouilles à Glozel, il lui fut répondu : « Laissons Glozel reposer en paix, je n'autoriserai jamais de nouvelles fouilles. »

Ceux qui parmi nous se sont engagés dans la tâche d'en apprendre plus sur le site, sont familiers des réponses émanant de l'establishment scien-

tifique dès que le nom de « Glozel » est prononcé. Dès qu'on en parle à quelqu'un, on remarque un brusque retrait et la communication franche est interrompue. Si l'on écrit à quelqu'un, on n'entend plus jamais parler de lui. La plupart des personnes qui réagissent de cette façon, ne connaissent rien à Glozel, à l'exception de sa réputation. Ces comportements révèlent une attitude préjudiciable et arrogante, très éloignée de l'évaluation scientifique rationnelle que mérite ce site.

Chapitre XXII

Le passé et le futur de Glozel

Le passé

Au début de ce livre, nous avons comparé Glozel à un puzzle dont de nombreuses pièces sont manquantes. Nous avons dit que nous espérons que notre travail scientifique comblerait ce manquement pour nous permettre d'avoir pour la première fois une image claire de l'affaire. Cette image comporte encore des lacunes, mais nous avons à présent assez d'informations pour faire une reconstitution crédible de l'histoire de ce site. Des confirmations scientifiques doivent encore attendre d'autres analyses et de nouvelles fouilles.

Il y a quatre mille ans, un alignement de cent onze pierres levées, chacune de la taille d'un homme, conduisait à la crête d'une colline escarpée surplombant le Champ des Morts et indiquait en ligne droite le champ et la rivière situés au-delà. Nous n'avons aucune connaissance des rituels qui s'accomplissaient au milieu du demi-cercle de pierres levées qui terminait l'alignement, mais il n'y a aucun doute que des rites religieux, peut-être un culte des ancêtres, se déroulaient à cet endroit. Nous suggérons que, dès le Néolithique supérieur, la région de Glozel était connue en tant que lieu sacré.

Pendant l'Âge du fer supérieur, les hautes terres de Glozel étaient habitées par une population qui pratiquait une agriculture partielle, élevait des

moutons et des chèvres, et exploitait et travaillait le fer. Des forts celtiques étaient construits sur la crête des collines (il y en avait un près de Glozel) et des routes traversaient la région. À cette époque-là, le Champ des Morts était devenu un sanctuaire celtique, peut-être un lieu où, une fois l'an, des populations proches ou lointaines venaient célébrer une fête particulière associée à des tombes couvertes de pierres.

On peut imaginer des guerriers celtiques à la haute stature, habillés de tuniques en laine tissée et colorée, arrivant avec leurs offrandes de nourriture et d'animaux pour les sacrifices. En échange, les prêtres ou les maîtres présidant le site, fournissaient des objets tels tablettes en céramique, urnes à visage, idoles phalliques, armes et outils votifs, ainsi que des ornements personnels (bracelets, anneaux, colliers, pendentifs) pour être utilisés pendant les cérémonies annuelles. Certains étaient créés et gravés hâtivement, à la requête des visiteurs ; pour d'autres, il fallait davantage de temps. Des Celtes venaient des tribus voisines et d'aussi loin que Toulouse. Les objets inscrits étaient enterrés ensemble, la plupart aux alentours des tombes, en guise d'offrandes rituelles et annuelles. Des dieux celtes étaient évoqués sur quelques objets. Les noms de ceux qui avaient commandité l'offrande ainsi que les noms de ceux à qui elles étaient dédiées, sont mentionnés dans les inscriptions.

On ne peut que deviner quels étaient les rites célébrés sur le site. Les urnes à visage – l'une d'elles, retrouvée dans une tombe, renfermait des os calcinés – laissent supposer qu'ils étaient en relation avec le culte des morts. Le symbolisme du masque à visage, façonné sur les urnes et sur les symboles phalliques, remonte au Néolithique où il était associé à des tombes, ainsi qu'à la déesse de la mort et de la régénération. Les cupules sur les galets sont aussi un élément décoratif fréquent dans les tombes néolithiques.

Pour rendre compte de tout cela, nous avons la preuve des dédicaces traduites par Hans Hitz. Ceci suggère aussi que des cochons, des veaux et des moutons étaient apportés comme offrandes sacrificielles. Des os de mouton et de bovins ayant un très faible taux d'azote, indiquant qu'ils pourraient dater de la période celtique, ont été déterrés dans le champ. Hitz a traduit les noms de Toulouse et Toulousains, ainsi qu'un certain nombre de noms de plusieurs tribus celtiques vivant aux alentours du site : les Bituriges Cubi, les Venetis et les Boïens. Il a trouvé, à plusieurs reprises, des mots qui pouvaient s'apparenter à Glozel : *Cluzeau* et

Chauslei, ainsi que des références au sanctuaire de Glozel. Plusieurs inscriptions font allusion au nom gaulois du dieu Mars. Il y a aussi les bracelets en schiste, communs à la période de La Tène, les dates TL celtiques et une au carbone 14 du 1^{er} siècle après J.-C., relative à une dent de bœuf trouvée dans une urne à visagé.

Le temps passant, les rites ont probablement changé. Des éléments apportés de Rome, de la Grèce et de l'Etrurie ont pu affecter le rituel, tout comme ils ont influencé le langage de Glozel. Serge Soupel et Guy Lescq ont argué que les idoles phalliques renvoient à des rites extatiques de fertilité. Rien dans les écrits ne suggère cela mais c'est fort possible, car certaines festivités celtiques incluaient des rites de fertilité. Le début du 1^{er} millénaire après J.-C. fut une période durant laquelle les cultes orientaux (Attis, Cybèle, Isis et Sérapis, Mithra) devinrent populaires dans le monde romain et purent parvenir jusqu'à Glozel.

Une migration de la population des hautes terres vers les vallées, dans les premiers siècles après J.-C., fut l'une des conséquences de l'implantation romaine dans la Gaule centrale (Marquardt et Crumley, 1987). Après le IV^e siècle, nous n'avons aucune date valide pour Glozel jusqu'à la première partie du Moyen Âge. La détérioration du climat, la peste au VI^e siècle et les invasions barbares ont pu aussi contribuer à cet hiatus. C'est entre les IV^e et VIII^e siècles que les souterrains annulaires furent construits et utilisés dans la région. Des objets glozéliens furent trouvés dans plusieurs d'entre eux, suggérant que la signification rituelle du site perdura parmi la population locale, et put être transmise aux nouveaux arrivants qui construisirent les souterrains.

Au X^e siècle, le climat se réchauffa, inaugurant l'optimum climatique médiéval. Les températures d'alors étaient même plus élevées que celles d'aujourd'hui. Résultant de la poussée démographique dans les vallées et les conditions climatiques favorables, les habitants repartirent vers les hautes terres, et la mémoire des rituels du passé à Glozel fut ravivée. Mais avec le temps et l'avènement du christianisme, les rituels anciens et les croyances furent assimilées à de la sorcellerie.

Nous savons que les verriers arrivèrent à Glozel dans le courant du Moyen Âge. Le site était idéal parce qu'il fournissait les matériaux nécessaires pour la fabrication du verre: du sable, du bois pour les fours, des fougères utilisées comme flux et de l'argile pour cimenter les différents éléments des fours. Lorsque les verriers creusèrent pour construire

leurs fours, ils découvrirent des objets enterrés dans le champ. Les autochtones durent les informer de leurs propriétés magiques, et l'imposant alignement de pierres levées pointant vers le site renforça sa notoriété. Les verriers, dont les techniques secrètes se transmettaient de père en fils, et qui étaient accompagnées d'un important rituel, respectèrent la nature consacrée du site. Ils copièrent l'écriture qu'ils trouvèrent sur les objets de Glozel, inscrivant des signes sur les briques utilisées sur les parois et les dalles du sol du four.

C'est probablement la population locale, perpétuant le rituel annuel pour les morts, qui produisit de nouveaux ossements gravés. Ces os, certains ornés d'animaux et de signes illisibles, furent enterrés dans la partie sud-est du Champ des Morts. Des objets en os nouvellement façonnés furent ajoutés dans les tombes qui étaient toujours considérées comme des endroits magiques. Ce sont peut-être ces autochtones qui ont récupéré le four des verriers itinérants et l'ont réaménagé à des fins de sépulture.

Nous avons quelques dates postérieures au XIII^e siècle, suggérant que l'utilisation rituelle du Champ des Morts devint plus sporadique pendant le petit Âge glaciaire. Occasionnellement cependant, au cours des quatre cents ans qui suivirent, des individus ajoutèrent un crâne humain et des fragments de fémur dans les tombes, enterrant aussi autour d'elles d'autres os. Cette pratique est étonnante dans un pays catholique où les enterrements dans les cimetières sont essentiels pour le salut. Elle implique aussi un choix concerté des os à enfouir, puisqu'il ne s'agit en aucune façon d'une distribution normale de restes osseux.

Au XVII^e siècle, il y avait une tuilerie à Glozel (*Allier Généalogie*, 1998). L'exercice de cette industrie nécessitant l'emploi d'argile, il est possible que des objets de Glozel aient été exhumés lors de l'extraction de ce matériau. Ces faits sont susceptibles d'apporter une explication à la survivance des croyances rituelles attachées au site pendant cette période tardive.

Pour étayer ce scénario, nous avons des dates TL du XIII^e siècle relatives à des éléments de ce qui paraît être un four pour la fabrication du verre. Sur des briques à cupules composant les parois du four et sur la céramique du sol, sont inscrits d'étranges signes celtiques, dont le sens a été perdu depuis longtemps. Nous trouvons aussi des empreintes de mains sur le sol de la Fosse ovale et dans les tombes, qui semblent dater de la période médiévale. Nous avons une structure qui servait clairement de

four mais qui contenait des ossements humains et des objets celtiques lorsqu'elle fut découverte. Nous avons des taux d'azote suggérant une date médiévale pour un certain nombre d'os gravés des mêmes signes mais la plupart d'entre eux sont intraduisibles. Et nous avons aussi la datation au carbone 14 de cinq os gravés du XIII^e siècle, et de cinq os humains qui datent des siècles ultérieurs. Il n'y a jamais eu de fer trouvé dans le Champ (exception faite d'une canne de verrier), pas plus que de monnaie. Il existe un tabou quant à la présence de fer dans des sites religieux qui remonte à la Grèce antique, le fer étant généralement proscrit dans les sanctuaires grecs.

Ce scénario, qui implique la survie, pendant plus de 2000 ans, de croyances rituelles dans une aire géographique particulière, n'est pas unique. Une telle continuité est ainsi constatée dans un certain nombre de sites néolithiques. Les caractéristiques d'un site, telles qu'une source, une rivière ou une éminence, peuvent conduire à son identification comme lieu sacré. À Tara, en Irlande, des monuments religieux traversent une période qui va de 3000 avant J.-C. à au moins 300 de notre ère. À Bougon, en France, cinq tombes ont été utilisées et réutilisées au long de deux millénaires, de 4500 à 2500 avant J.-C. Stonehenge en Angleterre, fut un centre cérémoniel pendant au moins 2000 ans, de 3100 à 1100 avant notre ère. À Carnac, en Bretagne, des ensembles cérémoniels monumentaux furent élevés sur une période de 3000 ans.

Des indices de la survivance de rites anciens s'étendant aux temps historiques sont plus difficiles à trouver mais ils existent. Un exemple intrigant est la Vénus de Quinipily. Cette statue en granite, de deux mètres vingt de haut, s'élevait originellement sur la colline de Castennec, site de la ville gauloise de Sulim. Si son histoire ancienne est conjecturale, la statue a peut-être représenté Isis et a pu être élevée par des légionnaires romains qui occupaient la cité après la défaite des Gaulois. Après la chute de l'Empire romain, la statue devint un objet d'adoration pour les femmes de l'endroit. Elle était connue sous le nom de « La Femme de Fer » ou de « La Vieille Gardienne ». Les jeunes femmes qui cherchaient un amoureux venaient vers elle pour solliciter son aide, apparemment d'une manière indécente. Les femmes mariées lui rendaient visite pour obtenir d'elle un accouchement sans problème. Cela se poursuivit pendant le Moyen Âge.

En 1661, l'évêque de Vannes, outragé par la persistance de ce culte

païen, ordonna au seigneur local, Claude de Lannion, de jeter la statue dans la rivière Blavet qui coulait au pied de la colline. Trois ans plus tard, en 1664, ses dévots sauvèrent la Vénus des eaux et reprirent leurs rites ancestraux. En 1670, l'évêque fou de colère, fit mutiler la statue à coups de marteau et ordonna aux paysans de la détruire ; mais au lieu de cela, ils la jetèrent de nouveau dans la rivière. Vingt-cinq ans plus tard, après la mort de Claude de Lannion, son fils Pierre fit retirer la statue de l'onde et l'installa dans le jardin de son château de Quinipily. Il fallut atteler trente paires de bœufs pour la transporter ainsi que l'énorme abreuvoir en granite qui est à ses pieds. Les paysans de Castennec protestèrent si violemment contre le transport de leur idole, que le duc de Rohan, leur suzerain, poursuivit en justice Pierre de Lannion, dans un effort de récupérer la statue. En 1701, les juges confirmèrent à Pierre de Lannion le droit de garde de la statue puisqu'il était celui qui l'avait sauvée. Les femmes continuèrent à rendre visite à la statue à Quinipily et à lui adresser des prières jusqu'à la fin du XVIII^e siècle.

Chaque année, lorsqu'on célèbre Halloween, on rejoue les éléments de la fête celtique de Samhain. Le 31 octobre était la dernière nuit de la vieille année, de la fin de l'été et du début de l'hiver. À ce moment-là, les âmes de ceux qui venaient de trépasser, croyait-on, voyageaient librement entre ce monde et l'au-delà. Les festivités duraient trois jours et comprenaient traditionnellement l'offrande rituelle de nourriture, des déguisements et l'édification de feux sacrés. Au VII^e siècle, le pape Boniface IV instaura le 1^{er} novembre comme la commémoration de tous les saints, la déplaçant du 13 mai dans le but de christianiser la fête païenne de Samhain encore célébrée. Malgré l'Église, des aspects essentiels de l'ancienne fête celtique survivent encore aujourd'hui dans la célébration d'Halloween.

The Witch Cult of Western Europe (« Le culte de la sorcière en Europe occidentale ») de Margaret Murray, renseigne sur le fait que quelques croyances religieuses celtiques perdurèrent dans les temps historiques, transformées en éléments de sorcellerie. Jusqu'au XVIII^e siècle, de nombreux habitants des campagnes françaises continuèrent à croire dans le surnaturel et dans les effets de la magie. Nous pensons, sans toutefois pouvoir le prouver, que c'est ce qui est arrivé à Glozel.

D'autres scénarios

Depuis la parution de la version anglaise de ce livre en 2005, plusieurs nouvelles théories ont été proposées pour expliquer des problèmes soulevés par le site de Glozel. Bien qu'intéressantes, aucune d'elles ne peut être affirmée ou infirmée à l'heure actuelle et toutes induisent des problèmes supplémentaires.

Jean Faucounau (un ingénieur français, historien érudit, aujourd'hui décédé) suggéra que le mélange des objets dans la couche archéologique avait pu résulter de la crue d'un ancien cours d'eau, disparu depuis longtemps, qui charria du mobilier paléolithique enfoui dans un gisement au sommet d'une colline jusque dans le Champ des Morts. Ces vestiges de l'âge glaciaire auraient regroupé la plupart des os gravés, des harpons et des galets. Faucounau pensait que le lieu où ils furent ainsi déposés était un cimetière préceltique datant des environs du I^{er} siècle avant J.-C. jusqu'au I^{er} siècle de notre ère, dont la culture aurait produit les urnes, les idoles bisexuées, les tablettes inscrites et les pesons en argile. Au fil du temps, les tombes auraient été ruinées et leur contenu dispersé dans la couche archéologique où il se serait mêlé aux témoins paléolithiques.

Aucune datation n'atteste d'une origine paléolithique pour aucun des objets de Glozel. Faucounau résout ce problème en proposant que ceux qui sont datés du Moyen Âge ont été longuement immergés dans l'eau stagnante. Les os sont relativement poreux et les algues et micro-organismes absorbés par ces ossements pourraient avoir faussé la mesure du radiocarbone, aboutissant à une datation plus récente que leur ancienneté effective. Quoi qu'il en soit, les échantillons d'os de Glozel ont été méticuleusement lavés de toute contamination avant d'être analysés en Arizona et il n'y a plus moyen, à l'heure actuelle, de vérifier la valeur de cette hypothèse.

La théorie formulée par Faucounau évoque un soudain torrent d'eau précipitant les plus anciens témoins du sommet de la colline vers le Champ des Morts, mais un tel flot tumultueux emportant ossements et objets en pierre d'un site vers un autre aurait aussi entraîné des blocs rocheux et de la pierraille qui ne se retrouvent pas dans la couche archéologique (« Glozel : un problème géologique », communication personnelle de Jean Faucounau, septembre 2009).

René Germain a avancé une explication justifiant la représentation de

rennes sur des os et des galets à Glozel. Sa théorie se base sur la présence présumée de tribus burgondes dans les régions environnant Glozel au V^e siècle de notre ère. Étant donné que cette population était originaire des rives de la mer Baltique, le renne lui était familier de même que l'industrie kératique et lithique trouvée sur place. Certains des objets de Glozel sont décorés de motifs ressemblant à des symboles solaires nordiques, et les tombes à coffre ovalaire du Champ des Morts sont naviformes, attestant d'une influence septentrionale. Germain écrit :

« À l'époque mérovingienne, les Burgondes dominant sur un territoire qui s'étend de la Provence aux sources de la Seine et de la Suisse aux rives de la Loire et de l'Allier. Ils sont rapidement romanisés, puis christianisés, mais des groupes restent en marge, conservent leurs traditions et se rapprochent de populations autochtones. [...] Peuple du Nord, les Burgondes sont originaires d'une civilisation de l'os. Ils connaissent les rennes, les ours, les panthères, la pêche au harpon [...]. À l'arrivée de la communauté burgonde, vers le V^e siècle après J.-C., la nécropole sacrée est réutilisée. Les nouveaux venus honorent des dieux qu'ils reconnaissent dans les cultes des hommes de l'argile, construisent des sépultures en grotte, en forme de barque et déposent des ex-voto gravés dans l'os et dans la pierre. » (Germain, 2008, p. 56-65)

Une nouvelle fois, aussi intéressante qu'elle soit, aucune datation effectuée sur un objet ne confirme cette idée et elle n'explique pas le fait que des inscriptions celtiques côtoient des rennes sur des galets gravés.

Les dernières tentatives de déchiffrement

Gigi Sanna, qui travaillait aussi sur les inscriptions alphabétiformes de Glozel, est professeur émérite du lycée De Castro et chargé de cours à la Faculta Pontificia di Scienze Religiose à Oristano, en Sardaigne. Il s'est rendu à Glozel en 2005 et a exposé ses idées sur l'écriture à la Conférence internationale de Cagliari le 15 juin de cette même année. Il disait :

« Je cherchais surtout à démontrer, à cette occasion, par des preuves épigraphiques et linguistiques, que *l'étrange* écriture de Glozel cachait un

alphabet grec très archaïque et que la langue même des documents devait être considérée comme grecque... Les documents nuragiques que j'ai étudiés (en particulier ceux de Tzricotu di Cabras) comportaient des lettres qui, particulièrement par une certaine typologie, étaient tout à fait identiques à celles de l'alphabet de Glozel... »

J'ai demandé à Hans Hitz ce qu'il pense de la traduction de Gigi Sanna. Il écrit :

« Dans *I segni del Lossia cacciatore*, il poursuit la thèse déjà développée en 2004 dans *Sardôa Grammata*, d'une écriture proto-grecque associée à un culte de l'ineffable dieu *Lossia*, représentation archaïque d'Apollon. De cet alphabet delphique, l'auteur pense avoir retrouvé la trace à la fois dans le nuragique de Sardaigne et les inscriptions de Glozel. Et il consacre une part importante des 461 pages de son nouvel ouvrage à l'interprétation des inscriptions bourbonnaises.

Gigi Sanna compare l'écriture de Glozel avec celle de Tzricotu di Cabras, Oristano, en Sardaigne. À mon avis, les signes sur les tablettes nuragiques de Tzricotu ne représentent que des symboles graphiques et artistiques et n'ont rien en commun avec une écriture. Par ailleurs, dans son livre *Sardôa Grammata*, Gigi Sanna a publié une tablette de Glozel à l'envers (p. 565), et je me suis demandé comment on pouvait déchiffrer ce texte sans en connaître sa représentation originale ! »

En 2006, Paulo Steckel, un autodidacte brésilien qui étudie d'anciennes langues sacrées, proposa au musée de Glozel un déchiffrement préliminaire des inscriptions. Selon lui, l'alphabet *glozélique* (comme il le qualifie) comporte trois phases s'étalant entre 1500 (?) et 200 avant notre ère et s'apparente au proto-celtique, une hypothétique reconstruction linguistique. À titre d'exemple de déchiffrement, Paulo Steckel traduit ainsi l'inscription d'un anneau de schiste (GF67, figure 35) :

« Kuge tatô da natî weta mazathî », soit : « Pour le coucou des Pères [nous] avons un chant de prohibition [de malédiction ? de consécration ?] de l'extispicine [de l'animal] [ou "lorsque les entrailles d'un animal sont examinées"]. »



*L'impression inversée d'une tablette de Glozel
dans le livre Sardôa Grammata de G. Sanna (à gauche)
et sa représentation correcte, à droite*
(photo Patrick Ferryn)

FIGURE 48

Le texte se réfère indéniablement au rituel appelé « *mazatha* », similaire à l'« *extispicium* » latin, soit la divination par les entrailles d'un animal sacrifié, un rituel pratiqué notamment par les Sumériens. Hans Hitz ne peut adhérer aux idées de Steckel car, dit-il : « les périodes qu'il envisage pour Glozel sont trop anciennes, son alphabet est très spéculatif et le déchiffrement peu réaliste. »

L'épigraphiste Herbert Sauren s'est lui aussi récemment penché sur l'écriture de Glozel. Selon le site Internet du musée de Glozel :

« En janvier 2008, Herbert Sauren, professeur émérite de l'université de

Louvain (Belgique), a pris contact avec le Musée. Il avait reconnu dans quelques inscriptions de Glozel la mise en œuvre certaine d'une écriture sémitique. À défaut d'un inventaire exhaustif des inscriptions glozéliennes (qui est en projet), le Musée lui a communiqué le *Corpus des inscriptions* (1965) d'Antonin Morlet, afin qu'il puisse éprouver son hypothèse. En moins de six mois, il a réalisé la translittération et traduction de toutes les inscriptions du Corpus puis de celles de *Origines de l'écriture*, en a dressé le vocabulaire complet et établi l'épigraphie générale. »

Le site du musée précise que ceci est une approche préliminaire et que Sauren serait heureux d'avoir l'opinion de ceux que cela intéresse. Toutefois, le courriel que je lui avais adressé est demeuré sans suite. Je lui exposais qu'il me semblait difficile d'associer le type de culture qu'il décrivait au travers de ses traductions avec ce qui est connu de Glozel. Des passages tels que « beaucoup d'argent », « une manifestation anti-gouvernementale » ou « une protestation contre la dîme » me paraissent anachroniques. D'autres évoquent des juges, des seigneurs et des chefs, la présence d'une cour royale à Glozel, une accusation relative aux crimes d'un magistrat, des collecteurs d'impôts et des intérêts pour des délais de paiement échus... Ceci en rapport avec un gisement dans lequel aucune monnaie ni morceau de métal n'a jamais été découvert ! Hans Hitz émet lui aussi des doutes à propos des traductions de Sauren parce qu'elles sont basées sur le corpus établi par Morlet, qui ne contient que des retranscriptions faites à la main et aucune photo, ce qui est peu précis.

L'avenir

Il importe de continuer à chercher la vérité ; on ne doit pas abandonner. Des travaux complémentaires pourraient apporter des réponses concernant le site. En compulsant des archives locales, on pourrait peut-être découvrir davantage de choses sur le passé du Champ des Morts, sur des éléments du folklore local et sur les maîtres verriers médiévaux.

Les résultats des nouveaux tests scientifiques, obtenus par la thermoluminescence et le radiocarbone, répondraient à d'importantes questions que l'on se pose à propos des datations du mobilier de Glozel. Malheureuse-

ment, les dates médiévales données par les dernières analyses au carbone 14 étaient considérées avec la plus grande circonspection par Émile Fradin qui chérissait toujours la perspective d'un Glozel plus ancien.

Il est clair que de nouvelles fouilles doivent être envisagées afin de mettre fin aux controverses qui empêchent toujours la reconnaissance du site par des scientifiques avérés. Bien que nous croyions en l'authenticité des objets, nous comprenons pourquoi ils sont dénigrés par ceux qui ne connaissent Glozel qu'à travers sa réputation. Cependant, seuls le ministre de la Culture et la famille Fradin peuvent autoriser la reprise de fouilles. Pour l'heure, l'accord de l'une ou l'autre partie semble peu probable.

Des propositions ont été faites pour construire un nouveau musée à Glozel, financé par le département de l'Allier. Si ce projet voyait le jour, le mobilier de Glozel pourrait à nouveau faire l'objet de recherches et d'analyses menées par des scientifiques qualifiés. Si l'impasse perdure, Glozel demeurera comme une mystification célèbre et finira par tomber dans l'oubli total dans le futur.

Plusieurs années avant que nous n'entrions en scène, les membres des Amis de Glozel, à commencer par le procureur Antonin Besson, fondateur de l'association, décidèrent de soutenir l'authenticité du site et de travailler ensemble à sa reconnaissance. Leur bataille fut longue et vaillante. Ce serait une tragédie s'il n'y avait aucun dénouement à cette histoire dans les années à venir.

C'est peu dire que nous avons aimé le travail effectué à Glozel au cours des dix-huit dernières années et les amitiés qui se sont nouées à travers notre engagement dans l'étude du site. Nous avons énormément appris sur nombre de sujets qui nous paraissaient abscons. Nos multiples séjours en France ont conforté notre intérêt sans cesse grandissant pour le milieu rural et la langue. Lorsque nous avons entrepris ce travail, nous espérions que nous pourrions contribuer à résoudre l'énigme de Glozel. Notre apport ne sera pas complet tant qu'il n'y aura pas une volonté de reprendre des fouilles et qu'on ne fera pas une découverte permettant d'authentifier de manière probante le gisement et de confirmer ou d'infirmer nos hypothèses provisoires.

Les fouilles demeurent cependant interdites à Glozel. En les refusant ainsi avec une opiniâtreté équivoque, les autorités françaises se rendent coupables de ne pas vouloir faire toute la lumière sur cette collection

pour le moins singulière et inclassable à la fois, qui constitue un indubitable casse-tête, il faut le reconnaître. Un tel oukase a pour effet pervers de laisser la porte ouverte à l'obscurantisme et à tous les délires. Certes, en 1983, le ministère de la Culture, sous l'égide de Jack Lang, avait permis une fouille partielle au Champ des Morts et des sondages aux abords du site ainsi qu'à Puyravel, un peu à l'est de Glozel. Mais si l'on se souvient que le Dr Morlet avait préservé des zones intactes pour les chercheurs des générations futures, on s'interroge sur la raison pour laquelle il semble que l'on ait évité de creuser là où d'aucuns soupçonnent que des caches recèlent encore du mobilier. Cela fait quatre-vingt-huit ans que Glozel garde son secret. Une sorte de censure exercée par le pouvoir établi veille à ce qu'il en soit ainsi, réduisant l'affaire de Glozel à une curiosité recadrée « dans l'histoire de la sociologie de la recherche archéologique » (Demoule, 1988).

Une nouvelle fouille, méthodique cette fois, utilisant les outils de la science moderne, est indispensable pour venir à bout de l'énigme de Glozel et des interrogations soulevées par ce livre et d'autres qui l'ont précédé. Les nombreux chercheurs qui au travers des décennies ont œuvré à la compréhension du site n'ont pas peur de la vérité. Même si les résultats ne correspondent pas exactement à ce qu'ils escomptent, ils veulent des réponses. Pourquoi le gouvernement français a-t-il donc si peur de Glozel ?

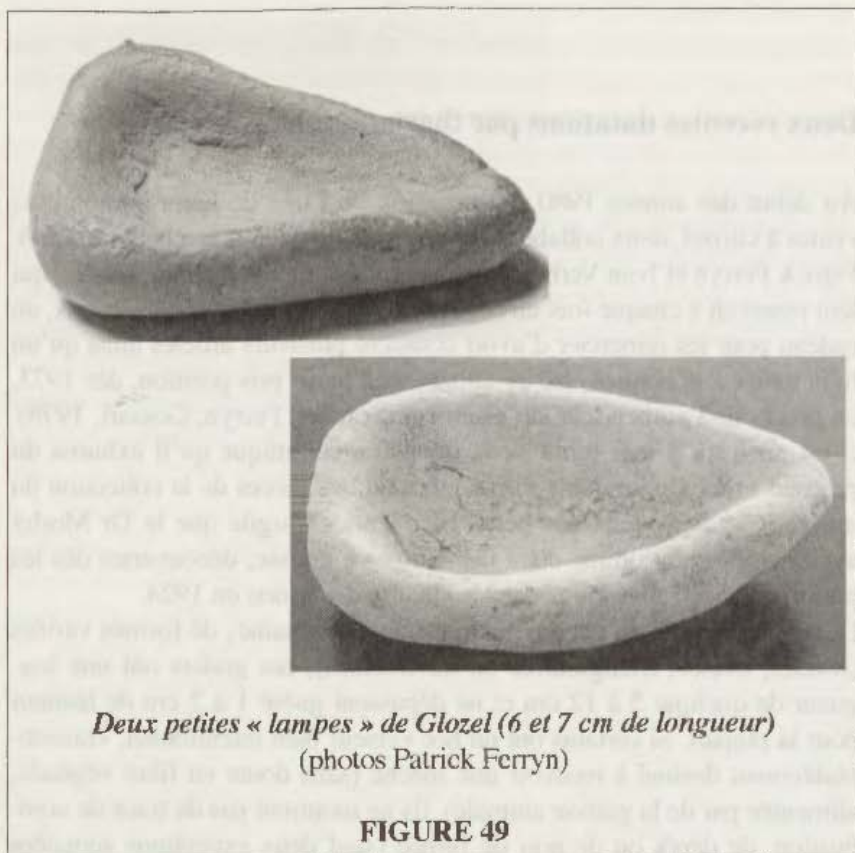
Addendum à l'édition originale

Deux récentes datations par thermoluminescence

Au début des années 1980, à l'occasion de l'une de leurs nombreuses visites à Glozel, deux collaborateurs et éditeurs de la revue belge *Kadath*, Patrick Ferryn et Ivan Verheyden, reçurent des mains d'Émile Fradin, qui leur réservait à chaque fois un accueil des plus amicaux et chaleureux, un cadeau pour les remercier d'avoir consacré plusieurs articles ainsi qu'un livre entier à la controverse de Glozel, et d'avoir pris position, dès 1973, en faveur de l'authenticité du gisement (Torchet, Ferryn, Gossart, 1978). C'est ainsi qu'il leur remit deux objets en céramique qu'il exhuma du profond tiroir d'un meuble-vitrine abritant des pièces de la collection du musée. C'étaient deux des petits récipients en argile que le Dr Morlet avait inventoriés comme étant des lampes à graisse, découvertes dès les premières trouvailles faites dans le Champ des Morts en 1924.

Le musée en compte encore environ une quarantaine ; de formes variées (rondes, ovales, triangulaires ou naviformes), ces godets ont une longueur de quelque 5 à 12 cm et ne dépassent guère 1 à 2 cm de hauteur pour la plupart. Si certains ont un bec verseur bien intentionnel, vraisemblablement destiné à recevoir une mèche (sans doute en fibre végétale, alimentée par de la graisse animale), ils ne montrent pas de trace de combustion, de dépôt ou de noir de fumée (sauf deux exceptions signalées par Morlet) comme on serait en droit de l'attendre pour des ustensiles ayant servi de lampe. À moins, bien sûr, que comme cela semble être le cas à Glozel, on soit à nouveau en présence d'objets purement votifs. Leur exécution sommaire (« poterie à peine "dégourdie", de facture

“grossière”, au profil “maladroitement façonné”, de cuisson “mauvaise ou inégale” ») avait déjà été notée par Morlet dans ses premières publications: « Si les vases de grès, à pâte fine et uniforme, renfermant de petits grains de roches claires broyées, représentent l'œuvre d'ouvriers expérimentés, *les objets en poterie, façonnée grossièrement, en terre à brique, mélangée de sable de rivière, apparaissent plutôt comme le produit d'une industrie domestique (...)* » (Morlet et Fradin, 1925-1928; Morlet, 1929).



Deux petites « lampes » de Glazel (6 et 7 cm de longueur)
(photos Patrick Ferryn)

FIGURE 49

Quatre lampes ont été analysées à Édimbourg et à Oxford, entre 1974 et 1983, et leur ancienneté s'étale entre 290 avant J.-C. et 510 (± 180) de notre ère (voir chapitre XX).

En automne 2012, Patrick Ferryn sollicita les compétences de Patrick H.

Bibliographie

Laycock, expert en art, spécialiste des techniques de laboratoire, directeur du Brussels Art Laboratory (agrée par la Chambre Belge des Experts Chargés de Missions Judiciaires et d'Arbitrages) œuvrant avec l'Institut Supérieur Industriel de Bruxelles (Génies Physique et Nucléaire), et lui demanda de dater par thermoluminescence les petites céramiques reçues d'Émile Fradin une trentaine d'années auparavant.

Le rapport d'analyse (rédigé le 28 janvier 2013) établit que la pâte céramique, dont un échantillon a été soigneusement prélevé par le laboratoire, a été cuite pour la dernière fois il y a environ 1850 ans pour le premier objet, et 1800 ans pour le second. Comme il faut prendre en compte une marge d'erreur de $\pm 10\%$, cela signifie qu'ils datent d'une période comprise entre -22 et $+348$, pour l'un, et entre $+33$ et $+393$, pour l'autre. Ces datations corroborent donc celles des quatre lampes mentionnées ci-avant. Certes, les adversaires de l'authenticité du gisement ne manqueront pas de rétorquer, avec raison, que ces données ne valident aucunement l'ensemble de la collection, ni ne plaident en faveur de son homogénéité. Le résultat est néanmoins encourageant; il atteste à nouveau, si besoin était, de la complexité de l'affaire, mais aussi qu'en effectuant une datation en bonne et due forme sur deux artefacts parmi les plus rudimentaires et ordinaires du mobilier de Glozel – un enfant pourrait aisément les façonner en quelques minutes – on remonte à la période gallo-romaine, alors que d'aucuns s'acharnent toujours à l'heure actuelle à ne voir dans ce gisement qu'une contrefaçon moderne. Ce simple fait devrait inciter les responsables de la recherche archéologique en France à davantage de curiosité, à ne plus se voiler la face et à poursuivre les travaux, au lieu de persister à banaliser Glozel.

A. G.

Bibliographie

- Allier Généalogie* 1998. Numéro spécial sur le Bourbonnais, n° 16, p. 7.
- Bahn, Paul 1988. *Images of the Ice Age*, Facts On File, New York et Oxford.
- Bahn, Paul & Colin Renfrew 1999. Garrod and Glozel, the End of a Fiasco, in Davies, E. & Charles, R. *Dorothy Garrod and the Progress of the Paleolithic*, Oxbow Books, Oxford, p. 76-83.
- Barbetti, M. 1976. Archacomagnetic analysis of six Glozelian ceramic artifacts, *Journal of Archaeological Sciences*, vol. 3, p. 137-151.
- Bertrand, A. 1901. Bronzes gallo-romains de Montgilbert, *Bulletin de la Société d'Émulation du Bourbonnais*, T. IX, p. 203-205.
- Breuil, Henri 1927. À propos de Glozel, *Bulletin de la Société Préhistorique Française*, tome XXIV, 7-8, p. 242.
- Buchanan, D. 1981. A Preliminary Decipherment of the Glozel Inscriptions, *The Epigraphic Society – Occasional Publications*, vol. 9, Part 2, San Diego, CA.
- Buy, Jean 1970. Les os humains de Glozel, p. 233-256 in Morlet A., 1970, *Petit historique de l'affaire de Glozel*, Éditions de la Source, Marsat.
- Champion, M. 1928. Observations techniques sur les trouvailles de Glozel, *Revue Anthropologique*, p. 23-33.
- Chevillot, C. 1976. Un atelier de bracelets en lignite décorés à Chalucet

- (Saint-Jean-Ligoure, Haute-Vienne), *Bulletin de la Société Préhistorique Française*, vol. 73, Études et Travaux, p. 422-436.
- Cook, Jill 1986. The Applications of Scanning Electron Microscopy to Taphonomic and Archaeological Problems, *Studies in the Upper Paleolithic of Britain and Northwest Europe*, ed. by Derek A. Roc, BAR International Series 296, p. 143-163.
- Cook, Jill 1991. Preliminary Report on Marked Human Bones from the 1986-1987 Excavations at Gough's Cave, Somerset, England, *Anthropologie*, vol. 29/3, p. 181-187.
- Cote, Léon 1959. *Glozel, trente ans après*, Imp. Dumas, St-Étienne.
- Crawford, T.D. 1977. Nouvelles études sur Glozel, *Revue archéologique du Centre*, n° 63-64, Vichy.
- Crumley, Carole, ed. 1994. *Historical Ecology: Cultural Knowledge and Changing Landscape*, School of American Research Press, Albuquerque NM.
- Daniel, Glyn 1992. *Writing for Antiquity*, Thames and Hudson, London.
- Daugas J.-P., Demoule J.-P., Guilaine J., Miallier D., Petrequin P. et Pour-sat J.-C. 1995. Résumé des recherches effectuées à Glozel entre 1983 et 1990 sous l'égide du ministre de la Culture, *Revue archéologique de la France*, vol. 34, p. 251-259.
- Delamarre, Xavier 2003. *Dictionnaire de la langue gauloise*, éditions Errance, Paris.
- De Marinis, R.C. & Biaggio Simona, S. 2000. I Leponti, tra mito e realtà, *Katalog*, Vol. I and II, Locarno.
- Demoule, Jean-Paul 1988. Entrée sur Glozel in *Dictionnaire de la Pré-histoire*, André Leroi-Gourhan, Presses Universitaires de France, p. 429.
- Denton, George & Wibjorn Karlen 1973. Holocene Climatic Variations: Their Pattern and Possible Cause, *Quaternary Research*, vol. 3(2), p. 155-205.
- Depéret, Charles 1928. Deux nouveaux gisements néolithiques glozéliens du vallon du Vareille, *Association Régionale de Préhistoire*, bulletin n° 4, Lyon.
- D'Errico, Francesco 1994. *L'art gravé azilien : de la technique à la signification*, Supplément à *Gallia Préhistoire*, 31c, CNRS Éditions, Paris.
- Eliade, Mircea 1983. *L'histoire des croyances et des idées religieuses*, vol. 2, Payot.
- Fagan, Brian 2004. *The Long Summer*, Basic Books, New York.

- Ferryn, Patrick 2000. Remarques sur les harpons de Glozel, *Actes du 3e Colloque Glozel*, Vichy, p. 111-121. (Erratum in *Actes du 6e Colloque Glozel*, Vichy, 2004, p. 95.)
- Ferryn, Patrick, Hitz, Hans-Rudolf, Gerard, Alice et McKerrell, Hugh 2006. Une inscription gauloise sur une assiette de Montaignesson (culture Aisne-et-Marne, France), montrant une similitude avec l'écriture de Glozel, *Actes du 9e Colloque Glozel*, Vichy, p. 39-44.
- Fontana, Laure 2012. *L'Homme et le Renne*, CNRS éditions, Paris.
- Forster, Peter, Toth, Alfred 2003. Toward a phylogenetic chronology of ancient Gaulish, Celtic, and Indo-European. *Proceedings of the National Academy of Sciences of the United States of America*, Edited by Henry C. Harpending, University of Utah, Salt Lake City, UT.
- Franc, Maurice 1993. Les souterrains annulaires, *Subterranea*, n° 87, p. 87-105.
- Franc, Maurice, Delavigne, Raymond, et Dourvert, Hugues 2005. Souterrains annulaires au Nord-Est du Massif-Central, Éditeur H. Dourvert.
- Fradin, Émile 1990. *Glozel et ma vie*, Édition Archéologia, Dijon.
- Gaillard, Claire 2000. Industrie lithique du musée, *Actes du 3e Colloque Glozel*, Vichy, p. 99-110.
- Garrod, Dorothy 1968. Recollections of Glozel, *Antiquity*, vol. 17, p. 172-177.
- Gerard, Robert & Alice 1999. Quelques observations sur les gravures animalières de Glozel, *Actes du 2e Colloque Glozel*, Vichy, p. 71-88.
- Gerard, Alice 2000. 73 ans de glozelophobie anglaise, *Actes du 3e Colloque Glozel*, Vichy, p. 11-24.
- Gerard, Alice & Robert, Hitz, Hans-Rudolf & Strong, Roslyn 2001. Les anneaux de schiste de Glozel, *Actes du 4e Colloque Glozel*, Vichy, p. 11-30.
- Gerard, Robert 2000. Étude palynologique du site, *Actes du 3e Colloque Glozel*, Vichy, p. 91-98.
- Germain, René 1996. Les sépultures à coffre ovalaire, *Actes du 1e Colloque Glozel*, Vichy, p. 79-96.
2000. Urnes et vases funéraires, *Actes du 3e Colloque Glozel*, Vichy, p. 25-42.
2001. Idoles bisexuées et objets uniques, *Actes du 4e Colloque Glozel*, Vichy, p. 39-58.
2002. Le mobilier lithique, *Actes du 5e Colloque Glozel*, Vichy, p. 53-67.

2003. Le mobilier en os et en ivoire; os gravés, os sculptés, objets de parure, *Actes du 6e Colloque Glozel*, Vichy, p. 101-130.
2008. Glozel, à la rencontre d'influences multiples, la thèse burgonde, *Actes du XIème Colloque Glozel*, Vichy, pp. 56-65.
- Gimbutas, Marija 1991. *Civilization of the Goddess*, Harper, San Francisco.
- Giron, Olivier 1990. *Souterrains annulaires en Montagne Bourbonnaise*, Éditions Shave, Vichy.
- Grivel, Joseph 2003. *La préhistoire chahutée, Glozel (1924-1941)*, L'Harmattan, Paris.
- Hall, E. R. 1981. *The Mammals of North America*, John Wiley and Sons, New York.
- Hitz, Hans-Rudolf 1997. *Les inscriptions de Glozel: essai de déchiffrement de l'écriture, I*, édition de l'auteur, Ettingen.
1998. *Les inscriptions de Glozel: essai de déchiffrement de l'écriture, II*, édition de l'auteur, Ettingen.
1999. Une analyse de l'écriture et du lexique de Glozel, *Actes du 2e Colloque Glozel*, Vichy, p. 41-69.
2000. Inscriptions de Glozel sur urnes et vases funéraires, *Actes du 3e Colloque Glozel*, Vichy, p. 43-83.
2003. Écriture et langue dans les inscriptions de Glozel, *Actes du 5e Colloque Glozel*, Vichy, p. 9-17.
2004. Étude comparative des inscriptions de Glozel, *Actes du 6e Colloque Glozel*, Vichy, p. 39-65.
2007. *Der altkeltische Hintergrund der Inschriften von Glozel*, édition de l'auteur, Ettingen.
- Isserlin, B. S. I. 1976. Notes sur les inscriptions de Glozel, *Revue Archéologique du Centre*, n° 57-58, Vichy.
- Jensen, H. 1958. *Die Schrift*, Berlin.
- Kozłowski, J.K. et Kozłowski, S.K. 1985. Pointes, sagaies et harpons du Paléolithique et du Mésolithique en Europe du centre-est. Colloques Internationaux du CNRS, n° 568, *Méthodologie appliquée à l'industrie de l'os préhistorique*.
- Labarrère-Delorme, M. 1996. Lieux des mémoires funéraires, *Actes du 1er Colloque Glozel*, Vichy, p. 43-47.
- La Commission Internationale 1927. Fouilles de Glozel: rapport de la Commission Internationale, *Revue Anthropologique*, vol. 27, p. 389-416.

- Latour, Michel 1996. Les ossements funéraires des sépultures, *Actes du 1er Colloque Glozel*, Vichy, p. 19-41.
- Lejeune, M. 1988. *Recueil des inscriptions gauloises : Textes gallo-étrusques, textes gallo-latins sur pierre*, vol. 2, Paris.
- Lescq, Guy et Liris, Robert 1999. Les idoles bisexuées de Glozel : tentative d'interprétation, *Actes du 2e Colloque Glozel*, Vichy, p. 97-104.
2000. Le symbole du serpent bifide, *Actes du 3e Colloque Glozel*, Vichy, p. 137-141.
- Liris, Robert 1994. *Glozel : les graveurs du silence*, Éditions BGC Toscane, Orcines.
- Liris, Robert et al. 2000. L'idole à tête de chouette, *Actes du 3e Colloque Glozel*, Vichy, p. 145-155.
- Liris, Robert 2001. Interprétation du petit mobilier d'argile polypode, *Actes du 4e Colloque Glozel*, Vichy, p. 99-110.
- Marquardt, W.H. & Crumley, Carole L., eds. 1987. *Regional Dynamics : Burgundian Landscapes in Historical Perspective*, Academic Press, San Diego.
- McIntosh, R.J. & al., eds. 2000. *The Way the Wind Blows*, Columbia University Press, New York.
- McKerrell, H., Mejdahl, V., François, H. & Portal, G. 1974. Thermoluminescence and Glozel, *Antiquity*, vol. 48, p. 265-272.
- McKerrell, H., Donahue, D., Gerard, A. et O'Malley, J. 1999. La datation au carbone de matériaux en provenance de Glozel, *Actes du 2e Colloque Glozel*, Vichy, p. 89-95.
- McKerrell, Hugh et Gerard, Alice 1999. L'analyse et la datation des objets en os de Glozel, *Actes du 2e Colloque Glozel*, Vichy, p. 111-126.
1999. Les analyses de verre et de poteries de Glozel, *Actes du 2e Colloque Glozel*, Vichy, p. 31-39.
- McKerrell, Hugh 1999. Les datations des céramiques de Glozel par la thermoluminescence, *Actes du 2e Colloque Glozel*, Vichy, p. 17-29.
- Morel, Léon 1898. *La Champagne souterraine. Matériaux et documents, ou Résultats de trente-cinq années de fouilles archéologiques dans la Marne*, Imprimerie et lithographie Matot-Braine, Reims.
1931. *Les verreries anciennes des monts du Forez*, Librairie Émile Nourry, Paris.
1939. *L'industrie verrière ancienne des Monts du forez*, Imprimerie Walon, Vichy.

- Morlet, Antonin et Émile Fradin 1925-1928. *Nouvelle station néolithique*, n° 1-5, Vichy.
- Morlet, Antonin 1929. *Glozel I*, Desgranchamps, Paris.
1955. *Origines de l'écriture*, Causse, Graille et Castenau, Montpellier.
1962. *Glozel II*, Buguet-Comptour, Mâcon.
1969. *Glozel, Corpus des inscriptions*, Éd. La Source d'Or, Marsat.
1970. *Petit historique de l'affaire de Glozel*, Éd. La Source d'Or, Marsat.
- Murray, Margaret A. 1921. *The Witch Cult in Western Europe*, Oxford University Press.
- Nowak, Ronald 1991. *Walker's Mammals of the World*, vol. II, Johns Hopkins University Press, Baltimore and London.
- Renfrew, Colin 1975. Glozel and the Two Cultures, *Antiquity*, vol. 49, p. 219-220.
- Rigondet, Georges 2003. Les fouilles du souterrain-annulaire de Puyraveau, *Actes du 6e Colloque Glozel*, Vichy, p. 83-95.
- Sievekings, Ann 1980. A New Look at the Sherborne Bone, *Nature*, vol. 283, p. 719-720.
- Soto-Heim, Patricia 2001. Remarques sur les ossements humains, *Actes du 4e Colloque Glozel*, Vichy, p. 31-37.
- Soupe, Serge 2000. De la persistance des influences linguistiques de l'Italie septentrionale sur les parlers régionaux du centre de la France, *Actes du 3e Colloque Glozel*, Vichy, p. 85-90.
- Speidel, M. A. 1996. *Die römischen Schreibtafeln von Vindonissa*, Brugg.
- Straus, L., Erikson, B., Erlandson, J. & Yesner, D., eds. 1996. *Humans at the End of the Ice Age*, Plenum Press, New York.
- Torchet, Nicole, Ferryn, Patrick et Gossart, Jacques 1978. *L'affaire de Glozel, Copernic*.
- Wachter, R. 1998. Italien, Alphabetinschriften, in *Der Neue Pauly*, Bd. 5.
- Vayson de Pradennes, A. 1930. The Glozel Forgeries, *Antiquity*, vol. 4, p. 201-222.
- Voelter, Daniel 1930. *Die Inschriften von Glozel*, Strassburg.
- Warengien, Odinn-Hermodur de 1966. *Manifeste scholiastique de Glozel, clef de l'esotérisme occidental: essai digressif et pamphlétaire sur l'éducation*.
- White, Randall 1982. The Manipulation of Burins in Incision and Notation, *Canadian Journal of Anthropology*, vol. 2, p. 129-139.

Bibliographie

Wiseman, Anne & Peter 1980. *Julius Caesar: The Battle for Gaul*, David R. Godine, Boston.

Zimmerman, D. 1976. Mesures de la thermoluminescence de grains de zircon extraits de deux prélèvements de Glozel, *Études sur Glozel, Revue Archéologique du Centre*, vol. 57-58, p. 29-30.

Sur Internet :

Le site web d'Alice Gerard : [www.glozel.net]

Le site web du Musée de Glozel : www.museedeglozel.com

Le site web du CIER : cier.pagesperso-orange.fr

PREMIÈRE PARTIE : l'histoire

Chapitre I	Le village à Glozel - 1907	25
Chapitre II	Déroulé des fouilles, 1907-1914	41
Chapitre III	La classe sociale	75
Chapitre IV	L'origine préhistorique	85
Chapitre V	Dans l'attente des preuves	10
Chapitre VI	La dernière ligne droite	115
Chapitre VII	On s'occupe	123
Chapitre VIII	Projet de publication	175
Chapitre IX	1931 - Deux visites à Glozel et la présence de l'homme	25
Chapitre X	Recherches à la recherche de ses collègues à Vézère	115
Chapitre XI	Déroulé de l'opération scientifique, ses actes et effets	123
Chapitre XII	L'opération de 1931 et ses résultats	147
Chapitre XIII	Les collections de 1907 et 1931	165

DEUXIÈME PARTIE : les faits

Chapitre XIV	Le site	185
Chapitre XV	Les inscriptions de Glozel	195
Chapitre XVI	Les objets en alliage	205
Chapitre XVII	Artéfacts et autres objets	215
Chapitre XVIII	Les objets en pierre	225
Chapitre XIX	La terre de Glozel	235
Chapitre XX	Les analyses scientifiques de ses terres de Glozel	245

Table des matières

Remerciements.....	9
Préface à l'édition française.....	11
Introduction.....	23

PREMIÈRE PARTIE : l'histoire

Chapitre I	Le voyage à Glozel – 1997.....	29
Chapitre II	Découverte, controverse, obscurité.....	41
Chapitre III	La chance tourne.....	73
Chapitre IV	L'équipe internationale.....	85
Chapitre V	Dans l'attente des résultats.....	97
Chapitre VI	La dernière ligne droite.....	113
Chapitre VII	On recommence.....	127
Chapitre VIII	Progrès et problèmes.....	139
Chapitre IX	1998 – Deux visites à Glozel et la poursuite du travail....	151
Chapitre X	Recherches à la maison et un colloque à Vichy.....	161
Chapitre XI	Davantage de frustrations glozéliennes, un autre congrès.	173
Chapitre XII	Le colloque de 2001 et ses résultats.....	187
Chapitre XIII	Les colloques de 2003 et 2004.....	205

DEUXIÈME PARTIE : les faits

Chapitre XIV	Le site.....	215
Chapitre XV	Les inscriptions de Glozel.....	239
Chapitre XVI	Les objets en céramique.....	265
Chapitre XVII	Artefacts et restes osseux.....	291
Chapitre XVIII	Les objets en pierre.....	313
Chapitre XIX	Le renne de Glozel.....	329
Chapitre XX	Les analyses scientifiques du mobilier de Glozel....	341

Glozel, les os de la discorde

E	371
»	389
	403
.....	407

Table des illustrations

PREMIÈRE PARTIE : l'histoire

Figure 1 : le renne blessé.....	28
Figure 2 : Émile Fradin, le Dr Morlet ; Dorothy Garrod.....	51
Figure 3 : Salomon Reinach ; Harry Söderman et le Comité d'études... ..	62
Figure 4 : le musée de Glozel ; Émile Fradin dans son automobile.....	70
Figure 5 : motifs bifides.....	82
Figure 6 : Sam, Robert, Émile Hugh et Alice.....	134
Figure 7 : souterrain annulaire.....	164

DEUXIÈME PARTIE : les faits

Figure 1 : carte des environs de Glozel.....	212
Figure 2 : le plan de Champion.....	217
Figure 3 : la Fosse ovale ; un four de verrier du Moyen Âge.....	220
Figure 4 : les tombes.....	223
Figure 5 : l'alignement ; le Champ des Morts.....	231
Figure 6 : le Rez de Montauban.....	233
Figure 7 : archéoastronomie à Glozel.....	234
Figure 8 : vue aérienne des environs de Glozel.....	235
Figure 9 : l'expansion des Celtes ; chronologie de Glozel.....	249
Figure 10 : les alphabets de Glozel.....	251
Figure 11 : les alphabets anciens.....	252
Figure 12 : l'assiette de Montaignesson.....	256
Figure 13 : les traductions de Hitz 1.....	257

Figure 14: les traductions de Hitz 2.....	258
Figure 15: les traductions de Hitz 3.....	259
Figure 16: lisibles et illisibles.....	260
Figure 17: les signes dépourvus de sens.....	263
Figure 18: les urnes à visage 1.....	267
Figure 19: les urnes à visage 2.....	268
Figure 20: les tablettes 1.....	275
Figure 21: les tablette 2.....	276
Figure 22: les idoles phalliques.....	280
Figure 23: les céramiques 1.....	285
Figure 24: les céramiques 2.....	287
Figure 25: les armes en os.....	293
Figure 26: les harpons.....	295
Figure 27: les objets en os 1.....	299
Figure 28: les objets en os 2.....	301
Figure 29: les os gravés et sculptés 1.....	303
Figure 30: les os gravés et sculptés 2.....	305
Figure 31: les os gravés et sculptés 3.....	306
Figure 32: les objets en pierre.....	315
Figure 33: les gravures animales.....	317
Figure 34: les signes gravés.....	319
Figure 35: les bracelets.....	323
Figure 36: le renne et le cerf rouge.....	331
Figure 37: le renne de Glozel.....	334
Figure 38: les datations par thermoluminescence.....	347
Figure 39: les récentes dates TL.....	350
Figure 40: les objets vitrifiés.....	351
Figure 41: les céramiques celtiques.....	353
Figure 42: les céramiques médiévales.....	354
Figure 43: les datations au radiocarbone.....	359
Figure 44: les os gravés datés au C-14.....	360
Figure 45: les analyses au microscope électronique à balayage.....	361
Figure 46: le recul des frontières climatiques.....	366
Figure 47: les cycles climatiques et Glozel.....	367
Figure 48: la plus grande tablette de Glozel.....	398
Figure 49: deux lampes de Glozel.....	404

Aux éditions Le Temps Présent

Extrait du catalogue :

Ce qu'ils ont vu à bord des soucoupes volantes

Ovnis 40 études sur les mystères du ciel

Le Dieu inconnu de la Bible

Fabrice Kircher

La science des extraterrestres

Eric Julien

Extraterrestres contact et impact

Le Plan pour sauver la Terre

Christel Seval

Extraterrestres mystère et magie des enlèvements

Les Ovnis et le paranormal

Jean Sider

Ovnis vers la fin du secret

Le crash de Roswell

Visions célestes, visions cosmiques

Gildas Bourdais

Les mystères du col de Vence

Pierre Beake

Les Ovnis une intelligence artificielle

Jean Goupil

Pour être tenu informé de nos publications
vous pouvez écrire à :

Editions Le Temps Présent

SARL JMG éditions

8, rue de la marc - F. 80290 Agnières

Découvrez la revue *Parasciences* !

Parasciences et transcommunication est une revue trimestrielle créée en 1989.



Elle est le lien privilégié entre tous les chercheurs préoccupés par les phénomènes paranormaux et l'étude objective de l'hypothèse de la vie après la vie.

Ses rubriques sont adaptées à une analyse approfondie de ces phénomènes : interview de chercheurs, méthodes pour améliorer les facultés paranormales et les contacts avec d'autres plans de réalité, recherche scientifique, étude de l'intelligence cosmique, etc.

Elle est aussi un lieu de rencontre convivial qui permet aux lecteurs de s'exprimer, d'échanger des points de vue et des adresses.

Parasciences est le carrefour de nombreux groupes de recherche et d'entraide.

*Il est utile de préciser que « Parasciences »
est une revue faite pour ceux qui cherchent
et non pour ceux qui pensent
avoir trouvé...*

Sur simple demande de votre part, une documentation gratuite vous sera adressée. N'hésitez pas à nous contacter .

Parasciences
8, rue de la mare
F. 80290 - Agnières

Tel. 03 22 90 11 03 - Fax : 03 22 90 17 28
Email : contact@jmgéditions.fr

Vous pouvez également consulter et télécharger
cette documentation sur notre site Internet :

www.parasciences.net